

JOHN SELLARDS

DANS LE SILLAGE DU ROMANTISME

CHARLES DIDIER

(1805-1864)

*Thèse pour le doctorat de l'Université
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

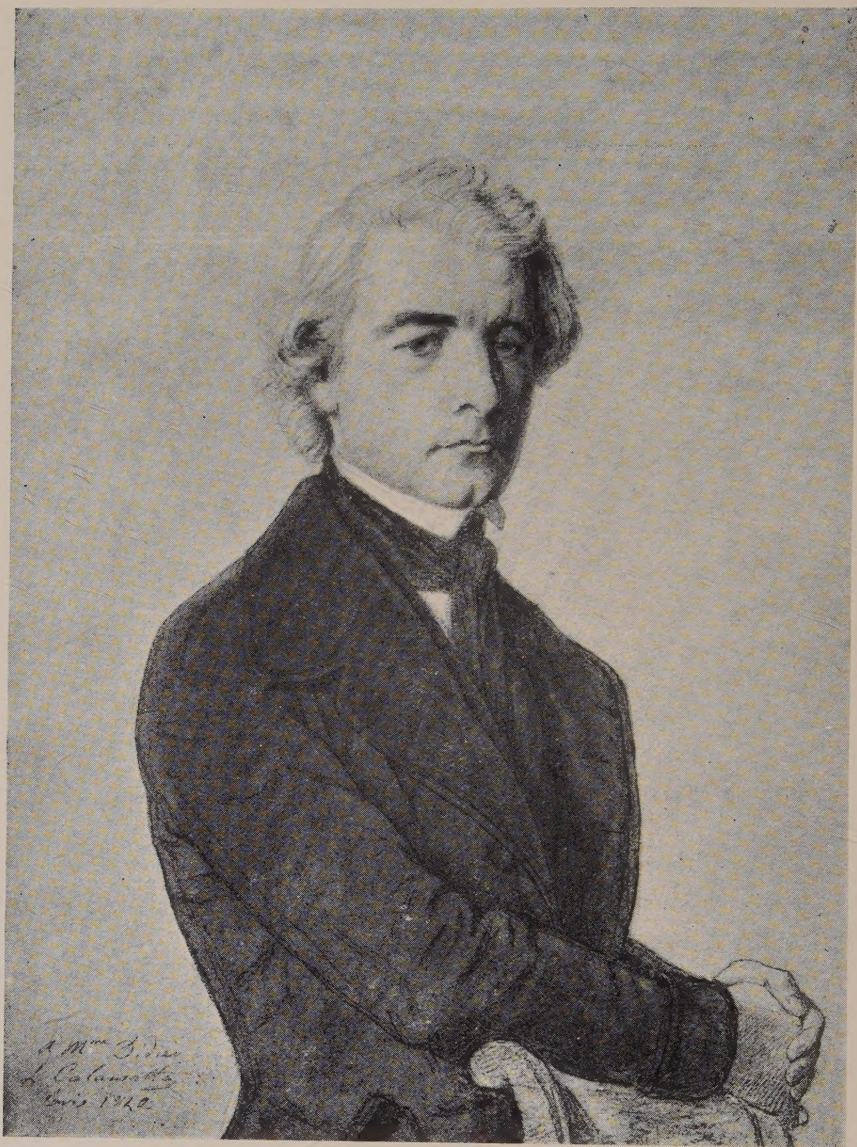


PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, VI^e

— 1932 —

DANS LE SILLAGE DU ROMANTISME

CHARLES DIDIER (1805-1864)



Ch. Didier

JOHN SELLARDS

DANS LE SILLAGE DU ROMANTISME

CHARLES DIDIER

(1805-1864)

*Thèse pour le doctorat de l'Université
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, VI^e

— 1932 —



A MONSIEUR LOUIS LACROIX,
ARRIÈRE PETIT-NEVEU DE CHARLES DIDIER
EN TÉMOIGNAGE
DE SYMPATHIE ET DE RECONNAISSANCE.

*L'auteur a pu se consacrer à la préparation de cet ouvrage
grâce aux subsides de la « Commission for Relief in Belgium
Educational Foundation, Inc. » de New-York.*

PRÉFACE

On a déjà fait sortir de l'ombre du passé tant d'écrivains de second plan et de personnages curieux ou pittoresques qui ont gravité autour des grandes figures littéraires du siècle dernier, qu'on ne s'étonnera sans doute pas d'en voir évoquer un de plus. Car il s'en trouve encore qui sont restés presque inconnus, et parmi eux Charles Didier. Les historiens de la littérature française ont cité bien rarement son nom ; ses compatriotes suisses se sont occupés un peu davantage de lui, mais il est encore méconnu dans son propre pays. Après sa mort, il y a presque soixante-dix-ans, quelques-uns de ses compatriotes ont écrit des articles sur lui, notamment Marc Monfrier et Frédéric Frossard, mais ils se sont intéressés surtout à sa vie genevoise et à ses débuts de jeune poète, sans suivre en détail sa carrière jusqu'au bout. Lorsque les recherches sur la vie littéraire sous Louis-Philippe ont révélé ses relations avec plusieurs personnalités importantes de l'époque, on s'est contenté de le caractériser comme un « curieux personnage », ou comme « cet étrange Didier », ajoutant souvent des notes biographiques plus ou moins contradictoires, et toujours fort sommaires. On savait cependant qu'en dehors de l'intérêt que pourraient présenter ses ouvrages, sa vie avait été fort agitée et pleine d'imprévu, et lorsque M. Fernand Baldensperger me proposa une étude sur ce Genevois, je fus fort heureux d'apprendre que le champ était libre pour l'entreprendre. Je n'ai eu aucune déception dans la tâche passionnante de reconstituer cette existence triste, tragique même, mais qui est celle d'un être sincère et sympathique, qui avait du talent et de hautes ambitions. Sans doute son talent n'était-il pas à la hauteur de ses aspirations, et il en a souffert. Ses ouvrages ne sont plus guère lus, mais il en est pourtant qui ont été accueillis jadis avec un certain enthousiasme, traduits en italien, en allemand et en anglais. Leur auteur avait sa place dans le monde intellectuel de son temps et il mérite d'en garder une aussi dans l'histoire de son époque.

Les principales sources de cette biographie de Charles Didier sont des documents inédits, et en tout premier lieu son vaste *Journal* manuscrit. Je l'ai fidèlement suivi, cité souvent, et maintes fois paraphrasé en m'efforçant d'en conserver l'atmosphère. Je me suis servi également des lettres de l'écrivain, qui m'ont été confiées par ses parents, ainsi que de celles que j'ai retrouvées dans les dépôts publics de Genève, Paris, Florence et Amsterdam. J'ai de même consulté les extraits des parties disparues de ce *Journal*, qui se trouvent à Chantilly dans la collection Spoelberch de Lovenjoul. Cette documentation a été vérifiée et complétée au moyen de lettres et de témoignages de contemporains de Didier, suisses et français, tant inédits qu'imprimés.

Pour rassembler ces matériaux il a fallu poursuivre des recherches en plusieurs endroits et des secours inestimables m'ont facilité la tâche. C'est avec un vif sentiment de reconnaissance que ma pensée se reporte ici vers tous ceux qui m'ont ou encouragé ou aidé. Il y a tout d'abord mon maître, M. Fernand Baldensperger qui m'a inspiré cet ouvrage et qui en a dirigé la préparation pour mettre ces recherches en valeur. Il me serait bien difficile de lui exprimer ma reconnaissance ainsi qu'à mon ami, M. Gustave Charlier, professeur à l'Université de Bruxelles qui m'a aidé de toutes façons. De sa vaste documentation sur le dix-neuvième siècle, il m'a donné force renseignements utiles et de précieux conseils pour la préparation du manuscrit.

Ma tâche aurait été tout autre chose sans le concours des parents de Charles Didier, auxquels je dois tous mes remerciements : Monsieur et Madame Louis Lacroix, qui ont accueilli, avec tant d'amabilité, l'étranger venu de loin pour faire cette étude sur leur aïeul et qui ont mis à ma disposition les documents des archives de la famille, ainsi que toutes les indications utiles recueillies sur leur arrière grand-oncle ; Madame Marie-Claire Serment-Monnier, qui m'a confié des notes de son père, Marc Monnier, avec une collection importante d'autographes ; M. Henri Cuendet, qui m'a donné des renseignements intéressants sur son grand-oncle, Charles Didier. Mon travail m'a retenu pendant plusieurs semaines à Genève. M. Paul Chaponnière, rédacteur au *Journal de Genève*, m'a beaucoup aidé par des introductions et des conseils utiles. A la Bibliothèque publique et universitaire, M. Aubert, conservateur des manuscrits, et MM. Delarue et Violette, bibliothécaires, m'ont rendu de grands services de la façon la plus aimable. Je veux offrir

aussi un témoignage de ma reconnaissance au professeur Paul E. Martin, directeur des Archives de l'État de Genève, et à ses adjoints.

M. Marcel Bouteron, bibliothécaire de l'Institut de France, m'a accueilli de façon toute cordiale et gracieuse, ainsi que M. Jean Bonnerot, bibliothécaire en chef de la Sorbonne, M. A. E. Sorel, conservateur de la Bibliothèque Thiers, et M. Deloche de Noyelles, directeur des Archives au Ministère des affaires étrangères, auxquels je tiens à exprimer ici toute ma reconnaissance.

M. Nelson Gay, de Rome, a eu l'amabilité de me faire voir ses notes sur les articles de Didier, et de me présenter à la Bibliothèque du *Risorgimento*. Je le remercie, ainsi que les bibliothécaires de Rome et de Florence, qui m'ont aidé à faire des recherches dans ces villes. Mon travail a été beaucoup facilité par le concours et la bonne volonté d'autres bibliothécaires, MM. Verlant, Schauwers et Collart de la Bibliothèque Royale de Bruxelles ; M. Berg, bibliothécaire en chef, et M^{lle} Timmer, conservatrice des manuscrits à la Bibliothèque de l'Université d'Amsterdam ; les bibliothécaires de la Salle des manuscrits de la Bibliothèque Nationale et du British Museum. Il en est sans doute d'autres encore. Qu'ils me pardonnent de ne pas les citer ici, je ne leur en suis pas moins obligé.

10 octobre 1932.

CHAPITRE I.

L'ADOLESCENCE INQUIÈTE D'UN GENEVOIS

Les origines de Charles Didier. — Son enfance et son éducation. — Débuts littéraires. — *La Harpe Helvétique*. — Les *Mélodies*. — Tristesse et inquiétude. — Départ pour l'Italie. — Séjour à Florence. — Ses voyages. — Le retour à Genève. — Il s'installe à Paris. — *Audaces fortuna juvat*.

Charles Emmanuel Nicolas, connu plus tard sous le nom de Charles Didier, est né à Genève le 15 septembre 1805, à midi¹, « fils naturel de Henriette Louise Nicolas, non mariée, âgée de trente et un ans ». L'acte de naissance, daté de deux jours plus tard, porte, comme témoins, les noms de Jean Emmanuel Didier, avoué, âgé de quarante-six ans et de David Barmer, serrurier, soixante-douze ans².

Il n'y a pas eu moyen de savoir avec certitude dans quelle maison est né l'enfant, mais il est fort possible que M^{lle} Nicolas habitait déjà la Maison de la Bourse française, cette vieille maison de la placé du Bourg-de-Four³, ancien hôpital français de 1707 à 1798, abritant cette œuvre, qui joua un rôle important dans la vie genevoise de l'époque. C'est dans cette maison triste, mal éclairée et morne que Didier passa son enfance. Elle fait face aujourd'hui au Palais de Justice, et on la retrouve à peu près telle qu'elle était dans le souvenir du poète :

J'habitais la maison de la Bourse française
Située à Genève au bas du Bourg-de-Four,
Et ma cellule était si petite qu'un jour,
En nous y trouvant deux nous étions mal à l'aise.⁴

Le père du jeune Charles, M. Jean Emmanuel Didier, apparte-

1. Le 28 fructidor, an XIII.

2. Archives de l'État — Genève.

3. Actuellement n° 8.

4. *Helvetia*. Sonnet IV — *Bourse française*.

nait à une famille huguenote, expulsée du Dauphiné et réfugiée à Chardonney, Canton de Vaud¹, où elle reçut la bourgeoisie en 1756². Il naquit à Lausanne, où son père, M. Antoine Didier, s'installa après avoir épousé une jeune vaudoise, M^{lle} Suzanne Héritier. Jean Emmanuel se destinait au droit et voulait poursuivre sa carrière à Genève, où il fut reçu habitant en 1780. Quelques années auparavant il avait épousé Louise Élisabeth Duperron, qui lui donna trois enfants³.

Les origines de la mère de Charles restent entourées de mystère. D'après les actes officiels des archives de Genève, elle ignorait elle-même le nom de ses parents, ainsi que le lieu de sa naissance. Elle avait été gouvernante dans la maison de Jean Emmanuel Didier et leur liaison datait déjà de plusieurs années quand elle donna le jour à son fils. Elle avait eu un enfant trois ans auparavant, Élise⁴, et une seconde fille, Louisa⁵ était née en 1807. Un portrait d'Henriette Nicolas nous offre l'image d'une femme très belle mais à l'air infiniment triste : grands yeux noirs pleins de mélancolie ; figure ovale encadrée de cheveux noirs bouclés. Son fils lui ressemblait beaucoup. Il adora cette mère qui comprenait son enfant rêveur et triste et qui fit tout son possible pour lui adoucir l'existence. Le père, âgé déjà de quarante-six ans au moment de la naissance de son second fils, a dû, avec son caractère austère et froid, se montrer dur à cet enfant qui ne ressemblait en rien à son frère aîné. On ne trouve nulle part, dans tout ce qui subsiste du journal de Didier, un mot ni sur son père, ni sur son frère Louis. Il avait tant souffert par eux pendant son adolescence qu'il ne pensait à eux qu'avec amertume, et sa sœur, Madame Serment-Didier, fit détruire après la mort de Charles tous les cahiers du journal dans lesquels il parlait de ses relations de famille.

1. « Village qui dépendait autrefois du chapitre de Lausanne et qui est maintenant uni à Montaubion » *Dictionnaire du Canton de Vaud*. Lausanne, 1921, in-8°.

2. *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, Vol. II, p. 667.

3. Louis-Emmanuel Antoine, né en 1778, devenu plus tard huissier près les Tribunaux de Genève et père de Louis Didier, qui joua un rôle si important dans la vie de son oncle Charles ; Jeanne Étiennette Marthe, dite Jenny, née en 1779 et dont Charles Didier ne parle jamais ; Louise Catherine Élisabeth, dite Betsy, épouse de Firmin Dulcis et très liée avec son demi-frère.

4. Née le 14 mars 1802. *Archives de l'État*, Genève. Elle épousa Léopold de Grandjean de Fouchy et habita pendant plusieurs années à Meaux.

5. C'est elle qui se maria avec Barthélemy Serment, de Genève.

Il nous raconte cependant un épisode de son adolescence dans un de ses sonnets. Nous voyons sa mère l'éloignant d'un père sévère et méprisant :

Je fus, dans mon enfance, accusé fausement
D'une faute si grave et si peu de mon âge
Que ma mère, s'armant d'un douloureux courage,
Du foyer paternel m'exila tristement.
Je doutai de Dieu même en ce cruel moment.
On me remit aux mains d'un régent de village
Dont l'école, perdue en un canton sauvage,
Était le lieu choisi pour mon bannissement.
Le nom de ce village est Crevin : le Salève,
Ce mont de ma jeunesse, à plomb sur lui s'élève,
Et tout près est Bossey, par Jean-Jacques habité.
J'avais secrètement déjà lu ses ouvrages
Et j'ai fait, dès ce temps, bien des pèlerinages
Sous le saule-pleureur que lui-même a planté ¹.

M^{lle} Nicolas ne disposait que de très modestes ressources pour élever ses enfants. Après la mort de M^{me} Jean Emmanuel Didier ², son mari s'installa définitivement dans l'appartement du Bourg-de-Four, auprès de la mère de Charles. Cependant il n'a jamais dû l'épouser, du moins aucune pièce officielle ne semble l'établir. Il n'existe pas d'acte d'un second mariage de Jean Didier, ni rien qui l'indique dans les papiers relatifs à sa succession (il est mort à Genève, le 8 décembre 1829). Cependant Charles et ses sœurs ont toujours porté le nom de leur père, et ce n'est qu'à sa majorité que le malheureux fils devait apprendre l'irrégularité de sa naissance.

Le jeune Charles avait dû être un bel enfant, puis un brave garçon assez précoce et qui travaillait bien. D'après Marc Monnier, qui connut des contemporains de Didier et qui vit les premières pages du journal, « ce qui ressort en lui dès l'enfance, ce sont de rares qualités de réflexion et d'observation. Il tient à enrichir son cerveau, il se repent d'avoir lu *Gil Blas*, « lecture inutile... » Il a des prix de religion et de « bonnes notes... » Ce n'est pas que l'imagination manque au jeune Didier ; il se dit romanesque, et il l'est en effet à ses heures. Chateaubriand l'exalte, mais un livre de botanique ne tarde pas à le calmer. Le dimanche 1^{er} juillet 1821, il lit le *Jules*

1. *Helvetia*. Sonnet VI, *Crevin*.

2. Le 30 mars 1808. Archives de l'État, Genève.

César et trouve cette tragédie tout à fait burlesque.¹ « Il faut, dit-il que le peuple anglais ait bien mauvais goût. »²

En 1822 il entra dans ce qu'on appelait alors l'Auditoire des Belles-Lettres, où se trouvaient parmi ses camarades Charles Schaub³, Octave Chaponnière⁴ et Jules Trembley⁵. Didier continua à s'appliquer au travail, à lire beaucoup. Son imagination s'éveilla, et déjà aussi une sorte de soif intellectuelle. Mais il n'aurait pas été de son âge de ne s'intéresser qu'à ses lectures et à ses études. Charles prenait part aux jeux et aux sports de ses camarades. Un jour il eut le malheur de se blesser à l'œil. Rien de très grave, à ce que l'on croyait alors, mais de cet accident devait naître le mal qui allait s'aggraver plus tard et finir par l'aveugler. Il aima surtout les excursions à pied, il en fit dans tous les environs de Genève, jusqu'à gravir les glaciers des hautes montagnes.

Didier avait déjà entrepris son journal, qui, suivant Marc Monnier, commençait au 15 septembre 1821. D'après l'auteur de *Genève et ses poètes* : « Dès lors et jusqu'à la fin de sa vie⁶, il nota régulièrement, ponctuellement chaque soir son œuvre du jour, ses pertes et ses profits... Il avait pris très tôt l'habitude de noter ce qu'il avait appris et ce qu'il avait lu ». En effet, il terminait chaque journée, comme dit Marc Monnier, en faisant « sa caisse intellectuelle⁷ ».

La première date de ce journal qu'il a été possible de préciser est fournie par la lettre suivante, adressée à un camarade de collège, Charles Schaub⁸ :

Mardi, 11 février 1823.

«..Dis-moi un peu, mon cher Schaub, pourquoi tu marques le temps qu'il fait chaque jour⁹ ? Quelle utilité en retires-tu ? Est-ce pour pou-

1. Plus tard il manifesta une grande admiration pour Shakespeare dont il fut un lecteur assidu.

2. Marc Monnier, *Genève et ses poètes*, 1^{re} édit., chap. IX, p. 313-348.

3. Fils du professeur de mathématique J. J. Schaub, famille très connue à Genève.

4. Jacques Octave Chaponnière (1808-1883), un des fondateurs de la Banque de Commerce, à Genève.

5. Albert Jules Trembley, sculpteur genevois.

C'est inexact. Dix ans avant sa mort il a dû renoncer à continuer son journal dicté depuis une année à cause de la maladie des yeux dont il souffrait.

7. Ms. *Notes de Marc Monnier sur le Journal de Charles Didier, 1821-1826*.

8. Lettre inédite de la collection de manuscrits de la *Bibliothèque publique et un versitaire de Genève*. Cote. mss. suppl., 1267-1268.

9. Plus tard et pendant des années il « marqua le temps qu'il fait ». Il était très sensible à la température, qui influait beaucoup sur lui.

voir, à la fin de l'année, additionner les jours où le soleil s'est montré ?

Ton dévoué
Didier.

P. S. Voilà mon journal, que je t'ai promis.

Tu le liras avec indulgence.... tu y trouveras des choses assez banales, mais je crois que nous nous rapporterons quant à l'exactitude, et il n'a pas été en mon pouvoir de le mieux faire. Adieu, cher Ami, j'attends une réponse dans laquelle tu me diras ton avis sur le journal ».

Mais il ne limite pas ses efforts à ses études, à ses lectures et à son journal. Dès 1823 il écrit beaucoup de vers, des poésies sur divers sujets, entre autres, un poème sur Alexandre le Grand, dont il est assez content et qu'il cherche à faire imprimer. Il l'envoie donc à l'*Almanach genevois*. C'est ainsi qu'il est entré en relations avec un des rares Genevois de l'époque qui s'intéressaient à la poésie, et qui devint son ami pour la vie, Petit-Senn¹. Le directeur de l'*Almanach* lui renvoya la poésie sur Alexandre « avec des observations critiques et une apostille assez railleuse, signée Petit-Senn, qui offensa fort le débutant. Cependant l'offenseur et l'offensé devinrent bientôt bons amis, et bons amis restèrent toute leur vie² ».

La pauvreté compliquait déjà la vie de Charles Didier. Son père ayant perdu presque toute sa modeste fortune, il doit prendre un poste de précepteur. Il entre dans la famille de M. Charles-Victor de Bonstetten³, qui vivait alors à Valeyres, pour faire l'instruction des enfants de son fils Charles. Ainsi le jeune écrivain vécut dans l'intimité d'un des grands esprits de son temps, car M. Bonstetten fut très aimable pour lui. Il a certainement exercé une influence importante sur le jeune Didier. Grand voyageur lui-même, Bonstetten avait dû lui parler de sa vie mouvementée, ainsi que des ques-

1. Jean Antoine Petit-Senn (1792-1870), homme de lettres qui a beaucoup écrit, mais qui est surtout connu par ses *Bluettes et Boutades*. Riche, original, doué de beaucoup d'esprit, il joua un rôle important dans la vie littéraire de Genève. C'est lui qui a publié, à ses frais, les œuvres de Galloix et le premier volume de poésie de Charles Didier.

2. Marc-Monnier. *Genève et ses poètes*, Chapitre IX.

3. Charles-Victor Bonstetten, né à Berne en 1745, mort à Genève en 1832. Grand voyageur et homme de lettres. Après ses premiers ouvrages, écrits en allemand, il a publié, entre autres, en français : *Étude de l'homme* (1821) et *L'Homme du midi et l'homme du Nord* (1825). Son principal ouvrage est *Le Latium ancien et moderne* ; (Genève 1862), in 12°. Publié pour la première fois à la fin de 1804, ce livre eut beaucoup de succès. L'état de la campagne de Rome, telle qu'il l'avait vue, le poussa à faire une belle étude sur ce pays.

Dans le sillage du romantisme

tions qui l'intéressaient. Il encourageait Didier, d'ailleurs, dans ses propres efforts littéraires, lui demandait la lecture de ses poésies et « lui adressait des critiques en le priant d'en user avec réserve. »¹ On l'invita à assister aux soirées qui se donnaient dans la maison ; faute d'habit noir, il ne put jamais y assister. Cependant il commençait à se produire dans le monde littéraire et intellectuel, où il se rencontra avec plusieurs Vaudois distingués². En janvier 1824 fut fondée à Genève la « Société de Littérature », dont le premier président fut Charles Didier. Il s'associa à quelques amis de ce groupe pour préparer la publication d'un journal littéraire. A cet effet, il visita Lausanne et Neuchâtel. Le projet échoua, mais ce jeune homme d'une vingtaine d'années s'était montré d'un esprit tellement précoce qu'il reçut partout un accueil très sympathique. Didier était non seulement préoccupé de problèmes littéraires, mais passionné pour les questions politiques, morales et religieuses qui intéressaient ses compatriotes de la Suisse française. C'était déjà un esprit assez complet, qui ne manquait pas d'imagination, et il trouva, parmi l'élite intellectuelle, des gens qui l'encourageaient et lui témoignaient leur sympathie. Charles Monnard³ était devenu son grand ami et ce fut lui qui fit connaître au public vaudois les premiers essais de Didier et plus tard sa *Rome souterraine*. Manuel⁴ aussi fit grande impression sur le jeune voyageur, qui nota après leur première rencontre : « Manuel est un homme profondément convaincu... ses paroles partant d'un cœur ému... faisaient impression sur moi, et j'éprouvais auprès de lui une sympathie à laquelle je ne pouvais résister. »

Didier poursuivait ses vastes lectures, continuait aussi à écrire des vers, surtout des élégies. En 1825 parut à Genève son premier recueil poétique, *la Harpe Helvétique*⁵, suivi, en 1827, des *Mélodies helvétiques*. Ce sont les vers d'un jeune homme de talent, mais

1. Marc-Monnier. *Genève et ses poètes*.

2. Hornung, J. *Les contemporains. Galerie Suisse*, Tome III, Lausanne 1880, in 2°. L'auteur note : « J'ai consulté sur lui (Didier) son ancien condisciple M. Charles Schaub ».

3. Né à Berne en 1790, mort à Berne 13 janvier 1865. Professeur de littérature française à l'académie de Lausanne, puis pasteur et plus tard professeur de littérature française à l'Université de Bonn.

4. Louis Manuel (1790-1838), pasteur à Lausanne, chapelain du pénitencier et de l'hôpital cantonal vaudois de 1826 à 1832. Orateur remarquable, il a laissé des *Sermons*, édités après sa mort par Ch. Monnard.

5. *La Harpe Helvétique* de Charles-Manuel (*sic*) Didier, Genève, 1825, in-8°.

point l'œuvre d'un poète né. Cependant c'est le début de la petite école romantique genevoise, et c'est ce qui fait l'importance littéraire de ces publications. L'auteur connaissait les œuvres d'André Chénier et de Casimir Delavigne, mais c'est surtout sous l'influence de ce dernier qu'il avait composé ces premiers vers. L'épilogue de la *Harpe* en résume l'idée maîtresse :

A toi seule, douce Patrie,
Si fertile en faits éclatants,
A toi seule, Suisse chérie,
J'ai consacré mes premiers chants.

L'auteur a le sentiment de la nature à un très vif degré. Les paysages de la Suisse lui sont très chers. Il les admire seul, non qu'il soit un isolé, mais parce qu'il aime déjà la solitude sans s'en rendre compte ¹.

Charles Durand ², dans le *Journal de Genève* du 19 janvier 1826, consacra un article à la *Harpe Helvétique*, dont il trouvait l'auteur « digne d'encouragement et de succès ». Mais ce fut son seul défenseur, et en lisant l'article l'on constate qu'il est écrit sans trop de conviction. La *Harpe* n'a eu aucun succès, et les *Mélodies*, qui parurent en 1827, furent également reçues avec indifférence, sinon avec hostilité par le public genevois. Le jeune poète avait cependant fait beaucoup de progrès. Cette fois c'est Lamartine qu'il avait pris comme modèle, et M. Charles Fournet a étudié ce recueil à ce point de vue dans son intéressant ouvrage sur *Lamartine et ses amis suisses* ³. On y sent toujours l'amour de l'auteur pour la nature, mais déjà il a souffert, non seulement des malheurs intimes de sa jeunesse, mais encore de la déception que lui avait apportée son premier échec littéraire. Nous trouvons déjà là le Didier impatient,

1. Ce fut un trait essentiel de son caractère. Dans son journal 15 mars 1831, il note « Dans la solitude, l'homme se recueille et se connaît mieux ». Pour se reprendre il la cherche toujours.

2. On trouve des renseignements intéressants sur ce Charles Durand dans un article de M. Gustave Charlier sur *Juliette Drouet à Bruxelles*, paru dans le *Flambeau* du mois de mai 1919 : « Protégé par Carnot et par le Maréchal Brune, il avait débuté dans la magistrature comme procureur du roi de Corse. Il collaborait entre temps au journal *La Renommée* aux côtés de Jouy et de Benjamin Constant.... Il rédigeait à Genève en 1824, le *Courrier du Léman*. Il cherchait fortune à Bruxelles, où il apparaissait en 1828, parmi les réfugiés français qui régentaient la presse du royaume des Pays-Bas ».

3. P. p. 230-231.

et énergique, noble cœur qui éprouve qu'il « n'était point né pour cet obscur néant »¹ Il se sent isolé :

Enfant d'une patrie où l'on rit du poète,
Pourquoi chanter ? Pourquoi d'un sourire moqueur
Contre moi provoquer l'outrageante froideur ?²

Didier ne fut du reste pas le seul à souffrir de la malveillance de ses compatriotes. Toute la petite école romantique qui se formait autour de lui, entre autres André Verre³, Étienne Gide et Imbert Galloix, « tous ces rêveurs et tous ces tristes furent malmenés à souhait. On leur reprocha moins encore leur mélancolie que leur versification... La bourgeoisie, le monde académique, les ignorèrent ou les raillèrent⁴ ».

Parmi ses contemporains aussi, il s'en trouve un qui ne témoignait aucune sympathie au jeune poète et qui finit par se révéler son véritable ennemi. C'était Huber-Saladin, son aîné de sept ans, d'une famille riche et distinguée, enorgueilli encore par un brillant mariage. On n'a qu'à lire son ouvrage sur le Comte de Circourt⁵ pour se rendre compte que l'auteur était un véritable snob. Dans ce livre, il ne cite pas une seule fois son compatriote Didier, qui était cependant très lié avec les Circourt. C'est, en effet, dans le salon de M^{me} de Circourt que les deux Genevois se rencontrèrent à Paris, longtemps après⁶.

Cependant nous avons vu que Didier avait ses admirateurs, surtout Petit-Senn et ce Durand qui avait pris sa défense dans le *Journal de Genève*. Durand était un Français spirituel et aimable, à la fois poète, critique, journaliste et homme du monde. Il s'intéressa au jeune Didier et le présenta à ses amis, lui fit même une petite place à la rédaction du *Courrier du Léman*, dont il était le fondateur. Le journal, qui parut en mai 1826, ne devait pas avoir

1. *Mémoires Helvétiques. L'Obscurité.*

2. Ibidem, *Aux Français.*

3. La vie de ce Genevois, André Verre (1801-1881) est assez obscure. Comme poète, il a laissé quelques pièces tristes, nostalgiques. Verre s'est converti au catholicisme et a disparu de Paris. On dit qu'il est mort au Brésil. C'était un cousin d'Étienne Gide.

4. Rossel, V. *Histoire de la littérature de la Suisse romande*, Vol. II.

5. Cf. Huber-Saladin (Le Colonel). *Le Comte de Circourt, son temps ses écrits. Madame de Circourt, ses salons, ses correspondances*, Paris 1881.

6. Didier nota dans son journal le 18 février 1851, après une soirée chez les Circourt : « Je cause longtemps avec Huber Saladin, mon ancien ennemi de Genève ».

longue vie, mais l'amitié du directeur avait valu au jeune poète d'utiles relations. Durand l'introduisit dans l'aristocratie genevoise, où il rencontra, entre autres, Sismondi¹, qui, comme Bonstetten, lui parla de l'Italie. Didier eut quelque succès dans ce monde qui lui était jusqu'alors inconnu, mais bientôt il se rendit compte que Durand l'écartait et ne pensait plus à s'occuper de lui. Plus triste et déçu que jamais, sans fortune, sans situation, Didier se sentait bien malheureux. C'est aussi le moment où il apprit sa situation d'enfant naturel, et il ne pensa plus désormais qu'à abandonner son pays natal.

Dans le groupe de ses camarades d'alors se trouvait Jacques Imbert Galloix, ce jeune Genevois qui devait bientôt partir pour Paris, où il mourut après une année de misère et de souffrance. Chacun sait qu'il y a, dans *Littérature et philosophie mêlées*², un long article de Victor Hugo sur « Imbert Galloix ».

« Il restera de lui, dit-il, une lettre, une lettre admirable, selon nous, une lettre éloquente, profonde, malade, douloureuse, une lettre étrange, mais une lettre de poète, pleine de vision et de vérité. Cette lettre, l'ami auquel Ymbert Galloix l'adressait a bien voulu nous la confier ».

Or, cette lettre était, sans aucun doute, adressée à son compatriote Charles Didier. Lors de sa première visite à Victor Hugo, le 25 novembre 1830, Didier note « Nous parlons de Galloix et de philosophie littéraire³ ». De cette très longue lettre, un véritable chef-d'œuvre, nous ne reproduirons ici que quelques phrases :

Paris, 11 décembre 1827.

« Mon pauvre D....

... Oh ! que je souffre et que j'ai souffert !.... Vous me plaisantiez quelquefois à Genève sur mes sensations. Eh bien, ici je les dévore solitaire. Elles me tourmentent, m'agitent sans cesse et tout se réunit pour me déchirer l'âme...

1. Jean Charles Léonard Sismonde, dit de Sismondi (1773-1842), économiste et historien, d'une famille réfugiée du Dauphiné. Son père, un pasteur calviniste, était d'origine italienne. M^{me} de Staël l'emmena dans son voyage en Italie de 1808. Sur la vie et l'œuvre de Sismondi, voir l'excellente étude de M. Jean R. de Salis. *Sismondi, la vie et l'œuvre d'un cosmopolite philosophe*, Paris, 1932. (*Bibliothèque de la Revue de Littérature comparée*, n° 77).

2. Hugo, Victor, *Littérature et Philosophie mêlées*, Paris 1882, pp. 345-379.

3. Journal de Charles Didier.

Que de fois j'ai dit avec Rousseau : Oh ! ville de boue et de fumée ¹ !
Que cette âme tendre a dû souffrir ici !

... Vos *Mémoires* ont paru. Jolie édition. Je les ai lues et relues avec charme. Elle ont eu un article dans la R.-... ². Il s'en vendra peu, je le crains. La poésie est dans un discrédit si complet... C'est cent fois pis qu'à Genève, personne ne lit de vers. On en achète encore moins... Votre éloignement de Paris est nuisible au succès de votre livre ; mais il est favorable à votre bonheur. La grande Babylone vous saturerait de dégoût, de boue, de fatigue et de tristesse. J'ignore l'état de votre âme à Florence... Mais à coup sûr il serait pire à Paris ».

Didier a dédié à Galloix un sonnet dans *la Porte d'Ivoire* ³ :

La courtisane vit de ses banales veilles,
L'espion est payé pour avoir des oreilles,
Le parasite dîne.... et le poète a faim.

En 1827, donc, il passe les derniers mois de son existence genevoise à échanger des idées et des vues avec Verre et Galloix ; il écrit alors un poème en quatre chants, *le Brigand de l'Abbruzze* ⁴, et surtout il cherche le moyen de quitter son pays natal. Dès son séjour chez M. Bonstetten, il s'intéressait à l'Italie et il rêvait d'y voyager. L'occasion se présenta, il s'engagea de nouveau comme précepteur et partit le 3 septembre 1827 ⁵, accompagné jusqu'au bateau par l'ami Galloix, qu'il ne devait plus revoir.

Maintenant commence pour Didier l'époque la plus heureuse de toute son existence, les « beaux jours » qui allaient rester le meilleur souvenir de sa vie. Libéré de tout souci, soustrait aux désillusions qui l'écrasaient à Genève, il se donna tout entier à l'Italie ; il en apprenait la langue, « cette langue de ma jeunesse qui m'est restée toujours chère ⁶ », se mit à tout voir, à tout apprendre. C'était un

1. Cf. Ch. Didier « Enraciné désormais dans ce Paris dont le Dante aurait fait un enfer de boue et de bruit ». *Campagne de Rome*, p. 185.

2. *La Revue encyclopédique*. Galloix parle de cet article dans une lettre à Grast, du 28 février 1828, citée par E. H. Gaulieur dans la *Revue Suisse*, vol. XII (1849) p. 701 : « Didier a été platement critiqué dans le *Mercur*, souverainement injuste envers lui. La *Revue encyclopédique* a été aussi niaise dans ses éloges que dans ses critiques..... J'ai parlé de Didier au *Globe*, inutilement, paraît-il, au moins jusqu'ici. Nodier aime beaucoup ses *Mémoires*. Victor Hugo, qui ne connaît qu'une pièce, son *Lac de Brienz*, la trouve trop imitée de Lamartine, quoique d'ailleurs bien ».

3. Ce sonnet daté de Genève, 1837, n'a paru qu'en 1848. Dans ce même recueil, *La Porte d'Ivoire*, l'auteur a dédié le sonnet XIV, *Un Rêve*, à son ami Galloix. Voir Chap. VIII.

4. D'après Marc Monnier, *Genève et ses poètes*.

5. Idem.

6. *Cinquante jours au désert*, p. 169.

observateur né, et nous verrons, par ses livres et ses articles, qu'il avait recueilli alors des notes qui renferment des renseignements utiles à divers égards. Ce n'était point le jeune poète romantique qui ramassait ces matériaux, mais un homme d'esprit qui avait déjà témoigné de son vif intérêt pour les différents aspects de la vie morale, politique, économique et sociale. Il voyageait la plupart du temps à pied, poussait jusqu'aux coins les plus reculés des Abruzzes et de la Sicile, ignorés encore des écrivains français de son époque. Quel contraste entre ce voyage et ceux de ces contemporains romantiques !

« Je n'aime pas à répéter ce qu'ont dit les autres » écrivait Didier beaucoup plus tard¹, mais dès ses débuts il chercha à rassembler en voyage des matériaux d'intérêt documentaire. Il avait réuni de la sorte les notes qui lui servirent à écrire les divers articles sur l'Italie et la Sicile qui ont paru dans la *Revue encyclopédique* et la *Revue des Deux Mondes*, la *Campagne de Rome*, ainsi que le plus connu et le mieux documenté de tous ses ouvrages, sa *Rome Souterraine*.

Les autres voyageurs suisses de l'époque, M^{me} de Staël, Sismondi, Léopold Robert², n'ont pas livré à leurs lecteurs des notes bien complètes ni révélatrices. Il en va autrement de Charles Didier. Il n'y a que Marc Monnier qui, plus tard, s'est montré grand observateur et a même dépassé Didier par la richesse de ses souvenirs et de ses idées politiques et littéraires. Mais il ne faut pas perdre de vue que si parfois Didier semble un peu trop « géographe », un peu trop préoccupé de faire connaître la topographie de ces régions perdues, c'est qu'il se rendait compte qu'il parlait d'horizons tout à fait inconnus de ses lecteurs.

Il ne serait guère possible de suivre dans le détail l'itinéraire de Didier pendant ses voyages à travers l'Italie, son journal de l'époque étant détruit, mais, d'après ses lettres et les indications contenues dans ses propres ouvrages, on parvient à savoir quelles régions il a visitées. Peu après son arrivée, il avait dû se rendre à Florence, où il a passé quelque temps. C'est là qu'Imbert Galloix lui adressait sa lettre du 11 décembre 1827.

Or, en 1827, Lamartine, que lui et Galloix admiraient de loin depuis longtemps, se trouvait précisément à Florence, où il rem-

1. *Les nuits du Caire*.

2. Louis Léopold Robert (1794-1835) peintre suisse. Il séjourna en Italie de 1817 à 1835.

plissait les fonctions de secrétaire de l'Ambassade française auprès du gouvernement toscan. Didier a dû le rechercher et sans doute l'a-t-il rencontré pendant les mois de son séjour. Il y fit aussi la connaissance du grand libraire Jean-Pierre Vieusseux, qui lui témoigna beaucoup de sympathie. Didier fréquentait son cabinet de lecture du Palazzo Buondelmonti, sur la place Santa Trinità, qui était le rendez-vous, non seulement des étrangers du monde intellectuel, de passage à Florence, mais des réfugiés italiens qui s'y retrouvaient. Car Vieusseux ne se bornait pas à diriger son *Antologia* et sa librairie. L'avenir de l'Italie le passionnait, et il fut « un des artisans les meilleurs du *Risorgimento*... en relations avec ce que l'Italie compte de plus éminent au dix-neuvième siècle ¹ ». Il est fort possible que l'idée de *Rome souterraine* fut conçue pendant ce long séjour à Florence, où l'auteur eut l'occasion de connaître, chez Vieusseux, l'élite de ceux qui luttaient pour l'indépendance et l'unité de leur patrie. Le général Pépé, avec lequel il sera très lié plus tard à Paris, était déjà exilé ², mais Didier a dû entendre le récit de ses exploits. Il noua des relations avec Gino Capponi ³, ami de Sismondi et habitué des réunions chez Vieusseux. Il ne perdit jamais de vue ce grand Florentin, auquel il transmet souvent son bon souvenir dans ses lettres à Vieusseux et qu'il alla voir une dernière fois en 1854 ⁴. C'est pendant son séjour dans la capitale toscane que Didier fit la connaissance de Louis Bonaparte, chez qui il dînait souvent et qui l'introduisit dans une société fort intéressante pour le jeune Genevois ⁵. En effet, il a dû se faire nombre d'agréables relations pendant cette année 1827. Bonstetten, qui comptait parmi ses amis beaucoup d'Italiens, Manzoni entre autres, avait dû lui remettre des lettres d'intro-

1. Pierre Jourda, *Vieusseux et ses correspondants français*, *Revue de littérature comparée*, 1926 n° 1, pp. 151, ss.

2. Il a dû quitter l'Italie en 1821, passant par l'Esgagne, Londres et Bruxelles avant de se fixer à Paris.

3. Le marquis Gino Capponi, né à Florence en 1792, mort en 1876. Après de longs voyages, il revint à Florence pour consacrer sa vie à l'étude, aux œuvres de bienfaisance et au développement de la culture.

4. Didier resta en correspondance avec Vieusseux jusqu'en 1860. Il lui recommanda ses amis Liszt et Sandeau lors de leurs visites à Florence.

5. « Me trouvant à Florence, il y a bien des années, car c'était sous la Restauration, il m'est arrivé..... de dîner, non pas une fois mais dix, chez le père du Président de la République, l'ex-roi de Hollande, Louis Bonaparte, proscrit alors ». *Une visite à M. le duc de Bordeaux*, p. 18. Ce sont ses premières relations avec les Bonaparte, relations qui devaient être plus intimes par suite de son amitié avec Jérôme, à Paris.

duction, comme il le fit plus tard lors du départ de son jeune protégé pour Paris. Son amitié pour Hortense Allart date de cette même époque de sa vie¹.

Dans ce milieu, Didier eut l'occasion donc de se frotter aux esprits français qu'il connaissait de loin à Genève, de les entendre parler de leurs théories sur la vie et la littérature. Il en comprit d'autant mieux toute l'importance de Paris comme centre intellectuel, et ses conversations avec Vieusseux et ses amis français lui firent croire que, pour réussir comme homme de lettres, il devait s'installer dans la capitale française. Avant de quitter Florence, son parti était sans doute pris d'y émigrer, s'il le pouvait. Le jeune voyageur quitta Florence sans regrets, car la ville ne lui plaisait guère, et il n'en parla jamais avec enthousiasme : « Florence n'est plus une ville italienne, c'est une colonie anglaise au milieu de l'Italie, et, qui pis est, une petite ville, la plus bavarde, la plus fâcheuse qu'il y ait peut-être en Europe² ».

Nous ne savons pas exactement à quel moment Didier abandonna son poste de précepteur pour voyager librement à travers l'Italie. Mais c'est sans doute en quittant Florence qu'il retrouva son ami genevois David Richard, précepteur alors dans une famille princière à Pise, où il suivait les cours de l'Université. En 1829, il commença ses études de médecine à Rome et il s'installa à Paris quelques mois avant l'arrivée de Didier³. Richard était, d'après George Sand⁴, « un type noble et doux, âme pure entre toutes... doué d'une tendresse suave et d'une foi fervente ; il vit dans ses amis non pas des soutiens et des appuis pour sa faiblesse, mais des aliments naturels pour les forces de son dévouement... A mes yeux Richard était un ange ». C'était certainement un ami loyal, très dévoué à Charles Didier. Après qu'ils eurent un peu voyagé ensemble, ce bon et généreux Richard prêta à son camarade l'argent nécessaire pour prolonger son séjour en Italie et en Sicile.

1. « Mon histoire à Florence (1827) s'est bornée à ceci : Un homme m'a ravi... un homme m'a plu... un homme a touché mon âme, Charles Didier : aucun ne l'a su ». *Les Enchantements de Prudence*, p. 110.

2. *Chavornay*, p. 56.

3. David Richard, plus jeune que Charles Didier de quelques mois, était né, lui aussi, à Genève, d'une famille de réfugiés huguenots. A partir de la fin de 1830, nous verrons combien fut liée l'existence des deux amis. Sur David Richard voir A. Campaux, *David Richard d'après des lettres inédites (Annales de l'Est, 1887, t. 1, pp. 121, 265)* et Roussel et Ingold, *Lamennais et David Richard*, Paris 1809.

4. *Histoire de ma vie*. Tome 18, p. 149.

Pise lui plut. « La vieille république, la ville des souvenirs et des monuments » servirent de scène à son roman de *Chavornay*. Il a dû la connaître fort bien, ainsi que Livourne et le pays environnant ¹. Le 8 août, Didier écrivait de San Marino à son ami Vieusseux. Les mois suivants se passèrent à Rome, d'où il expédiait une lettre au libraire, le 24 mars 1829, pour le prévenir qu'il était « à la veille de partir pour le midi de l'Italie ». Il avait visité à fond la Ville éternelle, et parcouru à pied la « désolation affreuse du désert de Rome ». Il allait alors pénétrer dans les provinces du midi, passer plusieurs mois en Sicile, visiter les régions reculées, pour bien connaître ce pays malheureux, qui n'était plus, à l'en croire, qu'une « colonie exploitée par une métropole » (Naples) et dont « rien ne saurait peindre l'oppression, la ruine, toutes les misères. » ² Didier continua ses voyages sous la surveillance de la police. Au mois de mai 1829, il était à Cilento.³ C'était une vie passablement rude, il était dur de faire de tels parcours à pied, surtout pendant cette funeste période. Il abandonna parfois cette existence aventureuse pour d'agréables visites à ses amis d'Italie. Il en décrit une dans une lettre à Hortense Allart : celle qu'il fit à la Duchesse de Mondragone ⁴.

Mais le jeune Didier, avide de mouvement et d'aventures, vivait de « beaux jours ». Il aimait l'Italie, les Italiens, et surtout les Italiennes. (Il écrit dans son journal, le 23 septembre 1841, lors d'un voyage en Allemagne : « A vingt ans on aime les Italiennes, passé trente on goûte les Allemandes... Il y a toute une théorie à faire là-dessus ».)

1. Il note dans son journal, le 14 juin 1842 : « Je parcours les *Mémoires* de Casanova, que j'ai lus à Pise dans le temps de ma vie nomade ».

2. *La Question sicilienne*, Paris 1849.

3. *Les Capozzoli et la police napolitaine*.

4. « Je regrettais l'Italie, les lettres de Charles Didier me la rapportaient à Paris ; » il achevait de me ramener en arrière ; il parcourait alors la Sicile ». « La lettre où vous me pressez de quitter ces contrées divines, m'écrivait-il, m'est arrivée à Palerme... Recommandé à la duchesse de Mondragone j'ai accepté l'hospitalité qu'elle m'a offerte, et je suis dans sa maison depuis cinq ou six jours, j'y serai encore pour autant de temps. Je passe doucement mon temps dans la société de cette dame très aimable qui a voyagé, connaît le monde et a une conversation très amusante. Sa maison est tout à fait une grande maison, mais on vit dans la plus complète liberté. Sa terre est à l'extrémité méridionale de la Sicile, à plus de cinq cents lieues de Paris. Mon voyage a été des plus heureux, je suis entré dans l'intérieur des familles siciliennes et j'y ai trouvé une hospitalité cordiale. J'écirai certainement sur ce pays-là. Je rassemble des matériaux et les réunirai à mon arrivée à Paris. J'ai eu des jours de tristesse, mais le plus souvent, j'ai ressenti l'influence de cette nature enchanteresse ; comment être triste sous le ciel de la Sicile,

Cependant ce ne fut pas une sympathie passagère qu'il éprouva pour l'Italie. Il devint l'ami passionné de ce pays alors si malheureux. C'est dans le cabinet de Vieusseux qu'il apprit, par les grands Italiens qui le fréquentaient, toute l'importance des problèmes politiques, sociaux et économiques des diverses régions de l'Italie. Il reconnaissait les grandes qualités de cette race destinée à s'unir pour se libérer de la misère et de l'oppression. Ainsi renseigné et sa sympathie éveillée, il se documenta lui-même au cours de son voyage. Jusqu'à présent les Italiens se sont très peu occupés de l'œuvre de Charles Didier, mais l'appréciation suivante a paru il y a quelques années : « Ne il suo amore per il nostro bel paese fu sterile, o meschino od egoistico amore ; nel suo viaggio tra noi aveva avuto modo di conoscere tutta la miseria et l'ignoranza e l'abbrutimento delle nostre popolazioni ; ma anche di apprezzarne tutte le energie latente. »¹ Parfois cependant il rêvait de la Suisse, il la regrettait même, comme il devait le faire durant toute sa vie. Il écrivit, pendant son séjour en Italie, deux petits poèmes, qui n'ont vu le jour qu'une vingtaine d'années plus tard. Celui qui suit, *Une nuit en voyage*, est daté de Calabre 1829 :

Ah puisque la patrie
Pour mon âme attendrie
A de si doux regrets,
Qu'elle a tant de merveilles,
Pourquoi la fuir sans cesse
Et braver la rudesse
Des déserts calabrais ?²

Le voilà enfin de retour à Naples, le 10 avril 1830. Il écrit de là à M^{lle} Schaub³, une amie genevoise qui se trouvait à Rome. Il lui faut se décider à quitter l'Italie. Son père est mort à Genève le 8 décembre précédent. Son retour s'impose. Sans le moindre espoir

» au milieu des orangers, des palmiers, des temples grecs, des souvenirs de gloire, de
» richesse et de bonheur dont cette île fortunée est semée de toutes parts ? Je quit-
» terai en pleurant cette terre de mon choix, que j'ai rêvée durant toute ma jeunesse.
» Trouverai-je à Paris ce que m'offrent ces contrées ? Y trouverai-je cette hospita-
» lité antique et cette vie facile ? ». *Les Enchantements de Prudence*, page 160.

1. Muggia, V. *L'Italia et gl'Italiani nell'opera di Charles Didier*, p. 76.

2. *La Porte d'ivoire*.

3. Lettres inédites de Ch. Didier. Bibliothèque publique et universitaire de Genève. MSS suppl., 1267-1268.

d'héritage, il lui faut pourtant préparer son avenir, revoir sa mère et ses sœurs. Reprenant la direction du nord, il arrive dans sa ville natale à la fin du mois d'août. Sa mère est seule à habiter le triste logement de la Maison de la Bourse française. Ses rentes sont minimes et elle mène une vie difficile. Élise et Louisa, ses deux sœurs, sont mariées. Charles veut aider cette mère qui lui est si chère et à laquelle il reconnaît de grandes qualités de caractère et d'esprit. Un moment il hésite à la quitter pour réaliser son rêve d'une carrière à Paris. Une chaire de belles lettres vient d'être fondée à Neuchâtel, et ses amis veulent le faire nommer à ce poste. Elle est donnée à un autre candidat, au grand regret de Didier, et surtout de sa mère. Mais que faire à Genève ou en Suisse ? Il veut écrire ; il a ramassé une masse de notes de voyages dont il entend tirer parti. Didier n'est pas sans inquiétude pour l'avenir, mais il est moins timide qu'à son départ. Il a acquis quelque confiance en lui-même et il veut aller faire carrière à Paris. Le 14 septembre 1830, il écrit à Vieusseux :

«... Me voici au milieu de ma famille depuis quinze jours, retenu par quelques affaires domestiques. J'en suis bien un peu contrarié, car je voudrais être déjà à Paris. C'est le moment de publier mon voyage. Il a l'intérêt du moment... J'ai eu quelques ouvertures de la part d'un libraire, mais j'aimerais mieux traiter avec Renouard (*sic*)¹. Je crois que vous le connaissez... Je m'adresse à vous comme à un ami plein de complaisance et de zèle² ». Une quinzaine de jours plus tard, Didier écrit encore une fois de Genève (le 1^{er} octobre 1830) à M. Vieusseux pour le remercier d'une lettre à Renouard : «... J'ai peu travaillé à la rédaction de mes notes, mille soucis, mille affaires de famille m'ont distrait... J'ai voué mon affection à l'Italie et aux Italiens... Je suis à la veille de partir pour Paris. »³ Dans sa famille on s'était toujours opposé à ses projets de carrière littéraire. Son frère aîné, Louis Didier, avait dû faire de son mieux pour empêcher le départ de ce cadet qui entendait la vie d'une façon si différente de la sienne. Mais son fils, le jeune Louis, élevé dans toute l'austérité de ce milieu genevois, aimait beaucoup cet oncle à peine plus âgé que lui, et qui, fier, ardent, plein d'espoir, allait rejoindre le monde romantique de Paris. Ce neveu, destiné aux affaires, y connut le succès, et ce sera lui qui,

1. Il s'agit d'Antoine-Augustin Renouard, dont la carrière d'éditeur touchait à sa fin.

2. Bibliothèque Royale, Florence, *carteggio Vieusseux-cassetta* 33.

3. Ibidem.

pendant les années les plus difficiles de Charles Didier, s'occupera de ses intérêts, toujours prêt à lui avancer cet argent qui lui manquera souvent au cours de sa vie instable et précaire.

Ces années de voyage avaient opéré certains changements en Charles Didier, au point de vue moral aussi bien que physique. Il y avait gagné une nouvelle vigueur d'esprit et de corps. A la veille de son départ pour Paris, c'était un bel homme, de haute taille, solidement bâti, bronzé par le soleil méridional, à l'œil vif, aux cheveux prématurément blanchis¹, ces cheveux qui lui prêtaient un air de distinction peu ordinaire.

Enfin Didier parvint à rassembler tout juste l'argent nécessaire pour le voyage à Paris. Les préparatifs faits, il partit sans trop regretter ses compatriotes, à part quelques-uns d'entre eux. Il s'attrista cependant en faisant ses adieux au vieux Bonstetten, qui lui avait fait fort bon accueil, lui donnant à lire des fragments de son propre voyage, et ne cessant, comme auparavant, de relever le courage du débutant par sa sympathie, lui inspirant de la confiance en lui-même pour sa nouvelle existence².

Didier, qui aimait voyager par-dessus tout, fut ravi de connaître la patrie de ses aïeux. Il la voyait pour la première fois, et son pays d'origine devint du coup son pays d'adoption. Il arriva à Paris le 20 novembre, à cinq heures³. « Le cœur me bat. Me voici enfin dans cette ville si longtemps désirée. J'y suis sans ressources⁴. Ma destinée est attachée à des circonstances dont je ne suis pas le maître. *Audaces fortuna juvat.* »

1. « Cette barbe.... était entièrement blanche, comme le sont mes cheveux depuis l'âge de vingt-cinq ans ». *Cinquante jours au désert*, p. 194.

2. M. de Bonstetten donna à Didier des billets d'introduction, entre autres pour son grand ami Philippe-Albert Stapfer.

3. Extrait du journal de Charles Didier.

4. Le 21 novembre 1850, Didier notait dans son journal : « Il y a aujourd'hui vingt ans que je suis arrivé à Paris avec cinquante francs dans ma poche ».

CHAPITRE II

A LA CONQUÊTE DE PARIS ; LE GENEVOIS EXPATRIÉ

Paris en 1830. — Relations avec Victor Hugo. — Ambitions de poète. — Premières inquiétudes. — Nouvelle orientation. — A la *Revue encyclopédique*. — Premiers succès. — Chateaubriand. — Le Genevois reste étranger dans son nouveau milieu. — Sainte Beuve et Didier. — Les *Lettres* à Sainte-Beuve. — *Rome souterraine*. — Confiance et espoir. — Sympathie de Lamartine. — Richard et Didier. — Rupture avec Sainte-Beuve. — Collaboration à la *Revue des Deux Mondes*. — Le Voyage en Espagne. — *Chavornay*. — « Incapacité et mécontentement intérieur ». — *Le Monde*. — *Le Chevalier Robert*. — La verve éteinte. — Aglaé Hanonnet. — Le voyage en Angleterre. — Le mariage secret. — Retour à Paris.

Tous mes vœux d'écolier sont désormais remplis :
Je suis homme ; j'ai fait des voyages, je compte
Pour amis de grands noms dont je m'enorgueillis¹.

Charles Didier.

Une époque brillante dans l'histoire des lettres françaises trouvait dans la Révolution de juillet son point culminant. De grands écrivains avaient surgi, le groupe des romantiques s'était constitué, Victor Hugo en tête, et convertissait disciples et public à une nouvelle conception de la littérature et de l'art. Beaucoup de ces gens de lettres s'attendaient à voir commencer, sous le règne de Louis-Philippe, un âge d'or intellectuel, où l'on reconnaîtrait cette « royauté du génie » à laquelle croyait fermement toute cette génération². La plupart de ces rêves devaient bientôt être dissipés ; bien des jeunes gens attirés vers la capitale connurent une amère

1. *Ce qu'on rêve à douze ans*, *La Porte d'ivoire*, p. 181. Écrit à Paris, mai 1832.

2. « Les circonstances dévoilent pour ainsi dire la royauté du génie, dernière ressource des peuples éteints. Les grands écrivains... ces rois qui n'en ont pas le nom, mais qui règnent véritablement par la force du caractère et la grandeur des pensées, sont élus par les événements auxquels ils doivent commander. Sans ancêtres et sans postérité, seuls de leur race, leur mission remplie, ils disparaissent en laissant à l'avenir des ordres qu'il exécutera fidèlement ». F. de La Mennais. *Essai sur l'indifférence*.

déception et la défaite de leurs espoirs ambitieux. Charles Didier était de cette phalange de jeunes auteurs qui se lançaient dans ce monde où brillaient les grands esprits de la haute littérature et qui était pour lui comme une terre promise. La triste mort de son ami Galloix ne l'effrayait pas. Il avait confiance en lui-même et croyait en son avenir. Le jeune Genevois avait admiré de loin les romantiques. Il avait les mêmes aspirations qu'eux ; il les avait imités dans ses premiers essais littéraires. Mais lui qui raillait de loin le malheureux admirateur de Byron, Imbert Galloix, et qui écrivait à Hortense Allart « comment être triste sous le ciel de la Sicile ? », il n'était pas prédisposé au romantisme. Il n'avait rien d'un disciple de Jean-Jacques, car le subjectivisme romantique ne se retrouvait guère chez lui. C'était, enfin, un esprit libre, indépendant, qui rêvait de créer, et non pas d'imiter.

Le premier souci de Didier, dès son arrivée à Paris, fut de se faire des relations dans le monde littéraire. Il s'installe auprès de son camarade David Richard au petit hôtel Corneille, rue Corneille, et le surlendemain il envoie à Victor Hugo les lettres que ses amis lui avaient données pour le présenter au grand poète. Hugo répond aussitôt en l'invitant à aller le voir. « Il me reçoit fort bien », note Didier dans son journal, le 25 novembre. « Nous parlons de Galloix et de philosophie littéraire. Il pense que notre siècle aura son Shakespeare... Il a une haute idée de la tâche du poète. Il a de la simplicité et paraît bon ; sa femme, jeune et jolie, paraît charmante ». C'est le premier des grands écrivains français qui lui témoigne de la sympathie. Didier le fréquente beaucoup, rêvant toujours de devenir grand poète lui-même. Quelques jours plus tard¹ il note : « Visite à Victor Hugo. Il me vante les poésies de Sainte-Beuve. Je lui donne les miennes. Il se fait illusion en croyant posséder le nombre et le secret du rythme mieux que Lamartine. Il lui reproche d'employer trop souvent le vers libre, qui est, dit-il, « au rythme régulier, ce qu'un tas de pierres est à un édifice ». Victor Hugo le présente à ses amis, le recommande au rédacteur de la *Revue de Paris*, et lui inspire un grand désir d'émulation. Didier est ravi d'une « nuit de verve. Il me vient beaucoup de vers de mon grand poème des *Visions*. » Et ce même mois de décembre 1830, il note encore : « Mon idée se développe. Je veux faire un poème en trois parties : *Le Passé*, où je peindrai la chute des empires et des républiques antiques, et

1. Le 3 décembre 1830.

le moyen âge ; le *Présent*, c'est-à-dire les résistances, la lutte actuelle de la liberté ; l'*Avenir*, qui ne sera autre chose que la continuation du poème commencé d'*Adam*. Après cela viendra le *Jugement dernier*. » Ambition qu'il n'a jamais réalisée, mais qu'il ne cesse de caresser en ces premiers temps de sa vie littéraire à Paris ¹. Malgré sa confiance en lui-même, Didier s'inquiète, car il lui faut gagner de quoi vivre, ce qu'il ne pourra faire avec ses poésies. Il faut avoir de la patience et le jeune écrivain le reconnaît. Il écrit à Vieusseux :

Paris, le 1^{er} décembre 1830.

«... Tout est mort ici. On vit au jour le jour.... Je fais comme tout le monde, j'espère et je prends patience »,

Ses inquiétudes annoncent une autre orientation. En attendant l'occasion de réaliser ses grands projets, il est entraîné par le courant de la vie intellectuelle. A la suite de la Révolution et sous l'influence du romantisme, une transition s'opérait dans la pensée française. Le Saint-Simonisme liait la religion à la question sociale et aux droits des classes pauvres. Didier, sans croyance fixe, se lia avec les Saint-Simoniens et s'associa à Hippolyte Carnot et à Pierre Leroux, directeurs de la *Revue encyclopédique*. Il s'intéressa à leurs doctrines, sans jamais d'ailleurs appartenir à leur religion. Didier nous donne une idée, dans son journal, de ce qu'était une réunion de cet coterie en parlant d'une soirée chez Carnot : « Grand monde ; opinions diverses, confusion, tour de Babel... Laurent ² prêchait, Leroux ³ généralisait, Charton ⁴ mélancolisait... C'était un bruit à rompre la tête ».

1. Il est intéressant de comparer ce projet à celui de Lamartine, qui l'annonça dans l'avertissement de la première édition de *Jocelyn*, daté du 15 janvier 1836 :

« C'est un fragment d'épopée intime.... Si le public accueille avec intérêt et bienveillance ce fragment, j'en publierai d'autres successivement.... Ces pages.... ne sont que des pages détachées d'une œuvre poétique qui a été la pensée de ma jeunesse.... Je cherchais quel était le sujet épique approprié à l'époque, aux mœurs, à l'avenir.... Ce sujet, il s'offrait de lui-même, il n'y en a pas deux. C'est l'humanité ; c'est la destinée de l'homme ».

2. Paul-Matthieu-Laurent (1793-1877) homme politique et publiciste, était alors du groupe des Saint-Simoniens, dont il défendit les doctrines au *Globe*.

3. Pierre Leroux, alors gérant du *Globe*, dirigeait avec Hippolyte Carnot la *Revue encyclopédique*. Il rêvait d'un monde où tous les hommes seraient égaux et auraient leur part de bonheur dans l'existence humaine.

4. Édouard Thomas Charton. Littérateur et historien. Il fut représentant du peuple à l'Assemblée de 1848.

Didier noue d'autres relations importantes, dont quelques-unes devaient durer toute sa vie. Il est invité chez Guizot, où l'on reçoit tous les mercredis des députés, des magistrats, « des jeunes gens, bien affectés, bien prétentieux. M^{me} Guizot est ce que j'ai entendu de ma vie de plus tranchant et de moins liant. Elle reçoit mal... Guizot me plaît. C'est un petit homme vif, à l'œil spirituel ¹ ».

Il va à la bibliothèque de l'Arsenal pour voir Nodier, qui le reçoit « à merveille », et il se rend chez Béranger, « qui me reçoit très bien. Affectation de modestie, mais franchise de bonhomme. Il me raconte sa vie, ses habitudes, ses goûts ; les goûts de Chateaubriand. Il me promet de me recommander au *National*. Je suis à mon aise et je lui parle avec franchise ». Il cherche, toujours par l'intermédiaire de ses nouveaux amis, à trouver un poste dans la rédaction d'un journal. Le nombre de ses amis et de ses connaissances ne cesse d'augmenter. Chez Victor Hugo, il a déjà rencontré Saint-Beuve, Pierre Leroux et Louis Boulanger, le peintre romantique qui faisait partie du cénacle et qui fut un des intimes du grand poète. Boulanger ne fut pas très sympathique à Charles, mais Leroux s'intéressa au jeune Didier et l'invita bientôt à collaborer à la *Revue encyclopédique*. Rien d'étonnant donc s'il écrit le 6 janvier 1831, à M^{lle} Sylvestre, à Genève :

« Je suis au milieu du tourbillon de Paris, lancé chez tous les coryphées du jour. Mais la société tout entière est envahie par la politique ; mais bon gré, mal gré, il faut prendre le masque général, sous peine de rester isolé....

Si vous avez une minute à perdre, veuillez me donner de vos nouvelles, Mademoiselle, et aussi de celles de notre vénérable ami commun². J'ai le remords de ne lui avoir pas encore écrit. J'ai vu cependant son vieil ami Stapfer, qui m'a accueilli avec toutes sortes de bontés... L'appétit vient en mangeant. Plus on voit de gens d'esprit, plus on en veut voir.

En parlant d'esprit, je regrette bien le coin du feu de Monsieur de Bonstetten et le vôtre.... A Genève l'on trouve si peu de gens avec qui l'on s'entende un peu ! ³ »

Cependant il faut vivre, et Didier cherche à se procurer des ressources. Les dettes augmentent, la gêne le harcèle. Heureusement il

1. Journal, 8 décembre 1830.

2. M. de Bonstetten. Didier ne devait plus le revoir ; il mourut à Genève, le 3 février 1832.

3. Lettre inédite. Bibliothèque publique et universitaire de Genève. Ms suppl. 151.

a sa place à la rédaction de la *Revue encyclopédique*, et, en janvier 1831, y paraît son premier article : « *Coup d'œil sur la statistique morale et politique de l'Italie* »¹. La deuxième partie de cet article verra le jour au mois de février². Dès ce début, on s'intéresse en Italie aux ouvrages de Didier, et il y est traduit cette même année.

Au mois de juin suivant, il donne sa *Notice sur le royaume des Deux Siciles*³, où il expose sa manière de concevoir et d'envisager le sujet : « Assez de voyageurs », écrit-il, « ont cherché en Italie des tableaux et des pierres ; j'y ai cherché des institutions et des hommes ». La question sicilienne le passionnait toujours, et Didier était bien documenté pour écrire là-dessus, ayant passé plus d'une année à parcourir les différentes régions du pays, à pied et loin des routes battues, pour étudier « les institutions et les hommes ». Cet article ne laisse pas d'avoir quelque valeur historique, étant, d'après M. Nelson Gay, « an important account of political conditions, particularly in Sicily, giving a dark picture of government and the administration of justice »⁴.

Entre temps on avait présenté Didier à Buloz, et, outre sa collaboration à la *Revue encyclopédique*, il écrit encore deux articles sur l'Italie, qui paraissent dans la *Revue des Deux Mondes*. Le premier, *Les Capozzoli et la Police napolitaine*⁵, lui est inspiré par le voyage qu'il avait fait dans la province de Salerne au mois de mai 1829. Didier y décrit l'insurrection de Cilento de 1828 et la décapitation de trois frères Capozzoli, qualifiés de brigands pour leurs actes révolutionnaires. Cet article est d'un style sec et sans relief, mais d'un vif intérêt documentaire. « An important account of the insurrection of Cilento in 1828.... Didier was mistaken in thinking that the conspiracy was worked up by the government »⁴. Quant au second article, *Souvenirs de Calabre*,⁶ il est sensiblement moins attachant. Aussi bien y a-t-il lieu de croire que ces deux contributions à la *Revue des Deux Mondes* ont dû être moins bien accueillies que les articles de la *Revue encyclopédique*. Le fait est que Didier ne publiera plus rien

1. *Revue encyclopédique* Tome 49, pp. 24-39.

2. Ibidem, pp. 288-301.

3. Ibidem, Tome 50, pp. 438-470.

4. Deuxième édition. Tome I, pp. 374-382.

5. Note inédite de M. Nelson Gay, savant américain qui s'est consacré à l'étude du *Risorgimento*.

6. *Revue des Deux Mondes*, 1831, vol. I et II.

6. Ibidem, vol. III et IV.

dans le recueil de Buloz avant le mois de septembre 1834. C'est pourtant vers la *Revue des Deux Mondes* que se tournent ses espoirs, et il écrit, le 9 juillet 1831, à son camarade d'enfance Charles Schaub :

« Le but de cette lettre est d'abord une affaire, mon cher Schaub, et c'est par là que je vais commencer. Il se publie ici un journal auquel je prends parti de m'intéresser. C'est la *Revue des Deux Mondes*. J'ai appris avec quelque surprise que la Société de lecture n'y était pas abonnée, et je viens te prier de le lui proposer et de l'appuyer de tout ce que tu peux avoir de crédit auprès du comité...

L'ami Richard se joint à moi pour te faire mille amitiés et quelques reproches. Il travaille beaucoup et s'est donné corps et âme à ses études de médecine. Pour moi, victime de l'horrible crise de la librairie, au milieu de laquelle je suis tombé, je n'ai fait et ne ferai de longtemps aucune publication. Je me contente d'écrire dans les journaux en attendant des jours meilleurs...

Écris-nous, rue et hôtel Corneille et reçois les amitiés de tes vieux compagnons de voyage ¹.... »

Rien d'étonnant d'ailleurs s'il se sent flatté de voir ses articles voisiner, dans la *Revue des Deux Mondes*, avec ceux de Chateaubriand, de Sainte-Beuve, d'Ampère, d'Edgar Quinet, de Littré et de tous les contemporains illustres qui y collaboraient.

Très actif à cette époque de sa vie, le jeune auteur, tout en écrivant, cherche à s'orienter ; il n'abandonne pas ses projets poétiques. Inquiet de l'avenir, c'est à Victor Hugo qu'il s'adresse pour solliciter des conseils. Le 26 janvier (1831), il note dans son journal : « Le soir chez Victor Hugo, jusqu'à une heure du matin, causant de moi, de ma destinée et des moyens de la fixer, sujets toujours tristes, toujours amers. Je trouve en Victor Hugo sympathie, bonté, intelligence.... Il veut parler à Lamennais pour *l'Avenir*, à Leroux pour le *Globe* et écrire à Carrel pour le *National* ² ». Or, Béranger aussi avait déjà usé de son influence auprès de Carrel en faveur du jeune Genevois, qui prendra rang, bien plus tard, parmi les rédacteurs du *National*.

Cependant, toujours impatient, Didier marque bientôt quelque inquiétude. Il ne s'acclimate guère dans ce milieu tout nouveau pour lui. Il s'y sent, au contraire, de plus en plus dépaycé : « La vie de

1. Lettre inédite. Bibliothèque publique et universitaire de Genève. Mss. suppl. 1267-1268.

2. Le *National*, fondé par Thiers, Mignet et Carrel, commença à paraître le 3 janvier 1830. Supprimé en 1834, il reparut bientôt, et plus tard Didier devint un de ses collaborateurs.

Paris m'est antipathique¹ : coteries, vaine gloire, intrigues, voilà tout ce qu'on y trouve².... Mes dettes vont croissant et je ne vois aucune espérance. Le séjour à Paris ne me plaît, ni me convient.... Je perds peu à peu toute confiance en moi, le principe de tout. Mon cœur souffre et mon caractère s'altère d'une manière effrayante. Malheur à moi !³.... Quelle vie que la mienne ! Les belles années passent et que fais-je ? Misère, misère ».

Il y a pourtant d'heureux moments pour lui dans cette existence qui, d'ordinaire, lui déplaît. Madame Hamelin s'est intéressée à lui, et ils devaient rester amis jusqu'à la mort de cette femme célèbre, survenue vingt ans plus tard. C'est elle qui lui donne un billet d'introduction pour Chateaubriand. Didier en est ravi. Grand admirateur de René depuis sa jeunesse, il lui avait dédié une ode,⁴ écrite depuis plusieurs années déjà.

Le 24 mars 1831, il note dans son journal :

« Chez Chateaubriand, avec un billet d'introduction de Madame Hamelin. J'ai l'ode en poche. Il habite [passage] d'Enfer, 84. [Il] me reçoit fort courtoisement. Cette tentative est la troisième. La première à Lausanne en [18] 26 ; la seconde à Rome en [18] 29. Je le croyais plus grand de taille et moins vieux. Il a les cheveux blancs. Il était en robe de chambre dans sa bibliothèque. Une horloge gothique sur la cheminée. Il faisait froid, grand feu. [Il] me raconte ses projets de retraite à Genève ; partira le mois prochain. [Il] parle de la situation politique de la Suisse. Ne croit pas la guerre imminente. Il blâme le ministère français de ne pas prendre sa force où il l'a trouvée, dans le peuple, et de ne pas accepter franchement les conséquences de la Révolution de juillet. Il verrait avec déplaisir un gouvernement constitutionnel à Rome. Il croit facile la réunion des communions chrétiennes. Il en a parlé avec Léon XII, lequel en avait l'idée, mais aurait voulu que les Protestants prissent l'initiative. Il reçoit ma dédicace très aimablement. Secondement j'ai lu mon ode ; il est très attentif et fait à haute voix des remarques bienveillantes. « C'est beaucoup d'honneur, me dit-il, que vous me faites d'écrire si bien dans notre langue⁵ ». Il m'a traité toujours d'étranger. Il m'accompagne jusqu'à l'escalier, m'engageant à revenir ».

1. Elle le lui fut toujours.

2. *Journal*, 15 mars 1831.

3. *Journal*, 30 avril 1831.

4. Inédite, et probablement détruite avec les autres manuscrits de l'auteur.

5. Il est assez curieux que Chateaubriand insiste sur sa qualité d'étranger. Didier d'ailleurs avait l'air d'être fier de ce que ses nouveaux amis lui trouvaient les idées et l'esprit peu parisiens. Quant à son langage, il se servit toute sa vie de mots et de locutions appris dans sa jeunesse, et qui n'étaient pas du meilleur français.

Enchanté de cet accueil sympathique, Didier reviendra voir le vieux René qui, jusqu'à la fin de ses jours, se montrera toujours fort aimable pour le jeune Genevois, lequel ne cessera de l'admirer sans jamais se permettre à son endroit la moindre remarque malveillante ou ironique. Ce qu'il écrit au sortir de ces premières visites nous conserve certaines opinions de Chateaubriand qui ne sont pas sans intérêt : « Chez Chateaubriand, qui me reçoit en se faisant la barbe... « Les puissances étrangères, dit-il, se jouent de Casimir Périer, qui ne connaît pas les affaires et prend pour bonnes les protestations de la diplomatie ». Il se plaint de l'état des lettres. « Si, du moins, dit-il, il naissait quelque chose de grand ! ». Il n'aime pas... Victor Hugo. Il estime Béranger... Il trouve en Victor Hugo le germe d'un grand poète, mais incomplet » ¹. Et quelques semaines plus tard ² le voilà encore « Chez Chateaubriand ; me reçoit gracieusement. Il parle avec animation et feu. Il croit que la postérité jugera très sévèrement notre époque. « L'époque morale, dit-il, est finie ; nous en sommes à l'époque intellectuelle... » Dans sa conversation comme dans ses écrits, il y a deux hommes, l'homme de sa jeunesse, l'auteur d'*Atala*, de *René*, et l'écrivain politique, logique et raisonnable ». Grand écrivain, grand voyageur, grand esprit préoccupé de questions politiques aussi bien que littéraires et morales, tout, chez Chateaubriand, excitait l'admiration du jeune Didier, qui depuis son adolescence le lisait avec ferveur. Puis, cet étranger de vingt-cinq ans, encore inconnu, ne pouvait être que flatté en se voyant accueilli si aimablement par le grand homme.

Un autre soir de cette année 1831, il dîne chez Victor Hugo avec Alexandre Dumas. « C'est, dit-il, un grand bon enfant, qui me plaît parce qu'il est rond et franc » ³. Il fait aussi connaissance avec la princesse Belgiojoso, qu'il trouve alors « aimable avec de beaux yeux », et il est fort heureux d'être reçu dans « l'habitation divine » qu'elle occupe aux Champs-Élysées ⁴. Non seulement Didier est

1. *Journal*, le 4 mai 1831.

2. *Ibidem*, le 15 juin 1831.

3. *Journal*, 4 avril 1831.

4. La princesse venait à peine de s'établir à Paris, où elle prit place aussitôt dans le monde des lettres et des arts. Possédant une grosse fortune, son bel hôtel abrita bientôt un salon fréquenté non seulement par ses compatriotes exilés, mais encore par beaucoup de grands esprits du temps. Pour des raisons qui ne nous sont pas connues, Didier devait plus tard se brouiller avec elle, et leur ami commun, Liszt, s'efforça de les réconcilier, Dans *Stendhal et le Salon de Madame Ancelot*, M. Martineau

fort satisfait d'assister aux soirées de la charmante princesse, mais dans son salon il noue des relations avec les Italiens réfugiés à Paris, dont il avait déjà épousé la cause avec ferveur à la suite de ses longs voyages en Italie et en Sicile. D'après Noli ¹ « les archives secrètes de l'État gardent la relation d'un espion envoyé à Paris pour surveiller de près la princesse Belgiojoso, qui parle d'un certain Didier ». Il s'abstient de noter, dans son journal, ses relations avec ces réfugiés, mais elles durent continuer, car, même une fois brouillé avec la princesse, son contact avec ces Italiens ne fut pas rompu et Pépé devint bientôt un de ses intimes ².

Quand s'achève sa première année de Paris, Didier se trouve en relations très cordiales avec Victor Hugo, Chateaubriand et Lamartine, qui lui a témoigné « beaucoup d'amitié et de cordialité » ³, et il devient de plus en plus l'intime de Sainte-Beuve, qu'il voit souvent. Le premier août, il écrit dans son journal : « Longue visite à Sainte-Beuve... La discussion tombe sur Victor Hugo. Sainte-Beuve a vu clair dans l'âme de son ami. Il l'a compris et le juge bien. Son caractère est noble, élevé, son âme dure et forte... Comme homme politique, il n'a pas grande valeur. Il affecte des idées républicaines et va sans cesse faire la cour à Bertin ». Mais après une longue visite de Sainte-Beuve chez lui, c'est au tour de Didier de juger son nouvel ami... « Il n'a aucune idée ferme, un vrai homme d'imagination, très mobile, passant d'une influence à une autre, mais brave, sincère, aimable. Il m'est sympathique ⁴ ». Ils se voient souvent, et Didier est évidemment ravi quand il

rapporte (page 43) une anecdote qui peint la princesse Belgiojoso : « Jacques Ancelot ne manquait ni d'esprit ni de répartie. Il serait l'inventeur, si l'on en croit sa femme, du mot sur la princesse de Belgiojoso que devait reprendre Alfred de Musset. On demandait dans un salon si l'on trouvait jolie cette femme étrange et si pâle. Et Ancelot aurait répondu : La princesse ? Elle a dû être bien belle de son vivant ».

1. *Les Romantiques français et l'Italie.*

2. Quand parut à Paris, en 1839, *l'Italie politique et ses rapports avec la France et l'Angleterre*, de Pépé, c'est son ami Didier qui écrivit l'*Introduction* dans laquelle il exprima des idées intéressantes sur la politique extérieure que la France devrait suivre : « La France n'a qu'un moyen d'équilibrer l'Europe et de maîtriser du même coup la Russie, c'est de s'aller rasseoir solidement sur les frontières du Rhin et des Alpes et de créer d'un côté une Allemagne, de l'autre une Italie. S'il est dans les destinées de l'héroïque Pologne de se constituer jamais en nation indépendante et souveraine, elle ressusciterait toute seule à la faveur d'un si grand choc.

Il faut laisser notre misérable société achever dans l'opprobre sa phase de matérialisme et de servilité ».

3. *Journal*, 13 Août 1831.

4. *Journal*, 24 octobre 1831.

apprend que « hier, chez Hortense Allart, on a parlé de moi. Sainte-Beuve, Littré, Sophie [Gay] tous font l'éloge de mon caractère... Sainte-Beuve dit que je suis fier, austère, refusant de plier sous la volonté insolente et sottise des journalistes, qu'en somme je suis un original apportant à Paris des idées étranges et non parisiennes ¹ ».

Mais en récapitulant cette première année à Paris, Didier constate, d'autre part, qu'il a dépensé 2613 francs, dont il n'a gagné que 744, « le reste dû à Richard, auquel je dois déjà 2300 ². Total effrayant de ma dette : 4169 ». Il sent combien sa situation est précaire. Ce manque d'argent, cette gêne continuelle exerce une grande influence sur son caractère et sur sa vie.

Cependant la nouvelle année s'annonce bien. Il compte beaucoup sur son nouvel article *Les Trois Principes — Rome, Vienne, Paris* ³. Ces pages sont écrites sous l'influence de son vénérable ami de Bonstetten, comme ce sera du reste le cas pour plusieurs de ses ouvrages sur l'Italie : « Il se passe sous nos yeux en Italie, déclare-t-il, un phénomène historique qui... est d'un puissant intérêt politique et social ; ce phénomène, c'est l'étroite alliance des deux vieux principes guelfe et gibelin... C'est la France qui tient le fil des destinées de la Péninsule italienne, comme en elle repose l'avenir de l'Europe entière ⁴ ». Et il ajoute aussitôt, pour qu'on se rende compte que son avis est entièrement désintéressé : « L'auteur désire qu'on ne voie pas dans cette opinion une forfanterie de patriotisme et de vanité. Il écrit en français, mais il n'est point Français, et sa qualité d'étranger le met à l'abri de tout reproche. »

Déjà les Italiens avaient reconnu en Didier un des étrangers qui connaissaient le mieux leur pays, et une traduction italienne des *Trois Principes* suivit bientôt, en une brochure de 58 pages ⁵.

Carnot et Leroux se déclarent satisfaits des débuts de leur jeune collaborateur. Didier est surtout lié avec Leroux, qui s'intéresse à sa carrière et à ses projets de nouveaux ouvrages sur l'Italie. Il va,

1. *Journal*, 23 décembre 1831.

2. Pour le voyage en Italie.

3. *Revue encyclopédique*, Tome 53, pp. 37-66, janvier 1832.

4. Didier prélude ici à la *Nationalité française*, article écrit en 1840, où il développe d'une façon admirable sa thèse sur le rôle de la France exposée déjà dans *Les Trois Principes*.

5. Un exemplaire de cette version se trouve à la Biblioteca del Risorgimento, à Rome.

en effet, durant les deux années suivantes, déployer une grande activité littéraire. C'est alors que verront le jour non seulement divers articles, mais ses meilleurs ouvrages, notamment une série de lettres qui fera plus tard partie de sa *Campagne de Rome*, et de *Rome souterraine*, le seul de ses romans qui mérite d'être tiré de l'oubli.

Il parle, vers ce moment, à Sainte-Beuve¹ de son idée de lui adresser des lettres sur l'Italie, et, tout en les préparant, il continue à publier presque tous les mois des articles dans la *Revue encyclopédique*, entre autres une critique de *Les crimes des faux catholiques*, ouvrage de M. A. Madrolle², qui venait de paraître. Au yeux du jeune critique, le livre de Madrolle n'est qu'un « acte d'accusation en forme contre la *Gazette de France* ». Didier profite de l'occasion pour répondre de son propre chef aux accusations de l'auteur :

« Qu'il me soit permis, avant de finir, de parler un instant de moi. J'en ai le droit, car il s'agit d'une justification. L'auteur, M. Madrolle, a bien voulu me citer plusieurs fois, et je l'en remercie, mais il est une erreur où il est tombé et qu'il me convient de relever. Il me taxe de Saint-Simonien, et je déclare que je n'appartiens pas, et n'ai appartenu en aucun tems, ni de loin, ni de près, à la religion Saint-Simonienne.... et que mes opinions sont indépendantes et individuelles ».

Cette déclaration a son importance, car elle s'applique aussi bien à tout ce qu'écrira Didier. Jaloux de son indépendance, il restera toute sa vie en dehors des sectes et des coteries, et ses opinions seront « individuelles » jusqu'au bout.

Il commence son roman, *Rome souterraine*, le 18 septembre de cette année 1832. Il se met à la tâche avec une joyeuse ardeur et « travaille jusqu'à deux heures après minuit ». Deux jours plus tard, il note encore dans son journal : « Mon roman va bien [Je] me sens inspiré ».

Au mois d'octobre, paraît dans la *Revue encyclopédique*, *De quel-*

1. C'est le moment de leur grande intimité. Sous le coup de son admiration pour *Joseph Delorme*, Didier écrit à Sainte-Beuve le 12 mai 1832 :

« Vous vous dérobez, mon cher invisible, à votre gloire et à nos amitiés. Votre livre est parfait. Il n'y a rien comme cela en français. C'est plein, c'est intime, c'est complet... J'ai pris goût à vous, alléché par votre livre, et je relis Joseph, votre Joseph, votre vous-même, où vous avez si admirablement formulé votre tems et votre âme... Il y a de l'égoïsme dans mon admiration. Venez donc, cher, que l'on vous dise tout cela à haute voix. Vous savez qu'il n'y a que vous à qui on dise certaines choses ». (Collection Spoelberch de Lovenjoul, D. 2040, Ms., 600).

2. *Revue encyclopédique*, juin 1832, tome 54, pp. 497-498.

ques paysages italiens — Première lettre à M. Sainte-Beuve — La Campagne de Paris et la Campagne de Rome. Nous aurons plus tard à reparler de ces lettres, corrigées par la suite et publiées sous leur forme définitive en 1842. Mais notons déjà que celle-ci, adressée à Sainte-Beuve, se termine en ces termes : « Permettez que je me déclare ici publiquement votre admirateur et votre ami. Ce sont deux titres qui m'honorent ». Ces phrases ne reparaitront pas dans le volume. Fin novembre, Didier note une visite à Sainte-Beuve ¹, « lequel est très content de ma lettre sur la campagne romaine, dont tout le monde me dit du bien ».

En somme, ç'a été pour lui une belle année. Sa vie intérieure est alors peu troublée, il travaille bien et beaucoup, se sent inspiré en écrivant son roman, reprend confiance. Il quitte l'Hôtel Corneille pour s'installer avec David Richard en appartement, au numéro six de la rue du Regard. Il continue à fréquenter le monde artistique et littéraire. De Potter ² l'invite à dîner pour faire la connaissance de Lamennais ³. Il rencontre Liszt pour la première fois : « Chez Victor Hugo, où j'entends Liszt, jeune et fameux pianiste, d'une force extraordinaire, il me fait un effet immense... Je n'avais pas avant cette soirée l'idée des ressources du piano. Il a un air débile et féminin, ce qui le rend plus intéressant encore ». Ils étaient destinés à devenir de grands amis pour quelques années ⁴.

En janvier 1833 parut la deuxième lettre sur la campagne romaine, intitulée « Les Maremmes ⁵ », avec cette note des éditeurs : « Bien que cette lettre puisse être regardée comme complétant l'étude sur la campagne de Rome que M. Charles Didier avait déjà com-

1. *Journal*, 20 novembre 1832.

2. Louis de Potter, homme politique belge (1786-1859), prépara la Révolution belge par ses articles dans le *Courrier des Pays-Bas*, notamment par l'*Union des catholiques et des libéraux*, qu'il publia en 1828. Condamné à 18 mois de prison et banni en 1830, il rentra en Belgique après la révolution pour prendre part au gouvernement provisoire. Il passa beaucoup de temps à Paris et compta parmi ses amis beaucoup d'hommes de lettres célèbres de son époque.

3. Voir chapitre IV. *Lamennais*.

4. Il était attiré invinciblement vers le grand pianiste, et par sa musique et par son caractère sympathique, car Liszt était tout à fait de son temps et partageait les rêves de ses contemporains sur le bonheur des hommes. Didier, d'ailleurs, aimait passionnément la musique, et ils seraient restés amis, si Madame d'Agoult n'avait pas joué un rôle passager dans sa vie. La grande consolation de Charles pendant ses tristes heures à Nohant, avant la rupture avec George Sand, était son amitié pour Franz Liszt.

5. *Revue encyclopédique*, janvier 1833. Tome 51, pp. 95-119.

mencée dans sa précédente lettre à M. Sainte-Beuve ¹... Nous sommes heureux de pouvoir annoncer à nos lecteurs que ces lettres familières ne sont en quelque sorte qu'un prélude à un travail beaucoup plus complet et beaucoup plus général, sur l'appréciation philosophique et pittoresque de l'Italie. Le livre de M. Didier, intitulé *Rome souterraine*, est actuellement sous presse, et nous devons à l'amitié de l'auteur, outre le privilège d'être les premiers à en signaler la publication, l'avantage d'avoir pu, au moyen de divers articles de cette *Revue*, et notamment l'article intitulé *Rome, Vienne et Paris*, donner au public les prémices d'une manière nouvelle et hardie d'envisager ce pays, dont tant de gens se contentent d'admirer la surface, et dont si peu s'essaient à mesurer les profondeurs ». Réclame de libraire, mais qui exprime assez bien l'intention du jeune écrivain de « mesurer les profondeurs » de Rome à l'époque où il l'avait connue.

Quelques mois plus tard, *Rome souterraine* parut ². Didier y décrit admirablement les conditions de Rome vers la fin de la Restauration, les circonstances historiques, la lutte des partis. Il est fâcheux pourtant qu'il ait cru devoir donner à ses observations la forme d'un roman, genre pour lequel il était peu doué. Aussi bien tiendra-t-il son ouvrage pour « une espèce de roman sur l'Italie ³ », comme il l'écrit à Vieusseux. Préoccupé avant tout de peindre fidèlement ce qu'il a vu, il ne réussit guère à créer des personnages vivants, et l'intrigue n'offre que peu d'intérêt au lecteur ⁴. L'idée maîtresse que son livre développe, il la résume lui-même ainsi : « Deux éléments rivaux ont constitué pendant tout le moyen âge le corps italien : l'élément guelfe et l'élément gibelin ; le pape et Rome d'une part, de l'autre César et l'empire. Né de la lutte même, et peu à peu détaché des deux autres, un troisième élément a fini par se dégager tout à fait ; c'est l'élément populaire, l'élément du progrès. Personnifié dans l'origine et représenté par le pape... il fut trahi par

1. « On ne peut parler de la Maremma sans citer les lettres éloquentes de M. Didier à M. Sainte-Beuve, insérées dans la *Revue encyclopédique* », note J. J. Ampère dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1835, page 160.

2. Deux volumes in-8°. Librairie de la *Revue encyclopédique*.

3. Lettre inédite à Vieusseux, 7 novembre 1833.

4. Didier a évidemment voulu exploiter la vogue que connaissait le roman historique, illustré déjà en France par le *Cinq-Mars* de Vigny (1826), les *Chouans* de Balzac (1829) et, tout récemment, par *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo. Mais le don de faire vivre des héros fictifs lui manquait par trop, et comparés à ceux de Balzac et même de Vigny, les siens ne sont guère que de pâles ombres.

lui, abandonné, persécuté... L'élément populaire fut chassé... Il se réfugia dans les entrailles de la terre. Le carbonarisme fut dès lors appelé à le représenter en Italie... Les carbonari d'Italie rêvèrent dans tous les temps l'indépendance et l'unité de la péninsule... Leur cause est sainte, mais leur bras faible encore, et quoique l'avenir soit à eux, le présent les écrase... Rome et César ont fait alliance contre eux... L'orgueil d'aucun des deux ne veut plier... Mais une guerre d'existence les rallie...

« C'est Vienne, qui l'épée à la main, joue le jeu le plus clair. Elle prépare l'unité italienne à son profit, et, avec cette suite, cette constance infatigable qui la caractérise, elle travaille à se rendre nécessaire...

« Le souverain pontife, s'il ne fait plus la guerre à l'Empire à ciel découvert, il la lui fait non moins acharnée dans l'ombre des sacristies. Épouvantés comme lui par cette aigle d'Autriche qui plane menaçante sur leurs domaines... les princes italiens se sont réfugiés, dans leur effroi, sous la houlette du pasteur de Rome, et leur alliance est plus étroite qu'elle ne le fut jamais. Ils se prêtent l'un à l'autre main forte contre les deux ennemis communs, et en même temps qu'ils exterminent à l'envi les carbonari, ils conspirent de concert la ruine de la puissance impériale en Italie.

Une ligue souterraine s'était même formée entre eux dans ce but, sous le nom clérical de *consistoire des sanfedistes* ¹ ».

Le succès de *Rome souterraine* n'eut rien d'éclatant, cependant le livre reçut assez bon accueil ² pour que l'auteur s'en trouvât encouragé à entreprendre d'autres romans encore, qui n'étaient guère que des notes de voyages plus ou moins adroitement « romancées ». Frossard se trompe pourtant quand il écrit : « Le succès de

1. *Rome souterraine*. Volume I, pp. 135-140.

2. La critique contemporaine la plus enthousiaste que j'ai trouvée est dans *Le Courrier Belge* du mercredi 1^{er} octobre 1834, et due, sans doute, à de Potter, « *Rome souterraine* est un des beaux ouvrages qui marquent cette époque. Études profondes, poésie de style, simplicité de narration, talent descriptif, intérêt dramatique, toutes ces qualités forment du livre de M. Didier une magnifique épopée que l'on ne peut lire sans admiration et sans le plus vif attendrissement.

Voilà bien l'épopée des temps modernes, comme M. Didier peut-être le premier la réalise. Elle est écrite en prose, mais d'une prose qui sans affecter les formes poétiques, les surpasse par la richesse du coloris, la variété des tons et des couleurs ; elle emprunte ses sujets... à l'époque actuelle... M. Didier donne à son livre la forme du roman ; on doit lui en savoir gré, car la cause qu'il sert ne saurait être rendue assez populaire. D'ailleurs il a parfaitement compris cet art tout particulier du poème épique et du roman historique moderne ».

Rome souterraine lui fut un piège ; il se crut fait pour le roman ». Bien avant d'écrire une seconde fiction, après la lecture de *Lélia*, l'auteur note, en effet dans son journal : « Je me sens faible, pauvre écrivain, petit artiste auprès d'une pareille puissance de forme et de passion. Pourquoi donc écrire ? Pour manger, conclusion peu consolante, source de tristesse et de désespoir ¹. »

On ne saurait trop insister sur l'absolue sincérité de Didier. Habitué à observer et à juger tous ceux qui l'entourent, il s'analyse aussi lui-même sans la moindre indulgence, et il est rare qu'il se fasse des illusions sur son propre compte. Quoi de plus tragique qu'un jeune écrivain au seuil de sa carrière qui constate que le génie lui manque et qu'il ne sera jamais qu'un auteur de second plan ? On se tromperait gravement à voir là la moindre affectation de désespérance romantique. Aussi bien, au cours des années qui vont suivre, il ne se ménagera pas davantage dans les jugements qu'il portera sur lui-même.

Pour le moment, le succès relatif de *Rome souterraine* lui donne du courage ; il renaît à la confiance et à l'espoir. Il s'occupe de lancer son livre. Il envoie des exemplaires à Vieuxseux, pour les placer chez les libraires, en lui écrivant : « L'ouvrage a un grand succès ici et vous verrez par les journaux qu'il a déjà soulevé les passions légitimistes ² ». Il en envoie en Suisse. Son ami Monnard ³ s'y intéresse et s'emploie à faire connaître l'ouvrage. Mais c'est toujours du point de vue politique et social, plutôt que littéraire, que *Rome souterraine* attire l'attention du public, ce qui, du reste, ne déplaît nullement à l'auteur, ni ne l'étonne. « Visite à Delphine [Gay], écrit-il dans son journal », à laquelle l'ambassadeur d'Autriche [d'Apponyi] a parlé favorablement de *Rome souterraine*, chose qui me fait plaisir, parce que politique ⁴.

1. *Journal*, 12 août 1833.

2. Lettre du 4 décembre 1833.

3. Voir chapitre I.

4. *Journal*, 31 mars 1834. De temps en temps, Didier note dans son journal des faits intéressants se rapportant à son premier roman. Par exemple, le 31 octobre 1839 : « J'ai reçu le diplôme de membre de l'Académie d'Arezzo, en considération de *Rome souterraine* » ; le 14 mai 1844 : « Visite d'un jeune Milanais, qui vient spontanément... m'exprimer, en son nom et au nom de sa famille, leur sympathie pour *Rome souterraine*, qui est, dit-il, le bréviaire de la jeunesse italienne. Il y a recrudescence de persécution contre le livre et les lecteurs ont cinq ans de galère pour ce crime » ; le 14 mars 1849 : « Pescatori, envoyé de la République romaine, me dit qu'elle va me déclarer citoyen romain à cause de *Rome souterraine* ».

Ce n'est toutefois qu'après la seconde édition, parue en 1841 (il y eut huit éditions en français)¹ que *Rome souterraine* fut traduite en italien. La première version est datée de Lugano, en 1845, la seconde de Livourne en 1848, suivie elle-même de trois autres, 1861, 1862, 1879, toutes trois milanaïses. La traduction anglaise ne vit le jour qu'en 1860, sous le titre : *Anselmo, a tale of Modern Italy*.

Les critiques s'occupèrent peu de l'ouvrage, mais il eut un réel retentissement et trouva des lecteurs jusque vers la fin du dix-neuvième siècle. Aujourd'hui même, si l'on connaît de nom Charles Didier, c'est neuf fois sur dix comme auteur de *Rome souterraine*.

Deux évènements de grande importance marquèrent la vie de Charles Didier pendant cette année 1833 : la publication de son livre et sa rencontre avec George Sand, à laquelle Hortense Allart² le présenta le 2 février³.

Sa liaison avec Sainte-Beuve continue. Ils sont plus intimes que jamais, mais déjà Didier commence à juger son confrère. Ils ont l'habitude de dîner en compagnie aux *Frères Provençaux*, et, dans son journal, Didier note, le 5 janvier 1833 : « Dîner aux *Provençaux* avec les habitués. Carrel vient tard, et je ris en voyant Sainte-Beuve comme en adoration devant lui, c'est un homme faible qui a sans cesse besoin d'un dominateur ». Et huit jours plus tard : « Dîner habituel aux *Provençaux*... Sainte-Beuve, avec son excitation féminine, me semble se déconsidérer aux yeux d'autrui ». Cependant Sainte-Beuve et Didier continuent à se voir beaucoup. Un soir, ils dînent chez Quinet, « où nous causons philosophie, ou plutôt métaphysique ». Un autre de ses nouveaux amis, Jules Sandeau, était parti pour l'Italie, et, le 27 mars, Didier avait écrit pour lui une lettre de recommandation à son ami Vieusseux. L'année finit bien, son livre va lui procurer quelque argent ; il en a reçu pour

1. D'après l'auteur, huit éditions ont paru avant 1854.

2. Pendant plusieurs années après son arrivée à Paris, Didier vit beaucoup Hortense Allart, et à un certain moment ce fut plus qu'une amitié. Dans les *Enchantements de Prudence*, elle se borne à écrire : « Je cherchais des distractions dans les sciences et dans l'amitié de Didier et de ses amis », (P. 223) Elle parle aussi d'une soirée chez lui : « M. Didier donne une soirée, où il m'invite et me présente plusieurs littérateurs distingués. Il vivait assez content avec un ami ; il publiait des ouvrages sur l'Italie qui avaient du succès et où il peignait bien les horizons grandioses de cette contrée ».

3. Voir chapitre III.

ses articles, et, bien que la gêne persiste, il se sent plus de courage pour faire face à l'avenir. Au mois de décembre, il va chez Madame Ancelot « qui me reçoit à merveille... j'ai été l'homme de la journée ».

Lamartine vient de rentrer à Paris, de retour de son voyage en Orient, et, au commencement de 1834, Didier lui fait visite. « Il me reçoit très affectueusement, s'intéresse à moi, à mes affaires, et bien que ruiné, dit-il, met tout ce qu'il a à ma disposition. m'invite à dîner pour chaque jour ». Il fréquente toujours la princesse Belgiojoso, passant d'agréables soirées dans son salon et reçu dans l'intimité par cette patriote, qui voit en lui, non seulement un jeune homme charmant, mais un ami de l'Italie. Il dîne chez Béranger avec Heine, « tombé dans le matérialisme et la sensualité ». C'est à cette époque qu'il fait la connaissance d'Hippolyte Fortoul, qu'il voit assez souvent et avec qui il va rester en relations pendant les années suivantes. Il sort beaucoup. Un soir il dîne chez Cauchois-Lemaire avec Béranger, Fortoul, Lerminier. Se rendant chez Ballanche, il le trouve au lit, et à son chevet Madame Récamier, « laquelle me complimente sur mon livre [*Rome souterraine*]. Je reconnais la vérité du mot sur elle de Madame Hamelin : « l'Impératrice des grisettes ». Bref, il est alors très lancé dans la vie parisienne. Lui qui, depuis longtemps, a soif de connaître les gens d'esprit, il est accueilli dans les milieux les plus intéressants, et homme d'esprit lui-même, il s'y trouve à l'aise. Il note, par exemple, dans son journal¹ : « Chez Madame Gay, où Musset, Balzac, Fitz-James,² faisant le démocrate, Lamartine, qui voudrait m'emmener avec lui à Dunkerque, où il va demain... Soirée qui me fait plaisir et me repose ».

Ces bons moments et cette vive sympathie que lui témoigne Lamartine lui sont d'autant plus précieux que l'année 1834 ne s'achève pas sans apporter à Didier bien des difficultés et des déceptions. « J'ai de grands accès de désespoir quand je me mets à contempler et interroger la vie, l'homme, le monde. Le mal est partout, Dieu se cache, il laisse crier dans le vide et sans répondre.³ ».

Son camarade David Richard est « retombé dans son sentiment matérialiste, niant l'immortalité de l'âme... Un moment sous l'influence spiritualiste de Lamennais, il est maintenant sous celle de

1. 15 mai 1834.

2. Fitz-James, Édouard, duc de (1776-1858), homme politique français.

3. *Journal*, 16 mars 1834.

Coste¹ et de Buchez². » Leurs entretiens deviennent de plus en plus amers. Didier en souffre et le dit à Richard : « Notre amitié a fait naufrage... Nous n'en avons plus que des épaves. » Après une discussion assez vive sur le magnétisme, Richard l'appelle insolent, et Didier en est tellement fâché qu'il cherche à rompre avec lui. Il écrit une lettre à cette intention, mais, avant de répondre, Richard s'en va passer quelques jours à la Chênaie, pour voir Lamennais. A son retour, la réconciliation est complète.

Cependant Didier se brouille avec Sainte-Beuve, et, de ce côté, l'intimité passée ne renaîtra plus. Au mois de décembre 1833, l'auteur de *Rome souterraine* écrit au critique une lettre urgente demandant s'il pouvait compter sur lui pour un article dans le *National*, Leroux lui ayant dit que Sainte-Beuve y avait consenti :

« Mais je voudrais avoir un oui de votre bouche, et si possible aujourd'hui même, car demain je dois écrire à Carrel... Vous êtes le justicier selon mon cœur et vous seul pouvez savoir, et savez, en effet, ce qui se cache sous mon roman. La politique est une anse où j'ai dû chercher pour quelque temps un refuge, mais je vais la quitter, car j'ai d'autres mers à tenter. Vous n'ignorez pas lesquelles.

Vous avouerais-je maintenant que j'ai répugné longtemps à vous faire cette démarche dans la crainte de faire une chose qui vous désobligeât. L'amitié a sa pudeur comme l'amour. »

A cet appel Sainte-Beuve répondit sur le champ³ : « J'ai dit *oui* à Leroux et je vous dis *oui* de grand cœur. C'est une dette de justice et d'amitié que je serai bien heureux de payer. Je crains seulement de retarder, comme il m'arrive trop souvent... »

Il tarda, en effet, étant en plein travail pour terminer *Volupté* ; il écrivit peu après⁴, cependant, à Jules Michelet qu'il y avait longtemps qu'il n'avait mis les pieds au *National*, mais qu'il allait faire des articles sur *Rome souterraine* et sur l'*Ahasvérus* d'Edgar Quinet. Mais pris par son roman, Sainte-Beuve ne fit pas ces articles. Quinet, ne voulant plus attendre, s'était adressé à un autre critique, mais Didier, qui comptait toujours sur son ami, se

1. Jean-Jacques Coste (1807-1873), célèbre entomologiste français, professeur au Museum de 1836 à 1837.

2. Philippe-Joseph-Benjamin Buchez (1796-1865), publiciste français, docteur en médecine, 1821, Saint-Simonien, auteur de nombreux ouvrages. Il collabora à divers journaux parisiens.

3. Collection Spaelberch de Lovenjoul, Chantilly, (D. 2031. Ms., 591).

4. Le 6 décembre 1833.

fâcha, et de là, la rupture ¹. Sainte-Beuve, ennuyé par tant de demandes, adressa à Didier une lettre assez brusque et méchante ², dans laquelle il cherchait à se justifier :

« Avec le désir que j'avais de faire l'article, il était impossible.... Dois-je vous avouer de plus, que du moment qu'un article s'interpose entre l'amitié et moi, et y intervient comme quelque chose capable de l'augmenter ou de la diminuer, je me sens singulièrement glacé. Lorsque je compte sur mes doigts les amitiés que des articles omis de ma part, ou des éloges trop peu ardents ont refroidies, je tombe dans mes réflexions sur le néant de ces amitiés ».

Didier était profondément blessé mais se décida pourtant à répondre :

« La manière dont mon livre a été publié, c'est-à-dire, à mes frais, m'a fait faire auprès de vous et d'autres une démarche que je n'aurais sans cela jamais faite et que je ne ferai jamais à l'avenir...

Mais ce qui me contriste bien, c'est la fin de votre lettre, c'est là surtout ce qui m'a blessé. Vous êtes l'homme de ce pays-ci (soit dit sans reproche) auquel j'ai fait le plus d'avances, quoique ce ne soit pas dans mes habitudes. Votre esprit me plaisait et je vous ai jugé du premier coup une âme d'élite et un noble cœur... Or, il résulterait de votre lettre que j'aurais eu quelque arrière pensée et que j'aurais fait la cour au critique, et pas à l'homme... L'article est devenu une question secondaire, c'est le procédé qui m'a peiné. C'est ma faute après tout. J'avais cru que mes amis avaient l'attachement pour moi que j'avais pour eux... Croyez que vous n'êtes pas le seul qui tombe dans vos réflexions sur le néant des amitiés. J'ai souffert, réellement souffert, de toute la force de l'amitié que j'ai pour vous, et que je croyais que vous aviez pour moi. J'aurais pu me taire, je l'aurai dû peut-être, mais, à tout prendre, j'aime encore mieux avoir parlé à cœur ouvert et vous avoir dit franchement tout ce que j'avais sur l'âme. »

Cette très longue lettre était tout à fait sincère. Didier souhaitait une réconciliation, mais Sainte-Beuve, très fâché, lui répondit : « Vous prenez soin de vous justifier au sujet d'une chose que je n'ai jamais pensée ; je ne sais où vous avez pu trouver que je soupçonnais votre amitié d'être intéressée... J'ai pu prévoir dès longtemps... qu'il y avait dans votre caractère, ni élevé, ni honorable,

1. C'est grâce à la perspicacité de M. Jean Bonnerot, qui connaît si bien la correspondance de Sainte-Beuve, que j'ai trouvé l'explication de cette brouille, et je lui témoigne ici toute ma reconnaissance.

2. Le 8 juin 1834.

Dans le sillage du romantisme

une faculté de susceptibilité ; que vous m'avez vu souvent plus discret que je n'aurais dû, certes, autrement, mais je voulais ménager une liaison qui m'était précieuse, où j'avais même à apporter de la reconnaissance et ne pas passer de trop près, de peur de toucher à cette corde, que je croyais susceptible. » Après avoir reçu cette lettre. Didier nota le soir même dans son Journal ¹ « Sainte-Beuve confesse ses torts. Position jugée. Plus d'amitié entre nous, de l'estime, rien de plus, position qui me va mieux. Sainte-Beuve est un homme sans bonté, sans grandeur, d'un parfait égoïsme. Je l'avais cru meilleur et suis désillusionné. Il faut l'accepter tel qu'il est. » Cette brouille, d'ailleurs, était inévitable ; un des grands défauts du caractère de Didier était cette susceptibilité que lui reprochait Sainte-Beuve, lequel fut, d'ailleurs, bien dur pour son ami. A son tour, tout en admirant le grand critique, Charles voyait le mauvais côté de son caractère. C'était, à ses yeux, un « homme faible, qui a sans cesse besoin d'un dominateur. » Il y avait une « excitation féminine » chez Sainte-Beuve, qui agaçait le Genevois, très mâle. Ni l'un ni l'autre d'ailleurs ne formaient souvent d'amitiés durables. Le fait est qu'à partir de ce moment ils se détestèrent. Ils échangeront parfois des politesses, mais lorsque Sainte-Beuve parlera de Didier, dans ses ouvrages et dans sa correspondance, ce sera avec mépris, avec hostilité, avec rancune. Et d'autre part, d'après le *Journal*, ce sera un Sainte-Beuve « toujours faux et méchant » que Didier rencontrera encore de temps en temps.

En revanche, c'est en 1834 que Didier aura ses meilleures relations avec Buloz ². Ils se voient souvent. Le 11 juillet, il note : « Matinée à la *Revue des Deux Mondes*, où Musset et Planche, les deux rivaux ³. J'accompagne Buloz, qui se plaint à moi des grands tracas au milieu desquels il passe sa vie. Il est convenu que je ferai un article sur Manzoni pour le numéro du 15 août. » Cet article, en fait, ne paraît que le 1^{er} septembre. Marc Monnier écrira plusieurs années après, dans *l'Italie est-elle la terre des morts* ⁴ ?

1. 17 juin 1834.

2. Buloz acheta aux enchères, en 1834, la *Revue de Paris*. C'était alors comme disait Didier « la même boutique » que la *Revue des Deux Mondes*, mais ce n'est que dans celle-ci qu'ont paru ses articles. Buloz n'a jamais rien accepté pour la *Revue de Paris*, plus littéraire alors que l'autre publication.

3. Rivaux à l'égard de George Sand. Voir chapitre III.

4. Paris, 1860, p. 49.

« Manzoni n'a pas besoin de moi pour être célèbre... Sa vie et ses œuvres ont été très nettement résumées par M. Charles Didier dans la *Revue des Deux Mondes*. »

A ce moment, Didier a déjà quitté la *Revue encyclopédique*. Il écrit à Vieuksseux au mois d'avril ¹ : « Quant à la *Revue encyclopédique*, je n'en fais plus partie. Des circonstances personnelles m'ont éloigné de la rédaction de ce journal ². » Il projette de nouveaux livres sur l'Italie et il demande à Vieuksseux ³ de lui envoyer « une description de Pise exacte et moderne, en un volume, ainsi que le *Saggio di Canti popolari della provincia di marittima* (sic) et *campagna*, publié à Rome, 1830 », sources sans doute de Chavornay et des *Chants populaires de la campagne de Rome*.

Il écrit encore un peu pour les journaux, puis il se décide à partir pour l'Espagne, afin d'y étudier sur place les conditions politiques du pays pour le journal le *Bon Sens* ⁴. Il quitte Paris à la fin du mois d'octobre et reste absent plus d'un an, voyageant à travers l'Espagne et visitant le Maroc. Ce voyage, il ne le fait nullement en romantique qui goûte fort les paysages et en recherche le charme. C'est le voyage d'études d'un observateur politique, préoccupé avant tout de la situation révolutionnaire du pays. Aussi bien l'Espagne lui plaît-elle peu, ses préférences vont à l'Italie. Il s'agit pour lui de remplir une mission. De ce voyage est sorti *Une année en Espagne*, qui ne paraîtra qu'en 1837, mais dont une partie verra d'abord le jour sous forme d'articles, dans la *Revue des Deux Mondes*. Le premier de la série, *L'Espagne depuis 1830*, paraîtra le 15 décembre 1835, peu après son retour à Paris.

Rien ne subsiste de son Journal pendant ces mois de voyage ; mais il donne les dates des différentes parties de son récit, qui commence à Figuières, en novembre 1834, et se termine à Madrid, le 5 septembre 1835. Cependant, d'après l'avant-propos d'*Une année*

1. Lettre inédite, 19 avril 1834.

2. La *Revue encyclopédique* cesse momentanément de paraître à la fin de 1833, avec le volume 60. Elle était dirigée par Hippolyte Carnot et Pierre Leroux, et, d'après Eugène Hatin, « elle était tombée dans le discrédit après 1830, par suite des opinions saint-simoniennes de ses nouveaux directeurs ». (*Bibliographie historique de la Presse française*, Paris 1866, in-8°, p. 569). Un 61^e volume a été publié en 1835, mais les noms de Carnot et de Leroux n'y paraissent plus.

3. Lettre inédite, 8 janvier 1834.

4. Lettre de David Richard à Lamennais du 28 octobre 1834, publiée par Roussel et Ingold, p. 9.

en Espagne, il est possible qu'il ait dû abréger son séjour dans la péninsule. Cette préface, datée du 17 octobre 1837, précise le but de l'auteur :

« Me trouvant en Espagne, où j'étais allé étudier sur place le pays et la révolution, j'avais l'habitude d'écrire chaque soir aux journaux, à mes amis ¹ ou pour moi-même ce que j'avais appris dans la journée. Ces lettres et ces notes forment une sorte de journal dont je publie aujourd'hui deux volumes, sans y rien changer... priant le lecteur de vouloir bien faire lui-même les changements de temps et de mode.

Je n'invente ni n'arrange rien ; je montre l'Espagne telle qu'elle sans flatterie.... sans aigreur, et j'ai mis mon devoir de chroniqueur à me renfermer dans les limites d'une fidélité rigoureuse....

C'est, avant tout, un livre de faits et d'observation, un compte rendu sur l'état des mœurs et des idées au delà des Pyrénées...

J'ai tâché d'aller au fond des choses et j'ai été moins préoccupé des formes et des modifications publiques, qu'appliqué à rechercher, au-dessous, la vie sociale dont elles ne sont que l'enveloppe... »

Il y réussit fort bien. A ce moment on se préoccupait beaucoup de l'Espagne en France. Politiquement, la guerre de la Succession, l'invasion de 1808 et l'expédition de 1823 mettaient en jeu, de plus en plus, l'intérêt de la France dans les événements qui se déroulaient chez sa voisine du sud. Les romantiques d'ailleurs, avaient révélé l'Espagne, comme tant d'autres pays, au public français, et dans les milieux littéraires et politiques, dans les salons, l'Espagne et les Espagnols faisaient l'objet de bien des conversations. Depuis 1830, année « non moins mémorable dans l'histoire de l'Espagne que dans l'histoire de France », l'on suivait avec un vif intérêt tous les événements qui se succédaient rapidement dans la péninsule espagnole. Même aujourd'hui, ce livre sur l'Espagne n'est pas dénué d'intérêt. L'auteur y retrace les différentes étapes de son voyage, dont il fait un récit assez coloré. Ce « livre de faits » échappe à la monotonie, grâce à certains détails, à divers récits d'un style moins sec et moins austère que celui dont l'auteur use d'habitude. On l'apprécia à l'époque. Un article signé P. Maurel, dans le *Bon Sens* du 15 décembre 1837, déclare, à propos d'*Une année en Espagne* : « Des hauteurs de la philosophie, M. Charles Didier a suivi avec calme l'anarchie de la révolution espagnole. » Et il l'appelle « [un] ouvrage on ne peut plus spirituellement écrit. »

1. Cette correspondance malheureusement reste introuvable.

En cours de route, Didier s'était décidé à profiter de l'occasion pour pousser jusqu'au Maroc. De Cadix il se rend à Gibraltar, puis visite Tarifa, Tanger, Tétouan, Ceuta, achevant de se documenter pour les articles qu'il publiera dans la *Revue des Deux Mondes*, comme pour ses romans le *Chevalier Robert* et *Thécla*, et pour *Une promenade au Maroc*, dont nous parlerons plus tard.

Didier rentre donc à Paris en automne 1835, pour ne plus voyager avant 1838. Il reprend, rue du Regard, la vie en commun avec l'ami Richard, se met à écrire ses articles sur l'Espagne et le Maroc et renoue avec ses relations parisiennes. C'est à ce moment que, d'après Wladimir Karénine ¹, Didier serait devenu membre de l'école saint-simonienne groupée autour de Michel de Bourges. Mais la chose reste fort douteuse, la plupart des renseignements sur Didier contenus dans l'ouvrage de Karénine se trouvant être inexacts ².

Didier revient alors à son ancien projet, abandonné pendant le voyage en Espagne, de publier un deuxième roman sur l'Italie, celui pour lequel il avait demandé à Vieusseux un livre sur Pise. C'est *Chavornay*, qui paraît en 1836. Roman d'un tout autre genre que *Rome souterraine*, où se marque davantage l'influence des fictions romantiques, mais qui n'a, pour la cause, rien d'un chef-d'œuvre du genre. Cette fois encore Didier, ne s'est pas fait la moindre illusion, et nous trouvons dans son journal, au 30 juillet 1836 : « Plus j'avance, moins je me sens propre à la production littéraire. J'ai l'idée, l'émotion, mais la forme se fait violence ; elle est de jour en jour plus rebelle... Mauvaise humeur, résultat de mon incapacité et du mécontentement intérieur. » Le récit se déroule le plus souvent à Pise ³, où est installé, dans un grand hôtel, un jeune ménage cosmopolite, le duc et la duchesse d'Arberg. Frédéric d'Arberg appartient à l'une des maisons les plus riches et les mieux apparentées de toute l'Allemagne, mais c'est un esprit « froid, méthodique et positif ». Sa femme, Hélène, est fille d'un gentil-

1. *George Sand, sa vie et ses œuvres*. Vol. II, p. 185.

2. Je cite quelques exemples de ces erreurs : « Charles Didier, écrivain français (*sic*), né à Genève, avait rempli des missions diplomatiques (entre autres en Pologne) (*sic*)... Ses écrits ont pour la plupart paru d'abord dans la *Revue des Deux Mondes*. Les œuvres les plus connues sont *Rome souterraine* et *Lettres sur l'Espagne* ». La seule mission diplomatique que Didier ait remplie, c'est celle de 1848 en Pologne. Ce qu'il a donné à la *Revue des Deux Mondes* est relativement peu de chose, et quant aux *Lettres sur l'Espagne*, c'est là un titre fictif, sans doute faut-il lire : *Une année en Espagne*. Il a dû se rapprocher de Michel de Bourges et des Saint-Simoniens pour d'autres raisons. (Voir chapitre III)

3. *Chavornay*.

homme français du Bocage, émigré en Allemagne. Très belle, elle est aimée du comte Campomoro, un « Corse sinistre », ainsi que du héros, Chavornay.

Ce Chavornay est né dans les Alpes d'une famille pauvre et obscure: son père était un laboureur et sa mère « une simple villageoise ». Peut-être Didier pensait-il à sa propre mère en la peignant « C'était une femme d'élite, un esprit inculte mais vaste, un grand caractère et un grand cœur... elle avait des instincts bien supérieurs à son état ; aucune position sociale n'eût été trop haute pour elle. »

En tout cas, c'est la rancune qu'il garde au fond du cœur contre la Suisse qui inspire les lignes suivantes, réponse de Chavornay aux questions d'Hélène : « Ma patrie est une amazone qui foule l'amour sous ses pieds belliqueux et dont l'âme farouche est fermée aux douceurs de la maternité... Enfin j'ai fui... J'ai pris ma volée vers le soleil ; du haut de mes montagnes, je me suis abattu sur l'Italie, comme sur une proie promise au délice de mes rêves. ¹ »

Chavornay ne se trompait nullement sur lui-même et il voyait bien que sa position dans le monde était fausse. Né avec tous les instincts, tous les goûts, tous les besoins d'une grande existence, il se trouve sans moyens de les satisfaire, et condamné par sa pauvreté à une vie chétive et misérable. Il en souffre quelquefois ; plus souvent il s'y résigne :... « L'égalité a beau être proclamée dans les lois, elle n'est pas encore dans les mœurs, encore moins dans les cœurs, et la supériorité sociale réside, quoi qu'on en dise, dans la position, et bien plus dans les avantages de la naissance et de la richesse, que dans le caractère et dans l'intelligence ². » La belle duchesse aime à son tour Chavornay. De là un conflit entre le devoir et la passion chez ces deux êtres, qui luttent contre leurs propres sentiments. Le récit est monotone et se traîne jusqu'à la mort romantique d'Hélène. Le seul intérêt du livre réside en ce qu'il nous révèle de l'auteur lui-même, et aussi dans quelques descriptions assez belles.

Chavornay n'a guère eu de succès, mais Didier, toujours besogneux, en a pourtant réalisé de quoi vivre en 1837 ³. Cependant

1. Ceci a sûrement une valeur autobiographique. Sous prétexte de dépeindre son héros, c'est bien de lui que parle l'auteur, qui a toujours souffert de sa pauvreté et de ses modestes origines.

2. *Chavornay*, p. 68.

3. *Journal*, 1^{er} janvier 1839.

il note en juillet 1839 : « Dupont m'a dit avoir tiré 1200 exemplaires de *Chavornay*, sur lesquels il en reste près de 300. »

Pendant ces années de 1836 et 1837, la vie de Didier est toute dominée par ses relations avec George Sand¹, et, en second ordre, par l'intimité qui le rapproche de plus en plus de Lamennais. Cependant il s'intéresse à d'autres amis encore, mais surtout à ceux qui lui sont communs avec George Sand ou Lamennais.

Leroux va accepter la place de bibliothécaire à Sainte-Geneviève dont dispose Béranger... « Tristes réflexions sur un parti dont les hommes sont obligés, pour vivre, de se mettre à la solde de leurs ennemis. »² » Didier accompagne Pierre Leroux à Fontainebleau, où ils passent une journée dans le parc avec Béranger. « Béranger a d'énormes prétentions à la capacité pratique des affaires. C'est lui qui a fait Louis-Philippe, la révolution de Juillet, tout ! Long soliloque, le soir, de L[eroux] exposant ses idées religieuses. Différence capitale de leurs deux conversations : l'un toujours dans le fini, l'autre dans l'infini. »³

Fortoul vient de temps en temps voir Didier, lui dire des « cancons ». Il note par exemple, le 27 août (1836) : « Fortoul [est] tout troublé parce que dans un dîner chez le libraire Werdet, Planche et Sandeau, en parlant de nous, nous refusent jusqu'à l'ombre du talent. Avec cela, je suis Robespierre. Fortoul est Saint-Just, et autres aménités. » Fortoul s'en va voyager en Suisse. Quelques mois plus tard il écrit à Didier⁴ pour lui parler d'un journal nouveau qu'on se propose de fonder, *Le Peuple* : « Je reçois froidement cette ouverture », ajoute Didier. C'est qu'il est sous le coup de la déception que lui a valu sa collaboration au *Monde*⁵.

Pendant l'année 1837, Chateaubriand vient souvent le voir, et Didier s'empresse de lui rendre ses visites. Il trace le triste portrait d'un Chateaubriand « fort sombre et découragé, fort vieilli. » Le 24 septembre, il raconte une de ses visites : « Je le trouve vieux et cassé, occupé à faire copier ses mémoires par un secrétaire qu'on dit son fils naturel. Il me dit vouloir tout vendre, tout ce qui lui reste... et aller au printemps s'établir quelque part, peut-être à

1. Chapitre III.

2. *Journal*, 31 juillet 1836.

3. Ibidem, 6 septembre 1836.

4. Ibidem, 29 octobre 1837.

5. Chapitre IV.

Venise... C'est dommage qu'il joue la comédie. Il est aimable et charmant. Il veut plaire. Il me fait beaucoup de compliments. Il m'engage à faire mon grand ouvrage sur l'Italie. Il affiche une démocratie absolue, mais se replie sur lui-même. » Et encore, le 19 novembre : « Chateaubriand arrive à une heure, triste, morne, abattu, désespéré de l'humanité, disant qu'il n'a plus de patrie, qu'il va quitter Paris et s'ensevelir dans la solitude. Qu'est-ce donc la gloire si elle mène là ! Il n'y a que Dieu qui remplirait la vie, et l'on ne croit pas. »

Edgar Quinet rentre à Paris, venant de Heidelberg avec son poème *Prométhée*. Le lendemain de son arrivée, il vient voir Didier, qui le retrouve « tel qu'il était au départ — une idée plutôt qu'un homme. » En parlant du *Prométhée*, Chateaubriand avait dit en faire cas, parce que l'auteur avait rajeuni le mythe antique. Quinet vient dîner chez Didier et lui lit la première partie du poème. L'auteur y trouve « vigueur, originalité, progrès de forme, pensée. »

Quant à l'amitié de Victor Hugo, si précieuse à Didier pendant ses premiers mois de Paris, elle s'est fort refroidie ; ils ne sont plus sur un pied d'intimité, et ils ne le seront plus désormais, soit que Hugo jalouse les progrès de son protégé, soit que Didier l'ait froissé sans s'en rendre compte¹. Au mois de juin 1837, nous trouvons dans le journal : « Dîner chez David avec Lamennais, Arago et Hugo, que je n'avais pas vu depuis si longtemps, et avec lequel je suis couci-couci. » Didier ne retrouvera plus le Hugo bon et sympathique de 1831.

Au point de vue de son propre travail, ce moment est un des pires de sa vie. En 1837, il n'a rien publié, sauf quelques articles dans les journaux, notamment ceux sur *Savonarola* et *Machiavel*, qui ont paru dans le *Monde* au mois de mai. Il travaille à son roman *Le Chevalier Robert*, qui paraîtra en 1838, ainsi qu'au dernier article sur son voyage au Maroc, que donnera la *Revue des Deux Mondes*.

Le Chevalier Robert ne fait pas honneur à son auteur. C'est le même genre de roman que *Thécla*, et Didier se sert des mêmes notes sur le Maroc en faisant se dérouler cette absurde histoire à Tanger. Robert, le héros, est un Français, d'origine très humble, et, comme Chavornay, le romancier le peint en pensant à lui-même. Ce Robert a la passion des voyages et il a parcouru l'Europe en champion du

1. L'intimité de Charles Didier et de Lamennais devait déplaire au grand poète, qui était alors brouillé avec l'abbé, son ancien confesseur.

peuple avant d'arriver au Maroc. Les idées sociales que Didier cherche à exprimer par l'intermédiaire de ce triste héros sont confuses et sans intérêt ; son histoire d'amour n'éveille aucune sympathie dans le cœur du lecteur. Comme dans presque tous ses ouvrages, l'auteur profite de l'occasion pour dire le dégoût que lui inspirent les Anglais : « La grossièreté du peuple anglais surpasse tout ce que j'ai vu en Europe. » Quant à leur pays, c'est « l'île des brouillards et des cœurs durs. ¹ » Pour l'Amérique, le *Chevalier Robert* ne la connaît pas, mais il n'a aucune envie de la visiter : « Je n'aime pas l'Amérique ; c'est un pays de matière et d'égoïsme, un simulacre de civilisation, un cadet parvenu... L'Amérique a du talent, elle n'a pas de génie. » ² Ce roman eut si peu de succès que les difficultés de Didiera auprès des libraires en furent redoublées, et, le 2 mars 1839, il écrit : « Si *Thécla* n'a pas plus de succès que *Robert*, je ne vois pas comment je vendrai un nouveau roman. » Il traverse alors une des grandes crises de sa vie. Puis sa santé est mauvaise. Son œil blessé pendant son adolescence le fait cruellement souffrir. Il se trouve au seuil d'une autre époque de sa vie, et, comme arrive toujours pour lui, la transition se marque par un voyage. Il part pour l'Angleterre durant l'été de 1838, pour retourner en automne à de nouveaux soucis, à de nouveaux problèmes, à une existence tout echargée par son mariage avec Aglaé Hanonnet.

C'est après la rupture avec George Sand que Didier a dû faire connaissance à Paris avec la jeune provinciale ardennaise qui devait lui faire tant de mal le reste de sa vie. Alexandrine Aglaé Hanonnet était un peu plus jeune que l'auteur de *Rome souterraine*, qui approchait des trente-quatre ans. Son père, Charles Jean Hanonnet, qui aurait été d'origine belge, avait épousé Marie-Jeanne Gendarme, fille d'un très riche industriel et propriétaire des Ardennes, qui habitait le château de Boutancourt, près de Vrigne-aux-Bois, à huit kilomètres de Sedan. Un coup pénible avait frappé le ménage Hanonnet après la naissance de trois enfants. La mère était devenue folle ³, et, le père s'étant établi à Orléans, Aglaé habitait chez ses grands-parents, les Gendarme. Jouissant d'une pension généreuse de son grand-père, Aglaé, qui s'ennuyait dans la campagne arden-

1. Volume II, p. 63.

2. *Ibidem*, p. 184.

3. Madame Hanonnet fut enfermée à Ivry, où Didier emmenait souvent sa femme la voir — lui n'entraît jamais chez sa malheureuse belle-mère.

naise, vint s'installer à Paris, où résidaient ses deux tantes Mesdames Évain et Camion¹. Le milieu tout bourgeois dans lequel vivait ses parents ne plut guère à la jeune provinciale, qui n'avait aucun talent, mais un grand désir de connaître le monde littéraire et artistique. Elle profita donc de sa liberté et de son indépendance pour nouer des relations plus conformes à ses ambitions. Aglaé fit bientôt la connaissance de M^{me} Marliani², et l'on prétend que c'est chez elle que Charles Didier lui fut présenté. Il était alors assez en vue dans le monde littéraire de Paris, non seulement par ses propres ouvrages mais aussi par ses relations avec ses contemporains. Bien de sa personne, de haute taille, les cheveux tout blancs, toujours très soigné et bien habillé, pour une raison ou pour une autre, il aura beaucoup plu à cette provinciale qui avait dépassé la première jeunesse. Le cœur de Didier était mort à jamais depuis la rupture avec George Sand, et nous sommes à l'époque où les blessures ne sont pas encore cicatrisées.

Tout son journal pour l'année 1838 a été détruit sans qu'on en ait copié le moindre fragment, de sorte que nous n'avons pas de détails sur ses premières relations avec Aglaé. Mais ce que nous savons, c'est que Charles Didier est parti, pendant l'été de 1838, pour un voyage en Angleterre, passant par Bruxelles, Anvers, et la Hollande. A Londres, il est descendu au Jaunay's Hotel, Leicester Square, où se trouvait également Aglaé Hanonnet, et le 27 août ils se sont mariés au Register Office³, district of Saint-Martin-in-the-Fields ; Middlesex, avec le Baron Scipion du Roure⁴ et Juan

1. Il y a des renseignements assez curieux et pas tout à fait exacts sur Aglaé Hanonnet, dans l'intéressant livre de Madame de Brimont, *Autour de Graviella*, dont le premier chapitre est consacré à Aglaé Didier. L'auteur se trompe d'abord en la nommant Hamonnet, puis en lui donnant pour grand-père maternel, M. Evans. Ce qui est plus étonnant encore, c'est qu'elle lui attribue pour sœur Madame Marliani. Or, Aglaé n'eut qu'une sœur, Céleste, et un frère, qui habitait Noyon.

2. Amie intime de George Sand et de Madame d'Agoult. Voir chapitre III.

3. Archives, Général Register Office, Somerset House, London. Didier signa l'acte de mariage d'un nom de fantaisie, Jean Henri Charles, et donna pour son état, ainsi que celui de son père : *gentleman*. Alexandrine Aglaé Hanonnet ne précisa pas autrement l'état de son père, Charles Jean-Baptiste Céleste Hanonnet.

4. Un jeune avocat de famille arlésienne, grand ami de Charles Didier, Scipion du Roure fut un des admirateurs de George Sand. D'après Karénine : « Elle se serait moquée de son adoration, mais l'a gardé comme ami ». L'on trouve dans sa correspondance beaucoup de lettres à « son ami Scipion ». Elle lui écrivait le 13 avril 1837 : « Vous êtes le meilleur des hommes, je vous aime de tout mon cœur ! »

Ximeney (*sic*) de Sandoval¹, comme témoins. Ce ne fut certainement pas un enlèvement. Il est possible que, sachant les espérances d'Aglaé, dont le grand-père avait la réputation de posséder une fortune énorme, Didier se soit décidé à un mariage de raison. Il est plus probable encore, il me semble, que la jeune femme tenait à le suivre à Londres, et qu'il aura insisté, en homme d'honneur, pour ce mariage. Pour des raisons que nous ignorons, ils cachèrent leur union à tout le monde. Après avoir voyagé un peu en Angleterre, pays que détestait Charles Didier², chacun reprit sa vie à Paris comme si de rien n'était. Lui cependant ne retourna plus rue du Regard, mais s'établit seul au numéro 12 de la rue Bleue, dans un appartement où sa femme devait le rejoindre plus tard.

L'argent manquait. Les dettes de Didier s'étaient grossies encore du fait de son voyage, et il se remit, sans retard, au travail. Il était triste et découragé. Depuis huit ans qu'il était à Paris, tous ses projets n'avaient guère réussi, et il était peu satisfait de ses progrès littéraires. Il lui fallait redoubler d'efforts, chose impossible pour le moment. Son œil était fort enflammé et si gravement atteint qu'il dut, bon gré, mal gré, se faire soigner.

Nous le retrouverons en 1839, en proie à ces difficultés physiques et matérielles, qui iront augmentant. Mais il nous faut d'abord préciser l'histoire de ses relations avec les deux grands écrivains auxquels il s'est davantage attaché dès cette période des débuts.

1. Ami de Didier, qui l'aurait connu en Espagne ou à Paris. Son nom ne figure dans aucune liste diplomatique de l'époque, et Didier ne donne pas de détail sur lui.

2. Il n'a jamais rien écrit sur son voyage en Angleterre, mais chaque fois qu'il parle du pays ou des Anglais, c'est avec mépris.

CHAPITRE III

UN GRAND AMOUR MALHEUREUX : CHARLES DIDIER ET GEORGE SAND

Un cœur vierge. — Les amours de George Sand avant la rencontre. — Hortense Allart le présente à *Lélia*. — « Serait-elle capable de passion ? » — « Madame Dudevant, belle et douce ». — Après la rupture avec Musset. — L'amitié se resserre. — Les soupers du quai Malaquais. — L'amour. — Elle s'installe chez lui. — Premiers doutes. — « O syrène, que veux-tu de moi ? ». — Premiers orages. — Les cinq jours heureux à Nohant. — Voyage de George Sand. — *La Lettre* à Didier. — Triste réunion. — Grands orages. — « Invinciblement rappelé ». — Dernière visite à Nohant. — Rupture définitive. — « Mon cœur ne peut plus aimer ». — Haine et mépris. — Le temps efface tout.

Il n'y a eu qu'un seul véritable amour dans toute la vie de Charles Didier : la passion que lui inspira George Sand. Destiné à tant de malheurs et de déceptions d'un bout à l'autre de son existence, il devait souffrir terriblement de cette orageuse liaison. Il n'était pas dans son caractère de s'abandonner sans scrupules à cette passion dans laquelle il aurait pu trouver un bonheur passager : le fond du caractère de Didier était l'austérité. Malgré ses années de liberté et de voyages, il ne se libéra jamais tout à fait de l'influence du milieu où il avait passé sa jeunesse. Dans ses romans, le lecteur peut constater qu'il ne se permet jamais d'analyser sans restriction les passions humaines. Ses livres ne peignent nul grand amour. Peut-être est-ce chez lui incapacité de reproduire la passion, incapacité qui dérive en partie du caractère même de l'auteur. Jusqu'au moment de connaître George Sand, il avait en tout cas évité toute liaison. Cependant les occasions ne lui manquèrent pas. Charles Didier était un homme d'une virilité extrême, qui ne pouvait se passer de la femme. Il en connut beaucoup, mais il s'efforça toujours de dissocier sa vie sentimentale de ces relations de rencontre. La seule exception d'importance, après George Sand, fut sa liaison avec M^{me} d'Agoult ; encore ne dura-t-elle pas bien longtemps.

Formé par d'austères principes religieux, il semble avoir quelque

honte de ce tempérament trop ardent, qui l'entraîna souvent à des erreurs, et qui parfois le domina. Sa volonté n'y pouvait rien, il s'en rendait compte et en gémissait. Même avec un tout autre caractère, Didier n'aurait pu être longtemps heureux dans son intrigue avec George Sand, dont tous les amours se sont terminés douloureusement pour l'un des amants, ou pour tous les deux. On a trop écrit sur la vie et sur le caractère intime de la grande romantique pour qu'il soit nécessaire de rien ajouter ici, sinon ce que nous apprennent de neuf ses relations avec Charles Didier.

Il avait dû beaucoup entendre parler d'elle dès son arrivée à Paris, car ce fut peu après (1832) que parut *Indiana*. Le succès du livre fut immédiat, et assura à son auteur à la fois la réputation littéraire et de larges ressources. Dans ce roman déjà, George Sand proclamait les droits de la passion, et l'on commençait à savoir quelle était sa vie privée. Didier ne fit connaissance avec Sand que plusieurs mois plus tard (le 2 février 1833). Elle venait, à ce moment-là de rompre avec Jules Sandeau, qu'elle avait surpris en flagrant délit avec une blanchisseuse. « La rupture fut immédiate et définitive, et le désespoir d'Aurore fut extrême¹ ». Dès les débuts de son mariage, son mari l'avait trompée déjà, mais cette fois-ci la déception lui fut beaucoup plus cruelle. Jules Sandeau était son amant, et, malgré leur passion réciproque, il n'avait pu lui rester fidèle. Ce lui fut une affreuse souffrance. Elle chercha à s'en consoler par sa courte liaison avec Prosper Mérimée, que même une biographe sympathique, comme Karénine, ne cherche ni à excuser, ni à expliquer. « A peine eut-elle rompu avec Sandeau que, le cœur malade, meurtri, désespéré, la tête hantée par des idées les plus noires, elle chercha l'oubli et la consolation dans une nouvelle liaison, inexcusable, incroyablement passagère. Presque sans amour, sans trop savoir elle-même pourquoi, elle se donna à Prosper Mérimée². »

Cette liaison éphémère, née de l'ennui et du désespoir, n'apporta à George Sand qu'une déception de plus. On voit dans ses lettres à Sainte-Beuve³ l'humiliation et le dégoût d'elle-même se mêler à sa tristesse, au point qu'elle lui écrit : « Après cette ânerie, je

1. Karénine. *George Sand*, vol. I. p. 390.

2. Vol. I., p. 396.

3. Vol. I., p. 401.

fus plus consternée que jamais, et vous m'avez vue en humeur de suicide très réelle. »

C'est à cette M^{me} Dudevant humiliée et déçue qu'Hortense Allart présentait Charles Didier le 2 février 1833. « [Elle est] telle que je l'imaginais et l'attendais », note Dider dans son journal. « Un peu sèche et sans liant. Elle a une tête singulière. Je ne la crois plus capable de passion. » Ce n'est pas là le coup de foudre ! Didier, grand timide, n'eut pas un instant l'idée qu'il pût tomber amoureux de cette femme, qu'il admirait pour son talent, mais dont il croyait la vie sentimentale finie, elle qu'attendaient ses grands drames passionnels avec Musset, Michel de Bourges et Chopin. Pour lui, c'était M^{me} Dudevant, un grand écrivain qui avait été une grande amoureuse. Dans le journal, il l'appelle toujours « M^{me} Dudevant », du moins jusqu'en octobre 1834, quand, à la veille du départ du voyageur pour l'Espagne, elle l'invite à dîner chez elle¹.

Sans donc tomber amoureux d'elle dès cette première rencontre, il l'admire cependant, et sans doute subit-il déjà son charme. Le surlendemain, il fait « visite à M^{me} Dudevant... Serait-elle capable de passion ? Je crois qu'elle a passé le Rubicon.² » Après cette visite, il va chez la Princesse Belgiojoso, où il trouve Musset, « qui passe pour son amant. »

A ce moment, George Sand n'avait pas encore rencontré Alfred de Musset³. Ce n'est qu'au mois de septembre que Didier écrit « Sainte-Beuve me parle de M^{me} Dudevant et de Musset. Elle a écrit à Sainte-Beuve qu'elle est vraiment amoureuse : « J'ai cédé par amitié, l'amour est venu ». Avant qu'elle devienne la maîtresse de Musset, Didier la voit souvent, il la trouve de plus en plus sympathique, une véritable amitié naît entre eux, qui lui est très précieuse. Nous voyons se développer cette amitié au cours de ces visites, où l'intimité se resserre peu à peu.⁴

1. *Journal*, 14 octobre 1834 : « Dîner avec Fortoul chez George Sand, laquelle gracieuse et aimable ».

2. 4 février 1833.

3. D'après Karénine (Vol. II, p. 37) Sainte-Beuve, qui était vers cette date l'ami et le confident de George Sand, lui proposa, au printemps de 1833, de faire la connaissance d'Alfred de Musset. Elle y consentit d'abord, puis changea d'avis. Cependant Buloz, qui avait acheté la *Revue des Deux Mondes*, offrit, au mois de mars, un dîner à ses rédacteurs au restaurant Lointier, et c'est à ce dîner que Musset aurait été présenté pour la première fois à George Sand, qui fut, en effet, sa voisine de table. Cf. M.-L. Pailleron, *La vie littéraire sous Louis-Philippe*, p. 375.

4. Le 15 mars, il écrit : « Longue visite à Madame Dudevant, avec laquelle je cause beaucoup, avec plus d'intimité, mais avec une certaine réserve ».

Quelques jours plus tard ¹, la voilà malade, et Didier s'empresse d'aller la voir. Ce n'est déjà plus une dame « un peu sèche et sans liant » qu'il aperçoit en elle, au contraire : « Elle est belle et douce. Sa belle tête pâle, encadrée de cheveux noirs, faisait un effet gracieux. Viennent et passent chez elle des provinciaux sales... »

Il pense beaucoup à elle; en ami, s'inquiétant de son bien-être, désapprouvant celui qu'il croit son amant du moment, Gustave Planche ², non par jalousie, mais parce qu'il le trouve peu digne des faveurs et de l'intimité de George Sand. Dans son journal, il écrit le 30 mars : « Chez Madame Dudevant, qui me retient à dîner avec Hortense Allart et Planche. Je la trouve triste ; je crois que Planche, avec lequel elle est très liée, exerce sur elle une mauvaise influence... Nous restons un moment seuls, la dame et moi. On lit une page d'*Obermann*, qui me va au cœur. Madame Dudevant douce et abandonnée ; elle respirait l'amour ; j'ai peur de sa liaison avec Planche, homme non fait pour elle. »

« La dame » part pour passer quelques semaines à Nohant, et Didier ne la reverra plus qu'au mois d'août. Sur ces entrefaites, son ami et confident à elle, Sainte-Beuve, lui « raconte les turpitudes de Madame Dudevant, qui s'est donnée à Mérimée — durée vingt jours. » Didier le note sans rien ajouter. Sainte-Beuve est encore son ami, mais il apprendra bientôt combien le critique peut être faux et méchant.

Lélia paraît, et ce livre inspire une des pages les plus intimes et les plus émouvantes du journal de Charles Didier. Le 9 août 1833 il écrit : « Je lis tout le jour *Lélia*, qui vient de paraître — chef-d'œuvre de poésie, de sentiment de la nature, de force. Je le lis avec fureur et d'un trait, très tard, et m'endors brisé. » Et le lendemain : « *Lélia* achevée, j'en reste occupé tout le jour, rempli d'une profonde admiration. Pour la première fois j'éprouvais au complet ce sentiment et je trouve que l'admiration est grande et fait du bien à l'âme... » Deux jours plus tard il est encore sous l'enchantement de ce roman : « Je ressens plus que jamais l'effet de *Lélia*. Je ne suis pas jaloux. Si la partie intellectuelle va mal, je ne suis pas mécontent de la partie morale ; je me sens faible, pauvre écrivain, petit

1. Le 21 mars 1833.

2. D'après Karénine (Vol. I, p. 437), George Sand avait fait la connaissance du critique Gustave Planche vers 1832. On le croyait son amant, mais dans une lettre à Sainte-Beuve, elle écrit : « Planche a passé pour mon amant, peu m'importe, il ne l'est pas ».

artiste auprès d'une pareille puissance de forme et de passion. Pour-quoi donc écrire ? Pour manger. Conclusion peu consolante, source de tristesse et de désespoir. Je ne connais pas un supplice si cruel, si âpre que la défiance de soi-même et le sentiment de sa propre misère. »

Tout en se rendant compte des dons de grand écrivain qui distinguent George Sand, il a donc le sentiment pénible de sa propre infériorité, situation difficile et pleine de dangers pour un homme à l'égard d'une femme, et, en tout cas, qui prédispose peu aux relations intimes.

Durant ce mois d'août 1833, quand Sand devient la maîtresse de Musset, Didier continue à la voir beaucoup. Le quatorze août, on lit dans son journal : « Je reçois de M^{me} Dudevant une lettre qui me trouble et me cause une émotion singulière. Elle me demande de lui prêter cent francs. (Il) me vient à l'esprit que c'est là une épreuve. *Lélia* me demande cent francs... que je n'ai pas, devant payer mon marchand de bois ! Je ferai comme je pourrai... Je les porte à Madame Dudevant. Je lui dis par sottise timidité n'avoir pas lu *Lélia*. » Étrange épreuve à la vérité ! Mais le fait est que, pour lui, cent francs représentent une somme considérable, puisqu'il n'a rien, sinon des dettes. C'est son ami Richard qui doit lui avancer les cent francs.

Elle lui envoie un exemplaire de *Lélia*, et c'est pour Didier prétexte à lui écrire une longue lettre. Le 20 août, il note dans son journal : « En réponse à ma lettre à Madame Dudevant, je reçois un exemplaire de *Valentine* et d'*Indiana*, avec une lettre très aimable, mais triste, qui me trouble tout le jour, que je passe en songeant à elle. Je vais chez elle après dîner, la trouve seule, écrivant une nouvelle, *Metella Doria*...¹ Elle était très aimable, très gaie... Lui serait-il encore possible d'aimer ? » De toute évidence il ne se doute pas de ce qui se passe alors entre elle et Musset. A ce moment, le poète devait être déjà son amant, ou tout au moins elle était sur le point de se donner à lui. D'après Karénine², George Sand déclarait à Sainte-Beuve, le 25 août, qu'elle était la maîtresse de Musset. Ils devaient, bientôt après, partir pour l'Italie, et Didier ne la reverra plus qu'à son retour, en 1834, quand lui, à son tour, se trouve à la

1. Cette nouvelle, écrite pour la *Revue des Deux Mondes*, parut dans le numéro du 15 octobre 1833, sous le titre *Metella*, et plus tard dans le 1^{er} volume de la *Collection des œuvres illustrées* de George Sand, Paris, 1852-1854.

2. Vol. II, p. 39.

veille de quitter Paris pour son voyage en Espagne et au Maroc. Il n'est plus question d'elle pour quelque temps. Didier va en octobre à la Chênaie. A son retour, il jouit du succès de sa *Rome souterraine* et fréquente beaucoup Edgar Quinet. Il ne parle plus qu'une seule fois de George Sand avant la fin de l'année. C'est au mois de décembre, quand Jules Sandeau, de retour d'Italie, vient lui faire visite. Didier lui avait donné un mot d'introduction pour son ami florentin, le libraire Vieusseux, et Sandeau, en cours de route, a rencontré d'autres connaissances de Didier. En notant cette visite, il ajoute : « Nous parlons de tout, excepté de Madame Dudevant ».

George Sand rentre de Venise, avec le docteur Pagello, au mois d'août 1834. Elle se trouve une fois de plus au seuil d'une des grandes crises sentimentales de sa vie. Ses amis se moquent de Pagello, et elle-même est lasse de cet amant qu'on trouve ridicule à Paris. Musset demande à la revoir, il l'aime toujours, et elle voit là une situation sans issue. Replongée dans le désespoir, elle quitte Pagello et Paris pour se réfugier à Nohant. Derechef, dans sa profonde tristesse, la pensée de se suicider la hante. Mais le calme de la campagne la reconforte, et elle retourne à Paris au début du mois d'octobre, l'esprit quelque peu tranquilisé. Didier dîne chez elle avec Fortoul le 14 octobre 1834. Il la trouve « gracieuse et aimable ». Il avait dû lui écrire et la revoir avant la fin de 1835, à son retour à Paris, mais, dans les fragments de journal qui nous restent, il ne parle plus d'elle qu'au mois de janvier 1836.

Pendant son absence, George Sand a traversé cette grande crise qui amène la rupture finale avec Musset, vers le mois de mars 1835, crise qui l'a bouleversée au point qu'elle est encore tentée d'échapper à ses souffrances en se donnant la mort. Mais, en mère toujours dévouée, ce serait à cause de son fils Maurice qu'ellen'aurait pascédé à l'excès de son désespoir.

Pendant l'hiver de 1834-35, George Sand rencontra pour la première fois Franz Liszt, qui devait devenir son grand ami, et qui eut beaucoup d'influence sur elle. Elle se lia très vite avec lui et avec la comtesse d'Agoult. C'est à la fin du mois de mai que Liszt emmena celle-ci en Suisse, d'où ils écrivaient constamment à leur amie, qui devait les rejoindre plus tard à Genève. Au cours de cette année 1835, George Sand rencontra pour la première fois Lamennais, alors déjà l'ami intime de Didier, toujours absent. Lui aussi devait compter pour beaucoup dans sa vie intellectuelle, en l'amenant à s'intéresser de plus en plus aux questions sociales. C'est

en compagnie de ces nouveaux amis que George Sand devait plus tard s'associer avec Charles Didier ¹, pour collaborer au *Monde*, formant ainsi le groupe dont Sainte-Beuve écrit ² : « La coterie George Sand, Lamennais, Liszt, Didier, etc. (Lamennais, le naïf à part) est un amas d'affectations, de vanités, de prétentions, d'emphase et de tapages de toute sorte, un véritable fléau enfin, eu égard à l'importance des talents ».

Michel de Bourges aussi entra dans la vie de Sand pendant cette période. Il allait non seulement exercer sur son esprit une influence profonde, mais aussi devenir quelque temps son amant. Républicain, grand orateur, Saint-Simonien, homme d'action, il ne ressemblait en aucune façon à Musset, ni du reste à aucun de ses prédécesseurs dans l'intimité de la romancière.

À son retour d'Espagne, Didier n'a pas dû voir George Sand, qui était encore à La Châtre. Il est possible qu'ils se soient écrit pendant le périple du voyageur. En tout cas, elle commença bientôt à lui témoigner de l'intérêt et de la sympathie. Dans les notes de François Buloz, on trouve, à la date du 3 janvier 1836³ : « Amitié comme en sait faire George Sand — son procès — *Engelwald* ⁴ éloge de Didier ». Et dans une lettre inédite à Buloz, qui est sans date, mais au dos de laquelle Buloz a écrit : « commencement de l'année 1836 », George Sand continue à lui parler de Charles Didier. « J'ai été obligée de relire *Rome souterraine* et, à propos de cela, sachez que c'est un beau livre et que le chapitre intitulé le *Mont Mario* est une chose sans défaut. Si vous en doutez, relisez-le et faites un peu plus mousser l'auteur qu'on ne l'a fait jusqu'ici. Sa réputation n'est pas à la hauteur de son talent... » C'est d'une grande âme généreuse, et si même elle n'est pas encore amoureuse de lui, on voit qu'elle pense à l'aider autant qu'elle le peut. La première fois que son nom reparait dans les fragments du journal de 1836, c'est le 28 janvier : « Lettre charmante de Madame Dudevant, qui m'engage à aller chez elle si je suis pressé par mes créanciers ». Et le lendemain Didier reçoit « une nouvelle lettre de Madame Dudevant ». Elle savait assez ce que c'était que le manque d'argent. Au commencement de sa vie à Paris, elle avait dû vivre fort modes-

1. Voir chapitre IV.

2. *Mes poisons*, p. 106.

3. *La Revue des Deux Mondes et la Comédie française*, p. 76.

4. Buloz l'attendait avec impatience pour le publier dans la *Revue des Deux Mondes*. Elle l'a détruit plus tard sans le publier.

tement, et même à l'époque de ses procès, quoique ses ouvrages eussent eu beaucoup de succès, nous voyons plus d'une fois, en lisant sa correspondance avec Buloz, qu'elle a dû réclamer des avances pour faire face à ses obligations.

George Sand vient passer quelques semaines à Paris au printemps de 1836, et la première fois que Didier parle d'une rencontre, c'est le 22 mars, quand il passe la soirée chez elle. Quelques jours plus tard (le 26 mars), il va au Salon, où il la retrouve. Elle l'invite en même temps qu'Emmanuel Arago et Charles d'Aragon à rentrer avec elle, et ils restent tous trois à souper ensemble... « Nuit fantastique. Nous ne la quittons qu'à cinq heures. Il était grand jour. Arago était gris... Ils sont tous les deux (Arago et Charles d'Aragon) amoureux d'elle. J'étais là, la tête dans les coussins du divan, et elle, triste et pas trop cassante, me passant les doigts dans les cheveux en m'appelant son vieux philosophe ».

Le lendemain soir, il court à onze heures et demie à son appartement du quai Malaquais, apportant trois bouteilles de champagne. « Souper comme hier. D'Aragon n'y était pas, mais une Madame J... Nous étions tous gris, moi moins que les autres, George était gaie et riante. Je n'aime pas son côté de mauvais ton, mais je le pardonne. Elle a le vin tendre, moi aussi. Elle m'embrassait, je l'embrassais, et en nous quittant, à huit heures, par un orage affreux, nous échangeons son écharpe en cachemire contre mon foulard blanc ». Et puis le surlendemain : « Chez George Sand où je dîne... Je reviens chez elle à minuit. On soupe, mais je m'y suis déplu, le spleen me gagne. Je n'aime pas tout cela, et lève la séance à trois heures ».

Ces nuits fantastiques sont quelque chose de nouveau pour Didier. Il commence à aimer Sand, et s'il est navré de son côté de mauvais ton, il le lui pardonne, parce qu'il l'aime. Fort troublé, il continue à assister aux soupers au quai Malaquais. A celui du trente et un mars, il retrouva Emmanuel Arago et Fortoul et ne rentre chez lui qu'à six heures du matin. Le lendemain, il se lève à trois heures, plus troublé encore, et il va chez George Sand. Elle est encore au lit quand elle le reçoit. Elle se lève, mais il reste peu, étant « silencieux, froid et fatigué ». Il la quitte pour aller faire visite à Carnot, chez lequel il retrouve Fortoul, qui lui parle du souper de la veille. « Il est convaincu que George Sand a envie de moi... Je ne voudrais pas m'éprendre, car je serais bien malheureux, avec des caractères comme le sien et le mien ¹ ».

1. *Journal*, 1^{er} avril 1836.

Il comprend qu'il n'y aura jamais de bonheur possible ni pour lui ni pour elle, mais les paroles de Fortoul ont fait grande impression sur Didier, jusque là trop modeste pour croire à son succès auprès de George Sand. Quand ils sont seuls, il la trouve belle et elle lui plaît : « tous ses défauts de mauvais ton ne la reprennent qu'en société », surtout dans la société des soupers. Le 13 avril, il note encore : « Nous soupons, Calamatta, Emmanuel Arago et d'Aragon. Nous nous grisons, surtout d'Aragon et moi. Nuit fantastique et délirante ». C'est la dernière de ces réunions dont il parle. Deux jours plus tard, il va au quai Malaquais à une heure et reste en « tête à tête bon enfant » jusqu'à l'heure du dîner. Il dîne chez elle, et ils ne se quittent pas. Le lendemain matin, il l'emmène faire une promenade au Jardin des Plantes, « où nous flâmons par un temps charmant », puis la mène à son appartement, rue du Regard, pour le déjeuner. « Elle est un peu malade ; je la soigne et la guéris en la magnétisant. Je la reconduis chez elle à six heures, après être resté trente heures sans nous quitter... Nous nous lions d'une étroite intimité ».

Ainsi commencent les jours les plus heureux de toute la vie de Charles Didier. Le lendemain, il va passer la nuit chez elle, puis, le soir, George Sand l'accompagne chez lui pour dîner. « J'étais heureux, mais muet ; elle sérieuse. Elle était belle à ravir ». Les jours se ressemblent, « je ne la quitte guère plus aujourd'hui qu'hier ¹ ». Elle dîne encore une fois chez lui, et, le soir, David Richard lui donne une leçon de phrénologie. « Il était un peu épris, et moi un peu jaloux ». Elle reste la nuit rue du Regard, et, le lendemain « elle fait sa toilette avec mon aide. Nous déjeunons, puis je la conduis au collège Henri IV, pour voir Maurice. Elle me parle beaucoup de Michel [de Bourges] et me raconte la nature tout intellectuelle de leurs relations. Elle me jure n'avoir pas eu d'amant depuis sa rupture avec Musset... Elle était belle et charmante ».

Le 25 avril, George Sand déménage et vient s'installer chez Didier, rue du Regard. Il lui cède sa chambre. « Nous lisons *Engelwald* dans la soirée et puis restons la nuit en tête à tête... Son installation chez moi provoque mille cancan, d'abord dans la maison, puis au dehors ¹ ».

Il lui consacre toute la fin du mois, l'accompagne partout, ne la

1. *Journal*, le 19 avril 1836.

quitte pas, cause avec elle. Ce sont de longues heures d'intimité complète et sans réserve¹. « Quand [David] R[ichard] est couché, nous restons seuls, et notre intimité redouble. Je l'étudie, je l'observe, inquiet, troublé, doutant. Cet être compliqué m'est inintelligible encore par plus d'un côté, et je crains son impétueuse mobilité. Je l'étudie toujours. Je ne la comprends pas. Est-elle loyale ? Joue-t-elle la comédie ? Le cœur en elle est-il mort ? Problèmes sans solution ».

Cependant elle doit partir pour La Châtre, afin d'y attendre l'issue de son procès avec M. Dudevant. A la veille de son départ, Didier écrit dans son journal² : « Le soir elle sort et nous ne nous retrouvons qu'à minuit. Elle achève la tête de la sixième *Lettre d'un voyageur*, puis devient tendre et caressante. Elle se couche à mes pieds, la tête sur mes genoux, ses mains dans les miennes... O Syrène, que veux-tu de moi ? ».

Elle le laisse très épris d'elle, mais dans le trouble et dans le doute, s'avouant à lui-même qu'il ne comprend rien à « cet être compliqué ».

Après son départ, il s'impatiente bientôt de recevoir si peu de nouvelles. Quand une lettre de George Sand lui parvient enfin, le 15 mai, lui annonçant qu'elle a gagné son procès, il la trouve bien tardive³. Froissé, il lui répond « fort durement ». Et puis le 19 mai : « Elle répond à mes reproches par des reproches. Plusieurs passages de sa lettre me déplaisent ». De plus en plus blessé, convaincu qu'elle ne fait pas assez de cas de lui, il n'entend rien à la fierté et à l'indépendance de George Sand ; il lui écrit à son tour pour la prier de ne plus descendre rue du Regardà, son retour à Paris. « Son séjour chez moi me met dans une position fausse et m'impose une épreuve dangereuse, à laquelle, il est mieux que je ne m'expose pas. Je ne veux pas du rôle qu'elle voudrait m'assigner ».

1. Karénine, dans son ouvrage sur George Sand, écrit (Vol. II, p. 185) : « Parmi les membres de cette école (Saint-Simonienne) qui s'était formée en 1835 autour de Michel, il faut surtout nommer Charles Didier... Le logement de Didier, 6, rue du Regard, servit entre 1835 et 1837, de lieu de réunion à tous les amis de Michel et de George Sand, qui, lors de ses arrivées à Paris, descendait parfois chez Didier et s'y faisait adresser sa correspondance ». C'est ainsi que Madame Karénine interprète leurs relations. Il paraît difficile d'accepter cette version, après avoir lu ces fragments de journal et étant donné le tempérament des deux amis.

2. 2 mai, 1836.

3. La lettre qu'elle envoie à Madame Buloz pour lui apprendre la même nouvelle est, elle aussi, datée du 14 mai 1836.

Leur correspondance étant détruite, on ne saura peut-être jamais la vraie nature de son sentiment pour Didier. Elle avait déjà eu bien des déceptions, elle avait souvent cherché le bonheur sans le trouver. Et quant à ses relations avec Michel de Bourges, malgré ce qu'elle affirme de leur nature « tout intellectuelle », on a des raisons de croire qu'elle l'avait eu pour amant pendant bien des mois. A vrai dire, il était de caractère difficile, et elle avait dû commencer déjà à se détacher de lui.

Didier cherche à se faire illusion sur ses propres sentiments quand il écrit, le 28 mai : « Je ne pense plus guère à George Sand que d'un cœur détaché. Il me semble que tout est rompu désormais entre nous... Ainsi je vais toujours aux extrêmes ¹ ». Mais il ne réussit guère à se donner le change. Pour elle, elle doit rester à La Châtre jusqu'au 25 juillet, pour la plaidoirie et le jugement définitif de son procès. Les lettres à Buloz révèlent que George Sand a l'esprit assez tranquille pendant toutes ces semaines. Cependant elle est assez maltraitée dans l'opinion et dans la presse, et elle doit faire appel à Buloz pour qu'il démente autant que possible les bruits qui courent sur son compte.

La correspondance avec Didier continue, mais il y a de l'orage dans le cœur de l'un et de l'autre. Il finit par se décider à aller la voir : « Lettre d'elle; réponse de moi, dure encore plus par la forme que par le fond. Je passe les bornes, je pousse trop loin la franchise et la rudesse ; croyant adoucir par une lettre le lendemain, je ne fais qu'aggraver le coup en confirmant la première. Le 15, je reçois sa réponse ; elle est terrible et me foudroie. Si ce n'était qu'une boutade d'orgueil, ce ne serait rien ; mais il y a un fond de tendresse éplorée, et des larmes, qui me désarment tout à fait. Elle rompt, mais en pleurant. Je ne réponds rien ; que répondre ? . Mais je pars pour La Châtre... Voyage triste, combats, perplexités, J'arrive le 18 (juin). Elle est couchée ; je la réveille et me jette dans ses bras sans parler. Elle me serre dans ses bras, et la réconciliation se fait dans cette longue et muette étreinte. Nous n'avons aucune explication que le soir, à Nohant, où elle me mène. Je passe avec elle cinq jours, qui sont au nombre des plus doux de ma vie.

1. En ce moment de trouble (juin 1836), il lui adresse un sonnet :

« Ne livrons plus nos cœurs en proie à ces alarmes,
» Vous avez trop souffert, j'ai versé trop de larmes :
» Abritons-nous tous deux sous l'aile de la foi ».

La Porte d'Ivoire, p. 28.

Je me livrais au charme et me laissais aller à ma destinée. Le trait s'enfonçait, je ne l'arrachais pas. Courses champêtres, à cheval, dans les traînes de *Valentine* ;... oubli du monde ; solitudes rustiques. Soirées sous les ombrages de Nohant. Clairs de lune. Toujours seuls, seuls des quinze et vingt heures de suite. Nuits passées sur la terrasse, à causer à la clarté des étoiles, mon bras autour d'elle et sa tête appuyée sur ma poitrine. J'aurais été tout à fait heureux si le nom de M [ichel de Bourges] n'avait pas été prononcé ; mais il l'était et faisait ombre... Je vois tous ses amis de la Vallée noire, Duteil¹, le Malgache², etc. etc., tous bons enfants, qui l'adorent et qu'elle poétise avec une incroyable puissance d'imagination... Elle ne s'est pas démentie un instant ; douce, égale, charmante. Elle est fondamentalement bonne. Elle refait *Lélia* selon mes idées, et m'en lit de belles pages³. Enivré, charmé, heureux, je m'oublie dans une intimité délicieuse. Nous revenons de Nohant à minuit, en cabriolet, ses mains dans les miennes, mon bras autour de sa taille, O nuit paisible ! O journées calmes ! Je m'abandonnais sans résistance au charme de vivre et d'aimer. Elle m'avait écrit une seconde lettre à Paris, après mon départ⁴. Je brûle la mienne

1. Alexis Duteil, ami de George Sand et de Dudevant.

2. Malgache, nom que George Sand donna à son grand ami Jules Néraud. Cette amitié dura toute sa vie.

3. Cette même année (1836) paraît, en effet, la seconde version de *Lélia*, qui est une tout autre histoire que la première, à laquelle elle ne ressemble guère. La deuxième édition (1839) et toutes les autres publiées depuis reproduisent la seconde version.

4. Dans *David Richard d'après des lettres inédites (Annales de l'Est, 1887, T. I, p. 300)* Campaux cite une lettre, sans date, de George Sand à Richard, dans laquelle elle le remercie d'avoir intercepté cette lettre. Je la reproduis *in extenso*, puisqu'elle montre le vif sentiment de l'auteur de *Lélia* pour Didier : « Tout est réparé, mon bon Richard, et je te remercie de m'avoir envoyé cette lettre, qui n'eût fait qu'augmenter le mal. C'est à toi de me la pardonner ; notre ami ne l'a pas eue et ne la lira pas. Tu le verras presque en même temps que la lettre que je t'écris. Il te dira que je n'ai pas eu besoin de longues explications pour faire la paix ; car avant qu'il eût dit un mot, je l'avais serré dans mes bras. Sa seule présence n'était-elle pas la plus éloquente et la plus souveraine justification ? Il est bien doux d'être convaincu ainsi de son propre tort ; et quant à celui de D. il est effacé par ce prompt élan... Moi, j'ai tiré mes défauts de mes qualités mêmes. L'excès de l'affection rend chez moi l'affection pleine de colères et de férociétés...

Au reste cette épreuve était peut-être nécessaire. Il est certain que j'en suis sortie plus attachée, s'il est possible, à notre ami que je ne l'étais auparavant. J'ai pu mesurer la grandeur de mon affection pour lui au chagrin que j'ai ressenti de le perdre et à la joie que j'ai eue de le retrouver. Maintenant, je sens que je serai plus indulgente envers lui s'il retombe dans ses torts. Je saurai que son cœur n'y est pour rien et je tâcherai de moins souffrir.

devant elle. L'orage n'a pas même laissé entre nous l'ombre d'un nuage. Nous nous aimons mille fois plus qu'avant. M [ichel de Bourges] est très jaloux de moi ; il en parle dans toutes ses lettres ».

Il a donc retrouvé ce bonheur goûté pour la première fois à Paris ; il ne pense plus à étudier ni à tâcher de comprendre sa compagne adorée, mais il se laisse aller à sa destinée. Cependant l'ombre de Michel plâne toujours sur ce bonheur ; s'il le voulait, Didier pourrait se rendre compte que l'idylle ne durera pas ; mais il préfère s'abandonner sans résistance au charme de vivre et d'aimer.

Le bruit de sa visite a couru jusqu'à Genève, où ses amis, Liszt et Madame d'Agoult, attendent l'arrivée de George Sand. Karénine cite une lettre inédite et sans date de Franz Liszt, dans laquelle il demande à Sand : « On m'a dit, ces jours derniers, que Didier (de Genève) devait aller passer quelque temps auprès de vous ; dites-moi ce qui en est de cette nouvelle histoire, à laquelle je n'ajouterai de foi que ce que vous voudrez ».

Didier rentre à Paris, et « étant seul au crépuscule, assis dans mon fauteuil, je tombe dans la rêverie. Je suis pris d'un accès d'attendrissement que me fait fondre en larmes. Je pensais à George Sand, aux cinq heureux jours de ma vie. Puis, les grandes sympathies s'éveillent. Le troupeau des infortunés passe devant moi, Cervantès, Camoëns, Tasse, jusqu'à Milton et Jean-Jacques. C'est une véritable extase, mais ces larmes avaient de la douceur ¹ ». Le lendemain, Didier reçoit une lettre « adorable de George Sand, pleine de tendresse et de douceur, affectueuse, caressante. J'y répons et lui renvoie la fameuse lettre du 15, pour la brûler ».

Peu à peu pourtant la correspondance change de ton et se ralentit. Le 5 juillet, Didier lui écrit une lettre triste, et note qu'il en reçoit une d'elle qui ne l'est pas moins. Il croit que la rupture devient presque inévitable. Il la croit très préoccupée par la présence de Michel. Le 7 juillet, il lui adresse une lettre « courte mais tendre »,

Quant à toi, bon docteur, aime-moi aussi, tu feras bien. Quoi de mieux que d'avoir de l'amitié à coup sûr ? Tu sais que je te la rendrai avec intérêts. Ce ne sera donc pas peine perdue. Je fais toujours de beaux projets sur ton établissement à Nohant avec Didier. Aussitôt que je serai maîtresse, je ferai arranger vos chambres. Adieu et merci, ta lettre est venue compléter mon bonheur. Un doute sur ta confiance l'eût troublé, l'assurance de ton affection l'a doublé, Adieu, je suis un peu malade... Pardon du tutoiement par écrit... Je t'embrasse de cœur

George. »

1. *Journal*, 29 juin 1836.

et quand, deux jours plus tard, il n'a encore rien reçu en réponse, il note : « Je commence à m'étonner ».

Il n'est plus question d'elle avant le commencement du mois d'août. Didier passe ses journées avec Lamennais et s'efforce de s'intéresser à sa vie d'autrefois, sans trop penser à l'absente. Le 4 août arrive une lettre de George Sand, lui annonçant un voyage qu'elle va faire avec Michel. « Ainsi », écrit Didier, « tout est remis, et je vois bien qu'il ne me reste plus qu'à persévérer dans ma résolution d'enrayer ». Or, par ce voyage, George Sand envisageait moins d'accompagner Michel que de se débarrasser de lui. Elle avait, depuis quelque temps, formé le projet d'aller rendre visite à Franz et à sa chère amie (M^{me} d'Agoult). Dans une lettre à celle-ci du mois de juillet, elle fait entendre qu'elle commence à en avoir assez de Michel. « J'ai des grands hommes plein le dos... Tant qu'ils vivent, ils sont méchants... despotiques, amers, soupçonneux...¹ ». Toutefois la rupture définitive avec Michel de Bourges n'aura lieu qu'un an plus tard.

George Sand se rend donc à Genève, emmenant ses enfants. Avec Liszt, Arabella et leur ami suisse, le major Pictet, elle va à Chamounix et à Fribourg. Tout cela est raconté de façon piquante et charmante dans celle de ses *Lettres d'un voyageur* qu'elle a dédiée à Charles Didier. Cette lettre a paru dans la *Revue des Deux Mondes* au mois de novembre 1836² sous le n° VII des *Lettres d'un voyageur*. Elle s'adresse à lui, « homme triste et austère », « rêveur sombre », et termine ainsi : « amitiés tendres, terribles poignées de mains, à nos amis de Paris, à David Richard, à Calamatta, à Charles d'Aragon, à Mercier³, à notre Benjamin⁴, etc. etc ». Or, cette lettre ne devait plus, par la suite, reparaître sous cette première forme. On lit dans le journal de Charles Didier les phrases suivantes, écrites le 19 janvier 1841 : « ... Je trouve Béranger chez Perrotin, le nouvel éditeur de George Sand. Dans la nouvelle édition des *Lettres d'un voyageur* elle a ôté mon nom en tête de celle sur la Suisse et l'a remplacé par un de fantaisie. C'est une hostilité publique ». En effet, c'est à un vague Herbert qu'elle l'a désormais

1. Lettre citée par M^{me} Pailleron *La Revue des Deux Mondes et la Comédie française*, p. 104.

2. *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1836. Tome VIII, pp. 407-444.

3. Mercier, le peintre, ami de George Sand qui donna des leçons à Solange. C'était le frère du célèbre sculpteur.

4. Auguste Martineau-Deschenez. George Sand l'appelle Benjamin, quelquefois « Mademoiselle Benjamin ».

dédiée, après avoir biffé les phrases adressées à Didier. Et c'est ce nouveau texte qui a été réimprimé depuis ¹.

Ce tour en Suisse terminé, Madame Sand passe par Lyon, pour regagner Nohant aux premiers jours d'octobre. Pendant toute son absence, Didier ne parle d'elle qu'une seule fois dans son journal, pour noter, le 8 septembre : « Béranger louait le talent de G [eorge] S [and] afin de pouvoir attaquer impunément son caractère. Il disait vrai toutefois en soutenant qu'elle était toute d'imagination et manquait de tendresse de cœur. » S'ils se sont écrit, il n'en parle point, et ce n'est que le 19 octobre que Didier reçoit une lettre d'elle, lui annonçant sa prochaine arrivée à Paris, où elle descendra chez lui. Cependant elle change d'idée. Liszt et la comtesse d'Agoult sont déjà installés à Paris, à l'*Hôtel de France*, rue Laffitte, où ils ont retenu pour George Sand un appartement meublé, disposé de telle sorte que le salon soit commun. Le 24 octobre, un billet à Didier annonce son arrivée à l'hôtel de la rue Laffitte. Il va voir aussitôt George Sand dès le matin. « J'étais froid, elle s'en plaint. Je la trouve triste. Elle n'a pas cependant l'esprit sérieux et ne médite aucun travail qui le soit. La nature bohémienne l'emporte toujours en elle ».

Cet homme « triste et austère » la juge à nouveau, et de nouveau il se trompe sur son compte. A ce moment, elle avait dû commencer, ou était sur le point de commencer *Mauprat*, qui passe avec raison pour un de ses meilleurs ouvrages et qui supporte certainement mieux le « test of time » que *Lélia* par exemple.

Malgré tout ce qu'il a pu dire, Didier reste aussi épris qu'au moment de son départ de La Châtre. Mais, en dépit de quelques heureux moments, il la retrouve très changée à son égard. Il cherche en vain à faire renaître l'ancienne intimité. Le 27 octobre, il l'accompagne au Théâtre français, pour lui faire voir la pièce de Madame Ancelot : *Marie, ou les trois époques*. L'auteur l'y avait emmené lors de la deuxième représentation, quinze jours auparavant, et Didier avait noté que la comédie « a un vrai succès et le mérite. C'est simple, tendre et touchant ». Il avait donc demandé une loge à Madame Ancelot, dont la réponse avait été fort cordiale ¹ :

1. Dans l'édition de 1857 (Michel Lévy frère) la lettre à Herbert porte le numéro X.

2. Lettre inédite de la collection Spoelberch de Lovenjoul. Madame Ancelot dit, dans *Un salon de Paris 1824-1864*, qu'elle n'a jamais connu Madame Sand, mais elle parle de son talent avec un certain enthousiasme.

Il est impossible d'avoir une loge parce que celles qui sont bonnes sont louées encore pour plusieurs représentations et que je ne voudrais pas vous en donner une où Madame Sand ne pourrait pas juger le jeu fin et juste de M^{lle} Mars. Voici donc deux places gardées au balcon, l'endroit d'où l'on voit et l'on entend le mieux. C'est que j'ai vraiment de la coquetterie aujourd'hui pour mon ouvrage, — puisse-t-il plaire à qui a su plaire au public par un si beau et si brillant mérite !

Au revoir,
Virginie Ancelot

La vie de George Sand auprès de Liszt et de Madame d'Agoult ne ressemble guère à celle qu'elle menait auparavant au quai Malaquais. Habitée, avant sa liaison, à une vie toute mondaine, Madame d'Agoult continue, en 1836, à attirer une société non moins distinguée dans son salon de l'*Hôtel de France*. Viennent s'y ajouter les amis de George Sand et de Liszt, ce qui réunissait beaucoup des célébrités de l'époque. Chopin vient souvent rue Laffitte et c'est à ce moment que George Sand fait sa connaissance. Madame Marliani² est aussi du nombre. Elle sera, pendant plusieurs années, une des amies intimes de George Sand et jouera aussi un rôle assez important dans la vie de Charles Didier.

Le 9 novembre, les voilà « tous ensemble » à dîner chez M^{me} Marliani. La semaine suivante c'est Marie (d'Agoult) qui invite Didier, Lamennais, d'Eckstein, Madame Marliani, d'autres encore. Le soir, viennent Meyerbeer et Mickiewicz³. Liszt joue du piano. Mais en racontant cette soirée dans son journal, le détail important pour Didier, c'est que « Elle (George Sand) était belle et courtisée ».

Les souffrances de l'amant ne vont cesser d'augmenter pendant ce mois de novembre. Il écrit dans son journal, le 21 : « Je sors à midi pour aller chez elle. Elle était couchée et fort enrhumée... Elle était d'une froideur si évidente, d'une indifférence si dure, que j'en reviens plein de tristesse ; j'avais le cœur si gros que j'éclate en larmes, au beau milieu du salon de Madame d'Agoult, devant Calamatta et Arago. Vaincu par la douleur, je n'en puis plus et je m'en vais. Elle ne me retient pas, quoique je lui dise en partant : « Je m'en vais

1. Femme du Comte Marco Aurelio Marliani, musicien et patriote italien, professeur de chant, compositeur de plusieurs opéras. Il fut pendant quelques années consul d'Espagne à Paris. Marliani a dû quitter la France en 1848. M^{me} Marliani était une intime de George Sand, qui descendait souvent chez elle.

2. Adam Mickiewicz, le grand poète polonais.

au désespoir ». » Voilà où en est l'homme austère à qui l'on a souvent reproché de manquer de cœur ! Mais il ne perd pas tout espoir. Le 25 encore il se rend chez elle à minuit : « Je me promettais un si grand bonheur de la voir ; je la trouve froide et indifférente. La nuit finit par une affreuse explication et d'effroyables aveux. Ce qu'elle me dit me glace, au lieu de m'animer, et je reste mort auprès d'elle... Elle a un fond de férocité, elle aime à faire souffrir, elle se plaît aux maux qu'elle cause. Le cœur manque, l'imagination tient le gouvernail, mène tout... Elle a des mots qui me glacent et me transpercent. Irai-je ou n'irai-je pas à Nohant ? Voilà la question. O lâche incertitude ! »

Didier est désormais on ne peut plus malheureux. Elle ne rompt pas avec lui, et lui n'a pas la force de la quitter, tout en se rendant compte, de plus en plus, du caractère réel de George Sand, dure au fond, et sans pitié. Le mois de décembre s'annonce mal. Le premier jour du mois il note : « Tête à tête. Elle est plutôt bon enfant que tendre. Je me plains d'être dans une situation fausse. Elle me répond qu'elle n'a jamais été plus nette... Je ne la fais pas s'expliquer, et j'ai tort... » Deux jours plus tard, il va chez elle le soir, et c'est un nouveau désenchantement. « A peine seuls, l'horizon se trouble, et la nuit finit par une scène où elle me dit des choses affreuses ». Mais le lendemain matin, il reçoit une lettre où elle lui demande de ne pas lui en vouloir « et rejette tout sur son mauvais caractère. J'y vais de suite, elle était au lit, et tellement accablée qu'elle avait perdu toute sensibilité. Ces veilles ruinent sa santé ».

Énervé par toutes ces épreuves, Didier, qui d'ordinaire cachait ses émotions comme un Anglo-saxon, n'est plus le même homme à cette époque de sa vie. A son retour de Nohant, il parlait de ses crises de larmes. En quittant George Sand accablée et souffrante, il va au concert de Berlioz avec Marie et Liszt, et en rentrant il écrit : « Je suis souvent attendri jusqu'aux larmes ».

George Sand partira le 7 janvier (1837) pour Nohant, et, pendant le mois qui précède, elle est d'humeur constamment changeante, si bien que le pauvre Didier en est quelquefois affolé. Dans les fragments de journal de cette période, il n'est question que de ses relations avec *elle*, qu'il ne nomme pas autrement pour le moment : « 9 décembre. — Chez elle à minuit. Nouveau et cruel désenchantement. Il y avait là Martineau¹ et Arago, avec lesquels elle faisait

1. Auguste Martineau-Deschenez, l'ami de George Sand, appelé quelquefois Benjamin.

des folies qui m'impatientent... Je la quitte irrité et résolu cette fois à en finir.

Le 10. — Seuls à deux heures. Explication acerbe, puis tendre. Elle me reproche mon égoïsme, mon orgueil, et m'accuse de ne pas aimer. Je pleure à ses pieds, puis je m'apaise, et nous causons avec plus de calme et d'intimité... Elle m'avait envoyé ce matin une boîte en palissandre et son portrait.

Le 12. — *Elle* vient dîner chez moi avec l'abbé (Lamennais), mais s'en va après, sans que je l'aie vue seule. Elle a un fond de dureté, et n'a aucun égard pour une tristesse dont elle est la cause. J'appelle l'orgueil à mon aide ; c'est mon seul refuge dans ce grand abandon... Quelle triste nécessité que d'être obligé de détruire l'idole, après l'avoir tant parée et tant adorée...

Le 13. — Chez *elle*, à minuit. Il règne entre nous une assez douce intimité. Mais il y a le ver rongeur au fond de tout. A l'approche du jour, elle a un accès de désespoir affreux. Le scepticisme la ronge...

Le 26. — Tout à coup j'ai une effroyable clairvoyance... Je comprends qu'elle a un rendez-vous ce soir. Je lui fais entendre qu'elle est devinée...

Le 27. — *Elle* me dit qu'elle a vu M [usset] et qu'elle s'est sentie tout à fait guérie. Voilà ce que deviennent les passions. Elle avait à arranger quelque chose pour ses lettres, et tout s'est borné à une conversation, où elle a été frappée de son étroitesse d'esprit...

Le 29. — Journée d'aigreur et de picoterie. *Elle* est taquine, moi dur, et la soirée se passe mal, moi irrité sourdement de l'espèce de genre qu'elle veut prendre avec moi ; elle froide et muette. *Elle* se met à son drame¹ et je la quitte sans même l'embrasser... Ces contacts de M [usset], fausse position, me sont odieux.

Le 30. — Au Jardin des Plantes avec *elle*. Souvenir d'une matinée de printemps passée au même lieu avec *elle*. Alors... mais aujourd'hui ! J'en ai le cœur tout serré et les larmes m'en viennent aux yeux. Mais je ne lui dis rien ; toute intimité est bannie entre nous. Nuit de silence et d'irritation. Elle se met à écrire une lettre

1. *Une conspiration à Florence*, drame longtemps inédit, trouvé dans les papiers de Marie Dorval après la mort de l'actrice.

suspecte, et je me retire sans rien lui dire, dans un état affreux. Jamais je n'ai tant souffert.

Le 31. — *Elle* développe avec moi un affreux caractère ; je ne la vois presque pas... *Elle* est d'une froideur et d'une dureté qui m'inspirent des accès de haine, dont je ne suis pas toujours maître. Je la quitte aussi froidement qu'hier. Quel mécompte ! Quelle fin d'année !

Le 1^{er} janvier 1837. — Quel commencement d'année ! Je suis amèrement triste. *Elle* est toujours d'une humeur inégale et déplaisante... je m'aperçois tous les jours davantage qu'elle a un mauvais caractère. C'est ce que je lui dis en allant à l'Opéra. *Elle* me fait le même reproche.

Le 3. — Effroyable querelle. *Elle* me reproche d'avoir une corde grossière dans l'âme, moi, de prendre les amis à l'essai. Je lui reproche de n'avoir pas d'entrailles, elle, que je n'ai que de la vanité et que je n'aime pas. Elle me dit que c'est à moi qu'elle avait sacrifié M [ichel de Bourges] et qu'elle va lui immoler maintenant tous ses amis. J'étais irrité et je ménageais peu mes paroles. Tout à coup, elle me quitte et va s'enfermer dans sa chambre ; elle est offensée profondément. J'ai un retour auprès d'elle ; mais elle me repousse et va se coucher près de Maurice, sans nous être réconciliés. J'étais affreusement triste et me couche moi-même sur la colère...

Le 4. — Nuit déplorable. Réveil affreux. A peine levé, je vais chez elle ; je dis que je me repens de ma brutalité et lui demande sa main, qu'elle ne me donne pas de bon cœur, et que je ne prends pas. Journée triste et silencieuse, sans nous parler et presque sans nous voir. Soirée chez Viardot ¹. Je ne *lui* parle pas ; elle-même est triste. Elle prend des airs ridicules... Nous ne rentrons qu'à trois heures. En la quittant, je lui demande sa main ; je la baise à genoux en me déclarant insolent et ingrat.

Le 6. — *Elle* est froide, et moi triste. Son impatience de partir est visible.

Le 7. — Elle part à neuf heures avec Maurice. Adieux furtifs et froids. »

Fier, vif, exigeant, prêt à juger sa maîtresse alors même qu'il l'aimait éperdument, Didier n'était pas homme à faire le bonheur de

1. Louis Viardot. Littérateur et critique d'art (1800-1883). Il voyagea en Espagne et publia plusieurs traductions de l'espagnol.

George Sand. Toutes les aventures amoureuses de celle-ci finirent mal pour l'un ou pour l'autre des amants et, cette fois c'est évidemment le héros qui en souffre le plus. Il est trop romanesque et il a le caractère trop élevé pour l'accepter telle qu'elle est.

Pourtant elle a dû l'aimer quelque temps, et pendant ce même mois de décembre 1836, si orageux, on vient de le voir, George Sand s'occupait encore de lui auprès de Buloz, qui note : « Il faut prendre Didier comme rédacteur et lui avancer de l'argent ou sinon..... ».

Le fait est qu'elle avait écrit à Buloz ¹ : « C'est moi, mon cher Buloz, qui vous ai recommandé Charles Didier, et qui l'ai fait pour ainsi dire, entrer dans la sublime *Revue* où M. de la Carne ² fait de la si belle et si profonde politique, à preuve que personne ne coupe les feuilles au bout desquelles on lit son nom. Je croyais Charles Didier très capable de faire les meilleurs articles, et je crois que le public est de mon avis... Si, après l'explication que je vais lui demander, il croit devoir se retirer de votre journal, je m'en retirerai également, à la grande joie de vos amis, et à ma grande satisfaction et à mon grand profit ³ ».

Elle voulait l'aider, elle voulait sans doute l'aimer, l'aimait même pendant quelque temps, mais ce n'était pas ainsi que lui comprenait l'amour. Après son retour à Nohant, Didier nereçoit plus de nouvelles d'elle, pas le moindre signe de vie, des semaines durant. Il trouve sa seule consolation dans des visites à Marie d'Agoult, avec laquelle il a de longues conversations sur George Sand. Mais, au mois de février, « Arabella » part à son tour pour Nohant. Désormais leurs voies divergent de plus en plus., rien ne les rattache plus, sinon la présence de George Sand dans la rédaction du *Monde*, dont Lamennais a pris la direction le 5 février, avec Didier comme collaborateur ⁴.

Mais George Sand obsède toujours ses pensées. Il lit les *Illusions perdues* de Balzac, « qui ne sont que l'histoire déguisée de G [eorge Sand] avec Sandeau. C'est une perfidie et une lâche inconvenance ;

1. *La Revue des Deux Mondes et la Comédie française*, p. 105.

2. Madame Sand nomme ainsi avec mépris le comte Louis de Carné, de l'Académie française, qui donna beaucoup d'articles de politique contemporaine et d'histoire à la *Revue des Deux Mondes*, la plupart entre 1835 et 1843.

3. Cependant aucun article de Didier n'a paru en 1837 et un seul, le dernier de la série sur le Maroc, commencée en 1836, a été publié en 1838, le 1^{er} février. Il ne collaborera plus à la *Revue des Deux Mondes* avant le 15 septembre 1842.

4. Voir chapitre IV.

mais il y a des traits de caractère malheureusement trop bien saisis ». George Sand, elle, s'intéresse de moins en moins au *Monde*, et ce dernier lien se brise à son tour. Cependant Madame d'Agoult rentre passer le mois de mai à Paris. Didier dîne souvent en tête à tête avec elle : « Elle me plaît plus que Liszt. C'est une noble créature, et bien malheureuse. Liszt part avec elle. (Ils vont partir le 6 mai pour l'Italie, en passant par Nohant). Je comprends mal leurs rapports. Je crois qu'on joue la comédie et qu'on en est aux dernières étincelles. C'est égal, ils sont bien heureux de s'envoler vers l'Italie ! Que ne puis-je, comme eux, sortir des boues de Paris » ¹ !

Douée d'un charme extraordinaire et sachant plaire aux hommes, la comtesse avait gagné la sympathie de Didier. L'opinion de celui-ci devait bientôt changer, mais il faut constater que Madame d'Agoult, presque toujours représentée comme fausse et méchante, avait dû parler de lui de façon à émouvoir M^{me} Sand. En tout cas, après sa visite à Nohant, il reçoit le 17 mai, une lettre inattendue de George : « M'offrant Nohant si je quitte Paris, et m'assurant de la tendresse infinie qu'elle a pour moi au fond de l'âme. Ce mot me désarme... Je lui écris une lettre de retour et de tendresse ».

Il ne pense plus qu'à elle. Encore une fois plein d'espoir, il se précipite vers le dénouement. Quand, le premier juin, George Sand lui envoie de nouveau une lettre tendre et affectueuse, il note dans le journal « Je me sens invinciblement rappelé vers elle. La solitude du cœur est affreuse ». Il se décide enfin à partir pour Nohant, où il arrive le 15 juin, à 7 heures : « Je trouve tout le monde à table. Accueil embarrassé de G [eorge Sand]. Elle ne m'attendait pas aujourd'hui. Elle ne se lève pas pour me recevoir, cependant elle m'embrasse affectueusement. Elle évite, visiblement, de se trouver seule avec moi, et joue la légèreté et la gaieté. J'ai un mauvais sentiment au fond du cœur. Je retrouve Liszt et Marie, qui est charmante... [ainsi que] les amis de La Châtre...

Le 16. — L'espèce de froideur d'hier cède à la tendresse. Je la retrouve ce qu'elle était l'an passé. Après dîner, je la trouve dans ma chambre, occupée à l'arranger et y mettant de la grâce et de la sollicitude. Nous y passons quelques doux instants, tandis que tout le monde est ailleurs.

Le 17. — Mauvaise journée. Elle prend ce ton déplaisant et taquin qui m'irritait tant à Paris. Elle est d'une froideur et d'une

1. *Journal*, mai 1837.

réserve qui me contristent. Elle calcule tous ses mouvements avec moi, que nous soyons seuls ou non. Il est visible qu'elle s'est tracée un plan de conduite, qui consiste à éviter le tête à tête et à me tenir éloigné. Ce n'est pas là ce calme que je cherchais.

Le 19. — J'ai commis une énorme faute en venant ici... Elle est pour moi de glace. Non seulement elle ne me dit pas un mot tendre et affectueux, mais elle a affecté une indifférence cruelle et blessante. J'ai une montagne sur le cœur. L'oubli, l'oubli ! Il n'y a plus que cela qui soit bon pour moi.

Le 20. — Je monte à cheval avec Marie. Le hasard me mène au bord de l'Indre, à l'endroit même où je fis avec G. une promenade si charmante. Je revois tout, et je voyage dans le passé.

Le 21. — La nuit nous veillons seuls, mais nous n'échangeons pas une parole. Elle écrit des lettres, une entre autres qu'elle me cache, et que je comprends être adressée à Michel. »

Les jours suivants, Didier parle moins de ses douleurs intimes. Il s'attache à Liszt en le connaissant davantage. Tout le monde va déjeuner en caravane dans un petit bois de la Vallée noire. Didier s'y déplaît, s'ennuie. Les autres sont gais, lui trop triste pour supporter leurs plaisanteries.

Le 27. — «... Elle a un parti pris de me railler sur ce qu'elle appelle ma majesté. Cela m'est odieux, et mon cœur n'est pas assez calme pour prendre tout en riant, surtout de sa part... Un mot me blesse profondément et me contriste encore plus. Son journal s'arrête au 8 ou 10 ; en reprenant elle dit : « Jusqu'au 20, rien ». Or, je suis arrivé le 15. Ainsi tous mes doutes sont levés ; je ne suis plus rien pour elle. Mon nom n'est pas même digne d'être mentionné, et elle écrit vingt pages sur sa fauvette. O artiste ! Cœur mobile et dur ! Ce journal d'ailleurs est plein de Michel, de Liszt et de Marie... J'ai un accès de pleurs et je la quitte désolé !... Sans tout cela, la vie serait assez douce ; on vit en plein air ; on est libre, on oublie le monde et les ennuis de Paris.

Le 30. — Je finirais par me lier tout à fait avec Liszt, si nous restions ensemble. C'est un noble cœur. Il a des ridicules et des travers, mais tout cela n'est qu'à la surface, et il parle de lui, sous ce rapport, avec sincérité. Il a des accès de bonhomie, et je m'attache réellement à lui. Il s'attache à moi, et cela peut devenir une amitié sérieuse.

« Nous veillons tous ensemble, et la conversation est douce et facile. Liszt chante des mélodies de Schubert. Il en est une, *Tu ne m'aimes plus*, qui me jette dans la rêverie et ne fait qu'accroître ma tristesse. Je deviens pensif. Liszt comprend et je n'en suis pas bien aise.

Le 1^{er} juillet. — Je passe presque toute la journée à causer avec Liszt. Il vient chez moi dès le matin, et après dîner nous montons à cheval ensemble. Il me raconte ses relations avec Lamennais, puis celles avec G.

Le 2 juillet. — Longue conversation avec Marie, qui me parle de G. Elle me dit qu'elle lui parlait de moi en juin en termes bien différents d'aujourd'hui et qu'alors elle m'a beaucoup aimé. Elle pense qu'elle est maintenant incapable d'amour et d'amitié et hors d'état d'avoir des affections sereines.

Le 5. — Je me lève sans avoir fermé l'œil. Mon insomnie est pleine de spectres, un vrai cauchemar, qui me conduit jusqu'à la pensée de l'assassinat... J'ai des heures tragiques où je songe à détruire, en la tuant, la cause de tous mes maux...

Didier ne peut supporter plus longtemps ce supplice et part pour quelques jours. Il rentre à Nohant le 14 juillet. Tout le monde y dort encore, — il n'est que dix heures du matin. Il apprend que Rollinat¹, Mallefille et Bocage² sont arrivés. Enfin *Elle* vient : « L'accueil est doux ; elle m'embrasse avec tendresse, et tout le reste de la journée est bon. Mais je ne me fais pas illusion ; elle est occupée de B [ocage]. Cette rivalité avec un comédien me blesse et me dégoûte. Liszt approuve mon départ ». Une fois de plus, Didier constate qu'il a commis une énorme faute en revenant auprès de George Sand. Mais il ne restera pas. Le lendemain matin, il va chez Marie, pour avoir avec elle une longue conversation sur George Sand. M^{me} d'Agoult se montre ici l'amie fausse et méchante qu'elle fut pour la châtelaine de Nohant, en disant à Didier qu'elle la croit près d'entrer dans le monde de la galanterie³. Didier quitte alors Nohant pour la dernière fois. « Je faillis partir sans la voir. Enfin elle m'appelle « : Tu ne pars pas, j'espère ? A l'instant — Tu... ! » La

1. François Rollinat, ami intime de George Sand.

2. Pierre Martinien Tousez, dit Bocage (1791-1863) un, des grands acteurs français de son époque.

3. *Journal*, 15 juillet 1837.

conversation continue ainsi ; un instant elle s'attendrit, elle est près de pleurer ; mais elle ravale ses larmes. Elle me serre dans ses bras, et je baise ses grands yeux secs et impénétrables... Elle m'accompagne à la porte du pavillon, nous nous embrassons encore une fois, et je pars ».

Étrange femme ! Je laisse à quelqu'un qui aura pu pénétrer plus profondément dans l'étude de ce caractère complexe, la tâche d'expliquer sa conduite, et de l'absoudre, s'il le peut, d'avoir joué, avec Charles Didier, une comédie cruelle à ce point.

Il ne la reverra plus qu'une fois avant son retour à Paris, en 1838. Ce sera deux mois après son départ de Nohant ¹ : « A deux heures, j'aperçois tout d'un coup George Sand et Maurice dans la cour. J'ai une vive émotion et mes genoux tremblent sous moi. En entrant, elle remarque ma pâleur. J'ai froid partout et j'ai besoin de quelque temps pour me remettre. Elle m'embrasse. Elle me dit qu'elle doit retourner dans deux jours à Fontainebleau. Elle insiste beaucoup pour me faire croire qu'elle est seule là avec Maurice... ».

C'est la fin. Didier souffrira longtemps encore, mais il ne ressentira plus de vive émotion en la revoyant. Peu à peu la déception et la tristesse se transformeront en haine et en mépris. Toutefois, après cette dernière rencontre, il demeure accablé, profondément malheureux :

« Je ne réussis pas à secouer ma tristesse. Je songe à ma misère, de plus en plus profonde, à mon abandon, qui est complet, à la ruine du parti, qui me ferme toutes les portes, à ma qualité d'étranger, qui me coupe ma carrière politique, à mes dettes, qui se payent lentement ou pas du tout, à ma mère, qui est malade et à qui je ne puis donner du bonheur à la fin de ses jours, à [David] R. [ichard], qui m'oublie par légèreté, à Lamennais, qui est bien tiède, bien personnel, et bien mobile, à George Sand, dont le souvenir m'assiège encore trop souvent, à mes yeux, qui me font souffrir, à mon esprit, qui tourne à l'inaptitude et à l'incapacité, à mon caractère, que tant de douleurs aigrissent, à mon cœur, qui ne peut plus aimer ! » ²

Didier ne reverra plus George Sand pendant plusieurs mois. Elle reste à Nohant. Auprès d'elle se trouve maintenant Mallefille, à la fois le précepteur de ses enfants et son amant. Lui non plus, du reste, ne recevra pas longtemps ses faveurs. Sa rupture avec Michel de Bourges est définitive. Avant son départ pour l'île Majorque, en

1. Le 16 septembre 1837.

2. Fragment du journal. septembre (vers la fin), 1837.

octobre 1838, elle était venue souvent à Paris. Mais elle n'y menait pas la vie d'autrefois auprès de Madame d'Agoult et de Liszt. Elle perdait l'amitié d'Arabella et leurs relations n'étaient plus cordiales. Elle vivait dans l'isolement, ne sortant guère que pour des soirées chez Madame Marliani. Elle aurait pu y rencontrer Didier, qui était très lié avec celle-ci en 1838. L'amitié de Sand pour Richard fut par contre ininterrompue, ce qui devait être bien fâcheux pour son camarade, toujours un peu jaloux, quoiqu'il sût que leurs relations étaient platoniques. Mais l'été Didier avait voyagé en Angleterre, et, avant son départ, il était très préoccupé par ses relations avec Aglaé Hanonnet, qu'il allait épouser, et même plus d'une fois.

On voudrait terminer ici l'histoire des relations de Charles Didier avec George Sand. Quand, en 1848, paraîtra *La Porte d'Ivoire*, Didier y insérera les sonnets qu'il lui avait adressés aux mois d'avril, juin et juillet 1836, et dont un seul vers suffit à résumer les sentiments du triste amant :

« Pensez, pensez à moi. Mon âme est où vous êtes ».

Mais avant qu'il publie ces sonnets, le sort devait les rapprocher encore, au cours de 1839 et de 1840. Ce seront alors deux êtres qui se mépriseront et se diront des injures.

Le 7 mars 1839, Didier note que « G. S. est à Marseille, de retour des îles Baléares, avec Chopin, mourant de la poitrine ». Le lien entre eux désormais sera M^{me} Marliani, et c'est sans doute par elle que Didier apprend la nouvelle. Deux mois plus tard, lors d'une soirée chez Madame Marliani, il rencontre Mallefille, qui accompagne Didier à son logis pour lui raconter ses relations avec George Sand, « qui lui reprochait de l'avoir trop aimée et l'a roué complètement. Il a été plusieurs mois sans voir ce que tout le monde voyait, et enfin la lumière lui a sauté aux yeux... J'entrevois que G. a parlé fort mal de moi ¹ ».

Enfin, en automne, on l'attend à Paris, où elle devra descendre chez M^{me} Marliani. Tout se complique. Madame d'Agoult va arriver en même temps que George Sand. Didier fait une longue visite à Madame Marliani ² et note après qu'il lui parle « franchement touchant G. S., et surtout elle-même dans leurs rapports réciproques, et du rôle de flatteuse qu'elle a pris auprès d'elle, et de mille

1. *Journal*, 1 mai 1839.

2. *Ibidem*, 28 septembre 1839.

choses de ce genre. Je ne lui cache pas la vérité et l'interloque un peu. Pourtant elle ne s'en fâche pas, et nous demeurons de bons amis. G. S. a un drame (*La Haine dans l'amour*) reçu ces jours derniers au Théâtre français sur la recommandation du Ministre de l'Intérieur, Duchâtel, et du grand homme Buloz. Avec ses belles phrases d'indépendance, elle ne néglige aucun moyen de succès... ».

Malgré lui, il attend avec impatience le moment de la revoir. Elle doit venir le soir du 11 octobre, jour où les Didier reçoivent leurs amis chez eux, mais il note dans son journal : « G. S. doit être arrivée ce soir et descend chez M^{me} M¹¹ ». Le lendemain, il y va, et trouve ces dames sur le point de sortir pour aller au Théâtre Français. Le surlendemain Didier, dîne en tête à tête avec son vieux camarade David Richard... Celui-ci parle d'une lettre de George Sand², qui lui offre de l'argent et l'hospitalité. « De là, force éloges. A ce propos, je lui dis ce que je pense de sa conduite d'il y a deux ans contre G. S. et moi. Il en paraît quelque peu interloqué, mais il ne comprend pas ». Didier va toujours aux extrêmes. Il vient de revoir George Sand, perdue pour lui à jamais, et il est assez naturel qu'il ait un accès de jalousie en apprenant les bonnes relations qui continuent, entre *elle* et son ami intime, et qu'il accuse Richard de torts auxquels celui-ci n'a pas même songé.

La vie de Didier se complique du fait de son mariage. Madame Didier fréquente le salon Marliani, voit beaucoup George Sand, laquelle la déteste d'ailleurs³. Cependant elle recherche Aglaé pour la mieux connaître. Madame d'Agoult est arrivée à Paris le 2 novembre. Elle se regarde comme brouillée avec George et n'hésite pas à dire à Didier tout le mal possible de son ancienne amie. Elle lui raconte les amours de Madame Sand avec Bocage, lui apprend qu'en revenant de sa visite en Suisse, elle a eu une aventure de trois jours avec un inconnu, dans une auberge. Puis elle passe à des confidences plus intimes, en révélant à Didier que George Sand dit beaucoup de mal de lui. Ceci dépasse les bornes, estime Didier qui se rend aussitôt

1. Madame Marliani.

2. Lettre, citée par Campaux dans son article sur David Richard, qui la reçut le 14 juin 1839. Elle le prie de venir à Nohant pour y rester aussi longtemps qu'il voudra afin de l'aider dans l'éducation de Maurice. Elle y tient beaucoup, et elle se méfie de son ancien amant. « Il est nécessaire... de tenir ma proposition secrète, écrit-elle, je te prie de ne pas la confier, même à Didier. Il ne lui manquerait pas de belles raisons pour te prouver que cela ne te convient pas ». Richard n'accepta pas cette proposition, mais il ne pouvait pas la tenir secrète.

3. Voir chapitre V.

chez elle pour obtenir une explication : « Je lui reproche avec force de me mettre dans ses tripotages. Elle s'excuse et revient sur le passé, m'accuse de dureté, me prie de l'aller voir avec A [glaé]. En somme elle était humble et attirante ¹ ».

Le lendemain, Lamennais lui raconte qu'il vient de recevoir une lettre de George Sand, » qui le prie d'aller la voir, parce qu'elle a besoin de quelqu'un qui lui parle de haut et qui lui soutienne le cœur ». Didier ajoute : « Tout cela est, ou du moins me semble, de la comédie. La confiance une fois envolée ne revient plus. Mais il est visible qu'elle se trouve désertée et qu'elle sent son abandon ² ».

Une huitaine de jours plus tard (le 5 décembre), a lieu cette seconde cérémonie de mariage, à Paris, de Charles Didier et d'Aglaé, mariage civil exigé par le grand'père Gendarme ³. Ils n'ont quitté la mairie qu'à midi : « Je conduis A [glaé] chez G. S. et l'y vais chercher après une heure et demie. La visite s'est bien passée et l'on sera à l'avenir dans de bons termes les uns vis à vis des autres ». Quel optimisme de sa part ! Lui qui n'a plus la moindre confiance en George Sand, il compte cependant rester en « bons termes » avec elle. Très vite pourtant, il se méfie des relations de George Sand avec sa femme. Le 28 décembre Aglaé, devait dîner et passer la soirée chez Madame Simonis ⁴, tandis que Didier dînait avec des camarades. En rentrant à la maison, il apprend qu'au lieu de cela, Aglaé a dîné chez Madame Marliani avec George Sand. « J'en suis peu content, et je ne la vois plus aller avec plaisir ». Le 25 mars, on lui raconte « les sales cancans de toute espèce faits sur moi dans le nid de la rue Grange Batelière par toutes ces femelles, George Sand en tête. Cette créature est la fausseté même ; il n'a pas dépendu d'elle que mon mariage ne manquât dans le temps, et depuis cela n'a fait que croître et embellir. Ma ligne de conduite est fort nette maintenant, et je vais me mettre à mon aise ».

Enfin il ne sera plus guère question d'elle dans la vie de Didier. George Sand passe encore les premiers mois de l'année suivante à Paris, avant de faire à Nohant une retraite à peu près définitive.

1. *Journal*, 27 novembre 1839.

2. *Ibidem*, 28 novembre 1839.

3. Voir chapitre V.

4. Femme du sculpteur belge. Elle était grande amie de Madame Didier, qui allait souvent la voir dans son appartement de la rue Taitbout. Didier dit d'elle : « C'est une étrange femme. Horreur du monde, humeur sauvage, droiture naturelle, exaltée, toutefois il y a du mystère là-dedans. Ses poupées, au milieu desquelles elle me reçoit, me préoccupent beaucoup ». *Journal*, 1841.

Ils sont en froid dès le commencement de l'année. Didier parle de moins en moins d'elle — toujours avec méfiance, même avec haine. Le 14 janvier 1840, il note : « On dit que G. S. est grosse, — de qui ?... » Il est de plus en plus brouillé avec « la Marliani ». Au mois d'avril, on lui reparle des propos tenus par « George Sand, la Marliani et toute cette bande dans sa caverne. Je commence à en avoir ma suffisance, et je songe à quelque éclatante vengeance. Mais je veux la mûrir, afin de ne pas manquer mon coup ¹ ».

Mais de cette vengeance, il ne reparle plus, et il ne reverra plus Sand. Avant la première représentation de sa pièce *Cosima*, le 29 avril 1840, elle mande à Aglaé qu'elle lui enverra une loge pour elle et Geoffroy Saint-Hilaire, ainsi que des stalles pour Didier, mais celui-ci croit « qu'il n'y faut pas compter ». Et il ajoute : « Aux termes où nous en sommes, il me convient de lui renvoyer ses places; c'est le moyen de fixer bien nettement la position ² ». Il ne se trompe pas ; le jour de la représentation, on dépose chez lui deux places de loges, mais adressées à David Richard, qui accompagne Aglaé. Rien pour Didier, qui reste chez lui à travailler. Sa femme et son ami rentrent à minuit et lui racontent le fiasco complet de la pièce. « Je ne pourrais pas dire que cela me fasse de la peine... J'ai été triste un instant ».

Il n'est plus question de George Sand que très rarement dans le journal. Quelques brèves mentions encore, puis c'est le silence. Mais Didier gardera l'habitude de lire ses romans dès qu'ils paraîtront, et il lui arrivera de les admirer fort. Il écrit par exemple, « Soirée à me faire lire par A [glaé]. *La mare au diable* de George Sand. Une véritable idylle ». Il note encore, mais très rarement, des conversations qui la concernent. Enfin, Didier parle d'elle pour la dernière fois le 12 janvier 1849, après un dîner chez Boissy, où il a rencontré Planet, « l'ami de Madame Sand, de laquelle nous parlons ensemble ». Désormais elle est pour lui *Madame Sand*, qu'il ne voit plus, mais dont il parle sans mépris et sans haine. Il fait publier les sonnets qu'il lui avait adressés en 1836 ³. Le souvenir des doux moments de leur liaison et de ses cinq jours de bonheur doit lui être de plus en plus précieux. Le temps a effacé la souffrance et la déception, et aucune autre femme n'a jamais eu pareille place dans son cœur.

1. *Journal*, 13 avril 1840.

2. *Ibidem*, 27 avril 1840.

3. *La porte d'Ivoire*, Paris 1848. Sonnets écrits en avril, juin, juillet 1836.

Quant à George Sand, elle lui consacre, dans *l'Histoire de ma vie*¹, de belles pages, où, tout en regrettant la perte de son amitié, elle fait l'éloge de l'homme et de son « génie » :

« Un autre caractère mélancolique, un autre esprit éminent était Charles Didier. Il fut un de mes meilleurs amis, et nous nous sommes refroidis, séparés, perdus de vue. Je ne sais comment il parle de moi aujourd'hui ; je sais seulement que je peux parler de lui à ma guise.

» Je ne dirai pas comme Montesquieu : « Ne nous croyez pas quand nous parlons l'un de l'autre ». Je me sens plus forte que cela à cette heure où je résume ma vie avec le même calme et le même esprit de justice que si j'étais, avec la pleine possession de ma lucidité, *in articulo mortis*.

« Je regarde donc le passé et j'y vois entre Didier et moi quelques mois de dissentiment et quelques mois de ressentiment. Puis, pour ma part, de longues années de cet oubli qui est ma seule vengeance des chagrins que l'on m'a causés, avec ou sans préméditation. Mais, en deçà de ces malentendus et de ce parti pris, je vois cinq ou six années d'une amitié pure et parfaite. Je relis des lettres d'une admirable sagesse, les conseils d'un vrai dévouement, les consolations d'une intelligence des plus élevées...

« Charles Didier était un homme de génie, non pas sans talent, mais d'un talent très inférieur à son génie. Il se révélait par éclairs, mais je ne sache pas qu'aucun de ses ouvrages ait donné issue complète au large fond d'intelligence qu'il portait en lui-même. Il m'a semblé que son talent n'avait pas progressé après *Rome souterraine*, qui est un fort beau livre.

« Il se sentait impuissant à l'expansion littéraire complète, et il en souffrait mortellement. Sa vie était traversée d'orages intérieurs, contre la réalité desquels son imagination n'était peut-être pas assez vive pour réagir. La gaîté où nous voulions quelquefois l'entraîner et où il se laissait prendre, lui faisait plus de mal que de bien. Il la payait le lendemain, par une inquiétude ou un accablement plus profonds...

« Je l'appelais mon ours, et même mon ours blanc, parce que, avec une figure encore jeune et belle, il avait cette particularité d'une belle chevelure blanchie longtemps avant l'âge. C'était l'image de son âme, dont le fond était encore plein de vie et de force, mais dont je ne sais quelle crise mystérieuse avait déjà paralysé l'effusion.

» Sa manière, brusquement grondeuse, ne fâchait aucun de nous... C'était un homme d'une assez haute valeur pour qu'on pût être fier de l'avoir influencé quelque peu.

« En politique, en religion, en philosophie et en art, il avait des vues toujours droites et quelque fois si belles que, dans ses rares épanchements, on sentait la supériorité de son être voilé à son être révélé.

1. Tome 18. Ch. VI, p. 250 et suite. Charles Didier est dans sa *Galerie de personnes amies* avec Sainte-Beuve, Calamatta, Gustave Planche et Emmanuel Arago.

« Dans la pratique de la vie, il était de bon conseil, bien que son premier mouvement fût empreint d'une trop grande méfiance des hommes, des choses et de Dieu même.

« C'était un esprit préoccupé, autant que le mien alors, de la recherche des idées sociales et religieuses. J'ignore absolument quelle conclusion il a trouvée. J'ignore même s'il a publié récemment quelque ouvrage. »

L'on reproche à George Sand, avec raison d'ailleurs, d'avoir beaucoup romancé l'*Histoire de ma vie*. Après avoir étudié de près la vie et l'œuvre de son « ours blanc », l'on est en état d'apprécier la clairvoyance et l'exactitude de cette analyse de son caractère.

Comme Charles Didier lui-même l'avait prévu avant leur liaison, il était destiné à en souffrir, tant à cause de son propre caractère que de celui de George Sand. Mais peut-être, malgré tout, du fond de sa solitude de Nohant, répondit-elle, plus qu'il ne l'a cru lui-même, à l'émouvant appel d'un de ses sonnets d'amour :

« Pensez, pensez à moi, mon âme est où vous êtes ».

CHAPITRE IV

LA GRANDE DÉCEPTION DE CHARLES DIDIER SON « MAUVAIS GÉNIE » : LAMENNAIS

I. Lamennais avant 1832. — Premières relations. — Didier à la Chênaie. — La grande amitié. — *Le Monde*. — Premiers malentendus. — Les amis inséparables. — L'intervention d'Aglaé. — Le caractère de Lamennais se transforme. — Procès et condamnation. — Sainte-Pélagie. — La rupture se prépare.

II. « Le Père des contradictions ». — Mépris. — Dernier rapprochement. — La rupture. — « Mauvais prêtre, mauvais frère, mauvais ami ». — « La haine à mort ».

I

D'étranges amitiés se nouent dans la vie des hommes, et l'on cherche souvent à s'expliquer ce qui attire les êtres les uns vers les autres. Lorsqu'il s'agit d'un maître de la pensée aussi illustre que Félicité de Lamennais, il est d'autant plus passionnant de regarder de près ses relations intimes.

Lamennais était l'aîné de Charles Didier de vingt-trois ans¹ et il avait vécu des années bien difficiles avant de rencontrer, en 1832, le jeune Genevois. Après une adolescence orageuse, ce petit Breton chétif, maigre et laid, avait fait ses études de séminariste, et il fut ordonné prêtre à l'âge de vingt-six ans. Comme on le sait, il a d'abord attiré l'attention sur lui par son *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, qui eut un grand succès, et des disciples se groupèrent plus tard à la Chênaie autour de l'auteur. Mais une transformation s'opérait dans son esprit, et Lamennais devenait de plus en plus un polémiste, préoccupé avant tout des relations de l'Église et de l'État. Après la Révolution de 1830, il fonda l'*Avenir*, qui parut le 15 octobre, et dans lequel il cherchait à formuler les principes de la liberté religieuse et du catholicisme libéral. Attaqué par une partie du clergé, le journal cessa de paraître au mois de novembre 1831, et Lamennais partit lui-même pour Rome afin d'exposer ses idées au

1. Il naquit à Saint-Malo en 1782.

Saint Siègè. Il quitta la Ville éternelle au mois de juillet, sans avoir de réponse, pour retourner à Paris. S'arrêtant en cours de route à Munich, il prit connaissance de l'encyclique *Mirari vos*, datée du 15 août (1832), qui condamnait les doctrines de l'*Avenir*, sans même le nommer.

Alors commence une époque fort troublée de son existence qui n'aura son dénouement que deux ans plus tard, après la publication de *Paroles d'un croyant*, quand s'effectuera la rupture avec l'Église. C'est au lendemain de son retour de Rome que Charles Didier lui fut présenté. Le Genevois ne pouvait manquer d'éveiller la sympathie de Lamennais lorsqu'ils se rencontrèrent. Depuis sa jeunesse Didier se passionnait pour l'étude et la discussion des questions religieuses et morales, aussi bien que sociales et littéraires. D'après Marc Monnier ¹, tout jeune homme, « il avait pensé un instant à se vouer au saint ministère ». Mais ce qui l'amena surtout à abandonner l'idée c'est qu'il ne se sentait pas assez croyant. Toute sa vie cependant, il estima que le seul espoir de bonheur et de tranquillité réside en Dieu, et il ne cessa de poursuivre une vérité qui lui échappait. Lui qui lisait un peu de tout, connaissait déjà sans doute les écrits de Lamennais, et sa jeune imagination avait dû en être touchée avant de connaître le philosophe. Il s'était déjà intéressé aux doctrines des Saint-Simoniens, sans jamais d'ailleurs, appartenir à leur religion. Assoiffé de vérité, ayant subi depuis deux ans l'influence du romantisme et des autres courants de la pensée française de l'époque, ce jeune homme d'une vive et robuste intelligence, avait en lui tout ce qu'il fallait pour qu'une sympathie réciproque liât bientôt ces deux esprits. D'ailleurs on pourrait dire de Charles Didier, comme on l'a dit de David Richard ², qu'il partageait avec Lamennais le sentiment de la nature et la « passion de la justice ». Républicain ardent, né pauvre, Charles croyait de plus en plus que les classes populaires et les déshérités ne connaîtraient le bonheur que sous cette démocratie qu'il rêvait de voir devenir universelle.

Lamennais s'était habitué à s'entourer d'admirateurs et de disciples dont il perdit la plupart, à la suite de ses démêlés avec l'Église, sans cesser d'en recruter d'autres. Il avait un constant besoin d'amitiés intimes, et, dans les nouvelles relations qu'il noua

1. *Genève et ses poètes*, p. 338.

2. Voir Campaux. Article cité.

avec ses jeunes amis, Didier, Richard, et un peu plus tard Liszt ¹, il mettait évidemment un peu d'exaltation. Le grand philosophe était fort exigeant d'ailleurs dans ses affections. Il trouva en Didier un homme qui allait « toujours aux extrêmes » et qui, poussé par son admiration pour le maître, se montre prêt à se dévouer presque exclusivement à lui jusqu'au moment où il commença à le juger et leur s rapports se relâchèrent.

C'est par l'intermédiaire de Louis de Potter que Charles Didier fit connaissance avec Lamennais. Nous avons vu que Victor Hugo, en cherchant à aider le jeune Genevois à s'orienter dès son arrivée à Paris, avait promis de parler de lui à Lamennais. Ceci n'aboutit à rien, pas même à une rencontre ². Didier connaissait déjà depuis plusieurs mois le patriote belge et il ne tarda pas à l'admirer autant pour ses qualités intellectuelles que pour le rôle qu'il avait joué en préparant la Révolution belge. Le 24 septembre 1832, Didier note dans son journal : « Chez de Potter, pour faire connaissance avec Lamennais. A table entre lui et le sculpteur David, ce dernier un peu vulgaire, sans idées. Je cause avec Lamennais toute la soirée. Je lui expose mes doutes sur le Christianisme, mais il ne veut pas entendre parler de sa transformation. Il croit à la séparation de l'Église et de l'État... Il parle de l'Univers et de Dieu comme de deux faits... Il m'invite à venir en Bretagne, où il va demain. » Cette longue conversation avec Lamennais l'attira vers lui, et Lamennais, de son côté, trouva Didier assez sympathique pour l'inviter à la Chênaie. Mais le jeune écrivain venait de commencer *Rome Souveraine* ³, et ce ne fut que plus d'une année plus tard qu'ayant terminé ce livre, il trouva le temps de faire visite à son nouvel ami.

Le 15 octobre 1833, il écrit dans son journal : « Je passe huit jours dans la solitude de la Chênaie à philosopher avec Lamennais. Promenades — tristesse du lieu — Étang... Son grand ouvrage est assez avancé. Il m'en lit beaucoup ». Son grand ouvrage ce sont *Les Paroles d'un croyant*, qui devaient paraître le 30 avril 1834 et

1. « Très vive à son origine, l'affection du grand écrivain pour le grand virtuose ne fut pas très durable » Boutard, *Lamennais*, T. III, p. 101.

2. Victor Hugo était cependant en bons termes avec l'abbé à cette époque. Fontenay nota dans son journal, le 5 octobre 1831 : « Victor Hugo me présente à l'abbé Lamennais et à l'abbé Lacordaire. L'abbé de Lamennais, vieux, brisé, jaune, passion brûlée éteinte ». Rien n'inspirait ce jeune romantique à devenir un disciple de l'auteur des *Paroles*.

3. Le 18 septembre 1832.

faire sensation non seulement en France, mais partout en Europe.

Pendant le séjour de Charles Didier en Bretagne, Lamennais écrit à Montalembert, sous la date du 19 octobre 1833 : ¹

« J'ai en ce moment M. Didier (de la *Revue encyclopédique*), qui me paraît un fort bon jeune homme, comme tant d'autres sans croyances fixes. Il va publier sous forme de roman un ouvrage sur l'Italie, en deux volumes ; il l'a parcourue dans toute sa longueur, voyageant à pied pendant quatre ans. J'avait fait à Paris sa connaissance chez M. de Potter. »

Lamennais n'est donc point déçu en connaissant mieux son jeune admirateur. Robert Vallery-Radot écrit dans « *Lamennais ou le prêtre malgré lui* ² », à propos de cette période de la vie du grand penseur : « De nouveaux disciples étaient venus, David Richard, jeune médecin protestant à l'âme candide, Liszt, dont les *Paroles* avaient exalté le romantisme religieux, et cet étrange Didier, prétentieux initié des loges maçonniques, qui avait publié *Rome souterraine*, roman grandiloquent, où l'on voyait, grâce à l'héroïsme des carbonaris, l'Italie se dresser ivre de liberté, contre la ténébreuse tyrannie des princes et du pape. » Il n'est pas tout à fait exact de considérer Didier comme un disciple venu à Lamennais grâce aux *Paroles d'un croyant*. Comme nous l'avons vu, ils se connaissaient et s'estimaient bien avant ce moment là, et quoique Lamennais ait eu beaucoup d'influence sur Didier, on ne peut guère le considérer comme un disciple ³ du philosophe. Quant à David Richard, d'après Roussel et Ingold « c'était chez le réfugié belge de Potter que Didier d'abord, puis Richard rencontrèrent Lamennais. ⁴ » Comme l'on sait, les deux Genevois vécurent ensemble à Paris, jusqu'en 1838, et Richard aussi fut très lié avec Lamennais.

A la suite d'un différend entre les deux amis, au mois d'août 1834, Didier, irrité, voulut briser à jamais avec Richard. Celui-ci partit pour la Chênaie, où il passa quelques jours auprès de Lamennais. A son retour, la réconciliation fut complète, et lorsque, peu de

1. Eugène Forgues « *Lettres inédites de Lamennais à Montalembert*, Paris 1898, p. 207.

2. Paris, Plon, 1931 (p. 353 et 354).

3. L'abbé Boutard voit aussi en Didier un disciple : « A l'égard de Lamennais, il avait pris l'attitude d'un disciple, et par la chaleur avec laquelle il parut embrasser toutes ses idées, il obtint de lui une confiance dont le maître se montra souvent très prodigue. Vol. III, p. 179.

4. Roussel et Ingold *Lamennais et David Richard*, p. 7.

semaines plus tard, Didier décida de faire un long voyage en Espagne, ce fut Richard qui annonça son départ au maître ¹.

Après ce départ, l'abbé, toujours en Bretagne, écrit au jeune médecin, le 6 novembre (1834) : « Je suis, mon cher ami, charmé d'apprendre que vous continuerez de demeurer avec Didier : votre séparation me peinait. Il est triste d'être seul, et plus triste de se trouver seul après avoir été deux... Le voyage que Didier vient d'entreprendre me paraît assez agréable en soi et peut être très utile. ² »

Il est évident que le voyageur n'écrivit pas souvent à la Chênaie pendant son séjour en Espagne, mais Lamennais pensa souvent à lui, et, dans ses lettres à Richard, il demande de ses nouvelles : « Comment se porte-t-il ? Quand revient-il ? Est-il content de son voyage ? Ne manquez pas, mon cher, de me rappeler à son souvenir en lui écrivant, car vous lui écrivez, je pense. ³ »

Il y a un grand contraste entre les relations de Lamennais avec Didier et celles qu'il eut avec Richard. Ce dernier l'intéressait moins, mais son caractère intime était tel que l'ancien abbé trouva chez lui une sympathie et une bonté qui l'attachèrent d'une façon toute particulière. L'esprit et les idées de l'ancien abbé avaient suscité l'admiration de Didier, mais il n'était pas capable d'une véritable affection pour lui. Richard plus doux, moins prêt à juger les autres, beaucoup moins égoïste que son camarade, sut garder l'amitié et l'estime du grand philosophe jusqu'à l'heure de sa mort.

A son retour d'Espagne en 1835, Didier trouva Lamennais établi à Paris, et ils prirent l'habitude de se voir presque chaque jour. Le 1^{er} juillet, Didier note dans son journal : « Chez Lamennais et promenade avec lui. Il est très éloquent et très beau sur la question de la révélation. Je le pousse sur celle de la divinité de Jésus-Christ. Il me dit n'être point encore assez fixé à cet égard. Nous passons trois heures à causer, ou plutôt lui ; j'écoutais. »

Le plus souvent ils étaient seuls pour leurs promenades ; quelquefois d'autres admirateurs du philosophe se joignaient à eux. Lamennais confia à Didier que Montalembert et de Bonald avaient eu sur lui une grande influence, mais qu'il n'avait gardé aucune de

1. Ibidem, lettre du 28 octobre 1834 de Richard à Lamennais.

2. Campaux. *David Richard d'après des lettres inédites. (Annales de l'Est, 1887, Tome I, p. 146).*

3. Ibidem. Lettre du 23 janvier 1836.

leurs idées. « Au reste, ajouta-t-il naïvement, s'il fallait rectifier toutes mes erreurs, je devrais écrire autant que j'ai écrit. ¹ »

Dans ce qui subsiste du journal pour cette période, tout est malheureusement très abrégé ; mais en prenant, par exemple, quelques notes du mois d'août, on se rend compte de leur grande intimité et du caractère de leurs entretiens :

le 7 : « Lamennais ce soir était inspiré de l'esprit de Dieu. »

le 8 : Chez Lamennais, révolutionnaire ce soir... »

le 9 : « Avec Lamennais, longue promenade sur le Boulevard... »

le 10 : « Promenade accoutumée avec Lamennais, qui me lit quelques pensées profondes, intimes, amères... »

le 12 : « Promenade accoutumée avec Lamennais, qui est éloquent. »

le 17 : « Chez Lamennais, qui me raconte sa pauvreté ; elle est telle qu'il doit vivre pour trente sous par jour. »

le 20 : « Longue visite à Lamennais ; il me dit que la seule chose qui ne lui donne aucune peine à faire, c'est la polémique ; elle est chez lui instinctive. »

Ces courtes phrases précisent quelques traits essentiels du Lamennais intime à ce moment de sa vie. Brouillé avec son frère l'abbé Jean, établi à Paris avec peu de ressources, il fut bientôt dans une situation fort précaire.

C'est à l'automne de 1836 que Liszt et Madame d'Agoult s'installèrent à Paris, rue Laffitte, à l'*Hôtel de France*, où ils furent bientôt rejoints par George Sand. Liszt avait déjà été attiré vers Lamennais, qu'il connaissait depuis quelques temps, et qu'il avait emmené chez George Sand, plusieurs mois auparavant. Didier, maintenant très lié avec le musicien, tâcha tout naturellement d'introduire Lamennais dans ce cercle d'intimes de l'*Hôtel de France*. Le penseur se trouva de la sorte mêlé à un milieu qui lui convenait assez peu. Le 19 novembre, nous voyons dans le journal : « Dîner chez Marie [d'Agoult] avec Lamennais, d'Eckstein, Madame Marliani, etc. » George Sand était, bien entendu, de la partie.

M^{me} Marliani avait, elle aussi, cherché à faire la connaissance de l'auteur des *Paroles*. Ayant demandé une lettre d'introduction à George Sand, celle-ci lui avait répondu, le 28 juin 1836 : « J'ai écrit pour vous satisfaire, non pas à l'Abbé, il nous a trop positivement défendu à tous de jamais lui adresser qui que ce soit..., mais à mon ami Didier, qui se chargera de vous faire faire connaissance

1. *Journal*, 28 juillet 1836.

avec lui d'une manière plus affectueuse et plus intime, en vous donnant rendez-vous quelque jour rue du Regard... où il passe une partie de ses journées.¹ »

Lamennais était venu à Paris avec l'intention bien arrêtée de fonder un nouveau journal. Carrel étant mort tragiquement, on lui proposa *le National*, mais à des conditions inacceptables. Une proposition faite quelques mois plus tard par le propriétaire du *Monde* lui sembla meilleure, et, au commencement du mois de février 1837, Lamennais prit la direction de ce journal. Il ne fut pas très difficile de l'amener à diriger ce quotidien, récemment fondé par un financier qui ne cherchait qu'à en tirer profit et qui tablait sur la renommée de Lamennais pour ressusciter cette feuille languissante. Le nouveau directeur avait le droit de choisir le personnel de la rédaction et d'imposer sa politique au journal. Le premier qu'il choisit comme collaborateur fut son inséparable Didier², et c'est peut-être grâce à son influence que Lamennais prit Madame Sand comme collaboratrice³. Liszt aussi se joignit à eux, et parmi les autres rédacteurs on trouve Henri Martin et Fortoul, lequel était de la maison avant l'arrivée de Lamennais⁴.

Au commencement tout alla bien. Comme le propriétaire l'avait prévu, le public attendait les articles de Lamennais, et, pendant quelques jours, la vente du *Monde* allait croissant. Mais cela dura

1. Citée par l'Abbé Boutard, volume III, p. 179.

2. Lamennais écrit à son vieil ami Marion, le 5 février 1837 :

« J'entrerais le 10 en fonctions. Didier y vient avec moi, sans quoi je n'y serais pas entré ».

3. Le 4 mai 1837, Lamennais écrit :

« J'autorise M. Didier à me représenter et à agir pour moi avec toute l'autorité qui peut m'appartenir tant à la rédaction qu'à l'imprimerie du journal *Le Monde* (signé) Le Rédacteur en chef
Lamennais.

Et à Didier il expédia ce mot sans date :

« A nous maintenant de nous préparer pour commencer le 10 la rude tâche que nous avons acceptée et que la confiance mutuelle et l'amitié nous allégeront à tous, je l'espère... »

Tout à vous, cher
Lamennais.

(Lettres inédites des archives familiales, prêtées par Madame Serment-Monnier, de Genève).

4. Je trouve dans la correspondance de Béranger, Tome II, p. 433, une lettre à M^{me} Cauchois-Lemaire du 17 janvier 1837. « Savez-vous ce que c'est que *Le Monde*, que je reçois, et où j'ai trouvé les deux articles de Fortoul ? ».

Dans le sillage du romantisme

peu. Une quinzaine de jours après avoir pris ses fonctions au journal, Didier marquait déjà du mécontentement : « Ma position est fausse. Tout ce qui est bien est attribué à Lamennais, on reproduit en son nom un tas d'articles qui sont à moi, ma personnalité est écrasée. ¹ »

Ce mécontentement du jeune collaborateur persista et, un mois plus tard, il note : « Lamennais est un homme ambigu aux yeux de l'opinion ; il parle de christianisme dans ses articles, mais sans expliquer ce qu'il entend par là... George Sand est fort refroidie, elle n'a rien envoyé de tout le mois, mais Lamennais est l'homme des illusions. Il voit tout en beau. »

George Sand, en effet, que Béranger ² comme tant d'autres sans doute, avait vu s'associer à Lamennais avec étonnement, sinon avec consternation, ne collabora guère au *Monde* où l'on ne trouve d'elle que quelques articles ; *Ingres et Calamatta*, *Une visite aux catacombes*, et ses *Lettres à Marcie*, écrites en faveur du divorce. Quant à la collaboration de Didier pendant la direction de Lamennais elle se réduit à deux feuilletons, qui ont paru sous sa signature : *Savonarola* et *Machiavel*, qui devaient former une partie de la *Galerie historique des grands hommes d'Italie*. Il y donna sûrement d'autres articles, mais qui ne furent pas signés.

Les affaires du journal allaient de mal en pis. Lamennais devina l'état d'esprit de Didier, auquel il reprochait d'être inquiet et soupçonneux. Chose plus grave encore, le propriétaire s'impatien-tait et il fit part de son mécontentement à Lamennais, en exigeant qu'il congédiât Didier. Le directeur riposta en lui envoyant sa démission dans les termes que voici :

1. Journal du 24 février 1837.

2. Béranger qui, d'après Sainte-Beuve, avait pu prétendre lui aussi à la direction du *Monde*, écrit le 8 février 1837 : « Il veut se mettre à la tête d'un journal, et je crains d'arriver trop tard pour lui éviter cette folie. Il m'a compris relativement à ses rapports avec Liszt et G. Sand. Mais je crains bien que, facile et bon comme il est, il ne tombe de Charybde en Scylla. C'est la meilleure pâte de petit homme qui soit au monde ; mais le voilà sans carte et sans boussole, et rien ne garantit qu'il n'échouera pas au premier écueil. Cet homme avait besoin d'une route toute tracée d'avance... ». (Cité par Sainte-Beuve dans la *Correspondance de F. de la Mennais Nouveaux lundis* Tome XI, p. 364). Et dans une autre lettre à Madame Cauchois-Lemaire, datée du 26 février, Béranger écrit : « Je crains qu'on ait spéculé sur ce brave Lamennais qui finira par être dupe de plus d'une façon. Quelle rage a-t-on de s'associer dans une feuille publique à George Sand ! »

Correspondance de Béranger. Tome III, p. 6.

Paris, 22 mai 1837.

A Monsieur...

« Lorsque vous me proposâtes de remettre entre mes mains la rédaction du journal *Le Monde*, je vous déclarai en présence de M. M., que je n'accepterais qu'à deux conditions ; la première, qu'en ma qualité de rédacteur en chef, je jouirais d'une indépendance absolue, d'une autorité entière ; la deuxième, qu'il me serait justifié que le journal pouvait soutenir au moins deux ans, quel que fût le nombre des abonnés. Vous voulez retirer de mes mains le journal. Tel est le but de la honteuse intrigue ourdie dans l'ombre depuis plus de deux mois... De là, votre étrange demande de me séparer de M. Didier, demande où, de votre part, après ce que je vous ai tant de fois répété, touchant les engagements d'honneur qui nous lient l'un à l'autre irrévocablement, je ne pourrais voir qu'une gratuite insulte, si de vous à moi l'insulte était possible. Vous voulez reprendre le journal ? Et bien je suis, moi aussi disposé à vous le rendre... sitôt que vous aurez satisfait aux conditions suivantes : 1^o le paiement intégral de ce qui m'est dû, ainsi qu'à M. Didier et M^{me} Sand. Il est dû à M^{me} Sand 100 francs pour un article ; à M. Didier 100 francs aussi, sur ses honoraires du mois dernier ; à M. Didier et à moi, nos honoraires du mois courant ¹ ».

Lamennais quitta la direction du *Monde* juste quatre mois après être entré en fonctions.

Sainte-Beuve, à ce propos, assigne un rôle peu flatteur à Didier : « Quand il [Lamennais] fonda le journal le *Monde* avec ce même Charles Didier, George Sand et Liszt, on eut un curieux spectacle ; c'était assurément tous nobles esprits ou talents, pris chacun en soi et individuellement, mais l'alliance, il faut en convenir, était étrange, ce trio surtout de noms marquants, Liszt et Sand, Lamennais en tête faisant la chaîne, avait de quoi renverser. Ce pas-de-trois dansé en public de l'air le plus sérieux avait du bouffon. Charles Didier, roide et guindé, flatté du rôle, s'était fait en ce temps-là son cornac et introducteur d'office dans ce monde nouveau où il se lançait ; on ne les voyait plus l'un sans l'autre. Lamennais certes aurait pu trouver pis ² ».

Sainte-Beuve d'ailleurs marque quelque mépris sarcastique pour ces relations de Didier et de Lamennais. Il avait écrit auparavant : « Il faut à M. de la Mennais pour auditeur et familier, ou des niais qui votent du bonnet (comme de Potter) ou des jeunes gens qui peu-

1. *Correspondance de Lamennais*. Volume II, p. 459, lettre 528.

2. *Nouveaux lundis*. Tome XI, p. 354.

vent être savants spéciaux sur un point (comme Baré et la Provostaye), mais, simples et neufs sur le reste, ou des esprits hauts, raides et peu pénétrants, et flattés dans leur vanité d'une liaison illustre, (comme Didier)...³

Après l'échec du *Monde*, Lamennais, fatigué et déçu, se retira en Bretagne, à Trémigon, chez son beau-frère, puis il s'installa auprès de ses amis, les Clément², dans leur propriété de Sans Souci, en Champagne. Rien ne fut changé aux relations des deux amis, et Didier l'y rejoignit le 30 juillet 1837. Le soir même de son arrivée, il écrit dans son journal : « J'y trouve Lamennais qui s'ennuie, mais je ne puis voir M^{me} Clément, retenue au lit par la fièvre. Elle me paraît avoir conçu pour lui une grande passion, mais il est très fatigué et se repent d'être venu. Nous passons tout le jour à causer, promener, jouer au billard. Il me lit ce qu'il a fait du *Livre du Peuple*, un tiers environ. C'est grand et fort. Je l'engage à écrire un petit ouvrage littéraire dont je lui ai parlé. Ce serait l'aventure d'un moine persécuté, c'est-à-dire sa propre histoire, et tout un côté de lui, — le côté intime, dont on ne sait rien. Il prend goût à cette idée et finira par l'exécuter. Il songe aussi à une prédication, mais cela ne me paraît pas heureux. L'idée d'un nouveau journal est abandonnée ou ajournée, (il) manque des fonds nécessaires. Le pays est affreux, situé entre la Brie et la Champagne pouilleuse. »

Le lendemain, après plusieurs parties de billard, Didier dû partir pour Paris et Lamennais l'accompagna jusqu'à Sézanne. Quand celui-ci rentra à son tour à Paris, il se trouva sous le coup d'une nouvelle catastrophe. « Son libraire Daubré (*sic*) a levé le pied et lui a emporté dans la faillite 20.000 francs² », tout ce que possédait Lamennais, qui, à 55 ans, ne s'était pas remis des épreuves et des fatigues des années précédentes. Déjà faible et souffrant, il se trouva réduit aux emprunts. Rien d'étonnant si Didier le croit « à bout et découragé ».

Les deux amis étaient inséparables. Pendant toute cette période Lamennais travaillait à son *Livre du Peuple*, qui paraîtra en décembre de cette année. Il lut à Didier le chapitre sur la religion, que

1. *Causeries du lundi*. Vol. XI, p. 453.

2. M. Clément, brasseur d'affaires, avait une femme de « faible santé et d'esprit médiocre », qui s'était éprise d'une passion assez étrange pour Lamennais, lequel n'eut pour elle d'autre sentiment qu'une affection sincère. Didier avait déjà connu les Clément à Paris. (D'après l'abbé Boutard, *Lamennais*, Vol. III, p. 201).

3. 5 octobre 1837.

celui-ci jugea « bien ambigu, bien vague, et qui ne décide rien. Ce n'est pas ce qu'on attend de lui ».

A ce moment, M^{me} Didier arriva de Genève voir son fils, et Lamennais vint dîner avec eux. Didier écrit : « Ma mère reste dans sa chambre où Lamennais va la voir. Il me dit en être frappé et la trouve une femme de caractère et de grand sens. Il dit à ma mère qu'entre nous c'est à la vie et à la mort... Quant à lui, il se dispose à aller demeurer aux Champs-Élysées avec M^{me} Clément. Cette cohabitation, fondée sur la flatterie et l'adoration, ne lui convient guère. Elle le remplit de lui-même. Il ne voit plus que lui et perd le sens des choses extérieures, qu'il n'avait déjà pas trop. Il perd quelque chose de son charme et de sa simplicité. »

Ils allèrent souvent dîner chez M^{me} Marliani. « Elle remarque, et c'est vrai, que Lamennais ressemble à Louis XI. » En rentrant après une de ces soirées, Lamennais reparla de ses embarras pécuniaires, qui redoublaient de jour en jour. Il confia à Didier qu'il n'irait point demeurer chez M^{me} Clément, dont la passion l'obsédait et d'où l'ennui le chassait. Il parlait de quitter la France et d'aller aux Indes, faire une éducation qu'on lui proposait « Je combats ces imaginations et l'engage à écrire les *Mémoires d'un moine persécuté*... ¹ ».

Béranger, toujours soucieux du bien-être de son ami, le poussait à s'installer chez les Clément, croyant qu'il trouverait chez eux la tranquillité et le confort. Lamennais vit bien qu'il fallait en finir, et le journal de Didier raconte tout au long ce curieux épisode : « Chez Lamennais, qui me donne à lire la lettre par laquelle, il annonce à M^{me} Clément sa résolution, rejetant sur la faillite de son libraire, qui l'empêche de contribuer pour sa part à la dépense commune. Il doit la lui remettre ce soir. Nous y allons dîner avec Mauguin. Après le dîner, Madame Clément prend Lamennais à part et lui demande le sujet de sa préoccupation. Il lui remet la lettre. Elle sort pour la lire, et, un instant après, on entend des cris affreux. L'on vient appeler M. Clément ; sa femme venait d'avoir une crise nerveuse. Lamennais en dit la cause à Mauguin. Il manque de tact, de sang-froid et de présence d'esprit. M. Clément rentre, et ensuite Madame Clément, toute défaite. Il n'est question de rien, mais elle me prend à part et me demande si je ne suis pour rien dans sa résolution. Elle se plaint qu'il est dur et impitoyable, qu'il a dans le cœur de la cruauté, et que sa raison n'est qu'un prétexte. Lamen-

1. *Journal*, 29 décembre 1837.

nais parti, elle me garde et me répète ce qu'elle m'a dit. Elle se livre tout à fait, malgré la présence de son mari et de son fils... Je monte chez Lamennais ; il se reproche sa facilité, et me dit que j'avais raison et m'avoue que son premier mouvement est toujours l'aveuglement. Certes, j'aurais tout cru plutôt que de croire que je dusse jamais intervenir entre Lamennais et une femme pour une affaire de ce genre¹ ! ».

Les relations intimes entre Didier et Lamennais devaient continuer pendant les premiers mois de 1838, tandis que ce dernier achevait son *Livre du Peuple*. Mais il était alors tout à la fois traqué par ses créanciers et en butte aux tracasseries du gouvernement de Louis-Philippe. Une descente de la police, qui vint fouiller ses papiers, indigna tous ses amis, et Chateaubriand lui offrit l'hospitalité, qu'il refusa d'ailleurs. Lamennais se lia alors davantage avec le grand poète et avec Béranger. La vie et la pensée de Didier étaient de plus en plus accaparées par Aglaé Hannonet, à laquelle il avait présenté Lamennais quelque temps auparavant. Charles et sa future femme partirent pour l'Angleterre et ne revirent Lamennais qu'en automne, à leur rentrée à Paris. Didier n'était plus alors au mieux avec son ami, soit que Lamennais désapprouvât ses relations avec Aglaé, ou que quelque autre malentendu fût survenu entre eux. Souffrant de nouveau de l'œil, il apprit finalement qu'il devait subir une opération au commencement de 1839. Plutôt que de l'annoncer à tout le monde, il prétexta simplement un nouveau voyage en Angleterre et fit des visites d'adieux « même à Lamennais, qui lui, ne part plus et va s'installer dans un hôtel garni. Il ne me confie point l'affaire qui a changé ses résolutions et moi, en revanche, je le traite comme tout le monde² ».

Les relations ne s'étaient pas encore relâchées, car pendant la longue convalescence qui suivit l'opération, l'auteur du *Livre du Peuple* fit de fréquentes visites à Didier. C'était un Lamennais « froid et misanthrope » que retrouvait le malade, mais Didier lui était cependant toujours dévoué, et il lui proposa d'assister à la bénédiction de son mariage, qui devait avoir lieu à l'église protestante (27 mars 1839). Lamennais refusa, de peur de se compromettre : « le prêtre est trop prêtre³ ».

1. 30 décembre, 1837.

2. 2 janvier, 1839.

3. Au mariage civil exigé plus tard par le grand-père d'Aglaé, Lamennais fut témoin.

Le mariage ne rompit pas leur intimité, et Lamennais vint fréquemment dîner avec le nouveau ménage, quelquefois en compagnie de David Richard ou d'autres convives — le plus souvent tout seul. Lamennais se montrait d'humeur de plus en plus variable. Le 14 mai, Didier note : « Visite de Lamennais, toujours tranquille, quoiqu'il ait été question de l'arrêter, à ce que l'on dit. » Un mois plus tard, c'est un « Lamennais fort sombre, fort mécontent et fort peu aimable » qui vient le voir. La question du logement restait difficile à résoudre pour lui, et les deux amis tâchèrent de découvrir un appartement convenable. L'ancien abbé ne se trouvant plus dans une situation de fortune aussi précaire que précédemment, il put sans trop de peine arrêter son choix sur un logement confortable au Boulevard des Italiens.

Le 11 septembre, Didier lui fit une longue visite à son nouveau domicile, et Lamennais lui donna lecture de sa critique des architectures antiques. La lecture terminée, ils abordèrent d'autres sujets, et le vieux philosophe se montra plus morose, plus jaloux, plus déplaisant que jamais ; il est jaloux de Leroux au point qu'il ne veut pas en entendre parler ¹ ».

Cependant Lamennais consentit à sortir un peu et il fréquenta surtout le salon de Madame Marliani ; un soir, ils dînèrent chez elle avec Vitrolles : « Lamennais devient galant pour les femmes, il y avait là une Madame Segovia, Espagnole, qui lui plaît beaucoup ² ». Bref, moment de répit, où il échappe à ses préoccupations et à sa tristesse habituelle. Le lendemain, il invite Fortoul et Didier au restaurant *Le Doyen*, aux Champs Élysées. Il y avait dîné avec son père, à l'âge de 15 ans, et il désirait « rafraîchir ses souvenirs avec les côtelettes de porc à la sauce Robert — Nous allons de là prendre le café chez *Tortoni* ».

Les anciennes amies, George Sand et la Comtesse d'Agoult, avec qui Lamennais se trouvait lié depuis deux ans, arrivèrent à Paris sur ces entrefaites. Le malheureux homme se trouva bientôt

1. Didier note dans son journal le 21 février 1841 : « Visite à Lamennais, où Fortoul. Il a trouvé tout le livre de Leroux, *Humanité*, dans les *Nuits parisiennes* de Restif de la Bretonne. Il me montre des passages identiques et prépare là-dessus un article qui sera piquant. En revenant, je rencontre le dit Leroux au Luxembourg et je profite de la rencontre pour lui dire, une heure durant, tout ce que je pense de ses tripotages. Je le traite durement ».

2. *Journal*, 1 octobre 1839. A cette époque le philosophe a l'air de se plaire dans le monde au point d'étonner Didier. « Lamennais a dîné avec la Dorval chez Madame Marliani, nota-t-il un soir en ajoutant, quel homme ! »

impliqué dans leurs picoteries féminines, et il ne réussit qu'à compliquer encore leurs relations. Didier, très fâché de toutes ces histoires où il était toujours pour quelque chose, estimait que son ami « joue en tout cela un assez sot personnage... Cet homme de vertige ne saura donc jamais se conduire ? » Les relations entre Lamennais et M^{me} d'Agoult devaient cependant se poursuivre, tandis qu'il cessera bientôt de voir George Sand.

Après une longue soirée passée auprès de Lamennais, Didier écrit dans son journal : « Il m'étonne toujours par son savoir. Il me raconte en détail ses démêlés avec la Cour de Rome par l'entremise de M. de Quélen¹, qui alla chez lui cinq ou six fois, quoique, selon l'étiquette, l'Archevêque de Paris, non plus que le Chancelier, ne fasse de visites. On lui insinua qu'il serait nommé cardinal de Rome s'il se soumettait, et on y revint à plusieurs reprises. « Croyez, lui dit l'Archevêque, à peu près ce que croit l'Église, et gardez vos opinions. Croyez-vous que je sacrifierais les miennes à Rome ? Une encyclique n'est rien ». Puis il imprimerait qu'une encyclique était le fondement et la règle de la foi ! Au fond Lamennais regrette d'avoir été poussé si loin, mais l'hypocrisie du clergé le dégoûta et le décida plus que tout le reste. »

Un autre soir, Didier resta au coin de son feu à lire les lettres de Lamennais rendues par leurs destinataires à celui-ci, qui les lui avait prêtées. Il y en avait de 1831 à 1836, et Charles y trouva la preuve que les *Paroles d'un croyant* avaient été écrites à la Chênaie pendant l'été de 1833, « sous l'impression des *Pèlerins* de Mickiewicz, dont la traduction de Montalembert parut à cette époque. J'arrivai à la Chênaie un mois après et je fus le premier à lire les *Paroles*. »

Lamennais, toujours de faible santé, tomba malade, et Didier, l'ayant appris par hasard, courut chez lui avec David Richard. Ils trouvèrent leur ami très changé et furent obligés de le contraindre à prendre des remèdes. Cette époque, comme nous le verrons, fut à plusieurs points de vue, fort pénible pour Didier, qui se désespérait. Il ne trouva pas l'appui dont il avait besoin auprès de Lamennais, toujours plus morose et plus chagrin. Toujours aussi plus retranché dans son égotisme insociable, Didier, qui était à ce moment attaché à la rédaction du *National*, déjeuna le 30 juin avec Arago et l'accompagna chez Lamennais pour le décider à entrer, lui aussi, dans le comité de rédaction du même journal : « Il est fort récalcitrant et se retire de plus en plus dans sa coquille. » Didier lui-même

1. Monseigneur de Quélen, alors archevêque de Paris.

comptait être nommé de ce comité de douze membres, mais il eut la déception de ne pas se voir choisi. A son retour à Paris, en automne, après un voyage dans les Ardennes avec Aglaé, la première visite du Genevois fut pour Lamennais — qui lui apprit que son neveu Ange Blaize avait été arrêté à Trémigon et se trouvait à Sainte Pélagie. La police avait fait une descente chez lui et prétendait y avoir trouvé des papiers compromettants, se rapportant aux émeutes ouvrières qui avaient eu lieu au commencement du mois de septembre. Lamennais prévoyait des ennuis pour lui-même à la suite de la publication de sa brochure intitulée *Le Pays et Gouvernement*, dont la première édition avait été rapidement épuisée, la seconde saisie. Il ne se trompait pas. Il alla demander à dîner aux Didier, le 23 octobre, et passa la soirée chez eux. C'était un autre homme : « Il est tout gaillard, la persécution est pour lui un aiguillon nécessaire ». Les poursuites, commencées sous le ministère Thiers, continuèrent sous celui du Maréchal Soult, et, l'avant-veille des débats, parurent (le 21 nov. 1840) les trois premiers volumes de son « *Esquisse d'une philosophie*. Le 23 novembre, il était condamné, par défaut, à deux ans de prison, et à cinq mille francs d'amende, mais il fit appel, et tout fut à recommencer.

Dans l'intervalle, Didier s'occupait des intérêts de son ami ; il eut voulu amener Chateaubriand à la cour d'assises, le jour de l'audience, mais ce dernier ne s'y montrait pas trop disposé. Cependant il promit d'y penser et de donner plus tard sa réponse définitive. Didier continua ses démarches. Il note le 22 décembre : « Échange de protocoles avec Chateaubriand, que je voudrais faire assister à l'audience le jour de l'affaire Lamennais ; il ne s'en soucie pas, sans me dire la véritable raison » — Toujours préoccupé du procès de son ami, Didier s'indigne quand le hasard lui fait rencontrer chez Madame d'Agoult, Sainte-Beuve et Hortense Allart qui : « déblatèrent à qui mieux mieux contre Lamennais. » L'heure des débats approchait, et, le 24 décembre, Didier écrivit pour le *National*, un article sur Lamennais, « conçu de manière à faire impression sur le jury ». Le lendemain il courut Paris toute la journée pour son vieil ami, car, écrit-il, « on craint généralement une condamnation, le jury est douteux ».

Le procès commença le 26, — « séance de 15 heures à peu près — tout ce qu'on avait craint pour le jury s'est vérifié — brutalité insolente de Partarieu — Lafosse — défense pâle de Magin — jésuitisme du Président Férey, qui avait promis d'être bien et qui est

mal — condamnation à un an de prison et deux mille francs d'amende. » Le lendemain, Didier en était encore tout bouleversé : « En l'air tout le jour. Chez Lamennais, qui est plutôt satisfait qu'affligé de sa condamnation. Il prend déjà ses dispositions, beaucoup de visites, offres diverses pour payer son amende ; David, Mme d'Agoult, qui m'écrit à ce sujet — refus (de la part de Lamennais)... Colère des journaux ministériels contre mon article de ce matin [dans le *National* sur la condamnation de Lamennais] Marrast leur répond ». La sollicitude de Didier ne se dément pas, et on suit de jour en jour ses efforts en faveur du philosophe persécuté :

Le 28 décembre : « J'écris encore quelque chose aujourd'hui contre le Président Férey, sur la manière dont il fait le résumé — démonstration des écoles en faveur de Lamennais — le bruit court qu'on veut lui faire remise de sa peine — il le craint, et moi aussi ; quelque dure que puisse être une année de prison, il vaut mieux la faire ; il vient le soir pour causer de tout cela et se refuse naturellement à toute idée de clémence. »

Le 29 décembre : « Chez Lamennais. Rien de nouveau — il a été question en effet de la remise de la peine — Lamartine et Janvier voulaient mettre cela en train à la Chambre, mais je ne pense pas que cela ait de la suite ».

Le 30 décembre : « Lamennais dîne avec nous pour la dernière fois avant de se constituer prisonnier — Aycart était de la partie — et, le soir, il vient beaucoup de monde pour prendre congé de Lamennais : David, Thibaudeau, Pépé¹, Quinet et sa femme Vitrolles, plus les camarades, une trentaine de personnes. Il ne manquait que les gens du *National* et Arago, qui a toujours des affaires importantes !!! »

C'est le 4 janvier 1841 que Lamennais devait se constituer prisonnier à Sainte-Pélagie. En faisant ses préparatifs de départ, il donna à Didier un volume de fragments, sur lesquels il veut avoir son sentiment avant de les publier. A la veille de son incarcération, le condamné reçut des délégations d'ouvriers et de gardes municipaux : sa condamnation augmentait sa popularité tout en l'affirmant.

Didier et Benoît accompagnèrent Lamennais à Sainte-Pélagie : « Nous allons d'abord chercher au parquet l'huissier qui doit

1. Le Général Pépé, patriote et écrivain Italien, ami intime de Charles Didier, qui écrivit la préface de son ouvrage *l'Italie Politique*.

l'écrouer, et nous nous rendons ensuite tous les quatre à la prison — il y avait à la porte un groupe qui attendait Lamennais, et qui se découvre silencieusement quand il arrive — formalités du greffe [on l'a logé dans une] petite chambre au sixième étage, dont la vue est vaste et assez belle sur le Jardin des Plantes et le faubourg Saint-Marceau. Blaize et Pagnerre étaient là à l'attendre — le directeur Prat vient lui souhaiter la bienvenue. »

Le lendemain, Didier s'empessa de se présenter à la préfecture de Police pour solliciter un permis l'autorisant à voir Lamennais. Le chef de division Parisot lui en donna un, valable pour deux visites par semaine. Il se rendit ensuite à Sainte-Pélagie, où il fut de la sorte le premier visiteur de l'illustre prisonnier. Ses visites se poursuivirent sans interruption pendant l'année que passa Lamennais à Sainte-Pélagie, sauf au moment où il dut s'éloigner de Paris. Il était parfois accompagné de Madame Didier ; plus souvent il allait seul à la prison pour de longs tête à tête avec Lamennais. Il note quelquefois qu'il y est resté ainsi trois heures de suite. Au mois de mai, la mère de Charles Didier arriva de Genève pour passer une huitaine de jours auprès de son fils. N'ayant pas de place pour la loger chez lui, Didier obtint que Lamennais lui cédât son appartement. Elle voulut revoir le grand philosophe, qui lui avait déjà parlé si affectueusement de son fils, et elle se rendit à Sainte-Pélagie. Le 19 juin, date de l'anniversaire de Lamennais, Didier fit, à son tour, une visite au prisonnier : « Il a 59 ans à trois heures — plus chagrin que jamais — tout le monde, à l'entendre, est stupide, coquin, corrompu, etc. etc. — il a une crédulité dans le mal qui tient de la niaiserie. Chateaubriand disait un jour : « Notre ami est un peu niais ».

Pendant les mois d'été, Didier note ses pèlerinages à Sainte-Pélagie sans rien ajouter concernant le prisonnier. Il passa les mois de septembre et d'octobre dans les Ardennes et en Allemagne. A son retour, comme d'habitude, il se hâta d'aller revoir Lamennais, qui le reçut très froidement : « Vexé sans doute que je ne lui ai pas écrit, du reste il est plus enragé que jamais, et me lit une philippique d'une violence extraordinaire ; abandon de lui-même, sale et en loques¹ ».

C'est dans ce triste état qu'il atteignit le terme de sa peine. Il

1. Le 6 novembre 1841, Didier écrit : « A Sainte-Pélagie, où Lamennais est un peu moins chien, mais il est dans les abîmes et ne me prêche que la dissolution universelle. C'est le thème de Chateaubriand et de Béranger... ».

sortit de prison le 3 janvier 1842, et Benoît offrit en son honneur un dîner qui réunissait Didier, Béranger, Blaize et d'autres intimes du libéré.

Alors déjà Didier se trouvait absorbé par de nouveaux projets, et notamment par ses efforts pour fonder le journal *l'Etat*. Cette affaire accaparait son attention, si bien qu'il parle beaucoup moins de ses relations avec Lamennais. Cependant ils se voyaient presque aussi souvent que par le passé, bien que les visites fussent moins longues et les conversations moins intimes. Les détails précis sur son illustre ami, tel qu'il le trouvait à cette époque, nous montrent à quel point il changeait d'opinion : — « Longue visite à Lamennais, faite par désœuvrement ; il est toujours morose, égoïste et déplaisant — triste spectacle en vérité ». Et, quelques jours plus tard — [J'] emmène Madame Didier pour le voir — nous le trouvons seul dans sa cage comme un vieux loup — de plus en plus indifférent à toutes sortes de matières — religion, politique, etc ».

Un soir, après un dîner chez Lamennais, ils jouent aux échecs, et en écrivant son journal ce soir-là, Didier de noter : « mauvais joueur, qui se fâche quand il perd ».

Son projet de journal occupait cependant le meilleur de son temps. L'importance était de rassembler les premiers fonds nécessaires. Quoi de plus naturel, dès lors, que de demander un appui financier à son ami Lamennais, dont les revenus ne cessaient d'augmenter, en raison de la grande vente de ses ouvrages. Il consentit à l'aider en lui prêtant des sommes considérables, et les dettes ainsi contractées seront l'origine de terribles épreuves pour le malheureux Didier, qu'elle finiront par écraser. En vue de préparer une clientèle à son journal, il fit, au printemps de 1843, un voyage en Alsace, en Suisse et en Bourgogne. Avant de quitter Paris, il dîna chez Lamennais, « toujours aigre et violent jusqu'au ridicule ». La sympathie diminuait entre eux. Lamennais lui paraissait jaloux de Lamartine, devenu l'homme du jour après sa rupture avec les conservateurs et son entrée dans l'opposition.

Le vieux Breton, de son côté, accueillit très froidement l'apparition de *l'Etat*. Le premier numéro du journal parut le 9 juin, et, le 18 du même mois, il écrivit ¹ à son neveu Ange Blaize : « Benoît reçoit *l'Etat*. J'y ai vu l'article sur ton livre. Quant à *l'Etat* il ne s'annonce pas d'une manière fort brillante. C'est à peu près le Siè-

1. Lamennais F. *Œuvres inédites, correspondance*. Tome II, p. 176.

de pour les opinions ; du reste, flasque et vide, quelque chose de terne, d'effacé, d'impuissant, une parodie de Louis XIV quand il disait : *l'Etat c'est moi* ¹ ».

Tous deux avaient pris l'habitude de se juger, souvent sans bienveillance.

Ils semblent retourner, au commencement de 1844, à leurs anciennes habitudes d'intimité ; Lamennais dînait très souvent chez les Didier, il prêta à son ami une collection de ses lettres à M. de Coriolis « où la Révolution de juillet est prévue et où Chateaubriand est traité avec le dernier mépris. Je compte publier après sa mort cette correspondance avec les autres ² ». Mais leurs relations sont définitivement changées, la question d'argent est intervenu et va porter un peu plus tard le dernier coup à leur amitié.

II

D'année en année, on constate qu'en dépit de leurs relations amicales en apparence, Didier découvre de plus en plus les côtés fâcheux du caractère du Breton. Il est maintenant pour lui « *Le Père des contradictions* ³ ». Il note dans son journal, le 8 décembre 1844 : « Chez Lamennais, qui vit maintenant avec deux petits paysans, dont l'un est son secrétaire, l'autre son domestique. Mauvais arrangement, à cause des bruits qui ont couru sur ses goûts soi-disant grecs. Il me lit ce qu'il a fait d'un nouvel ouvrage qu'il a sur chantier, une traduction des Évangiles avec des gloses, comme il a fait pour *l'Imitation*. C'est vigoureux, parfois éloquent, mais cela manque d'originalité ». Quelques jours plus tard, nouvelle visite à Lamennais, qui le retient trois heures à bavarder : « Madame d'Agoult l'a rempoigné sous prétexte de se convertir à la vertu... Quand le diable devient vieux etc... Elle se plaint de mon abandon ».

1. Après la catastrophe de l'*État*, il écrivit au baron de Vitrolles le 29 juin 1843 : « La nouvelle que vous m'apprenez des mésaventures de l'*État* me peine à cause de ce pauvre Didier... Le pis est que Didier, dit-on, a engagé dans cette triste affaire la moitié de la dot de sa femme ; si c'est seulement pour le cautionnement, rien ne sera compromis. Mais ce n'est pas là tout : Il faut vivre, et vivre d'industrie, en attendant qu'il plaise au bon M. Gendarme de laisser à ses héritiers les neuf ou dix millions qu'ils a tendent si impatiemment ».

2. *Journal*, le 10 janvier 1844. Lamennais a repris cette collection de lettres, et le projet n'aboutit point, en raison de la rupture qui survint entre eux.

3. C'est ainsi que Didier nommait son ami pendant les dernières années de leurs relations.

Je m'explique nettement avec Lamennais... Puis nous parlons de George Sand et de l'autre, Marliani... Je lui dis ma pensée sur tout cela, et des choses que je lui avais tues jusqu'alors... Il est né dupe, a vécu dupe, et dupe il mourra ¹.

Pendant toute cette année 1845 Didier dut s'absenter souvent de Paris pour des affaires de famille ; M. et M^{me} Gendarme, les grands-parents de M^{me} Didier, vinrent à mourir, ce qui l'obligea à faire plusieurs voyages dans les Ardennes. Cependant une fois de retour à Paris, il revenait toujours vers Lamennais, alors de plus en plus lié avec Béranger. Edgar Quinet était quelquefois de la partie, mais Chateaubriand se trouvait trop souffrant pour rejoindre ses amis à Passy, chez Béranger. De temps en temps, il y a un rapprochement réel entre les anciens inséparables, de bons moments où Charles retrouve « l'homme des boulevards extérieurs de 1833-1834 », avec lequel il avait l'habitude de faire des promenades quotidiennes et qui lui révélait la richesse de son esprit et l'exaltation de son âme. Le 16 octobre, Didier accompagne Lamennais auprès de René : « Nous le trouvons fort cassé, toussant et affaibli dans son fauteuil. Vieux, vieux, très vieux. Du reste, toujours le même *de profundis*. Détaché de tout ce qui n'est pas lui. »

C'est vers ce moment que le ménage Didier commença à mener grand train. Préoccupé de ses opérations de Bourse, de ses achats de chevaux, de voitures et de meubles, cette vie bourgeoise le força à voir moins souvent son vieil ami, mais ils semblaient encore au mieux. Au commencement du mois de juin 1846, Lamennais partit pour la Bretagne, et les Didier s'en furent passer l'été dans les Ardennes. A leur retour, l'orage domestique, qui les menaçait depuis longtemps, éclata avec violence : le mari apprit l'infidélité de sa femme et la trahison d'Alexandre Rey.

Ce fut encore Lamennais qu'il prit comme confident. Il crut trouver en lui un ami loyal et sympathique, mais Béranger, poussé par Louise Colet, s'était rangé du côté d'Aglaé. Il y a tout lieu de croire que ce fut sous l'influence du chansonnier, allié de Madame Didier, que l'ancien prêtre prit son parti contre le mari de celle-ci, quoiqu'il fût son intime depuis tant d'années. Sainte-Beuve, dans son article sur la *Correspondance de La Mennais*, rapporte ces paroles du Breton ² : « J'ai besoin de quelqu'un qui me dirige ». Et il ajoute :

1. *Journal*, 22 décembre 1844.

2. *Nouveaux Lundis*, tome XI, p. 364.

« Ce quelqu'un, il ne s'agit aujourd'hui, quand on étudie la vie de La Mennais, que de savoir le trouver et l'indiquer aux divers moments ». Or, Béranger, qui cherchait depuis longtemps à prendre de l'empire sur le philosophe, avait dû réussir à le circonvenir. Son parti une fois pris, Lamennais, têtue comme il l'était ne devait plus penser qu'à tirer vengeance de Didier, qu'il croyait désormais indigne de sa confiance et de son amitié.

La rupture définitive avec Aglaé laissa Didier le cœur brisé, l'âme en peine. Son chagrin s'augmenta encore en raison de ses difficultés financières et des poursuites judiciaires, intentées par Lamennais et Madame Didier. « C'est Lamennais qui en est la cause, écrit-il, mauvais prêtre, mauvais frère, mauvais ami, mauvais homme ».

Négligeant, non sans effroi, ses propres affaires, il partit en mission en Pologne, le 31 mars 1848, et ne rentra à Paris qu'à la fin de l'année. A peine de retour, il apprit que Lamennais le diffamait à tout propos, et il en écrivit à Béranger. Un entretien fut fixé pour arranger la pénible affaire de ses dettes envers Lamennais. Il eut lieu le 29 janvier 1849. Cependant le vindicatif vieillard ne voulut rien différer, et, en rentrant chez lui, le 13 février, Didier trouva une assignation de sa part. « Charmant procédé, note-t-il. Au milieu d'une négociation ! J'en suis fort ému, et cela m'empêche d'aller dans le monde le soir ».

Ce procès l'obsédait. Il courut chez Béranger à Passy : « Je lui parle de mon procès avec Lamennais, qu'il verra pour tâcher d'arranger l'affaire, sans beaucoup d'espoir, car Lamennais a agi en se cachant de lui, et ils sont un peu en froid. Béranger, du reste, est fort bien pour moi, ce qui m'étonne et ce qui est rare ¹ ». Reste à voir si ce ne fut par hypocrisie de la part de Béranger, qui dût continuer à amuser Didier avec son projet d'arrangement, tout en sachant fort bien que Lamennais ne voudrait rien entendre.

Le fait est que les poursuites continuaient. Éperdu, Didier, après Béranger, s'adressa à Benoît, et celui-ci lui apprit que Lamennais, effrayé à son tour par le scandale, se décidait à accepter ses conditions. Mais les amis de Didier n'y croyaient guère et Madame Hamelin lui écrivait : « Nouveau commentaire de l'*Évangile*, procédé très chrétien ² ! »

Cependant cette lamentable affaire devait traîner encore, Madame Didier ayant refusé de souscrire aux conditions de la transaction

1. *Journal*, 5 mai 1849.

2. *Ibidem* 20 août 1849.

arrangée par Benoît. Elle était plus difficile encore que Lamennais, devenu pour Didier le « mauvais génie » de sa vie, et ils paraissaient tous deux résolus à pousser les choses jusqu'au bout. Dans le journal *Le Droit* du 14 février 1850 parut l'article suivant :

*M. Lamennais contre M. Didier. — Réclamation de 71.000 francs.
— Le cautionnement mystique.*

« L'illustre auteur de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, M. de Lamennais, est-il tout à fait indifférent en matière d'intérêts terrestres, voire même d'intérêts pécuniaires ? Cela est peu probable, comme semble l'établir la contestation survenue récemment entre lui et M. Didier.

» M. Didier doit, à divers titres, à M. de Lamennais, deux sommes, l'une de 4.000 francs et l'autre de 67.000 francs. Comme garantie de cette dette, M. Didier a souscrit une obligation principale, parfaitement en règle, et de plus, il a dû remettre à son créancier plusieurs actions industrielles, et jusqu'à une délégation sur une maison située au Mexique.

» Toutefois, pour vaincre toute hésitation de la part de Lamennais, M. Didier a affirmé que sa dette serait garantie par sa femme, dont la solvabilité était notoire. Pour réaliser cet engagement, un paquet cacheté, renfermant, au dire de M. Didier, des titres sous seing privé, appartenant à sa femme, et devant servir au cautionnement de sa dette, aurait été remis entre les mains de l'avoué de M. de Lamennais, M^e Thomas, qui devait en demeurer dépositaire jusqu'au paiement intégral.

» Aujourd'hui, M. de Lamennais prétend rentrer dans ses avances, et, pour y parvenir, il entend user du cautionnement qui lui a été garanti au nom de Madame Didier. Des pourparlers ont eu lieu à la suite desquels cette dame a fait sommation à M^e Thomas d'avoir à ne pas se dessaisir des titres déposés entre ses mains.

» Dans cette situation, M^{me} Didier a pris l'initiative d'une attaque judiciaire ; elle venait demander devant la première Chambre du Tribunal de la Seine que M^e Thomas remit le paquet à lui confié à la Chambre du Conseil, pour l'ouverture en être faite par le Président et en présence des membres du Tribunal.

» M^e Hocmelle a soutenu les prétentions de M. de Lamennais.

» A l'audience de vendredi (7) M^e Hocmelle, au nom de M. de Lamennais, venait exposer au Tribunal que son client, n'étant pas remboursé par M. Didier des 67.000 francs, qu'il lui avait avancés, entendait mettre à profit le cautionnement qui lui avait été garanti au nom de M^{me} Didier. A cet effet, M. de Lamennais, d'accord en cela avec M. Didier, demandait la remise du paquet confié aux mains de M^e Thomas.

» M^e Duvergner, au nom de M^{me} Didier, a déclaré que sa cliente n'avait jamais eu connaissance, ni de la remise, ni du contenu de ce

prétendu cautionnement mystique. Il a ajouté que M^{me} Didier, tout en s'opposant à la restitution du paquet, demandait que M^e Thomas fût tenu d'en effectuer le dépôt en Chambre du Conseil, pour que procès-verbal fût dressé, tant du dépôt que du contenu du paquet.

» M^e Glandaz, pour M. Didier, a attribué à la malveillance les refus de M^{me} Didier. Cette dame sait parfaitement ce que contient le paquet ; ce sont des titres sous signature privée, dont l'enregistrement coûteux devra tomber à la charge tant de M. de Lamennais que de M. Didier.

» Le Tribunal a ordonné que le paquet serait remis en la Chambre du Conseil, où il sera procédé à une ouverture par le président, pour les parties s'entendre à l'amiable, sinon être dressé procès-verbal, tant de l'opération que du contenu du paquet. »

Le 16 février, le paquet fut ouvert au Palais de Justice, et Madame Didier persista à nier sa signature, mais elle prétendit être grosse, et ne parût pas au Tribunal. Cependant, l'avoué de son mari, M^e Glandaz, continuait à tâcher de conclure l'affaire contre Madame Didier, et à terminer la transaction avec Lamennais. « C'est ce mauvais homme, doublé d'une mauvaise femme » écrit le malheureux. Il était décidé à intenter à son tour un procès à son ancienne femme pour terminer l'affaire Lamennais. Enfin les avoués Thomas et Duvergnier proposèrent un arrangement, qui fut accepté avec quelques modifications. La transaction ne fut signée que le 20 juin 1851.

Entre temps, Vitrolles, l'ami intime de Lamennais, ne cessait de déblatérer Didier, il répandait partout sur son compte des propos diffamatoires. Rencontrant un jour sa victime dans la rue Saint Lazare, il eut l'imprudence de lui tendre la main en souriant. Didier la refusa, en l'engageant à cesser ses calomnies, à quoi il riposta qu'il dirait partout le mal qu'il savait de lui. « Que faire de ce vieux drôle de Vitrolles » ? se demande-t-il dans le journal. L'écrivain eut l'idée de se rendre aux Invalides « où, dit-il, je passe une heure avec Jérôme et une autre avec Napoléon, qui me donnent des renseignements sur le rôle de Vitrolles dans le vol des diamants de sa mère et le procès Maubruel de 1818 ». Cependant le « vieux drôle » se tint désormais tranquille bien que, dans sa correspondance de l'époque avec Lamennais, il soit à plus d'une reprise question de Charles Didier.

Malade, isolé, aigri, Lamennais devait garder à son ancien ami une vive rancune, sinon une haine violente¹. Elle dura jusqu'à sa

1. La dernière lettre de Lamennais à David Richard fut écrite le 3 août 1853. Il ne parle plus de Didier, Richard aussi ayant rompu avec son ancien camarade.

mort survenue en février 1854. Didier avait déjà commencé ses longs voyages et se trouvait à ce moment en Égypte. Ce ne fut qu'à son retour à Paris, en novembre de la même année, qu'il apprit la disparition de celui qu'il tenait pour son mauvais génie.

Dans les premiers jours de décembre, il note dans son journal : « Lamennais, mort le 27 février dernier, a institué pour sa légataire universelle, sa nièce, veuve d'Élie de Kertangui, mort ruiné il y a quelques années... Je trouve Blaize tel qu'il était autrefois. Son oncle, brouillé avec lui depuis 1848, le déshérite ; il lui avait dit qu'il méritait de mourir sur l'échafaud et qu'il espérait bien l'y voir monter. Tout cela par passion politique. Il n'a pas même voulu le voir à son lit de mort. Il n'avait autour de lui que Barbet, Vitrolles et des réfugiés polonais, italiens, etc. Vitrolles, qui vivait à ses dépens depuis longtemps, lui a fait léguer à son fils, Forgues, sa traduction du Dante, sa correspondance, plus une seconde édition des *Discussions critiques*. Il y a eu force intrigues des dévôts pour le faire mourir dans sa soutane, comme le lui avait conseillé Béranger. Ce vieux mécréant de Vitrolles était le porte-paroles de la prêtraille. L'abbé défroqué n'a voulu voir personne de son ancien monde, et il est mort comme il a vécu à la fin de sa vie. Depuis quelques années, il s'était mis à acheter des tableaux sans y rien connaître ; ils ont produit à sa vente 12.000 francs, et son mobilier autant ».

Didier se borne donc à rapporter ce que lui avait raconté Ange Blaize. Il n'y ajoute rien de son cru. C'est que le grand homme, qui avait été son ancien et intime ami, était mort pour lui depuis de longues années.

CHAPITRE V

AGLAÉ : L'INSTALLATION DANS LA VIE BOURGEOISE

Charles Didier en 1839. — Premier mariage à Paris. — Manque d'argent. — Encore une cérémonie de mariage. — Le caractère d'Aglaé. — La vie bourgeoise. — Madame d'Agoult. — L'amant malgré lui. — Tristes conséquences. — Alexandre Rey. — L'héritage d'Aglaé. — Didier homme d'affaires. — La grande vie. — Ambitions politiques. — Encore une déception. — Infidélité d'Aglaé. — La rupture. — Caractère d'Aglaé. — Son influence sur la vie de son mari.

L'effort suprême de Charles Didier commence dès sa trente-quatrième année. C'est alors qu'il tente de s'élever au-dessus du médiocre et de se créer une situation qui s'accorde plus ou moins avec ses ambitions. Lutte d'un homme d'esprit plein d'activité et de force, qui s'observe, s'étudie et, se rendant compte qu'il a eu moins du talent, bande toute son énergie pour atteindre son but. Il a déjà eu des déceptions au point de vue littéraire, il en aura encore, mais il fera de son mieux pour surmonter l'inaptitude au travail qui le paralyse parfois ; il s'essayera dans des genres nouveaux pour lui ; son rêve de fonder un journal ne se réalisera que pour s'achever en catastrophe. L'ambition le poussera vers d'autres activités, vers la politique, où il ne réussira point, dans les affaires, où il aura le malheur de connaître un succès momentané, qui sera suivi de grosses pertes. En somme, neuf années d'une vie très mouvementée, où splendeurs et misères se confondent et qui se termineront par un double désastre conjugal et littéraire. Le fait essentiel de cette époque de sa vie c'est son mariage, ou mieux, ses mariages avec Aglaé Hanonnet, qui, au lieu de lui procurer le bonheur et la tranquillité, ne fera que lui compliquer encore le grave problème de l'existence. Si Didier avait épousé une femme qui pût le comprendre et l'aider, il est bien possible que tout eût été différent, et sa vie, et son œuvre.

Au début de 1839, l'on n'aurait pu contempler sans pitié cet homme courageux qui faisait face à de graves difficultés et qui souffrait

atrocement d'une maladie de l'œil. Après son retour de Londres, le mal s'aggrava, au point qu'il lui fallut subir une opération douloureuse, qui lui coûta six cents francs, somme énorme pour lui, qui vivait des avances de son éditeur sur *Thécla*, et qui avait déjà plus de huit mille francs de dettes. D'autres dépenses considérables s'imposaient. Aglaé vint partager son appartement de la rue Bleue dès qu'ils eurent pu se remarier en France. L'installation de ce logement de célibataire était loin d'être complète, et, pour le préparer à recevoir une maîtresse de maison, il fallait achever de le meubler.

Toutes ces préoccupations n'étaient guère rassurantes pour un malade. Après l'opération, Didier n'avait personne pour le soigner, sauf la concierge de la maison. Ayant annoncé à tous ses amis qu'il repartait pour l'Angleterre, la porte se trouvait consignée à tout le monde, sauf à son amie, et il aurait été dans une solitude complète sans les visites quotidiennes d'Aglaé. Elle lui fut fort dévouée, et cet interlude entre le voyage à Londres et leur vie en ménage fut peut-être le meilleur moment de leur union ; « A. vient tous les jours sauf vendredi, de quatre à six, puis le soir. Souvent nous dînons ensemble au coin du feu... Ses sorties du soir doivent paraître assez extraordinaires, mais nous nous en moquons. Je la reconduis le soir quand je peux sortir l'œil bandé. Nous lisons Walter Scott, et puis Tacite, Nous causons de nos affaires, et le temps passe ¹ ».

Il y avait toujours la question du remariage à régler, et tous deux se préoccupaient des démarches nécessaires auprès du grand-père pour la dot d'Aglaé. La tante de celle-ci, Madame Evain, « la mauvaise fée de la famille », prit le parti de sa nièce. Elle s'attendrit même en constatant le désintéressement de Didier et elle écrivit à son père pour lui dire le cas qu'elle faisait des deux jeunes gens.

En attendant le résultat de ces démarches auprès de M. Gendarme, les fiancés-époux ne confiaient leurs projets à personne. Didier, cependant après deux mois de convalescence, put ouvrir sa porte aux amis, à Lamennais, à M^{me} Marliani, à du Roure, à Calamatta et aux autres intimes, qu'il n'avait pas vus depuis le prétendu départ pour l'Angleterre. Il avait besoin de ces distractions, ayant souvent des « moments de tristesse physique et morale » et ne ressemblant en rien à un amoureux allègre. Résolu à accepter avec calme la réponse du grand-père, quelle qu'elle fût, sa déception se

1. *Journal*, fin janvier (sans date) 1839. Pendant la maladie, il ne put pas écrire pendant quelque temps et il résuma à la fin du mois la seconde quinzaine de janvier.

trouva grande, néanmoins, quand le vieux millionnaire, irrité, écrivit qu'il se refusait à rien faire pour Aglaé. Mais Didier la considérait déjà comme sa femme et il voulut l'épouser sans dot. Il lui demanda d'écrire toute la vérité à son père et à sa sœur Céleste. « Il faut savoir accepter les conséquences des actions qu'on a faites » note-t-il dans son journal, et il s'adresse à son ami le pasteur Martin, pour la cérémonie à l'église protestante.

Il s'abandonne à son « étoile qui l'avait toujours assez bien servi » ; le mariage fut fixé au 27 mars à l'oratoire du temple. En attendant, Didier se rendit compte qu'il lui fallait s'expliquer avec son ancienne amie, Madame Marliani, devenue une intime d'Aglaé durant ces derniers mois. C'était une femme redoutable aux yeux de Charles, et il se trouva fort soulagé en constatant qu'elle ne lui faisait pas de scène. La dame était sans doute un peu interloquée, « au fond blessée même, mais enfin elle prend son parti et nous nous quittons bien ». Mais le jeune époux avait d'autres préoccupations encore. Quoiqu'il ne possédât que « vingt-francs tout au plus » pour faire face aux dépenses de l'installation, il fit venir des tapissiers et prépara de son mieux l'appartement pour l'arrivée d'Aglaé. Celle-ci d'ailleurs se montrait fort difficile et leurs rapports étaient parfois « froids et embarrassés ». Il y avait des moments avant ce mariage où la tristesse et le découragement le gagnaient complètement, et la veille même de la bénédiction nuptiale, le malheureux écrivait dans son journal : « Mon temps se consume et se perd misérablement dans des courses, et je ne me remets plus au travail ».

Tous les invités, les deux tantes d'Aglaé, Mesdames Evain et Camion, Louise Colet, Madame Marliani, Freissinet¹ le baron du Roure, qui avait été témoin du mariage de Londres, et David Richard s'étaient réunis pour la bénédiction à deux heures. Didier eut un moment de panique parce que Martin les fit quelque peu attendre, mais enfin le pasteur parut, et, après la cérémonie, tout le monde s'en fut dîner au *Rocher de Cancale*, avant de passer la soirée chez Madame Marliani. Ce ne fut que deux jours plus tard que Madame Didier vint s'installer chez son mari, qui était « las à mourir », après toutes les courses et les arrangements de ces derniers temps.

Les époux envoyèrent des faire-part et les visites commencèrent. Sainte-Beuve écrivait à ses amis les Olivier : « Didier se marie,

1. Le Vicomte Izarn de Freissinet, ami de Didier.

dites-le à Mademoiselle Frossard ; je vous envoie ci-joint les lignes de faire-part. La demoiselle qu'il épouse et qui est un peu femme libre, est jolie, dit-on, amie de Madame Sand, Belge, assez bien posée dans le monde, et ayant quelque fortune et encore plus d'espérances ¹ ».

Le fait est qu'ils avaient commencé leur vie conjugale presque sans ressources ². Tout en cherchant à organiser leur existence et à entourer Aglaé du monde dont elle avait besoin pour être heureuse, Didier se trouvait en proie à la souffrance physique. Son œil s'enflammait de nouveau. La douleur s'étendait à toute la tête et devenait parfois presque insupportable, le forçant à garder le lit. Madame Didier quittait volontiers son chevet pour aller au théâtre et dans le monde, mais pour le dédommager il avait les visites de son fidèle camarade Richard, de Lamennais et de Lamartine. Aussitôt sa santé suffisamment rétablie, ce mari dévoué se mit à sortir avec sa jeune femme, avide de mouvement et de distractions. Il la présente dans le salon « catholique et guindé » de son ami Lamartine, l'emmène chez Madame Ancelot, où le milieu lui était plus sympathique. Souvent, le soir, ils faisaient visite au « père Geoffroy [Saint-Hilaire] à demi-paralysé, comme cela lui arrive toujours après dîné » mais néanmoins sympathique et intéressant. Sans jamais protester, Didier assistait avec Aglaé aux dîners chez ses parents, les Camion, les Evain et chez leurs amis, dans ce monde bourgeois qui lui « donnait des crispations ». Un autre supplice pour lui, c'était les visites du jeune Hanonnet, frère d'Aglaé, « gros garçon ignorant et borné, mauvaise tête et pas bon cœur », qui venait souvent de Noyon, où il habitait.

Le cercle d'intimes de la rue Bleue s'élargissait sans cesse. Louise Crombach ³, l'autre belle Louise, Madame Colet, Madame Marliani

1. *Correspondance avec M. et M^{me} Juste Olivier*, p. 153. Je me demande si c'est cette lettre qu'avait sous les yeux M. Fournet, quand il écrit : « Didier continua de voyager mais il vécut aussi longtemps à Paris... et si j'en crois un billet de Sainte-Beuve que j'ai sous les yeux, il y devint riche ». *Lamartine et ses amis suisses*, p. 228.

2. « Je m'étais marié avec des circonstances qui avaient entraîné des dépenses considérables... Je n'ai pas reçu un sou de ma femme pour faire face à ces premières dépenses ». Lettre inédite du 12 juillet 1842, de Charles Didier à son neveu Louis. Voir Appendice.

3. Didier avait une grande admiration pour cette Crombach et la plaignit beaucoup au moment de son procès quand elle fut « condamnée à deux ans de prison, pour avoir fait évader une détenue de Saint-Lazare ». *Journal*, 31 mai 1845.

aussi, malgré les scènes terribles qu'Aglaré lui faisait quelquefois, fréquentaient beaucoup les Didier. Parmi les amis de Charles, on doit citer, comme habitués de la maison, Lamennais, David Richard, Calamatta, Edgar Quinet, André Verre¹ et beaucoup d'autres. L'appartement de la rue Bleue n'était plus assez vaste pour recevoir tous ces amis, et, après de longues recherches, les époux s'installèrent, malgré leur manque d'argent, dans une belle maison sise 37, rue Saint-Lazare, où ils devaient demeurer jusqu'en 1846.

Cette terrible question d'argent était pour le ménage un souci continu. Pendant quelque temps, ils vécurent littéralement de crédit, et les dettes ne cessaient de croître. Comme on lui écrivait qu'il était question de le nommer professeur à Genève, Didier notait dans le journal : « Mes affaires sont en si mauvais état qu'il ne serait pas impossible maintenant que j'accepte ». Le poste ne lui fut du reste pas offert. Mais Edgar Quinet tâcha de le décider à prendre un poste de professeur d'histoire dans l'une ou l'autre des facultés nouvellement créées : « Il m'offre de me faire le doctorat de Lyon² d'une manière toute bénigne... Fortoul songe à entrer dans l'enseignement ; quant à moi, j'ai répondu à Quinet que mes opinions politiques m'interdisaient cette recherche³ ».

À ce moment difficile pour le ménage, le grand-père Gendarme « petit vieux actif, qui bredouille fort en parlant », s'en vint à l'improviste à Paris, Il leur fit fort bonne mine et se montra disposé à reconnaître une dot à sa petite-fille. Cependant il craignait de voir passer la fortune d'Aglaré à Didier, puisqu'ils étaient mariés sans contrat. Didier proposa donc qu'ils se remariassent « en regardant comme nul et non avenu le mariage de Londres ». Un contrat fut donc dressé et signé, et la cérémonie fixée au 2 décembre⁴. Cette

1. Voir chapitre I.

2. Edgar Quinet était alors professeur à Lyon. Il continua pendant quelques temps à presser Didier d'entrer à la Faculté de Lyon comme professeur d'histoire, ou à Bordeaux pour la littérature étrangère.

3. Journal, 29 septembre 1839.

4. Toute cette question des mariages contractés à Londres et à Paris présente d'après la façon dont Didier les raconte dans son journal, un problème bien compliqué et bien difficile à résoudre. Ce mariage civil à Londres aurait été valable en France, et il n'y a qu'une seule façon d'expliquer les remariages successifs c'est d'admettre que le mariage en Angleterre était resté secret. Mais en admettant ceci, le mariage religieux célébré le 27 mars 1839 était inexistant aux yeux de la loi civile et ne pouvait avoir aucun effet. Le pasteur Martin, d'ailleurs dans ce cas-là, violait la loi (loi du 18 germinal, an X, titre 3 n° 54) et il s'exposait aux sanctions des articles

fois-ci il s'agit de publier les bans, et à cause de ces publications Aglaé reçut à son nom de demoiselle des circulaires de marchands, ce qui était agaçant pour le jeune ménage déjà marié deux fois, car les domestiques et les portiers n'y comprenaient rien. La veille de ce troisième mariage, la pauvre Aglaé eut une de ses crises nerveuses. Le lendemain matin, fatigués et ennuyés, les deux époux se présentaient à dix heures à la mairie du deuxième arrondissement, avec Fouchy, beau-frère de Didier, Lamennais, Benoit et David Richard comme témoins. Didier conduisit ensuite Aglaé chez George Sand et s'en fut déjeuner avec ses camarades.

Longtemps après le mariage, Didier resta absolument fidèle à sa femme. Sans doute le tempérament de celle-ci s'accordait peu avec le sien, mais leur union n'avait pourtant rien d'un mariage blanc, comme Madame Didier a voulu le faire croire après la rupture¹. Malgré « l'amitié de sœur » qu'elle disait éprouver pour son mari, elle en était franchement jalouse, et la première fois que celui-ci rentra un peu tard le soir, après une réunion au café avec ses camarades, Aglaé lui fit très mauvais accueil. Ce fut le commencement des orages domestiques. Habitué depuis tant d'années à une liberté complète, Didier prenait très mal les récriminations qu'elle lui adressait au moindre propos. Au moment du retour de George Sand à Paris, et quoique son mari n'eût fait nulle tentative pour la revoir, Aglaé se mit à le boudier. Après deux jours, Didier en fut si énervé qu'il songeait à rompre et à s'en aller : « Il y a des moments où l'ennui me prend et où cet intérieur, sur lequel j'avais compté, me manque et n'est plus ce que j'avais cru. Ce qu'il y a de certain, c'est que le travail m'est devenu impossible. »²

Il s'efforçait cependant de mettre toute la douceur désirable dans ses rapports avec sa femme. Il se rendit enfin compte que ses accès provenaient d'un déséquilibre psychologique, et, se souvenant de la folie de la mère d'Aglaé, il s'efforçait de tranquilliser sa femme.

199 et 200 du code pénal, renforcés par la loi du 28 avril 1832, qui punissait le ministre d'un culte qui eût procédé aux cérémonies religieuses d'un mariage sans qu'il lui eût été justifié d'un acte de mariage préalablement reçu par l'officier de l'état civil, d'une amende de 16 à 100 francs, et, en cas de récidive, d'une peine de prison. Quant au mariage civil avec contrat célébré à Paris le 2 décembre 1839, un pareil mariage n'a pu être célébré que dans l'ignorance du mariage à Londres en 1839, car sinon, l'adoption d'un nouveau régime matrimonial eût été impossible.

1. Elle se croyait grosse quelques mois après le mariage, à l'horreur de son mari qui se demandait « Qu'est-ce que nous ferions d'un enfant ? »

2. *Journal*, 11 octobre 1839.

La santé de Madame Didier restait très mauvaise, elle souffrait d'insomnies et il lui tenait compagnie pendant ces longues veilles. Le travail lui était impossible, les dépenses ne cessaient d'augmenter, il se trouvait perdu de dettes, et il lui fallait même parfois recourir au Mont de piété pour vivre au jour le jour. Charles cherchait à cacher à sa femme leur fâcheuse situation financière. Mais cette prévenance était pour elle un grief de plus contre lui. » Si je lui tais mes affaires, elle se plaint que je n'ai pas de confiance en elle et qu'elle n'est rien pour moi ; si je les lui dis, elle s'épouvante et pleure. Voilà une belle alternative ! »

Les Didier se rendirent dans les Ardennes à la fin du mois de juillet 1840, pour y passer quelques semaines auprès du « Marquis de Carabas » du département, le grand-père Gendarme, « qui a des terres partout ». Le grand dîner de trente personnes qu'il offrit le soir de leur arrivée réunit le préfet, le receveur général et d'autres hauts fonctionnaires et n'eut rien de divertissant. Ce n'était que le commencement d'une série de dîners pareils, entrecoupés de journées consacrées au billard et aux petits jeux dans le parc. Didier en était assommé. Il tâchait d'écrire des vers et des articles, mais il note : « L'inspiration est difficile ici, je ne parle jamais sérieusement à personne ». Après un mois de cette vie de campagne, il se sauva, « seul et à pied comme aux beaux jours », pour cinq journées d'heureux vagabondage en Belgique. Après une longue marche, il arriva le premier soir à Bouillon, encore assez dispos pour écrire une lettre à Aglaé. « Je craignais, note-t-il, de n'avoir plus de jambes, mais je vois que je les ai toujours en portefeuille ». Il fit ainsi une soixantaine de lieues en cinq jours, et tout le long de la route il se trouvait heureux, gai, l'esprit libéré des soucis des mois passés. La vie était belle, il s'intéressait à tout et prenait des notes sur les gens qu'il rencontrait et les paysages qui se déroulaient à ses yeux. Après un après-midi de pluie, il fut enchanté d'un « pâle rayon de soleil, comme le sourire d'un mourant ». Bref, il était rétabli physiquement et moralement quand il retourna à Boutancourt, où il partagea avec résignation la vie bourgeoise des châtelains.

L'été suivant, il fut retenu à Paris au moment du départ d'Aglaé pour les Ardennes. Elle lui manquait beaucoup et il avait hâte de la retrouver, mais une fois réunis, quelque chose se passa entre eux dont il n'a rien écrit. Peut-être fut-ce un simple changement psychologique qui s'opérait en lui et dont il ne se rendait pas même

compte. En tout cas, il laissa Aglaé chez ses parents, car il devait faire un voyage en Allemagne pour le *National*, et à peine l'avait-il quittée qu'il la trompa, pour la première fois après trois ans de mariage. Ainsi commencèrent des infidélités qui allaient être pour beaucoup dans la rupture.

Avant son retour à Paris en automne 1839, la comtesse d'Agoult lui avait écrit d'Italie une fort aimable lettre pour lui annoncer son prochain retour et lui parler de *Chavornay*. Elle venait précisément de visiter avec Liszt la région de Pise, où se passe ce roman. Didier avait appris quelle mauvaise amie Arabella avait été pour George Sand, mais elle lui avait toujours témoigné de la sympathie, même de l'amitié. Au moment de son arrivée à Paris, le premier novembre, Madame d'Agoult avait trente-cinq ans, et elle devait être, sinon belle, du moins fort distinguée. Il subit de nouveau son charme extraordinaire. Ravi de la retrouver, il se mit à lui faire de fréquentes visites. Cependant il se trouva très embarrassé quand elle lui annonça que Madame Didier avait fait sa conquête, car, écrit-il « ce n'est pas une relation qui convienne à A. » Charles se promit d'être très circonspect à l'égard de la comtesse, et comme elle l'avait invité à l'accompagner à un concert de Berlioz, il note sa réponse : « Je décline la proposition, ne me souciant pas de m'afficher comme son champion ». M^{me} d'Agoult se montra très froissée, et elle se vengea de ce refus, comme du fait qu'Aglaé ne lui rendait pas visite, en consignant, elle-même, sa porte à Didier. Lui, qui tenait beaucoup à cette amitié, suscita une explication, à la suite de laquelle il vint avec sa femme dîner chez Marie, où il trouva Lamennais, Bulwer¹, d'Eckstein et d'autres convives. Elle s'était entourée « d'un luxe énorme » dans son appartement de la rue neuve des Mathurins, et son salon était fréquenté par un groupe fort distingué : Sainte-Beuve, de Vigny, Eugène Sue, M^{me} Valmore, Lehmann et Heine.

Au printemps de 1840, Liszt la rejoignit. Didier le revit avec un vif plaisir, sans l'ombre de jalousie, et assista à son grand concert privé, avec Aglaé et Lamennais². Ce dernier était fort refroidi à l'égard de Liszt, mais l'intimité commencée à Nohant persistait

1. Sir Henry Bulwer (Lytton) frère du grand romancier anglais. Sir Henry s'est distingué dans la littérature et la diplomatie. En ce moment il était attaché à l'ambassade de la Grande Bretagne à Paris.

2. Didier écrit dans son journal après ce concert : « Liszt a fait du progrès et il est dévoré par les femmes ».

entre Charles et le grand pianiste. Pendant sa visite à Paris, il tint à ménager un rapprochement entre Didier et la princesse Belgiojoso, brouillés depuis quelque temps. Le mari d'Aglaé, toujours soucieux de la position de sa femme dans le monde parisien, se refusa à faire le premier pas dans cette affaire, mais puisque Liszt les obligeait à se rencontrer, il s'efforça de s'entendre avec la princesse : « Ce n'est pas que j'y tiens beaucoup, mais c'est surtout pour A., je ne veux pas qu'elle ait l'air isolé ».

Après le départ de Liszt pour Londres, M^{me} d'Agoult resta encore quelques semaines à Paris avant de le rejoindre. Elle vit beaucoup Didier en amie, lui fit des confidences, lui parla de sa réconciliation avec sa mère et sa sœur. Quelquefois il était lui-même le sujet de leur conversation. Cette femme d'esprit comprenait bien le caractère de son ami, et elle aurait voulu l'aider à voir clair en lui-même. Un soir, il écrit dans son journal, après une de ces visites à Marie : « Restés seuls, nous parlons de moi, de ma raideur, qui me met à dos beaucoup de gens ; de ma disposition à me brouiller et à tout rompre, toutes choses fatales à moi-même, qui me créent d'autant d'impossibilités pour ma carrière. Cela m'attriste souvent ». Quel dommage qu'ils n'aient pu rester bons amis ! Elle fit faire par Lehmann, auteur d'un de ses plus beaux portraits, des croquis de Lamennais et de Didier¹. Avant de quitter Paris, Marie l'invita à l'accompagner au Théâtre français. Cette fois il n'hésita plus et assista avec plaisir à une représentation de *Polyeucte* avec Rachel, qui fut, d'après lui, « très digne, très noble, mais un peu froide »².

Après le séjour à Londres, Liszt et Madame d'Agoult passèrent quelque temps en pays rhénan où ils rencontrèrent Didier, que le *National* y avait envoyé. L'ami commun fut gêné cette fois de se trouver auprès d'eux. Sa mission terminée, il retourna à Paris, où la comtesse arriva au mois de novembre. Elle lui reprocha son éloignement, sa froideur à son égard, et dès la première visite

1. Ce croquis qu'elle avait gardé reste introuvable. Pendant cette même année 1840, Calamatta a fait un très beau portrait de Charles Didier, celui que nous reproduisons, et qui se trouve à Genève chez son arrière petit-neveu, M. La croix. David en fit un médaillon de bronze, actuellement dans la collection David d'Angers, à Angers (c'est le n° 524 dans cette collection). L'année suivante Didier donna des séances à M^{me} Ancelot « qui me met dans je ne sais quel tableau qui n'a pas de sens commun ».

2. Didier fut ami et grand admirateur de Rachel, dont il parle souvent dans son journal.

« elle se met à fondre en larmes en protestant de sa sympathie et de son affection pour moi. Véritable scène à sentiments. Je domine parfaitement la position, parce que je juge la femme. Je lui baise la main pour la consoler et je conserve tous les avantages ». Didier croyait qu'elle jouait la comédie. Il continua néanmoins ses visites à Marie, convaincu qu'il lui serait facile d'éviter un excès d'intimité. Mais il n'avait pas compris, ou n'avait pas voulu comprendre, les dangers de son amitié pour une personne aussi séduisante que M^{me} d'Agoult.

Sainte-Beuve se montrait alors très assidu auprès de la comtesse, et un soir elle lut à Charles les « étranges déclarations sous forme de madrigaux » que le critique lui avait adressées, ainsi que des lettres passionnées d'Eugène Sue et d'autres admirateurs. Celles de Girardin étaient « remarquables et très inattendues. Je n'aurais pas écrit autrement », note Didier naïvement dans son journal. Il ne se fit dès lors plus d'illusions sur les desseins de son amie, qui tentait d'éveiller en lui un sentiment plus vif. « Elle me provoque toujours mais elle n'arrivera pas à ses fins. Je la vois venir et je me tiens ». Cet homme loyal repoussait l'idée d'une liaison, et il n'eut pas un instant l'idée de rompre avec Aglaé. Comparées à M^{me} d'Agoult, il trouvait toutes les autres femmes de son monde « bien communes », et il tenait beaucoup à son amitié avec elle. Cependant elle ne lui cachait pas ses sentiments, et Didier se crut forcé de fixer nettement sa position. Un soir qu'elle ne négligeait rien pour le séduire, Didier lui dit : « Je ne suis ni ne voudrais être votre mari... Je ne veux pas être votre amant. Restons donc amis ! » Et il ajoute : « Je suis à la fois rude et galant... Je reviens au coin de mon feu et rêve au passé, et encore plus à l'avenir. Les années volent et je suis un peu effrayé de la rapidité qui les emporte. J'ai de l'ambition et je ne fais rien. Depuis mon mariage je n'ai pas encore réussi à reprendre la vie sédentaire et laborieuse du passé... Le caprice dont Madame d'Agoult s'est prise pour moi n'est dans ma vie qu'un tout petit intérêt, mais c'en est un ! Je ne crains pas qu'il trouble rien ; je n'irai que jusqu'où je voudrai aller. Toute mon étude doit consister à ne pas laisser dégénérer en haine le sentiment un peu trop vif qu'elle a conçu pour moi. C'est, du reste, bien inattendu et bien ébouriffant ». Tout ceci le fit revenir sur le passé et lui rappela son tragique amour, qu'il ne devait jamais oublier. En honnête homme et en mari loyal, il était résolu à rester sage. Mais il

n'avait rien d'un fin psychologue, et l'histoire de Chavornay et la belle Hélène d'Arberg, telle qu'elle avait racontée Didier, ne devait pas se répéter. Dans le roman, tout pouvait à la rigueur s'achever en amour platonique. Mais ici il s'agissait de la sympathie fort vive d'une femme très émancipée et charmante qui lui avait fait l'aveu de ses sentiments. Ils se voyaient presque tous les jours, beaucoup de lettres s'échangeaient entre eux. Il avait cru « dominer la position ». Mais il subit de plus en plus le charme de Mme d'Agoult.

Le 29 janvier (1842) Didier et Lamennais dînèrent dans l'appartement de Marie, rue des Mathurins, puis à minuit le Genevois l'accompagna au bal de l'Opéra. « Partie arrangée. Nous y allons en tête à tête. Tohu-bohu atroce et grossier. Nous restons peu et revenons souper chez elle. La nuit, le mystère... » Didier n'en dit pas plus long, mais on devine le dénouement. Au commencement, elle se montra douce et charmante, mais Didier s'inquiétait à voir la jolie comtesse lui demander de l'accompagner un peu partout, comme si elle voulait l'afficher. Ils allèrent ensemble au concert de Berlioz, au cours d'Edgar Quinet au Collège de France, au concert de Chopin, « pour braver Madame Sand, qu'elle appelle la bénéficiaire ». Il s'en froissait et s'en trouvait parfois fort monté contre elle. Puis les exigences de son amie l'agaçaient, sa conscience était troublée. Il en vint bientôt à trouver qu'elle n'avait « rien de sympathique, rien de spontané. Tout est calcul, effet, vanité. L'amitié n'est qu'une domination, pas même une habitude... Qui connaît le fond de cette vie ? »

D'autre part les soupçons d'Aglaé s'éveillaient. Le camarade intime de Charles Didier, depuis quelques mois, était Alexandre Rey¹, jeune Marseillais qui s'était établi à Paris pour se créer une situation d'homme de lettres. Didier l'avait connu en 1837, quand Lamennais lui avait donné un poste dans la rédaction du *Monde*. Depuis l'échec de ce journal sous la direction de l'ancien abbé, Rey avait collaboré à la *Revue du Progrès*, et un de ses articles avait paru dans la *Revue des Deux Mondes*. Son ambition aurait été d'être connu comme poète, mais ses vers n'avaient eu aucun succès. Sans argent, Rey avait mené jusque là une vie assez précaire, en ayant recours à des emprunts continuels. C'était un homme à bonnes fortunes, pas toujours très délicat en amour. Didier le trouva

1. Né à Marseille le 27 août 1812. Mort à Orange le 1^{er} août 1904.

cependant sympathique et brave garçon, lui prêta de l'argent quand il en avait, et un jour se passait rarement sans la visite de Rey à l'appartement de la rue Saint-Lazare. C'est cet ami qui prévint Charles que Madame Didier se plaignait d'être laissée en dehors de la vie de son mari et s'exaltait de plus en plus. Didier calma de son mieux « cet esprit agité », et prit la résolution d'être plus sage. Ses rendez-vous rue des Mathurins devinrent moins fréquents. Peu à peu il s'éloigna, et Madame d'Agoult lui écrivit en lui faisant, comprendre qu'une nouvelle passion l'occupait. Dans sa réponse il l'en félicita, sans parler de lui-même, ne voyant pas d'autre moyen de mettre fin à cette liaison qu'il n'avait jamais désirée et qui compliquait étrangement sa vie. Il céda pourtant au désir de revoir son amie chez laquelle il trouva Alfred de Vigny... « On était embarrassé avec moi, mais moi fort à mon aise... Je n'y remettrai bientôt plus les pieds... Le fond de mon cœur est triste et inquiet ¹ ».

Le courage de rompre lui était venu, et, quoique Madame d'Agoult lui écrivît encore à diverses reprises, pendant les mois suivants, pour lui demander un exemplaire de la *Campagne de Rome* et sous d'autres prétextes, Didier resta indifférent et froid. A l'Assomption, fête de Marie, elle lui demanda de venir la voir, mais se heurta à un refus catégorique. Honteux d'avoir trompé sa femme, il se dévouait de nouveau à Aglaé, et si elle avait su le garder, ce mari austère lui serait resté désormais fidèle. Mais déjà l'irréparable était intervenu dans leurs relations, Aglaé lui fit une scène qu'il nota dans le journal ² : « Je vois qu'à mon insu les attaques de G. S. ³ Marliani etc. ont porté leurs fruits. Cette explication ressemble de tous points à celle que j'ai eu dans le temps avec G. S. et roule sur le même objet, mais il est visible que ce n'est pas spontané et qu'on a monté la tête à Aglaé. Il y a une influence récente, qui peut être Verre ⁴, sans doute par maladresse. Elle me reproche d'avoir voulu me servir d'elle, comme d'un piédestal... qu'elle n'est

1. *Journal*, 11 avril 1842. — Didier rencontra Alfred de Vigny pour la première fois chez Madame d'Agoult le 14 janvier 1840. Il nota après : « il me paraît une nature affectée et pas bonne ». Mais ils se voyaient de temps en temps et l'auteur de *Rome souterraine* faisait parfois des promenades avec le grand poète, qui lui parlait avec enthousiasme de ce roman.

2. Le 5 septembre 1842.

3. George Sand.

4. Il est loin d'avoir des soupçons sur son ami Rey, avec qui il se sauve après cette scène pénible pour faire une promenade au cimetière Montmartre et qu'il ramène dîner à la maison.

plus si innocente et qu'elle comprend. Elle conclut à une séparation, et moi je voudrais la prendre au mot, mais deux obstacles s'y opposent : les obstacles matériels et l'opinion. On conclut une trêve, mais le coup est porté. Il y a dans l'explication d'aujourd'hui quelque chose d'irréparable. Il en naîtra quelque jour une catastrophe ».

Cependant l'héroïne de cette courte et désastreuse liaison publiait, dans la *Presse*¹, un feuilleton intitulé *Hervé*. Dans cette nouvelle, Hervé était Charles Didier et elle-même Thérèse. Ce fut la fin de leurs relations. Comme il était à prévoir, Madame d'Agoult ne devait jamais lui pardonner, et elle ne tarda guère à concevoir de la haine pour celui qui l'avait traitée si durement. A son retour à Paris, en 1849, les d'Ortignes et Madame Hamelin apprirent à Charles que son ancienne amie l'attaquait avec fureur, en disant que les légitimistes l'avaient payé pour aller à Frohsdorf.

A la suite de cette triste affaire, Didier lui-même rompit avec Liszt, qui lui avait toujours été très sympathique, mais qu'il ne voulut plus voir désormais parce que « Madame d'Agoult a passé par là ». Il avait certes eu raison en s'efforçant d'éviter cette liaison et en se disant : « Se laisser prendre serait un mal affreux. »

Le trêve entre les époux dura quelque temps, mais tout allait de nouveau assez mal quand arriva la nouvelle de la mort du grand'père Gendarme. Ils furent retenus quelques temps dans les Ardennes pour la liquidation de la succession, puis par la mort subite de Madame Gendarme. Une fois de retour à Paris, nanti d'argent et de crédit, il se tourna vers les affaires. C'était le moment où tout le monde s'intéressait aux lignes de chemin de fer que l'on construisait ou projetait. Il note dans le journal au mois d'octobre 1845 : « Ma vie toute entière, comme la vie de la France, est absorbée par le chemin de fer ». Le littérateur, devenu homme d'affaires, gagna plusieurs milliers de francs en jouant à la Bourse. Son premier projet était d'acheter une voiture à Aglaé. Avant qu'il pût commencer à utiliser ses bénéfices, survint la baisse, puis la panique. Didier dut alors passer une partie de sa journée chez Rothschild : « Sa maison avait l'air d'un pandémonium. C'était hideux à voir. On y buvait, mangeait, criait, hurlait, et c'est nous qui payons ces violences. Personnellement je n'ai pas trop à me plaindre ».

Ayant traversé cette crise en sauvant ses bénéfices, il acheta chez un marchand des Champs Élysées, deux chevaux qu'il paya trois

2. Le 15 décembre 1842.

mille cinq cents francs. Ayant choisi une voiture luxueuse il se mit à la recherche d'un logement, « soit à louer, soit à acheter », qui convînt à la nouvelle situation de son ménage, et il se décida pour un rez-de-chaussée, rue Saint-Lazare, 23, d'un loyer de six mille cinq cents francs : « C'est beaucoup d'argent, et plus que je n'aurais voulu, mais il n'y a pas moyen de se loger à meilleur marché, pour être logé comme je désire l'être ». Il rêvait d'une vie à grand train, avec des voitures, plusieurs domestiques, un grand appartement luxueusement installé, où il recevrait ses amis. Pour réaliser ce projet et rester dans les limites du budget qu'il avait établi sur le papier, il lui fallait continuer à gagner beaucoup d'argent, et le seul moyen, c'était de rester dans les affaires. Mais il ne s'y trouvait pas heureux. « Je voudrais rompre peu à peu avec les affaires et retourner aux muses, comme disait nos pères » avoue-t-il dans son journal.

Ses journées étaient fort remplies. Comme auparavant, c'était lui qui devait s'occuper de la nouvelle installation. Il courait les magasins, achetant meubles et étoffes. Ces détails domestiques arrangés, il se remit aux affaires, prit place dans quelques conseils d'administration, bref continua à gagner de l'argent. Le moment lui semblait propice pour réaliser ses ambitions politiques. Il décida de préparer sa candidature pour les prochaines élections. N'ayant jamais réussi à se faire naturaliser, un seul moyen lui restait : acheter un usufruit. Tout son argent se trouvait placé en actions, mais il acheta cet usufruit sur une maison de la rue Férou pour vingt cinq mille cinq cent cinquante francs « payables en quatre mois et dont je n'ai pas le premier sou » note-t-il. Il s'agissait ensuite de trouver une circonscription propice à sa candidature. Dans ce but, Didier s'entretint avec Odilon Barrot, Léon Robert, Pelletan, Lamartine et Béranger. Pelletan lui proposa de renoncer à cette idée de candidature et de prendre la direction de la *Revue Indépendante*, qu'il était question de reconstituer avec Lamartine, Quinet et d'autres collaborateurs. Mais Didier refusa, voulant consacrer tous ses efforts à la politique et aux affaires.

Ses meilleurs chances lui parurent être dans les Ardennes. Il y fit plusieurs voyages, tâtant le terrain dans toute la région. Mais ses avances n'eurent guère de succès ; l'*Ardennais* l'attaqua ; on ne voulait pas de lui à Sedan, et Quinet posait sa candidature à Charleville. La campagne fut tout à fait manquée, et, la veille des élections, triste et déçu, il note dans le journal : « C'est un crève-

cœur. Pour ne pas assister en spectateur au combat où je devrais assister en acteur, je pars pour Orval ». Mais il ne devait pas tarder à regagner Paris. Les actions commençaient à baisser. Un accident grave sur le chemin de fer du Nord précipita cette baisse et Didier se trouva perdre de l'argent de tous côtés. A la fin du mois de juillet 1846, il écrivait : « Je suis dans une veine de malheur incroyable... Rien ne me réussit. Je suis même fort inquiet de ma position... Il me faudra beaucoup de philosophie si la veine ne tourne pas ». Ce n'était que le début de ses épreuves. En ces heures de déception et d'inquiétude, Didier reçut deux lettres de son ami David Richard ¹, qui lui reprochait « sa vie princière » et l'accusait de manquer de cœur en ne venant pas au secours de sa sœur Louisa ². Bien qu'il l'eût aidé déjà, Charles fut navré d'apprendre le dénuement de celle-ci, et il voulut la faire venir chez lui à Paris. C'est ce qu'il proposa à Aglaé, qui lui fit une scène affreuse, déclarant qu'elle ne recevrait pas Madame Serment-Didier à sa table. Le mari, furieux songeait à « planter tout là » et à s'expatrier. Il ne se doutait pas que c'était le prologue de sa tragédie domestique.

Depuis des mois, sa vie était tout absorbée par ses affaires et la politique, et c'était sans méfiance qu'il voyait son ami Rey de plus en plus assidu auprès de Madame Didier. Il avait toujours eu confiance en sa femme, mais il aurait dû se méfier de ce camarade, dont il savait la mauvaise réputation. Deux ans auparavant, Alexandre Rey affichait à tel point sa maîtresse, Madame Nogent, que le mari l'avait provoqué et blessé en duel. A ce moment, Didier, rentrant d'une visite à son camarade, notait déjà : « Il va mieux, mais ce qui va moins bien c'est sa réputation dans le monde ; il faisait parade de ses bonnes fortunes, d'Agoult, Reybaud, et allait jusqu'à montrer assez indécemment des lettres d'Aglaé... tout cela aujourd'hui lui retombe dessus, et j'aurai plus tard à m'expliquer avec lui ».

Mais le fait est que cette explication n'eut pas lieu, et cela n'a rien de très flatteur pour Charles Didier. Jouait-il, sans s'en rendre compte lui-même, le rôle de mari complaisant ? Étant donné son caractère et sa façon d'agir plus tard, il est difficile de le croire. Cependant lui-même avait dit, deux ans auparavant, que deux

1. David Richard était alors directeur de la maison d'aliénés du Bas-Rhin, à Stephansfeld, où il resta jusqu'en 1859. Les deux amis ne furent jamais réconciliés.

2. Madame Serment-Didier, qui avait dû quitter son mari au commencement de l'année, et qui se trouvait à Genève avec des ressources insuffisantes.

obstacles s'opposaient à une séparation : « les obstacles matériels et l'opinion ». On pourrait donc croire que, puisqu'il ne voyait pas de danger de scandale, il ferma les yeux aux prétentions de Rey auprès de sa femme. En tout cas, il fut longtemps avant de comprendre le rôle perfide que jouait celui qui affectait d'être toujours son ami. Mais tout d'un coup ses yeux s'ouvrirent : « Il se passe quelque chose d'assez grave chez moi. Il est visible que Rey est un faux ami. Je m'en suis aperçu, et mon attention a été éveillée là-dessus de plusieurs côtés à la fois. Il vit à mes dépens, joue auprès de moi le rôle de flatteur, de parasite, et, en même temps, il cherche à déboucher Madame Didier, qu'il compromet comme il a compromis toujours, par vanité, les femmes qu'il a pu avoir. Il me démoit dans son esprit, pour vivre ensuite probablement à ses dépens. Je m'aperçois de tout cela. Je n'en ai pas l'air, mais je vais agir en conséquence, de manière à prévenir un scandale et n'être pas dupe ¹ ». Et deux jours plus tard : « Mes affaires domestiques s'embrouillent beaucoup. Explication assez tranquille le matin, mais après dîner scène épouvantable, à laquelle assiste Verre. Rey est venu dans la journée et lui a monté la tête. Je la calme un peu, mais en apparence plutôt qu'au fond... La position n'est plus tenable et le problème est insoluble ² ».

Ayant les preuves des relations de sa femme avec Rey, Didier prit son parti et déclara à celle-là que mieux valait se séparer. La rupture s'opéra vers la fin de 1847, et Madame Didier alla s'installer avec son amant, lequel, en toute cette affaire, n'avait eu qu'un seul but, « vivre au dépens de sa dupe ». Il y réussit, et, à sa mort, Aglaé le constitua son légataire universel. C'était cependant un homme que Lamartine aima « en fils et en frère » ³, et Victor Hugo dans l'*Histoire d'un crime*, parle d'« Alexandre Rey, ancien constituant, écrivain éloquent, vaillant homme ». Dargaud a consacré quelques pages de son journal à cette liaison, qui fut, d'après lui, aussi « angélique que la première et tout entière fondée sur une amitié de sœur. Elle n'avait besoin ni de mari ni d'amant, mais seulement d'un maître à penser. Rey l'initia aux études les plus

1. 14 septembre 1846.

2. Didier nota le 21 octobre 1846 : « Aglaé a brûlé aujourd'hui dans sa fureur le testament qu'elle avait fait en ma faveur. J'aime cette hostilité qui me met à mon aise. C'est la guerre ! Va pour la guerre ! » Ni au moment de la rupture ni après n'avait-il l'air de se soucier de la fortune de sa femme.

3. *Autour de Graziella*, p. 13.

variées... Il lui organisa un salon et sut y attirer les hommes les plus remarquables... Sa situation était irrégulière, mais la personne irréprochable ¹ ». Son grand admirateur, Dargaud, fut un de ces « hommes remarquables » qui fréquenta son salon, et il lui a fait aussi de longues visites à Boutancourt ² et en Suisse. Son portrait d'Aglaé Didier est certainement celui d'un ami intéressé, comme a constaté M. des Cognets, car Dargaud a tiré beaucoup de profit de leurs relations. Parmi les autres habitués de ce salon de la rue d'Isly, il y eut aussi Pelletan, Jules Simon, Mallefille, et les Quinet. Edgar Quinet, lui aussi, l'a décrit avec sympathie dans *Merlin l'Enchanteur* ³.

Après la mort de Madame Didier, le 27 mai 1863, son ami Littré écrivit sur elle une lettre nécrologique qui parut dans le *Journal des Débats* du 15 juillet de la même année : « La mort de Madame Didier ferme un des derniers salons ⁴ de ce siècle, un des asiles ouverts à la pensée indépendante et aux expansives causeries... On peut dire que l'existence entière de Madame Didier a été consacrée au culte désintéressé de l'esprit. Trop supérieure à la grande fortune qu'elle possédait pour qu'elle ait jamais demandé à cette fortune les jouissances inférieures dont se contente le vulgaire, dédaigneuse pour elle-même du luxe qui l'entourait et qu'elle ne s'était permis que comme une sorte de décorum et d'hommage aux personnes qui se pressaient autour d'elle,... Madame Didier réunissait toutes les conditions de position, d'esprit, de caractère, qui font d'un salon un centre et une influence autant qu'un agrément ».

Aglaé Didier devait être douée de certaines grandes qualités pour mériter la sympathie et l'estime de tous ces amis. Elle comptait Lamartine parmi ses intimes. Béranger fut son admirateur. Cependant cette femme malade, nerveuse et fort difficile, n'avait pas beaucoup changé après la séparation. Dans ses lettres à Edgar

1. Cité par M. Jean des Cognets dans *Autour du vieux roi Lamartine*.

2. La propriété de Madame Didier dans les Ardennes.

3. *Merlin l'Enchanteur*. Paris 1860, pp. 82-89. En décrivant le personnage d'Isaline, il nous donne un portrait d'Aglaé Didier.

4. M. des Cognets nous donne dans *Autour du vieux roi Lamartine* des impressions intéressantes sur ce qu'était ce salon, où « la politique et la religion fournissaient les thèmes habituels. Il ne paraît pas qu'on s'amusait follement... Elle détestait les propos légers. On était avant tout anti-catholique et antipapiste ». La maîtresse de maison, qui se coiffait à l'antique, en rigides bandeaux, s'allongeait à demi sur un canapé, et « au plus fort des luttes de paroles ou des improvisations, note Dargaud, elle ne manquait jamais de recourir à son lorgnon, afin de ne rien perdre des mobilités du visage. »

Quinet et à M^{me} Quinet, elle s'excuse souvent de ses nerfs irritables et de ses impatiences. Sa vie avec Rey ne fut pas toujours calme ¹, et, avant sa mort, elle se brouilla avec ses parents, tous déshérités en faveur de son amant.

Ce fut certainement une femme sans beaucoup d'esprit et d'un fâcheux caractère. Didier, lui aussi, avait le caractère difficile, mais il le savait mieux que personne. Il fit tout son possible pour procurer le bonheur à cette femme, auprès de laquelle la vie lui devint un enfer. En tous cas, comment lui pardonner cette haine vénimeuse qui allait la pousser à poursuivre avec acharnement Charles Didier après leur séparation en cherchant à ruiner sa réputation et à l'abaisser aux yeux du monde ? Lamennais qui, de son côté, poursuivait son ancien ami avec toute la violence de son caractère, n'excusait pas cette femme, même en admettant les torts de Didier vis-à-vis d'elle. « Concevez-vous cette rage de faire, en dehors de tout intérêt, le mal pour le mal ? » écrivit-il, le 16 septembre 1851, au baron de Vitrolles.

Pour moi il y a plus de vérité dans le portrait d'Aglaé Didier que je trouve dans le *Journal du Dr Piffoël*, de George Sand, que dans ceux qu'ont tracés avec tant de sympathie Dargaud et Quinet. Voici ce que notait l'illustre auteur de *Lélia* sur la femme de Charles Didier, le 7 janvier 1840 ².

« Vraiment, j'ai bien plus peur de cette maigre et pointue mijaurée que ³... a prise pour femme,... que des plus terribles satiriques. C'est qu'elle est bornée, envieuse, malveillante ; c'est que son esprit est aussi petit que son nez et son cœur aussi étriqué que son... C'est qu'elle ne comprend rien et ne peut rien comprendre. Tout lui paraît crime, animosité, danger, tout porte atteinte à sa personnalité. Alors, pour se défendre et se venger, elle essaye de diffamer, mais comme elle voit tout faux et comprend tout de travers, sa médisance se transforme en calomnie, à son insu peut-être. De telles femmes (il y en a beaucoup), il faut se préserver comme de la peste et ne jamais leur permettre de jeter un coup d'œil dans votre intérieur. »

1. Didier écrit dans son journal le 6 décembre 1849 : « Soirée chez Madame Reybaud. J'apprends par elle une scène d'intérieur de Tartuffe et sa dupe ». (C'est ainsi qu'il nomma toujours Rey et Aglaé).

2. *Journal de Piffoël, Revue de Paris*, 1^{er} mai 1926, p. 53 et 54.

3. L'auteur du journal en a découpé les noms et quelques mots vifs.

Avril.

1 - Le mois commence mal. J'ai l'attente d'une solution relative au Contrat - Réputation de l'œuvre de Robier à la Renaissance, où Frédéric Lemaître après bien des péripéties joue la première rôle.

2 - Une séance du Comité me prend une partie de la journée - Au National, avec Reybain - Boissac, Mondonville - M. de Saint-Amand, Chateaubriand, Pajon, et d.

3 - Visite à Lamoignon - A la Renaissance - 1^{re} représentation de L'acharia, cette pièce de Robier si balotée - Chute complète - L'homme finit par prendre son rôle en charge et le public ne fait plus que rire. Ce comique qui me contriste à cause de Robier me devient cher contre tout système. C'en est fait du théâtre réaliste, il faut le spiritualiser - J'étais là avec M. Reybain et la Cesse Guiccioli, l'autre loge.

4 - D. - J'ai de même - Surtout à l'observation - Brage sur son éducation - Un grand côté bien plutôt son homme idéaliste qu'un homme politique. Le savoir est-ce toujours le savoir à l'avant tout?

5 - Visite à Chateaubriand qui lui recommande L. Reybain et la librairie de la Socialiste, concernant à l'Académie et la poix Monthyon - Entrai visiter - H. Martin, Fontaine, et M. Champy, d. - 2^{me} représentation de L'acharia, moins dragueuse que la première, mais ça n'en est pas moins une affaire Manquie - J'ai vu Robier, le matin. Il croit avoir fait un chef-d'œuvre. André Malraux! Il est sûr que jamais l'homme ne se connaît bien lui-même.

CHAPITRE VI

L'ÉCHEC LITTÉRAIRE

Le moral atteint — *Thécla* — Didier dramaturge — *Atalba* — Réception au Théâtre français — *Campagne de Rome* — A la rédaction du *National* — Ses articles — *Nationalité française* — Inquiétude croissante — Voyage en Allemagne — Rupture avec le *National* — Projet de journal — Encore un voyage — *L'Etat* — Encore un échec — *Caroline en Sicile* — Indécisions — *Promenade au Maroc* — Désespoir.

Charles Didier reprit son travail littéraire dans de bien tristes conditions après l'opération faite à son œil en 1839. Il était en train d'écrire son quatrième roman, *Thécla*, quand la maladie l'avait forcé à se soigner. Fatigué et énervé par la souffrance, il se remit au travail avant la fin même de sa convalescence. La maison retentissait du tapage des ouvriers qui la préparaient pour l'arrivée d'Aglaé, et d'autre part la question d'argent troublait l'esprit de l'auteur. Il vivait des avances de son éditeur sur *Thécla*, et il lui fallait faire paraître ce livre avant la fin de l'année. Il s'était déjà rendu compte qu'il ne réussissait guère comme romancier. *Le Chevalier Robert*¹ ne se vendait pas ; un quart du tirage de trois mille exemplaires de *Chavornay* restait chez le libraire. Rien d'étonnant si nous lisons alors dans le journal : « Je sais d'avance que mon livre n'aura aucun succès et sera abîmé ».

Il ne se trompait pas. Quoique ce soit un meilleur ouvrage que le *Chevalier Robert*, l'auteur n'a pas réussi à créer des personnages vivants pour cette action mélodramatique, et l'héroïne, Thécla, est sans charme comme sans individualité propre. Ici encore, la scène se passe au Maroc, à l'époque où Tétouan était la résidence des consuls européens. Thécla, la fille de M. d'Upsal, consul de Suède, est « une blonde svelte, élégante, dont la beauté, sans être régulière, est pleine de distinction. Quelqu'un avait dit, en parlant d'elle : « C'est une eau calme et limpide, dont on ne voit pas le fond », et l'avait appelée une « charmante énigme ». Or le

1. Voir chapitre II.

consul anglais, Sir Herwart, fils cadet d'une famille noble et puissante, avait mené à Tétouan, depuis qu'il s'y trouvait, une vie qui n'avait été qu'un long scandale. Mais, pour des raisons que l'auteur n'explique du reste pas, « l'arrivée de Herwart avait ébranlé le sceptre en la main d'Upsal, jusqu'alors le roi de la résidence, et avait fait pâlir son étoile : de là, une haine inextinguible. Dès les premiers jours, la lutte avait commencé, sourde, acharnée, implacable ». Quand Sir Herwart tombe amoureux de la « charmante énigme », sachant fort bien que le père ne consentirait jamais à leur mariage, il enlève la jeune fille et l'emprisonne dans sa propriété, près de Tétouan. A partir d'ici le roman se traîne en d'interminables longueurs vers une fin sanglante, où le fougueux Anglais tue la jeune fille et son fiancé, avant de disparaître à jamais des côtes du Maroc. L'idée générale était sans doute assez neuve à pareille date, mais Didier n'a pas réussi à écrire là un véritable roman d'aventures, et, du début à la fin, son récit manque de vraisemblance et d'intérêt.

Dégoûté lui-même de ses essais romanesques, Charles voulait abandonner ce genre pour le théâtre, qu'il avait toujours passionné. Un soir il dîne avec Arnould¹ et Rosier² « en pleine guinguette dans le bois de Vincennes » et leur parle d'un projet de drame. Encouragé par l'avis et les conseils de ses amis, il se met au travail avec enthousiasme. Mais le voilà bientôt arrêté. « J'en ai la substance en main, mais pas la disposition », note-t-il dans son journal. Cependant la pièce, *Atalba*³, se trouva terminée en février 1840, et l'auteur la lut à « Rosier et compagnie. Ils n'en admettent que la conception première et la regardent comme impossible et peu dramatique, sans compter les longueurs... Cela me décourage un peu, mais j'y penserai et prendrai de leurs observations ce qu'il me conviendra de prendre ».

Quelques jours après cette lecture, Didier assistait à la première de *La Calomnie* de Scribe, au Théâtre français. Il trouva la pièce « si habile et intéressante » qu'il se demanda s'il saurait jamais écrire rien de pareil. Toujours critique rigoureux

1. Auguste Arnould (1803-1854) littérateur et auteur dramatique. Il épousa en 1845 Mademoiselle Plessy, amie de Charles Didier, qui prit alors le nom de Arnould-Plessy.

2. Joseph Bernard Rosier, débuta comme auteur dramatique en 1830 après avoir été professeur de rhétorique. Il écrivit beaucoup de pièces, qui sont pour la plupart gaies et spirituelles.

3. Inédit.

de son propre travail, il se rendait compte que sa pièce était mal composée. Mais c'était son rêve de devenir dramaturge. « On ne permet pas aux hommes d'errer dans le domaine de l'intelligence, et tout succès est dans la spécialité », écrit Didier dans son journal à cette époque. « Je songe à me concentrer sur le théâtre, où je peux appliquer mes aptitudes diverses et me résumer d'une manière définitive et complète ». Arnould relut la pièce minutieusement et lui donna le conseil de refaire son œuvre en cherchant à la rendre plus vivante et plus dramatique. Quoiqu'il se sentît dénué de verve et mal en train, car pendant tout ce temps il avait de pénibles scènes d'intérieur avec Aglaé, la pièce se trouva enfin refaite. Didier la proposa à Bocage¹, mais celui-ci se montra fort hésitant. « Il le jouerait pourtant, mais sans enthousiasme » note Didier. Il s'agissait maintenant de faire accepter l'ouvrage au Théâtre français, la position de Bocage étant assez « ambiguë entre la Porte Saint-Martin et le Théâtre français ».

Didier demanda donc une lecture à François Buloz et entreprit quelques démarches pour agir sur les dix membres du comité de lecture. Malgré les bonnes dispositions de Buloz, le dramaturge n'était pas sans inquiétude lorsqu'il se disait : « Mon drame est si loin de leurs habitudes que j'ai tout à craindre » Didier ne se trompait pas, car, à la lecture, la pièce reçut quatre boules blanches, huit rouges et pas de noires. Aux yeux de l'auteur c'était un refus poli. Mais Buloz lui affirma qu'il n'en était rien, et que, moyennant quelques modifications, la pièce serait reçue. Mademoiselle Plessy² défendit le drame avec beaucoup de chaleur et lui présenta des critiques pour l'aider à le refaire. Didier assista à la seconde lecture, et il l'a décrite dans son journal : « Arnould lit indignement mal... l'ennui me gagnait moi-même et j'aurais mis une boule noire. Après la lecture, Buloz vint me dire que la pièce ne serait reçue qu'à la condition de n'être jouée que l'été, le comité ne la jugeant pas de nature à faire de l'argent. J'hésite un instant... enfin j'accepte... C'est un refus déguisé³ ». C'est là

1. Pierre Martineau Tousez, dit Bocage (1797-1863) un des grands artistes du théâtre de son époque.

2. Mademoiselle Plessy avait alors une vingtaine d'années. Emmanuel Arago lui présenta Didier et il la trouva « bien belle et charmante. C'est une syrène dont la coquetterie est d'instinct. Elle se plaint de la vie de théâtre, de la solitude et de l'impossibilité de fixer ses affections, de l'isolement de son cœur etc. le tout assaisonné de regards et de sourires ».

3. *Journal*, le 6 octobre 1842.

tout le succès qu'obtint Charles Didier comme dramaturge. Plus tard il s'essaya encore dans le genre, en écrivant *Paul de Novi* et en se tournant vers la comédie, mais toutes ses pièces furent enterrées sans voir jamais le feu de la rampe. Il aimait passionnément le théâtre, et ce fut encore une de ses grandes déceptions.

Pendant ces mois où il travaillait à son drame, un autre projet le préoccupait. Liszt lui avait demandé une lettre sur la campagne de Rome, du genre de celles qu'il avait adressées auparavant à Sainte-Beuve¹. Onze années s'étaient écoulées depuis que le jeune voyageur eut quitté Rome, mais Didier se mit à la tâche avec enthousiasme, et une fois la lettre terminée, il la lut à M^{me} d'Agoult, qui en fit force éloges. Il songeait à en écrire toute une série et s'entendit avec Labitte pour publier la *Campagne de Rome* en volume avec deux lettres nouvelles ajoutées aux précédentes.

Le livre s'ouvre par la lettre à Liszt, qui est intéressante non seulement par ses descriptions de Corneto et de Civita Vecchia, mais par ses observations sur le désordre social et la désolation affreuse du « désert de Rome ». Lorsqu'il traitait ce sujet, il demanda à Liszt de lui faire lire les *Lettres* de M. Lullin de Châteauevieux², « un habile agronome de Genève. Ses lettres trop peu connues sont pour moi ce qui a été écrit de mieux sur l'Italie ». Ces lettres étaient adressées à un compatriote de l'auteur, Charles Pictet, et il n'y en a qu'une seule sur Rome, mais on voit nettement l'influence qu'elles ont exercée sur la *Campagne de Rome*.

Après la lettre à Liszt, viennent celles adressées à Sainte-Beuve, les meilleures peut-être, écrites peu de temps après le long séjour de Didier en Italie. Elle se retrouvent ici quelque peu modifiées depuis la première impression, l'auteur n'étant plus sur le même pied d'intimité avec le grand critique³. Charles y exprime son dégoût pour Paris, où il est enraciné désormais, Paris, « dont le Dante aurait fait un enfer de boue et de bruit. Une voix impitoyable me crie incessamment aux oreilles : Tu n'en sortiras plus ! »

La lettre à Edgar Quinet est plus savante que les autres. Sorti par la porte Saint-Paul, Didier y décrit une promenade dans la campagne de Rome. Sans doute l'auteur s'était-il documenté tout exprès

1. Voir chapitre II.

2. Frédéric Lullin de Châteauevieux, *Lettres écrites d'Italie en 1812 et 1813*, Paris et Genève, 1816 — 2 vol. in-12°.

3. Je trouve cependant dans la collection Spoelberch de Lovenjoul à Chantilly, une lettre très cordiale que Sainte-Beuve adressa à Didier au moment où il reçut son exemplaire de la *Campagne de Rome* (Juin 1842).

pour préparer ces pages, mais on y retrouve le même sentiment de la nature : « Je regagne ma grève à travers les joncs et les algues... Le bourdonnement monotone et continu des flots plonge l'âme à la longue dans une rêverie vague, ondoyante, qui n'est pas sans douleur, quoi qu'elle ne soit pas sans tristesse. Je cède au charme, et l'inquiétude s'endort dans mon cœur au murmure des vagues ¹ ». En lisant *Rome souterraine*, on remarque combien Didier détestait les Anglais. Il y revient encore ici et il n'hésite pas à écrire : « L'Anglais est le mauvais génie de l'Italie ; on le retrouve partout, dans les villes, dans les villages, dans les solitudes les plus profondes... Il émane de lui je ne sais quel froid qui glace et décolore tout, Prions Dieu de n'en plus rencontrer ».

Didier commence sa dernière lettre en ces termes : « Vous m'avez souvent dit, mon cher Béranger, que les spectacles de la nature vous touchent moins que ceux de l'humanité. Toutes vos sympathies sont pour l'homme... Je n'aurai donc garde de venir, à propos de la Campagne de Rome, vous parler des bois, des mers et des montagnes ; et d'ailleurs je craindrais trop de tomber dans la descriptive, la plus puérile entre nous, de toutes les écoles. Je n'ai pas même avec vous la ressource de l'antiquité ; vous n'aimez pas, je le sais, mes vieux Romains... Le génie artiste de la Grèce a tout votre amour ² ». Il parle donc à l'illustre chansonnier du phénomène historique qui s'accomplissait alors en Italie, de l'alliance de l'Autriche et du Pape, de la mort de l'absolutisme spirituel, et surtout des droits du peuple : « Il est triste de penser qu'après tant de siècles, ce principe sacré de l'égalité, proclamé, formulé par le christianisme et auquel les nations ont fait tant et de si grands sacrifices, n'en est presque encore qu'à l'état de dogme, et qu'il a fait si peu de chemin dans les institutions et dans les mœurs... Personne n'a plus à cœur que vous les intérêts du peuple, et ce n'est pas une médiocre consolation pour lui que de vous trouver au premier rang de ses défenseurs, vous dont la muse est si nationale, si éminemment populaire ³ ».

La Campagne de Rome n'est sans doute pas un chef d'œuvre. Mais c'est un ouvrage qui n'est certainement pas sans mérite. Le

1. *Campagne de Rome*, p. 209.

2. *Ibidem*, pp. 309-310.

3. *Ibidem*, p. 362 et suite.

livre n'a pas suscité beaucoup d'enthousiasme ¹ et Didier nota dans son journal qu'il n'avait eu « aucun succès ». Peu de critiques s'en sont occupés, mais l'ouvrage vaut certainement mieux que ce qu'en dit M. Gaspard Vallette dans les *Reflets de Rome* ², où il prétend que « le pauvre Didier avait eu... soin de dédier les chapitres à tous les grands hommes qu'il connaissait vaguement ». Ceci, du moins, est tout à fait inexact ; au moment où il adressait ces lettres à Sainte-Beuve, ils étaient des inséparables ; Liszt son ami intime, lui avait demandé une lettre ; et quant à Quinet et Béranger, tous deux étaient très liés avec lui bien avant 1842. Valletté l'accuse aussi d'avoir pillé la plus grande partie de son livre dans Bonstetten « C'est du Bonstetten, ajoute-t-il, gâté par un mauvais copiste. » En admettant l'influence certaine de Bonstetten, il reste qu'il suffit de lire le *Latium ancien et moderne* pour comprendre toute l'injustice de Vallette envers Charles Didier.

Au début de cette époque de sa vie, notre auteur, tout en s'essayant dans trois genres différents, roman, drame et récit de voyage, travaillait encore beaucoup comme publiciste, et il se préparait à fonder lui-même un journal en 1843. Depuis son arrivée à Paris, Didier avait collaboré à divers journaux, notamment au *Monde* ³, et en 1840 il s'était proposé à Chambolle, du *Siècle* ⁴ pour lui donner des articles sur le Maroc. Mais cette offre n'eut pas de suite. Or, nourrissant des ambitions politiques depuis un certain temps, il avait envie de faire partie de la rédaction du *National*, le plus important journal de l'opinion républicaine. Didier avait tenté à maintes reprises d'y entrer avant la mort tragique d'Armand Carrel. Il dîna avec Thomas, Marrast et Étienne Arago, lesquels faisaient partie du groupe qui dirigeait les républicains modérés par le *National*, et ils lui apprirent que le *National* était en perte ⁵ et la rédaction très peu payée. Mais son parti était pris, et il nota dans son

1. Old Nick (Emile Dauran-Forgues) a dit du bien du livre dans le feuilleton du *National*, le 7 juin 1842, mais c'est un résumé plutôt qu'une critique. Voir aussi Cherbuliez ; *Revue critique des livres nouveaux.*, 1842, p. 189.

2. Paris, Plon 1909.

3. Voir chapitre IV.

4. Le *Siècle*, d'après Hatin, était un « exemple de la théorie alors nouvelle du journalisme à bon marché... (Il) parut sous les auspices des députés de l'opposition constitutionnelle, Jacques Lafitte, Dupont de l'Eure, Odilon Barrot etc... Le *Siècle* fut à la monarchie de juillet ce que le *Constitutionnel* avait été à la Restauration. *Bibliographie historique et critique de la presse périodique française*, p. 42.

5. Malgré son influence, le *National* n'eut pas un grand public.

journal ¹ : « C'est une chose décidée. Il ne faut pas considérer cela comme une affaire d'argent, mais de politique et de parti ² ». Didier devenait un républicain enragé. S'il rencontrait par hasard la voiture de Louis-Philippe, sa promenade en était gâtée. Il détestait tout ce qui touchait au roi. Un jour il emmena Aglaé à une séance royale à la Chambre des Députés ³. Ils arrivèrent à dix heures du matin, mais il leur fallut attendre jusqu'à une heure et demie. Le hasard les avait placés derrière Madame d'Agoult, mais pendant toute cette longue attente Didier ne lui dit pas un mot. Elle proposa cependant au couple de le reconduire dans sa voiture. Mais Didier refusa. Il quitta la séance mécontent et découragé. Le même soir il notait : « Un pouvoir constitué est toujours quelque chose de formidable. Aux vivats, je songeais à tous les vivats contradictoires criés par les mêmes bouches, et aussi au mot de Mirabeau : « Que faire d'un peuple qui ne sait que crier Vive le Roi ! » Louis-Philippe manque totalement de dignité ».

Ses articles commencèrent bientôt de paraître dans le *National*, articles traitant pour la plupart de questions de politique internationale, bien écrits du reste et fort intéressants. Didier se trouva très déçu de n'être pas admis au comité de rédaction, mais en revanche il vit, dans le numéro du 30 août 1840, son nom figurer parmi ceux des membres du comité de la Réforme électorale, et il sentit qu'il faisait du progrès dans le milieu politique. Son article sur la *Nationalité française* eut du succès ⁴. L'auteur y retraçait le développement et l'influence de la France dont « l'initiative est sa nationalité même ». Il considérait ce pays comme le résumé de l'Europe, et, géographiquement, comme le centre du système européen :

« Elle participe à la fois du nord et du Midi... Douée d'un ciel tempéré à la fois et varié, la France offrait une patrie à toutes les races,

1. 13 juin 1840.

2. Un jour après une visite de son ami Freissinet, il dit : « Freissinet a lu dans je ne sais quel journal un portrait de Berryer, où on le représente « dinant chez M. Thiers et tendant la main au fier radical Charles Didier ». L'article se termine ainsi et je ne saurais cacher que j'en suis flatté ».

3. 26 juillet 1842.

4. Publié par Pagnerre sous forme de brochure en janvier 1841. Didier note dans le journal le 26 janvier : « Visite de Chateaubriand qui vient me remercier de ma brochure *Nationalité française*, dont la fin, dit-il, lui a arraché des larmes. Nous parlons d'un projet que j'aurais d'étendre ce thème pour en faire une histoire complète de la *Nationalité française*. Il y a longtemps que je songe à quelque chose de semblable et il m'y encourage fort ». Tourgueniev lui dit que cet article avait soulevé de grandes clameurs en Russie, ainsi qu'en Allemagne.

et toutes s'y sont acclimatées, depuis les Phocéens de Marseille jusqu'aux Normands de la Neustrie... de là... la large et facile compréhension, l'universalité de l'esprit français... le génie français, formé d'éléments divers, d'éléments contraires, est partout chez lui ; de là vient aussi la facilité qu'ont les peuples étrangers à se teindre des couleurs de la France ; de là leur penchant naturel, irrésistible, à recevoir ses leçons, à imiter ses exemples, à s'approprier jusqu'à ses modes...

» Un des plus précieux caractères du génie français c'est la mesure, la justice : or c'est là encore... un bénéfice géographique. La pétulance provençale est heureusement tempérée par le flegme flamand ; la rouerie gasconne, l'arguterie normande, par l'honnêteté francomtoise, par la droiture alsacienne ; la mobilité languedocienne, par la tenacité bretonne. De ces conflits divers résulte un équilibre parfait et des contrastes naît l'harmonie...

Une nation ainsi constituée physiquement et composée d'éléments aussi favorables devait tôt ou tard exercer sur ses voisins une souveraine prépondérance. S'il ne fut pas toujours ainsi, si la France n'eut pas de prime abord en Europe la haute position qui lui convient, le moment est arrivé pour elle d'imprimer le mouvement à la civilisation. Elle a hérité des deux Romes, Rome ancienne et Rome papale, ce privilège auguste. Le rôle imposant joué deux fois par Rome... Paris est appelé par la Providence à le jouer dans la société moderne... L'initiative appartient désormais à l'antique berceau du génie français. Le 14 juillet 1789 a inauguré la nouvelle reine de l'Occident sur les ruines fumantes de la Bastille.

» C'est un roi de France, c'est Charlemagne qui a fondé politiquement l'Église, ce centre commun, ce foyer civilisateur du moyen âge... il établit dans son propre palais une école qui devint célèbre... et qui finit par donner naissance à l'Université de Paris, mère de toutes les autres ».

Il esquissait ensuite le rôle de la France à travers les siècles, pour montrer que son initiative actuelle n'était point un accident fortuit, mais qu'elle avait une tradition :

« Il serait absurde de dire que tout s'invente, que tout se crée en France ; mais en France tout se transforme, tout se socialise... C'est la France qui a révélé à l'Europe continentale le nom encore inconnu de Shakespeare... Walter Scott et Byron ne sont popularisés sur le continent que lorsque la France les a traduits et divulgués. On en pourrait dire autant de Schiller, autant de Goethe. »

Et encore :

« La France n'est que le représentant d'une idée ; et la France n'est reine du monde que parce que cette idée est reine de l'avenir ; or cette idée est la démocratie. En acceptant l'initiative française, c'est donc à un principe que l'état rend hommage.

L'humanité ne saurait revenir sur ses pas ; les progrès faits sont le prélude des progrès à faire. L'Europe des princes se coalise en vain contre l'Europe des peuples. »

Pénétré de philosophie républicaine, Didier luttait, comme tant de ses confrères, pour la cause de la justice et de la liberté. Comme ses compagnons du *National*, il rêvait du triomphe prochain de la démocratie.

Cependant l'inquiétude de Charles allait croissant. Les années passaient sans que sa situation s'affermît. Il souffrait beaucoup de ses déceptions de romancier et de dramaturge, il éprouvait de plus en plus son incapacité à s'attacher à une besogne fixe. Il se rendait compte pourtant de la nécessité de travailler, mais tout but lui manquait. « Dieu veuille que je finisse par trouver ce but », écrivit-il à la fin de 1841. « Le coup de partie (*sic*) pour moi c'est d'avoir un journal... Mais il est bien décidé que je ne fais plus de projets. « Fais ce que dois, adviendra que pourra ». Moi je ferai ce que je pourrai ».

Il ne voyait nul moyen de mener à bien ses projets littéraires. Plus il y pensait, plus il lui semblait que le salut pour lui serait d'avoir un journal. Partout ailleurs il n'avait rencontré que désillusions, et il en restait de plus en plus démoralisé. « L'oisiveté morale dans laquelle je suis assoupi me jette dans un désespoir intérieur dont je ne sais pas sortir », avoue-t-il dans son journal¹. « Je ne fais rien et il me semble que je ne ferai jamais rien. Il me manque un devoir, et c'est pour cela qu'un journal me serait si nécessaire, ne fût-ce que comme hygiène morale ». Ce n'était donc pas uniquement par ambition politique qu'il voulait à tout prix avoir son journal à lui, et qu'il allait de la sorte au devant d'un nouvel échec. Il entama avec Mottet des pourparlers, qui furent du reste interrompus par son départ pour le pays rhénan, voyage entrepris pour le *National*. Il en profita pour se présenter chez la grande duchesse Stéphanie de Bade, et, au retour, pour faire visite à son camarade David Richard², à Stephansfeld, où il ne fut pas sans inquiétude au milieu des trois cents aliénés. Ce lui fut une leçon d'humilité de voir ce « triste assemblage d'infirmités intellectuelles ».

De retour à Paris, il apprit que le *National* n'avait pas versé la

1. Le 18 juin 1842.

2. Le docteur Richard était alors directeur de la Maison d'aliénés où il s'est distingué à ce poste. Voir Campaux, *David Richard d'après des lettres inédites*, déjà cité.

somme promise pour son voyage. C'était le moment de rompre avec ce journal. Didier se vit offrir le poste de rédacteur en chef au *Temps*, journal alors indépendant. Il fit peut-être bien de refuser, car le *Temps* allait bientôt suspendre sa publication. Il revint à son projet de fonder un journal avec Thélidon et Mottet. Cette feuille devait s'appeler l'*Etat*. Didier écrivit à Genève à son neveu Louis, à ses anciens camarades de collège, Schaub et Eynard, pour avoir une copie de l'acte de bourgeoisie de son grand père Antoine Didier. Il expliquait un peu sa situation à Eynard : « Il s'agit pour moi, dans ce moment, d'établir ma filiation comme descendant d'un réfugié protestant... Aux termes de la loi sur la presse française, personne ne peut signer ni gérer un journal s'il ne justifie de sa qualité de Français... Il m'importe, vu la place que je dois y prendre, de bien fixer ma naturalité (sic). Je t'avoue que j'aurai de la peine à satisfaire aux formalités exigées ¹ ».

Didier avait déjà cherché à se faire naturaliser par voie de déclaration, ce qui ne lui fut pas possible. Ses tentatives pour profiter de la loi de 1791, relative aux réfugiés protestants, devaient également échouer. Il ne put donc pas signer lui-même le journal.

Une autre difficulté se présenta. Plusieurs députés de la gauche, sur lesquels il comptait, refusèrent leur concours, pour ne se brouiller ni avec le *Siècle*, ni avec le *National*. Didier trouva de plus en plus celui-ci sur son chemin, et il lui fut difficile de s'assurer l'appui politique nécessaire. Il se félicitait cependant d'avoir l'approbation de Béranger, auquel il avait exposé ses plans. Du côté financier, il eut plusieurs déceptions et ce n'est qu'à la fin de 1842 que l'existence de l'*État* se trouva assurée. Le chiffre de ses propres dettes était énorme, et il y avait de quoi s'inquiéter. Mais Didier risqua tout sur l'avenir de son journal. Il dit souvent de lui-même qu'il n'a jamais su faire qu'une chose à la fois, et sa vie entière était alors absorbée par l'*Etat*. Lamartine lui promettait des articles. Muni de lettres de recommandation d'Edgar Quinet et de David ², il fit un voyage en Alsace et en Suisse pour stimuler l'intérêt du public protestant à la fondation du journal. A Strasbourg, à Colmar et à Mulhouse il chercha à nouer des relations utiles, mais sentit vivement qu'il était là sur un mauvais terrain. « Il faudrait, pour entraî-

1. Lettre inédite du 11 juillet 1841. Bibliothèque publique et Universitaire de Genève, collection Eynard Ms. suppl. 151.

2. David d'Angers, ami de Didier depuis plusieurs années.

ner ces gens-là, des séductions que je ne puis mettre en usage ». Passant par Bâle, Berne et Genève, comme ambassadeur de l'*Etat*, il retourna à Paris le 10 mai 1843. L'acte de société fut bientôt passé chez un notaire, mais Didier en était assez mécontent. N'ayant pu se faire naturaliser, ses pouvoirs se trouvaient très limités. Quant à ses appointements personnels, ils étaient fixés à 1.500 francs, sans compensation de rédaction littéraire. Il était déçu, mais il note le 31 mai 1843 : « Enfin nous allons naître. Vivrons-nous ? Voilà la question » !

À la veille de paraître, on était en plein désordre, il fallut trouver de l'argent comptant pour parer aux premiers frais ; le rédacteur en chef avait mille ennuis avec le marchand de papier, l'imprimeur et le personnel de l'administration. Enfin le premier numéro sortit le 9 juin. Didier dut faire non seulement tout le journal, mais des articles politiques. « C'est un dur labeur mais il a du moins un résultat et ne me déplaît point... Ma vie toute entière est dans le journal. Je n'ai pas à noter autre chose ¹ ».

Dès le début, l'*Etat* fut mal accueilli du public. Nous avons vu ce qu'en pensait Lamennais ², Sainte-Beuve écrit à Juste Olivier le 15 juin : « Ainsi ne poussez pas l'amitié à lui prédire rien de grand comme il ne manquera pas de le solliciter. Je me rappelle que la *Revue Suisse* a déjà annoncé cette apparition. Didier n'a plus rien dans le ventre ³ ».

Le 19 juin, Thélidon annonçait au rédacteur en chef qu'il n'avait plus un sou, et il ne voulut pas faire les encaissements, de peur d'engager sa responsabilité. Le douzième et dernier numéro du journal parut le 20. Didier crut à « quelque intrigue de police ou de rivalité », qui aurait « poussé Thélidon à s'obstiner à supprimer l'*Etat* ». Désespéré, le rédacteur en chef, en coup de tête, racheta tout le matériel. C'était contracter une dette écrasante. Accablé de tant de malheurs, Didier fuyait tout le monde et ne songeait qu'à quitter Paris pour s'installer quelque part en province. Il pensait à Arles, et il demandait à son ami Scipion du Roure des renseignements sur cette ville.

Mais il lui fallut d'abord régler l'affaire du journal et s'assurer de quoi vivre. Après avoir essayé, avec le *Parisien*, une combinaison

1. *Journal*, 11 juin 1843.

2. Chapitre IV.

3. *Correspondance de Sainte-Beuve avec M. et Madame Juste Olivier* pp. 325-326.

qui ne dura pas, le journal reparut le 4 octobre sous son premier titre l'*Etat*, mais il n'y eut pas moyen de le faire marcher. « L'affaire étant tout à fait perdue à mes yeux, je me retire définitivement, sous prétexte de santé. Le numéro de demain contiendra ma démission ¹ ». Peu de temps après, Didier réussit à vendre l'*Etat* à M. de Genoude, pour une fusion avec *La Nation*. Ses efforts pour fonder un journal s'achevèrent ainsi par une grosse perte d'argent et de cruelles déceptions. Ses ennemis politiques y ont peut-être contribué, mais lui-même n'avait jamais eu les qualités d'un homme d'action.

Plein de courage malgré tout, Didier se remit au travail, passant quelquefois dix-huit à vingt heures à son bureau, à écrire un grand roman, qu'il publiera sous le titre de *Caroline en Sicile*. Ces longues journées de travail étaient pour Didier un refuge, mais il note : « La verve est éteinte en moi, et j'ai sur mon avenir les appréhensions les plus graves, et malheureusement les mieux fondées ». Pourtant il s'acharnait à la tâche. Le roman eut quatre volumes, dont le premier parut en feuilleton dans la *Démocratie pacifique*. L'auteur s'entendit avec l'éditeur Labitte pour la publication de l'ouvrage. C'est une histoire de l'exil en Sicile de Ferdinand et de Caroline, après l'installation de Joseph Bonaparte sur le trône de Naples. Les souverains exilés sont obligés de se mettre sous la protection anglaise. « Le romancier déclare qu'il cède la plume à l'historien », écrit Didier en se servant des notes recueillies dix-sept ans auparavant. Il donne, en effet, des détails fort curieux et fort intéressants. Mais sa haine et son mépris des Anglais, qui viennent des brumes « de ce désert populeux et sans entrailles qu'on appelle Londres », apparaissent si évidents presque à chaque page qu'on se demande si « l'historien » n'a pas cédé aux influences politiques, ainsi qu'à ses propres préjugés. Le roman est beaucoup trop long, compliqué par des incidents et des répétitions qui font traîner l'action. L'auteur tombe dans la même erreur que dans le *Chevalier Robert*, en mettant dans la bouche de son héros Fabio ses propres idées sur la société. C'était à l'époque de la grande intimité avec Lamennais qu'il écrivit ces deux ouvrages et il semble bien qu'on retrouve l'influence de celui-ci dans ses idées sur l'homme et la société. Malgré ses défauts, c'est certainement le meilleur de tous les romans de Didier après *Rome souterraine* ; il a surtout réussi

1. *Journal*, 10 octobre 1843. Voir aussi Appendice, lettre du 25 octobre 1843 à Louis Didier.

à donner un portrait vraiment frappant de l'ambitieuse reine Caroline, qui séduit le jeune Fabio afin de s'aider de lui pour tâcher de remonter sur le trône. Le romancier lui-même fut assez peu content de son ouvrage, qui n'obtint guère de succès¹.

Le roman de *Caroline* terminé, Didier « flotte irrésolu » en se demandant ce qu'il doit faire² : « Je me déciderai probablement pour le théâtre ; le roman m'a trop peu réussi pour persévérer dans cette voie. Mais le théâtre a bien des difficultés, bien des mécomptes ; somme toute, il n'y a pour moi partout que des ennuis, et je n'ai que le choix des dangers ».

L'éditeur Souverain publia de lui, vers ce moment, un volume intitulé *Raccolta*, recueil d'articles parus dans la *Revue des Deux Mondes* en 1831, et auxquels l'auteur avait ajouté quelques autres esquisses sans intérêt ni valeur. Le jour où parut cet ouvrage, Didier note dans son journal³, « triste publication ! Je n'y attache aucune importance, et le public fera comme moi ». Il ne se trompait point.

Pendant cette année de 1844, consacrée toute entière au travail littéraire, Didier toujours « irrésolu » imprima un troisième ouvrage, mais d'un autre genre. Il s'agit d'*Une promenade au Maroc*. Cette fois encore il s'était servi des articles sur ses voyages à Tanger, à Tétouan et à Ceuta, parus dans la *Revue des Deux Mondes* en 1836 et 1838. Il les avait modifiés et développés sur quelques points. Ce qui s'y trouve de plus intéressant est encore la *Préface* :

« Quant à la lutte engagée entre nous et nos voisins d'Algérie je la prévoyais depuis longtemps, elle était inévitable. Il y a sept ou huit ans que je l'annonçais dans la *Revue des Deux Mondes* ; alors on me traita d'alarmiste ; l'événement m'a donné raison.

» Le Maroc appartient à la civilisation occidentale qui depuis longtemps déjà aurait dû en prendre possession, au nom, et par le droit de l'intelligence... On devrait occuper Tanger dans le plus court délai.

» La politique de la France, quand elle en avait une, a toujours été de se constituer centre et protectrice des États secondaires ; cette politique généreuse... était celle de Richelieu, et de Henri IV, qui lui déjà rêvait une sorte de république européenne sous le protectorat français...

» L'heure du Maroc a sonné, comme a sonné celle de tous les États mahométans. L'Islam est un corps épuisé. »

1. Attaqué par la critique contemporaine, *Caroline* ne se vendait pas « Ça devait être à cause du livre et à cause de l'éditeur, nota l'auteur », car il (Labitte) l'a mis en vente de la manière la plus stupide, comme il fait toujours ».

2. *Journal*, 15 décembre 1844. Il n'était donc pas encore, malgré tout, détourné du théâtre.

3. 29 février 1844.

L'auteur avait bien étudié la question marocaine, et il prévoyait qu'un conflit éclaterait fatalement entre ce pays et la France, déjà dominante en Algérie. Ces articles comptent parmi ses meilleurs ouvrages. La *Promenade* devait être son dernier livre de cette époque, et il n'en publia plus d'autres avant plusieurs années ¹.

Didier projetait d'écrire encore un grand livre sur l'Andalousie, ce qu'il n'a jamais fait. En 1845, il termina toutefois un long article sur l'Alpuxarra, qui parut en deux parties dans la *Revue des Deux Mondes* ². L'auteur y limitait l'Alpuxarra par la Sierra Nevada d'un côté, et de l'autre par les villes d'Almería et d'Adra. Après avoir retracé l'histoire de la région, il racontait son propre voyage à travers le pays et fournissait nombre de renseignements d'ordre économique, social et politique, sans oublier de parler des Anglais, qui, « comme chacun sait, sont les instigateurs de fraudes monstrueuses » dans cette contrée. Ce fut sa dernière collaboration à la *Revue des Deux Mondes* ³, et, pour bien longtemps, son dernier effort littéraire. Le roman ne lui avait pas réussi. Il se voyait, d'autre part, forcé de renoncer à ses ambitions de dramaturge ; l'aptitude pour ce genre lui manquait, et il s'en rendait compte.

Fatigué, découragé, déçu bientôt, accablé aussi par les conséquences désastreuses de son mariage, force lui fut bien, pendant quelques années, de renoncer aux tentatives littéraires pour se tourner vers les affaires, la politique et les voyages.

1. Sauf *La Porte d'ivoire* (1848) vers écrits pendant sa jeunesse, et les poèmes des *Visions* composés pour la plupart en 1840-1841 ; et deux brochures, *Une visite à M. le duc de Bordeaux* et *la Question Sicilienne*.

2. Paris 1845. Vol. III, pp. 190-218 et 424-449.

3. A la suite de ses conversations avec Buloz en 1842, après avoir été brouillé avec lui, Didier publia un article sur *Silvio Pellico*. (Tome III, Paris 1842, pp. 459-476). C'est plutôt une notice biographique qu'une étude littéraire.

CHAPITRE VII

LA MISSION EN POLOGNE ET LA VISITE A FROHSDORF

(1848).

- I. La situation de la Pologne 1830-1847 — La politique de la France après la Révolution de Février — Adolphe de Circourt — Lamartine envoie Didier en Pologne — Nature de sa mission — Son séjour à Berlin — Posen — « Le messager du ciel » — Schroda — Le voyage à Vienne — Attente vaine à Breslau — A Cracovie — A travers la Galicie — « Vive Charles Didier ! » — Buda-Pest — Vienne — Le retour — Replongé « au milieu de toutes les horreurs ».
- II. « Ministre des Affaires étrangères » du *Credit* — Sa mission — Lettre d'introduction au duc de Bordeaux — Troisième séjour à Vienne — La visite à Frohsdorf — Paris — Les attaques provoquent la brochure — Un Républicain dans le monde légitimiste.

I

L'esprit révolutionnaire se répandit dans presque toute l'Europe à la suite des Journées de juillet 1830, et les Polonais, assoiffés d'indépendance, se soulevèrent bientôt contre leurs oppresseurs. Cette tentative mal préparée était destinée à échouer en laissant les révoltés plus désespérés que jamais. Un seul point du pays, Cracovie, restait indépendant. Des réfugiés s'y précipitèrent, tandis que d'autres, parmi lesquels beaucoup d'officiers et de soldats, émigrèrent dans d'autres pays. Partout où ils pouvaient prendre part aux luttes pour la liberté, des Polonais allaient offrir leurs armes et leurs bras. Bientôt deux partis se formèrent parmi les Polonais expatriés : les démocrates, qui voulaient s'allier aux mouvements populaires, dans l'espoir de voir triompher la cause des peuples, et les aristocrates, dirigés par le prince Adam Czartoryski. Cet homme riche et d'esprit fort distingué, rejeton d'une famille de la vieille aristocratie européenne, était, depuis 1832, « persuadé qu'une conflagration en Orient était imminente, qu'elle donnerait naissance à une guerre générale, d'où devrait sortir l'indépendance de la Pologne, et que l'Europe devait y prêter une attention particulière, si elle ne voulait

pas être prise au dépourvu par la Russie ¹ ». Malgré la haute situation qu'occupait le prince Adam à Paris, où il s'était finalement installé, l'opposition à sa politique ne cessait de croître parmi ses compatriotes, qui mettaient de plus en plus leur espoir dans les démocrates. Les chefs de ce dernier groupe devenaient cependant de moins en moins modérés, et leurs efforts les amenèrent parfois à s'allier à l'Internationale socialiste. Les Polonais se démoralisaient à la suite de toutes leurs déceptions, et ils se décidèrent à risquer un grand coup, en 1846, par un soulèvement général en Pologne, avec Mieroslawski ² pour diriger les opérations militaires. Mais le service d'espionnage des pays intéressés, l'Allemagne, l'Autriche et la Russie, était trop bien organisé pour laisser préparer en secret une telle insurrection, et, avant la date fixée pour la révolte, Mieroslawski fut arrêté à Posen et enfermé à Berlin dans la prison de Moabit, avec cent de ses affidés. Le chef fut condamné à mort par la Prusse, mais le gouvernement craignit, en l'exécutant, de soulever l'indignation universelle, et il le remit plus tard en liberté.

Ce complot révolutionnaire, quoique étouffé dans l'œuf, jeta la terreur à Vienne, et le gouvernement autrichien eut le geste ignominieux d'envoyer en Galicie des agents provocateurs pour inciter les paysans à tuer nobles et bourgeois, sous prétexte qu'ils s'opposaient à la politique gouvernementale d'émancipation des paysans. Des désordres inouis et d'effroyables massacres en résultèrent, qui eurent pour conséquence d'attirer une fois de plus l'attention de l'Europe sur les malheurs des Polonais. Les gouvernements anglais et français envoyèrent des notes de protestation à Vienne. Metternich les éluda par des réponses polies, et l'affaire n'eut pas d'autre suite diplomatique. Lord Palmerston ne s'y intéressa pas davantage, et Guizot hésitait à agir, malgré les vives protestations de l'opinion française. Un grand défenseur de la liberté, Victor Hugo, épousa la cause de la Pologne. Pendant le règne de Louis-Philippe les libéraux avaient hésité à prendre fait et cause pour ce peuple catholique, mais maintenant la Révolution se préparait, et, une fois faite, il était évident que l'opinion publique réclamerait une intervention française.

1. Handelsman, Marcel : *La question d'Orient et la politique yougo-slave du prince Czartoryski après 1840*. — *Comptes rendus des séances et des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, novembre-décembre 1929, p. 396.

2. Louis Mieroslawski (1814-1878) devint en novembre 1844, membre du comité central de la Société démocratique de Pologne. Il dirigea les mouvements polonais en 1846 et 1848 et devint dictateur en Pologne en 1863.

La cause de la Pologne avait ainsi gagné les sympathies de tous les partis en France avant la Révolution de 1848. Elle fut une des toutes premières préoccupations de politique extérieure du Gouvernement provisoire. Le 10 mars, fut constituée par arrêté une « Légion polonaise révolutionnaire », et peu après les extrémistes réclamèrent une intervention armée en faveur de la Pologne. Poussé par les clameurs populaires ainsi que par sa conscience de l'injustice des gouvernements intéressés, Lamartine s'adressa, par l'intermédiaire des Ministres de France, aux cours de Berlin, de Vienne et de Pétersbourg pour exprimer le désir du gouvernement républicain d'avoir la paix. Mais la première condition de cette paix devait être que la Pologne opprimée ne s'élevât entre la France et ses voisins. De ces trois pays, le plus important, aux yeux du Gouvernement provisoire, était la Prusse, car les Français rêvaient alors de rétablir la Pologne avec le concours des Allemands.

Le 4 mars, Lamartine écrivait au comte Adolphe de Circourt, habile diplomate et représentant distingué de la France : « Je désire que vous vous rendiez sans retard à Berlin, et, sans vous y produire d'abord avec un caractère officiel, que vous vous mettiez en rapport avec les personnes qui, par leur position auprès du roi de Prusse,... pourront vous éclairer sur les dispositions du gouvernement et de la nation prussienne. Vous parlerez sans arrière-pensée comme sans témérité de la mission de paix, de liberté et de civilisation que la République française a été appelée à remplir dans le monde ¹ ».

Peu après, Didier notait dans son journal ² : « Je rencontre Lamartine sur le boulevard et l'accompagne à son Ministère. Il me demande ce que je fais, ce que je veux et me propose une mission difficile en Pologne. Nous prenons rendez-vous après-demain lundi pour en causer ».

Le surlendemain matin, Didier se présentait au Ministère des affaires étrangères, où Lamartine avait déjà signé sa commission pour la Pologne, « mission périlleuse et secrète avec 3.000 francs par mois... quitter Paris dans une si grande complication d'affaires est le comble de l'imprudence. Pourtant je le fais, et je l'accepte. Je travaille au Ministère des affaires étrangères à compulser la correspondance polonaise. Je dîne chez Lamartine, qui me donne ensuite mes instructions »:

1. Première liasse, pièce 3, papiers Circourt, Bibliothèque Nationale.

2. Le 25 mars 1848.

Ces instructions auraient été bien insuffisantes, d'après les papiers de M. de Circourt. Il n'y a pas aujourd'hui de dossier Didier au Ministère des Affaires Étrangères, ni rien dans les archives concernant cette mission, qui a dû être considérée comme officieuse. Didier fit ses préparatifs à la hâte, étudia la correspondance et se présenta chez Ledru-Rollin, à l'Intérieur, pour lui annoncer sa mission et lui demander de la soutenir au Conseil « ce qu'il promet chaudement ». Il partit le 1^{er} avril, dans l'intention de se rendre directement à Berlin, sans s'arrêter nulle part. A Valenciennes, il lui fallut descendre pour prendre un train belge, et à Quiévrain les voyageurs furent reçus par un bataillon d'infanterie et une batterie d'artillerie qui gardaient la frontière. Quelques jours auparavant¹ des bandes de Belges venus de France avaient tenté de forcer le passage avec l'intention avouée de proclamer la République, mais on les avait reçus à coups de fusil. Ils avaient pris la fuite, mais les autorités belges s'attendaient à une nouvelle irruption. Arrivé à Bruxelles, l'agent de police en prenant son passe-port à Didier, lut à haute voix : « Au nom de la République française », et il le lui rendit en disant avec affectation : « C'est bon... c'est très bon... ».

A Berlin, le premier soin du voyageur fut de se mettre en relations avec M. de Circourt, pour qui il avait ce mot d'introduction² :

« Présidence du Conseil des Ministres
Ministère des affaires étrangères

Mon cher ami,

Voici, M. Didier. Recevez-le ;
dirigez-le. Il va en mon nom.

Lamartine. »

La mission de Didier³, telle que l'entendait M. de Circourt, avait pour but « de suppléer à ce que je ne me montrais nullement disposé

1. Le 25 mars le train qui passait par cette route amenait des bandes de révolutionnaires belges formées à Paris. Sous la direction d'un ingénieur belge, ce train alla directement à Quiévrain, où les passagers, dont il y avait huit ou neuf cents, furent débarqués au milieu des troupes qui les attendaient. L'esprit révolutionnaire ne se répandit guère en Belgique et les manifestations organisées en France étaient facilement réprimées.

2. *Souvenirs d'une mission à Berlin en 1848*. M. de Circourt ne garda qu'une copie de ce billet, dont la date manque.

3. Charles Didier ne fournit aucune précision sur le caractère de sa mission, ni dans son journal ni dans sa correspondance.

à faire, et de m'ôter la direction des affaires polonaises. Je n'en accueillais pas M. Didier avec moins de cordialité... Je le connaissais depuis de longues années et je lui accordais beaucoup d'estime, malgré l'opposition totale de nos précédents et la différence de nos sentiments politiques. Citoyen de Genève par sa naissance, ... protestant, très disposé aux tendances, sinon aux croyances positives des Unitariens, écrivain d'une véritable distinction, et d'une certaine fécondité, mais plus romancier qu'historien, et plus voyageur que romancier, M. Didier approchait alors de sa quarante-cinquième année ; il avait éprouvé de grandes douleurs domestiques et souhaitait se jeter dans les occupations politiques pour y chercher quelque distraction ; mais bien que fort lié avec M. M. de Lamartine et Ledru-Rollin, en même temps qu'avec les princes Jérôme¹ et Napoléon-Jérôme Bonaparte², il s'était promis de ne tremper dans aucune intrigue, aucune violence ; et il s'est honorablement tenu parole...

« J'ose croire que l'influence des relations intimes qu'il eut à Berlin, en avril et en mai 1848, avec ma femme et moi, contribua beaucoup à lui faire voir clairement la bonne voie et à l'y affermir. La mission dont il s'était chargé aurait pu bien facilement dégénérer en manœuvre déloyale, elle était toute d'observation, d'insinuation et d'information. Il devait s'aboucher, dans les trois Polognes, avec les chefs, les organes et les principaux instruments du parti national, s'assurer de l'étendue de leurs ressources, soutenir leur courage, modérer leur impatience, réunir leurs volontés en un faisceau, et les tenir disposés à recevoir, quand le moment en viendrait, la direction suprême de la France. Cette mission, où il n'avait pour auxiliaire que son zèle, plus éclairé qu'ardent, et ses talents, contrariés par l'ignorance des langues allemande et polonaise, lui avait été confiée beaucoup moins par M. de Lamartine (dans lequel il avait peu de confiance et avec qui les relations devinrent bientôt, de froides qu'elles étaient, mauvaises) que par M. Ledru-Rollin et les autres membres violents du gouvernement provisoire³ ».

1. Jérôme Bonaparte, 1784-1860, le plus jeune des frères de Napoléon 1^{er} qui le fit en 1807, roi de Westphalie. La République le fit gouverneur des Invalides (1848) et Maréchal de France. M. de Circourt se trompa. Ce n'est que plus tard que Didier fût lié avec lui.

2. « Erreur de M. de Circourt. Il s'agit de Napoléon-Joseph, fils aîné du Prince Jérôme (1822-1871) » (Note de l'éditeur des *Souvenirs d'une mission à Berlin en 1848*.)

3. D'après le journal de Charles Didier, ces suppositions de M. de Circourt semblent être inexactes. Ces souvenirs furent écrits en 1858, à l'époque où Lamartine

M. De Circourt commença par mettre Didier au courant de la situation politique en ce qui concernait la Pologne prussienne et des événements qui s'étaient déroulés à Berlin depuis son arrivée. La situation était surtout critique dans le grand duché de Posen. A la suite du mouvement révolutionnaire du 18 mars, les habitants de la Posnanie se préparaient à une guerre contre la Russie, les Polonais croyant qu'ils y seraient soutenus par les Prussiens. Frédéric-Guillaume IV avait, en effet, libéré les prisonniers polonais de la prison de Moabit, et, le 24 mars, il avait promis que son gouvernement s'occuperait de la réorganisation de la Posnanie. Dans la commission nommée, les Polonais avaient la majorité. Mais au lieu d'attendre paisiblement les événements, ils formèrent des camps armés et finirent par provoquer l'attaque de troupes prussiennes. Circourt lui dit aussi que les prêtres catholiques, l'archevêque à leur tête, s'étaient déclarés ennemis de l'ordre et de l'administration, et qu'ils avaient fait un mal irréparable à la cause qu'ils prétendaient servir. Les nobles avaient tous pris les armes, et « sous les yeux, avec l'approbation même du comité polonais, corps alors investi d'attributions officiellement avouées, ils s'exerçaient du matin au soir, sur les places de Posen, au maniement du sabre et au tir de fusil ». Une troupe de deux cents hommes à cheval s'était mise à parcourir la frontière russe en menaçant de la franchir. « Il y avait, des deux côtés de Kalisz, des forces prêtes à la recevoir et qui l'auraient dispersée en une heure. Le général Willisen ¹ entendait avoir sous la main, pour donner au besoin force à la loi, quelques troupes supplémentaires. On les fit partir de Poméranie et on les dirigea, à grandes journées, sur Brandenberg. Le général Colomb ² se tenait enfermé dans le fort Winiany, regardant avec un sourire sardonique les bataillons rouges et blancs qui paraient sur l'Esplanade. Il préparait ses propres troupes à une action, jugée inévitable par lui, mais dont il se gardait bien de prendre la responsabilité avec l'initiative. La bourgeoisie de Posen formait deux camps : les Allemands, un grand tiers du total, demeuraient sur leur défensive ; les Polonais

manifestait une assez vive sympathie pour M^{me} Aglaé Didier ; mais le fait est que ses relations avec Didier restèrent toujours amicales.

1. Karl-Wilhelm von Willisen (1790-1879) Commissaire pour la province de Posen depuis le 24 mars 1848. Le général Willisen avait pris part aux guerres contre Napoléon 1^{er}. Il s'était distingué par son courage et sa loyauté.

2. Ferdinand August Peter von Colomb, général prussien, né à Auriche en 1775. Il se distingua aussi dans les campagnes de 1813-1814.

un autre tiers, prenaient des airs de domination ; le tiers restant, composé de Juifs, balançait entre les deux partis. Bientôt, l'intérêt matériel jeta les Israélites riches ou laborieux dans les bras du gouvernement prussien, tandis que les aventuriers et quelques prolétaires... allaient chercher fortune parmi les insurgés.

» Le Gouvernement provisoire, ens'obstinant, malgré mes plaintes, à demeurer muet et indifférent sur la question des duchés, laissait le champ totalement libre, à Berlin, à l'action des autres Puissances. Celle-ci commençait à se dessiner nettement contre les prétentions allemandes. Russie, Angleterre, Suède, Autriche, pour les motifs les plus divers et quelquefois les plus opposés, s'entendaient pour blâmer et, autant qu'il pouvait dépendre d'elles, contrarier la marche du parti national allemand et du cabinet de Berlin en cette affaire¹ ». Didier ne voulait pas demander une audience au roi, ni voir aucun membre du gouvernement prussien, sauf le baron d'Arnim, ministre des Affaires Étrangères, qui tenait à s'entretenir avec l'envoyé français ; « Il est fort bon homme » notre Didier. « Nous causons, avec plus d'ouverture que je ne m'y attendais, des affaires du moment ». Il est charmé aussi de M^{me} d'Arnim (Bettina) « une petite vieille un peu sorcière — spirituelle, exubérante, avec beaucoup d'influence sur le roi² ».

M. de Circourt le présenta à plusieurs Polonais, dont le comte Roger Raczyński, et le prince Adam ; celui-ci « négligé par le gros de ses compatriotes, sans crédit sur les Allemands, vivant sur les débris de sa fortune et les restes de son crédit, dépourvu de plan et d'action personnelle, avait encore moins à lui [Didier] apprendre qu'à apprendre de lui³ ». Didier « comprit vite la nécessité d'aller à Posen et l'utilité de pousser ensuite jusqu'à Cracovie, s'il voulait observer la réalité des choses et s'acquérir quelque espèce d'influence

1. *Souvenirs d'une mission à Berlin en 1848*, fol. 303.

2. *Journal* de Charles Didier, 6 avril 1848. Il s'agit de Bettina d'Arnim, amie de Goethe. Didier fréquenta beaucoup les Arnim pendant son séjour en Allemagne. Le 7 avril il note dans son journal : « Une longue visite d'adieu à Bettina avec laquelle je cause fort intimement de toutes choses. Elle a de l'esprit, beaucoup de mouvement et de spontanéité, rien de nos bas-bleus... La fille ; Amgart (*sic*) était là, belle, fière. Elle s'humanise pourtant jusqu'à me faire prendre de l'homéopathie pour mon extinction de voix. Comme je parlais, sa mère lui dit : « Donne la main au premier Républicain qui nous vient de France ». La mère est républicaine à sa manière, la fille monarchique. Aimée par un Prince Royal, il n'en pourrait être autrement ».

3. *Souvenirs d'une mission à Berlin*. Le prince Adam Czartoryski était arrivé à Berlin de Paris, le 26 mars 1848.

personnelle. Je lui promis de lui rendre les bons offices qui pourraient dépendre de moi, pourvu qu'il ne s'agît, ni de préparer de nouvelles émeutes, ni d'effectuer un démembrement, même indirect, de l'État prussien, ni d'engager, sans la sanction formelle du gouvernement français, une querelle entre la Russie et toute autre contrée ; ces réserves, qui réduisaient notablement mon concours, M. Didier les accepta de bonne grâce. Son bon sens et son humanité lui firent comprendre que je ne pouvais faire plus, ni mieux ¹ ».

Armé de plusieurs lettres de recommandation pour Posen, que lui remirent Circourt et des Polonais qu'il avait rencontrés à Berlin, Didier quitta, non sans regret, son aimable collègue et partit pour Posen le 7 avril. Le lendemain, dès son arrivée, il se mit aussitôt en relations avec Mielrzinski (*sic*), membre du comité national et avec d'autres chefs qui pouvaient le renseigner ².

Le 10 avril il écrivait à M. de Circourt :

Posen, 10 avril 1848 ³

Monsieur,

« J'ai trouvé ici les choses assez peu satisfaisantes. Ce n'est pas que l'incursion que l'on redoutait à mon départ de Berlin ait eu lieu, ni qu'elle soit même imminente, mais on n'est pas content des tergiversations du cabinet prussien. Il est clair à tous les yeux que ses lenteurs sont calculées et qu'il entend retenir d'une main ce qu'il lâchera de l'autre. Vous ne sauriez trop insister pour qu'il joue franc jeu avec les Polonais. S'il veut les aider, qu'il le fasse ; s'il ne le veut pas, qu'il le dise. Qu'on sache au moins à quoi s'en tenir et sur quoi on peut compter. Il n'y a plus désormais de diplomatie ; la meilleure de toutes est la franchise. Veut-on une Pologne ou n'en veut-on pas ? Voilà toute la question. Je crois que là-dessus nous sommes bien d'accord.

Il se prépare ici une expédition assez grave. Les volontaires polonais ont formé trois ou quatre camps du côté de la frontière du royaume de Pologne ; il s'agit maintenant de dissoudre ces camps, et si les troupes prussiennes chargées de cette commission ne la remplissent pas avec beaucoup de prudence, beaucoup de ménagement, il peut naître de là

1. *Souvenirs d'une mission à Berlin en 1848*, folio 303.

2. Didier expédia presque tous les jours, des dépêches numérotées à Lamartine, pour lui communiquer tout ce qu'il apprenait et pour transmettre ses recommandations. Ces comptes-rendus restent malheureusement introuvables. Étant officieux, ils ne furent pas déposés aux archives du Ministère des affaires étrangères.

3. Troisième liasse, pièce 3. M. de Circourt reçut cette note le 12 avril et la transmit aussitôt au gouvernement provisoire, avec les demandes pressantes d'instructions de Didier, comme dépêche n° 29.

un conflit sanglant. Rien ne serait plus funeste à la cause polonaise, et l'effet serait désastreux en Allemagne.

Défiez-vous des nouvelles qui vous viennent d'ici par la voie des Allemands ; ils détestent les Polonais et ils exagèrent tout afin de les déconsidérer. Tous ces meurtres, tous ces incendies dont on faisait tant de bruit à Berlin sont de pures imaginations. En allant à la source de ces bruits, je les ai trouvés sans fondement.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire. »

Le camp principal des volontaires polonais se trouvant à Schroda, Didier obtint du général Willisen l'autorisation de franchir les avant-postes prussiens et de le visiter. Accompagné d'un interprète, il traversa des plaines semées de quelques métairies et de quelques pauvres hameaux. Avant d'arriver aux avant-postes des Polonais, il rencontra des paysans à cheval, armés de lances. Il passa les baricades où travaillaient des femmes, pour pénétrer dans la ville. Une fois au comité national, il apprit que Mieroslawski était à Wreschen. Didier repartit aussitôt pour ce camp, où l'on accueillit le Français comme un « messenger du ciel », mais le général Mieroslawski était déjà sur la voie du retour vers Schroda. L'armistice ne devait durer que jusqu'au lendemain matin à neuf heures et il fallut que les voyageurs se remissent en route. Un pont détruit depuis le matin pour couper les communications le força à un long détour. Il était tard dans la nuit quand Didier regagna Schroda où il trouva Mieroslawski au comité national. C'était un bivouac militaire, et pendant une nuit d'orage les Polonais se reposèrent tant bien que mal sur la paille, en laissant le seul matelas au Français. Le réveil général était à cinq heures. Willisen attendait Mieroslawski et son « état major » pour avoir une dernière conférence avant l'attaque. Didier raconte la suite dans son journal : « Je l'y précède et pars en poste à sept heures. A neuf heures et demie, j'arrive au village de Jaroslawice et vais droit chez le comte Terminski, où est le général avec un seul secrétaire. Conférence avec lui pour prévenir les hostilités. Arrivent Mieroslawski, Liebel et six ou sept autres chefs. On déjeune. On jette les bases d'une convention pacifique, qui est enfin signée à dix heures. A onze heures, je continue mon chemin et, après une demi-heure, je tombe en plein dans l'armée prussienne, qui, dans l'ignorance de la capitulation, marchait sur Schroda... Hourrah de mécontentement à la nouvelle que je leur apprends. On me retient jusqu'à l'arrivée de Willisen, que je précédais de peu et qui me per-

met de continuer mon chemin... J'arrive à Posen vers deux heures. Le soir, émeute des Juifs contre Willisen ».

Didier resta encore deux jours à Posen, qui était comme une place assiégée. « Je passe » écrit-il dans son journal le 13 avril, « pour avoir sauvé les Polonais à Schroda. L'imagination s'en mêlant, on dit que je me suis jeté devant les canons prussiens le drapeau tricolore à la main ». « Vous partez, me dit un Polonais, on va nous égorger tous ». L'agent français, n'ayant plus rien à faire à Posen, regagna Berlin par la Poméranie, « province modèle de la monarchie prussienne ». Il se montre ravi du pittoresque de ce pays, où « l'on ne se douterait pas que la guerre est allumée dans ces parages ». Il ne réussit à obtenir aucun renseignement utile et rentra à Berlin le soir du 16 avril.

Ce fut, d'après Circourt « une très stérile excursion », mais il communiqua le 21 avril à Lamartine la lettre suivante de M. d'Arnim:

« Nous n'avons qu'à louer le sang-froid, le tact, le courage et la loyauté dont M. Charles Didier a fait preuve pendant son séjour et sa négociation à Posen. Il a certainement beaucoup contribué à prévenir l'effusion du sang et à déterminer la conclusion de cette convention ¹... sur laquelle seule reposent les bases de la réorganisation polonaise. C'est un véritable service qu'il rend à la Prusse, mais un bien plus grand encore à la Pologne. ² »

On sait assez que cette convention ne devait pas résoudre la question polonaise en Posnanie. Mais l'on se demande si un agent français qui venait d'arriver, muni de si peu d'instructions de son gouvernement, aurait pu faire mieux que ce qu'a fait Charles Didier. Il semble mériter l'éloge du baron d'Arnim, qui avait demandé à le voir dès son retour à Berlin ³. L'envoyé du Gouvernement provi-

1. « La capitulation que fit signer le général Willisen aux Polonais le 12 avril, portait que les corps polonais se disperseraient dans les trois jours, pour être incorporés dans la dixième division. Elle était le début d'une réorganisation, sous réserve de l'approbation royale, la nomination d'un Polonais à la tête de l'administration et de la justice, remettait la police aux mains des communes, accordait le droit de porter les couleurs polonaises, la réforme de l'enseignement et de la justice, la formation d'une armée nationale pour le grand duché ». *Souvenirs d'une mission à Berlin*. Vol. II, p. 8, note 3 (écrit d'après le *Moniteur universel* et la *Gazette de Breslau*).

2. Neuvième liasse, lettre confidentielle n° 34 à Lamartine, 21 avril 1848.

3. Didier avait noté le lendemain de son retour à Berlin (le 17 avril 1848) : « Le ministre (Arnim) m'attend avec impatience et désirait me voir aujourd'hui même. On se préoccupe beaucoup de mon voyage, le roi comme tout le monde ». Le 18 avril

soir dut bien constater que l'attitude de la Prusse n'était rien moins que sympathique à la cause polonaise. Le cabinet de Frédéric Guillaume n'osait, ni ne voulait s'opposer à l'absolutisme de Nicolas 1^{er}, et une politique polonophile aurait été une politique anti russe. Personne ne comprenait tout cela mieux que Circourt, qui en avait prévenu son gouvernement. N'ayant plus rien à faire à Berlin, où la vie est très troublée par les rassemblements d'ouvriers et par les allées et venues de la garde nationale, appelée à contenir les démonstrations, Didier décida de continuer son voyage par Vienne. Circourt avait prévenu déjà M. de Lacour, ministre de France dans la monarchie autrichienne, du but et de la nature de la mission de son collègue ¹. Avant son départ de Berlin, il fut introduit dans le monde diplomatique et littéraire par M. et Madame de Circourt, qui, très cosmopolites tous deux ², avaient beaucoup d'amis parmi l'élite européenne. Didier se plaisait dans la famille d'Arnim et il la fréquenta beaucoup, « car ces trois filles sont vraiment douées et sont très aimables, toutes trois royalistes, quoique la mère ³ soit républicaine ⁴ ».

L'envoyé restait sans nouvelles directes et sans instructions de Paris. Avant de partir pour Vienne, il apprend la manifestation du 16 avril contre le Gouvernement provisoire, dissipée sans violence, mais qui constituait une préoccupation de plus pour son chef. Didier décrit son voyage à Vienne dans une lettre à son ami Circourt, datée du 27 avril ⁵.

« Enfin, Monsieur, me voici à Vienne, et ce n'a pas été sans peine. Plusieurs circonstances m'ont retardé, entr'autres un accident arrivé sur le chemin de fer de Haute-Bohême, accident d'ailleurs fort bénin, et qui n'a eu d'autre inconvénient pour moi que de me faire perdre un jour.

il continue ainsi : « Longue visite au baron d'Arnim. Il me parle beaucoup de Posen, et me paraît médiocrement disposé pour les Polonais. Je lui parle avec une entière franchise et ne le ramène nullement ».

1. *Souvenirs d'une mission à Berlin*. Vol. I, pp. 431-432.

2. Madame de Circourt (née Klustine), était russe d'origine et avait vécu à Genève avant son mariage. Voir *Souvenirs d'une mission à Berlin*, Introduction, pp. XIII, XIV, XV, XVI.

3. Bettina d'Arnim.

4. Il écrit dans son journal, à son départ de Berlin : « La maison d'Arnim est ce que j'ai trouvé de plus intéressant à Berlin ».

5. Cette lettre est publiée in extenso dans les *Souvenirs d'une mission à Berlin*. Vol. II, pp. 80, 81, 82. Circourt avait marqué seulement deux paragraphes pour être reproduits (Note de l'éditeur) Nous n'en publions ici qu'une partie.

J'ai été fort malheureux pendant mon séjour à Dresde. Je n'avais pas réfléchi que je m'y trouverais pendant le dimanche de Pâques, ou plutôt je n'avais pas pensé que, grâce à la fête, tout était fermé ce jour-là ; mais fermé impitoyablement. Pas moyen de rien voir, ni tableaux, ni bijoux, ni porcelaines, en un mot, rien...

La route de Dresde à Prague m'a vivement intéressé, au moins jusqu'à Toeplitz. Le pays mérite le nom de Suisse saxonne ou de Saxe suisse ; je ne sais lequel. Cette nature agreste et accidentée m'a paru plus belle encore en sortant des plaines sablonneuses et monotones de Brandebourg et de la Poméranie. Si vous devez quelque jour aller de Berlin à Vienne, je vous conseille cette route de préférence à toute autre.

Il m'a fallu rester à Prague un jour, mais ce jour a été bien rempli et la capitale de la Bohême me laissera des souvenirs durables. Je n'ai pas vu encore en Allemagne une ville qui ait un plus grand caractère. Quel site et quel style ! Il y a là quatre villes en une, dont chacune a sa physionomie et sa vie propre ; la ville forte, la ville noble, la ville marchande et la ville juive. J'ai passé toute ma sainte journée à courir dans les rues, les églises, et quand je n'ai plus eu de jambes, j'ai emprunté celles de deux bons chevaux, qui m'ont rendu de grands services...

Je ne vous dirai rien de Vienne, où je ne suis que depuis hier, ni des affaires, que vous savez mieux que moi.

En attendant que j'écrive à Madame de Circourt, veuillez la prier de ne pas m'oublier, et croyez-moi, Monsieur, votre tout dévoué serviteur.

Ch. Didier.

Je me recommande au souvenir de la charmante colonie du Zelten ¹.

Une fois arrivé à Vienne ², il fut bien reçu par le chargé d'affaires français, M. de Lacour, et il trouva à la légation son vieil ami, Gabriac ³, qu'il avait connu à Francfort. Didier voulut se mettre aussitôt que possible au courant de la politique de l'Autriche vis-à-vis des Polonais. Il fut présenté au comte de Ficquelmont ⁴, ministre des affaires étrangères ; « Notre conversation roule toute entière sur la Pologne, et j'en retire pour conclusion que le cabinet autri-

1. (*sic*) « Il s'agit du salon de Bettina d'Arnim ». (Note de l'éditeur des *Souvenirs d'une mission à Berlin*) Je crois qu'il s'agit plutôt de la famille d'Arnim qui était assez nombreuse. En parlant dans son journal de ses soirées chez les Arnim, il ne mentionne jamais le salon, mais bien le cercle de famille.

2. « Prononcez *Wine* » écrit dans son journal, Didier, qui ne savait pas l'allemand.

3. Le vicomte de Gabriac, secrétaire de la légation de France à Vienne, 1848-1849.

4. Ficquelmont, (Karl-Ludwig, comte de), (1777-1857). Lorrain d'origine il fit sa carrière au service de l'Autriche. Général en 1814 il avait représenté la monarchie comme ambassadeur avant d'être nommé ministre des affaires étrangères en mars 1848. Il quitta le pouvoir le 4 mai, devant les manifestations populaires.

chien maintiendra le *statu quo*. Du reste il parle bien français et parle beaucoup ¹ ». Ne voyant ce qu'il pourrait faire à Vienne, Didier se décida à partir pour Cracovie ² en passant par Breslau où devait avoir lieu, pour étudier la question polonaise, un congrès auquel il représentait la France. Il résume tout son séjour dans une lettre à Circourt ³.

Vienne, 3 mai 1848.

« Aujourd'hui même, Monsieur, je quitte Vienne pour me rendre à Cracovie (*sic*) en passant par Breslau, où il doit y avoir après-demain une espèce de congrès polonais ⁴. J'ai été invité à m'y rendre et voilà la cause du détour que je suis obligé de faire.

Je suis assez peu satisfait de mon séjour ici. J'ai pu me convaincre par moi-même que le gouvernement autrichien est moins favorable encore que celui de Berlin à la cause des Polonais. La catastrophe de Cracovie, qui ne peut manquer d'avoir en Europe un retentissement fâcheux, prouve assez combien ses dispositions sont hostiles et combien peu il est permis de compter sur sa bonne volonté.

Dans une longue entrevue que j'ai eue ici avec le Ministre des Affaires étrangères, comte de Ficquelmont, je n'ai recueilli de sa bouche que des paroles froides, et quand je dis froides, je reste de beaucoup au-dessous de la réalité : c'est malveillantes qu'il faudrait dire. Il est certain que les Polonais n'ont rien à espérer de ce côté là ; à moins que le gouvernement ne change de système, c'est-à-dire d'hommes, et c'est probablement ce qui ne manquera pas d'arriver d'ici à peu de temps. Le ministère actuel est un ministère transitoire. Il n'a évidemment pas en lui des conditions de viabilité. Espérons que son successeur sera animé de sentiments meilleurs pour les Polonais. Il est triste d'en être toujours réduit aux espérances et de se briser à chaque pas contre la réalité.

Les nouvelles de Paris, qui sont excellentes, ne peuvent manquer d'exercer une heureuse influence à l'extérieur ; car les élections donnant de la force au Gouvernement provisoire, sa parole aura plus d'autorité sur les cabinets étrangers ; il pourra parler plus ferme et plus haut.

Personnellement, je me suis plu médiocrement à Vienne. Vous m'avez si bien gâté à Berlin, vous et Madame de Circourt, que vous m'avez rendu impossible le séjour de toute autre ville. Ajoutez à cela que Vienne par lui-même offre infiniment peu de ressources intellec-

1. *Journal*, 30 avril 1848.

2. C'est à Vienne que Didier apprit le bombardement de Cracovie par l'armée autrichienne, le 27 avril 1848.

3. *Souvenirs d'une mission à Berlin*. Liasse 3, pièce 9.

4. « Les dépêches de Breslau insérées dans le *Moniteur Universel* d'après la *Gazette de Breslau* ne mentionnent point ce congrès, sur lequel je n'ai pas ailleurs trouvé aucun renseignement ». (Note de l'éditeur des *Souvenirs*).

tuelles, et le fait est que j'y ai rencontré fort peu d'hospitalité. Je n'y aurais même pas prolongé autant mon séjour, si je n'y eusse attendu l'époque du congrès de Breslau.

Politiquement, Vienne paraît vouloir aller jusqu'au bout, et si le mouvement n'est pas aussi bruyant, aussi visible qu'à Berlin, il n'en existe pas moins. La bourgeoisie a les armes à la main et ne les déposera qu'à bonne enseigne. La constitution est proclamée depuis huit jours. Pourra-t-elle fonctionner au milieu de toutes ces nationalités qui tirent chacune de son côté, c'est une question que le temps résoudra et dont je crois la solution aussi difficile que celle de la question polonaise.

Veillez me donner de vos nouvelles en m'adressant toujours vos lettres sous le couvert de M. de Lacour qui me les fera parvenir. Je me recommande au souvenir de M^{me} de Circourt, à qui j'aurai l'honneur d'écrire de Kracovie, et je vous prie de me croire votre tout dévoué serviteur.

Ch. DIDIER.

Mille respects au Zelten ».

Le même jour, le 3 mai, M. de Circourt transmettait à Didier des renseignements précis sur la situation des Polonais dans la monarchie prussienne et sur les mouvements des voyageurs de cette nation... Cette lettre ne lui parvint que quelques jours plus tard. Quand au congrès de Breslau, dont il est question dans la lettre précédente, Circourt écrivait à Paris dans sa dépêche du 6 mai ¹ :

« Les Polonais qui se disent et se croient peut-être les chefs du mouvement de leur nation, vont tenir une sorte de diète à Breslau. M. Didier qui n'a point été content à Vienne du comte de Ficquelmont — s'y rend d'une part, le prince Adam Czartoryski, qui part demain pour Dresde et de là pour Paris, se fait représenter à Breslau par M. Moravski... La tactique à laquelle le désespoir réduit ces hommes s'explique en peu de mots : armer la Prusse contre la Russie, et la France contre la Prusse ; allumer dans tout le continent une guerre implacable, guerre sociale autant et plus encore que stratégique et politique. »

Mais cette « sorte de diète » n'eut pas lieu, et, après une attente vaine de deux jours, Didier repartit pour Cracovie, où il arriva le 6 mai. Il trouva une ville en décadence, mais avec un peuple très patriote, enflammé contre l'Autriche d'une haine toujours croissante depuis les événements du 26 avril ². Peu après son arrivée le géné-

1. Neuvième liasse. Lettre confidentielle n° 48 à Lamartine, 6 mai 1848, publiée dans les *Souvenirs d'une Mission à Berlin*. Vol. II, pages 148-152.

2. Bombardement de la ville par l'armée autrichienne : « Les femmes même prirent part à la défense, élevant des barricades et se jetant sur les soldats. Plusieurs furent tuées. » écrit Didier dans son journal, le lendemain de son arrivée à Cracovie.

ral autrichien demanda à le voir pour lui expliquer le bombardement du point de vue du gouvernement impérial. Malheureusement, Didier évite toute discussion politique en ce qui concerne sa mission, et son journal ne nous fournit que peu de renseignements sur ses conversations. A Cracovie, il se borne à des descriptions de la ville et à quelques mots sur ses relations. Muni de billets d'introduction, il est reçu dès son arrivée par la comtesse Wonsowicz petite nièce du dernier roi de Pologne, femme très riche et de haute influence. Didier la trouva charmante, et ce fut le commencement d'une amitié qui dura de longues années. Le vieux prince Lubomirski l'invita à dîner et lui présenta beaucoup de monde. Les comtesses Arthur et Michel Potocka le reçurent souvent, et bientôt il commença à « tourner tous les jours dans le même cercle ». Il voulait se documenter autant que possible. Il entra en relations avec l'évêque, qui lui fit les honneurs de la cathédrale et qui se plaignit de la démobilisation du peuple et du clergé. Tous les soirs il rédigeait des dépêches à son gouvernement, tant pour transmettre les renseignements ainsi recueillis que pour demander des instructions. Rien ne venait et l'envoyé commençait à s'inquiéter.

M. de Lacour avait écrit à Circourt le 3 mai, 1848¹...

« M. Ch. Didier, qui nous a quittés aujourd'hui après quelques jours passés ici, ... m'a semblé en avoir déjà assez vu pour savoir à quoi s'en tenir sur le sujet qu'il était venu étudier. Il en apprendra probablement davantage en Galicie, où l'on attend sa venue avec grande impatience — du moins les gens à idées sensées, dans l'espoir de voir se faire quelque chose de semblable à la conciliation qu'on dit avoir été opérée à Posen, mais où il est très à craindre aujourd'hui qu'il n'arrive à temps pour empêcher d'incalculables calamités. Les tristes événements qui viennent d'arriver à Cracovie sont de nature à faire naître ces graves et funestes complications. »

Didier sentait bien qu'il avait déjà rempli son rôle d'observateur à Cracovie, et il ne voyait absolument plus rien à y faire. Enfin il note le 13 mai : « Je ne reçois rien de Paris et j'hésite à continuer mon voyage, dans la crainte de rester en plan ». En attendant ces instructions, il faisait, aux environs, des excursions à la suite desquelles il consigne des détails fort intéressants sur le pays et le peuple. Il se décida enfin à partir pour Lemberg, sans attendre plus

1. Publiée dans les *Souvenirs d'une Mission à Berlin*. Vol. II, pp. 121-130.

longtemps son courrier officiel. Pendant le trajet, tout lui rappelait l'histoire tragique de la Pologne, et surtout les massacres de 1846. A Tarnow, dans la Galicie occidentale, qui fut un des centres de ces massacres, le voyageur s'arrêta pour s'entretenir avec le comité et les chefs des Polonais. La nuit, on lui donna une sérénade. Aux cris de « Vive la République Française ! Vive Charles Didier ! » l'envoyé parut au balcon de l'hôtel pour remercier et exhorter les manifestants à la patience. « L'enthousiasme pour la France est partout sincère a ajouta-t-il en notant les événements du jour ¹.

Dès son arrivée à Lemberg, le commandant de la garde nationale, le général Zoluski (*sic*) lui fit visite, le gouverneur de la province, le Comte Stadion ², lui donna la version autrichienne de la situation et dit qu'il croyait une Pologne possible moyennant indemnité d'un autre côté. Comme partout dans ce pays, il fut fort bien reçu, et même fêté par l'aristocratie polonaise. Mais Didier se trouvait de plus en plus gêné par le mustisme de Paris. Rien ne lui était encore parvenu, situation d'autant plus embarrassante que les Polonais croyaient M. de Circourt ³, hostile à leur cause ⁴. Le voyageur continuait à expédier ses communiqués quotidiens à Lamartine. Il ignorait complètement ce qui se passait à Paris. Il ne savait pas que, le 15 mai, une foule immense de citoyens était partie de la Place de la Bastille et s'était dirigée vers le Palais Bourbon, où un député d'origine polonaise, Wolowski ⁵, avait pris la parole. I

1. Journal, 18 mai 1848.

2. Le comte Stadion appartenait à une très ancienne famille noble au service des Habsbourgs depuis de longues générations.

3. M. de Circourt fut rappelé par une dépêche du 13 mai ; cette dépêche ne fut expédiée que le 16, et lui parvint dans la matinée du 18. Le 10 mai, Lamartine fut élu à la Commission du pouvoir exécutif. Son secrétaire général, Jules Bastide, prenait alors le portefeuille des Affaires étrangères, avec Jules Favre comme sous-secrétaire d'État. On passa quelques jours après à l'élection d'un comité des Affaires étrangères. A partir du 10 mai, ce ne fut plus Lamartine qui eut la direction unique de la politique internationale de la France.

4. Didier écrit dans son journal le 23 mai : « Hier on a eu ici, dans les *Débats* du 15, les fragments des dépêches de Circourt sur la question polonaise. (Elles sont) hostiles à la Pologne — Jettent ici la consternation. Sont fausses sur beaucoup de points. Ma position devient embarrassante ».

5. Louis-François-Michel-Raymond Wolowski (1810-1876) Économiste et homme politique, il avait pris part à la révolution polonaise de 1830 et se réfugia ensuite avec son père, à Paris, où il se fit naturaliser français en 1836. Après son élection à l'Assemblée Constituante en 1848, Wolowski siégea parmi les républicains modérés. « Le 10 mai, Wolowski, présentant à l'Assemblée une pétition datée du 3... au nom des Polonais de Galicie, de Cracovie et de Posen, posait résolument la ques-

avait abordé la question de la Pologne, attaquant — sans le nommer — Circourt, quand « le flot populaire porta à la Tribune Raspail, pour y lire la fameuse pétition, où, condamnant la politique « égoïste et effrayée » du gouvernement, il demandait :

1^o que la cause de la Pologne fût confondue avec celle de la France ;

2^o que la restitution de la nationalité polonaise fût obtenue à l'amiable ou les armes à main ;

3^o qu'une division de notre vaillante armée fût tenue prête à partir immédiatement, après le refus qui serait fait d'obtempérer à l'ultimatum de la France.

... La crise internationale se dénoue en une tentative révolutionnaire, vite arrêtée par la garde mobile et par Lamartine. Les clubistes parisiens sont vaincus ; mais plus vaincus encore, s'il se peut, sont les Polonais de Posnanie, et l'on voit Wolowski lui-même renoncer à la parole. Les conservateurs et les pacifistes de l'Assemblée, avertis par l'essai démagogique du 15 mai, sont prêts désormais à comprendre la politique de Lamartine, et surtout à la suivre dans l'avenir ¹ ».

Le 23 mai, après une seconde attaque sur la politique du gouvernement vis-à-vis de la Pologne, Lamartine prit la parole devant l'Assemblée nationale. Il exposa nettement sa politique, raconta, d'après les communiqués de Circourt, ce qui s'était passé en Posnanie, parla des événements de Galicie, rappela les concessions faites aux Polonais par la Prusse. Il montra d'ailleurs qu'une intervention armée en Allemagne serait impossible. La France ne pouvait oublier toutes ses autres relations et ses autres responsabilités en se plongeant dans une guerre pour la Pologne. Ce discours de Lamartine mit fin, pour le moment, aux interpellations et renforça la situation du Gouvernement provisoire.

Enfin l'on s'était souvenu de Charles Didier à Paris, et le 4 juin lui arriva une lettre de Bastide, qui le rappelait. Le lendemain, il reçut une communication de Dargaud, le rappelant de la part de Lamartine.

Nous ne savons, car il n'en dit rien, ce qu'il répondit à Lamartine

tion : la France devait faire appel « par voie de proclamation, à la nation allemande, à la Diète de Francfort, pour sauver la cause de la Pologne ». *Souvenirs d'une mission à Berlin*. Introduction, LXXV.

1. *Souvenirs d'une mission à Berlin*. Introduction, pp. LXXVI-LXXVII-LXXVIII.

et à son successeur, mais en tout cas, il se décida à ne pas partir sur le champ. Au contraire, il quitta Lemberg, le 6 juin, pour voyager à travers la Pologne en char-à-banc et en charrette, couchant dans des villages et des petites villes, et il arriva à Cracovie le 14. Ses amis polonais l'accueillirent chaudement, et il profita de leur hospitalité pendant un mois, faisant des visites aux grandes propriétés des environs. Pendant tout son séjour, il continuait à expédier ses dépêches numérotées à Paris. Il attendait une réponse du ministère pour prendre une décision, mais si elle lui parvint, il n'en note pas le contenu dans son journal. Didier tenta d'avoir un visa pour Varsovie, ce qui lui fut définitivement refusé. Sentant combien sa position était fausse à Cracovie, il se rendit à Pest, muni de quelques billets de recommandation. Arrivé le 17 juillet, il passa une quinzaine de jours dans la capitale hongroise, assistant aux séances de la Chambre, et fêté, du reste, par le comte Batthyany ¹, président du Conseil, par le ministre Széchenyi ², et par d'autres Hongrois de distinction. La comtesse Karolyi, qui avait joué un rôle important dans la Révolution, était parmi ses nouveaux amis de Pest, et il la retrouvera plus tard à Paris. Didier se borne ici à donner des détails sur sa vie intime et des descriptions du pays, sans rien ajouter sur la situation politique en Hongrie ni sur le grand désordre qui régnait alors dans la capitale.

De Pest, il s'en revint à Vienne, rencontrant partout des troupes sur la route. A son arrivée, M. de Lacour n'avait rien de nouveau à lui apprendre quand aux relations de la Croatie et la Hongrie. Didier retrouva le prince Lubomirski et Adam Potocki ³, auquel il proposa d'établir à Paris « une publicité en faveur de la Pologne, qui n'a dans la presse aucun défenseur ». Ses journées se passaient en conversations avec Lacour et ses relations viennoises, en promenades dans la ville et aux environs. Le reste du temps, il le consacrait à rédiger son journal et ses dépêches. On lui racontait les on-dit qui couraient sur son compte : on l'accusait d'avoir répandu beaucoup d'argent dans le peuple de Vienne pour préparer des

1. Louis Batthyany (1809-1849). D'une famille hongroise très distinguée. Sa carrière politique commença en 1836 à la Chambre des Magnats, où il était le grand orateur de l'opposition. En 1848 il fut nommé président du conseil dans le premier ministère hongrois. Il fut fusillé par les Autrichiens en 1849.

2. Étienne Széchenyi (1792-1860), après une carrière militaire, se fixa à Pest en 1827, et inaugura l'époque des grandes réformes. Il fut ministre des voies et communications en 1848.

3. Tous deux députés de Galicie à la Diète.

émeutes. Batthyany prétendait qu'à Pest il avait fait des avances aux Croates. « Et voilà justement, ajouta-t-il une fois de plus, en notant ces rumeurs dans son journal, comme on écrit l'histoire ». Rien ne le retenait à Vienne, et s'il y avait reçu une communication officielle de Paris, il n'en parle toujours pas. En tout cas, il se décida à regagner Paris en passant par Munich, Nuremberg et Bruxelles, où il arriva le 3 septembre. A cette dernière étape, Didier s'effraya à l'idée de retourner à Paris. Sa vie était brisée, personne ne s'appropriait à l'accueillir. Rasséréné d'abord par le voyage, il sentait ses souffrances se réveiller. « Je retourne à Paris comme on va à la guillotine », écrit-il. Mais il n'avait aucun désir de prolonger son séjour à Bruxelles, ville qui lui était fort antipathique, et il se décide à faire la route à pied. Il expédia sa malle et partit le 6 septembre. « O solitude, je te retrouve. Salut !... Me revoilà en pleine vie aventureuse. Que ne l'ai-je fait toujours ! Mais je puis le refaire encore ».

Ainsi se termina la mission de Charles Didier en Pologne, dont M. de Circourt a écrit moins paradoxalement qu'il ne pourrait sembler : « L'avantage de sa mission fut de n'avoir rien produit ; l'honneur de M. Didier fut de ne lui avoir rien fait produire ¹ ». Ce qu'elle aurait été s'il avait eu l'appui d'un gouvernement bien organisé, il nous est impossible de le dire. Il n'y a aucune raison de douter qu'il la remplit avec le tact, le courage et la loyauté que lui reconnurent et Circourt et d'Arnim. Quant au long voyage qu'il avait fait après son rappel, Charles Didier en rendit compte aux lecteurs d'*Une visite à M. le duc de Bordeaux* ².

« Fort peu de temps après la Révolution de Février, j'avais reçu une mission à l'étranger, qui, en tout temps, eût été délicate et qui alors n'était pas exempte d'un certain péril... Il ne serait ni convenable, ni opportun d'en dire là-dessus davantage. Un homme qui a mis au service de la démocratie une gloire, un génie, un courage hors ligne, M. de Lamartine, tenait le portefeuille des Affaires étrangères : c'est de lui que j'avais reçu mes instructions, c'est avec lui que j'ai correspondu ; c'est donc à lui, à lui seul, qu'il appartient de dire si j'ai justifié la confiance qu'on avait mise en moi.

Ma mission finit avec le gouvernement qui me l'avait donnée. Je me trouvais en ce moment à six cents lieues de Paris, à l'extrême frontière de la Pologne autrichienne ; je profitai de mon retour pour visiter, mais désormais en simple voyageur et sans caractère aucun, la Hongrie,

1. *Souvenirs d'une Mission à Berlin*. Tome II, p. 248.

2. Page 6 et suite.

et la Croatie, prêtes alors à en venir aux mains, deux grands tiers de l'Allemagne et jusqu'au Danemark ¹ où la question des duchés était encore pendante. Je ne revins à Paris que dans le courant de Septembre. »

A son retour à Paris, Didier fut reçu avec beaucoup de cordialité au Château de Madrid ², où il est invité à dîner, et où il eut toute occasion de parler au long de sa mission ³.

Lamartine lui demanda de préparer quelques pages sur sa mission, que le grand poète promettait de publier dans *l'Histoire de la Révolution de 1848*. Mais quand ce livre parut, au mois de juillet 1849, nous trouvons dans le *Journal* : « Je la [l'histoire de la Révolution de 1848] parcours et je vois que, malgré sa promesse, il ne dit pas un mot de moi, ni de ma mission, quoi qu'il m'eût demandé une note assez détaillée. Pourtant il parle de tout le monde... C'est un oubli, non loin d'une injure, et je lui revaudrai cela quelque jour. Cette circonstance ajoute à ma tristesse et je puis compter ce jour pour un de mes plus mauvais ⁴ ».

II

A Paris, le malheureux Charles se sentait « replongé au milieu de toutes les horreurs » oubliées pendant son voyage. Tout avait été vendu chez lui par autorité de justice. Il ne lui restait que quelques livres de voyage et de menus objets sans valeur. Il fuyait la plupart de ses amis et ne savait que faire de sa vie. Sauf quelques articles pour le *Crédit*, le travail lui était impossible et son unique désir était d'abandonner la capitale.

Il eut bientôt l'occasion de se remettre en route par suite de sa collaboration au *Crédit*. Ce journal, dont le fondateur et le rédacteur

1. Ceci n'est pas exact, d'après son journal.

2. Propriété de Lamartine, au bois de Boulogne.

3. « J'aurais attaqué publiquement ce stupide et plat Bastide si Lamartine ne m'en eût dissuadé, me disant que cela lui serait désagréable, parce que je tenais ma mission de lui et qu'on y verrait une vengeance déguisée. Le silence m'a coûté, mais je compte m'en dédommager plus tard. » note-t-il dans son journal, à la suite de ses conversations avec Lamartine.

4. Pendant l'absence de Didier, Alexandre Rey avait été nommé représentant du peuple par l'influence de M. de Lamartine. C'était l'époque où Rey et Aglaé étaient au mieux avec le grand poète, et il y a lieu de croire que c'est sur leur conseil qu'a disparu toute mention de la mission de Charles Didier.

en chef était Charles Duveyrier ¹, devait bientôt paraître, et il avait demandé Didier, dès son retour, comme « Ministre des affaires étrangères ». Or celui-ci proposa à Duveyrier d'aller à Vienne pour le *Crédit*. Toute l'Europe se rendait compte que Ferdinand IV, qui fuyait ses responsabilités pour se réfugier à Innsbrück, n'était pas fait pour rétablir la paix dans son empire troublé par les mouvements révolutionnaires, et que la propagation des idées nouvelles en Autriche et en Hongrie amènerait des événements importants ². Duveyrier le renvoya à son collègue, Entantin ³, qui n'avait qu'une idée en ce moment. « C'est le percement de l'Isthme de Suez de concert avec les directeurs du chemin de fer de l'Autriche ». Ils tombèrent d'accord et il fut décidé que Didier irait à Vienne pour le compte du *Crédit*. Avant de quitter Paris, il dîna chez la Marquise de Boissy, où il rencontra son vieil ami le Vicomte de Freissinet ⁴. Celui-ci lui proposa de faire une visite au duc de Bordeaux ⁵, alors au château de Frohsdorf, près de Vienne, et lui promit une lettre d'introduction pour le duc de Lévis, qui appartenait à l'entourage du prétendant. Tout républicain qu'il était, Didier se montra curieux de voir ce petit-fils de Charles X, proclamé roi sous le nom de Henri V après les Journées de juillet. Madame de Boissy le présenta ce soir-là à Louis-Napoléon : « Il me paraît insignifiant et rien ne me frappe en lui. Il ne m'inspire ni confiance, ni défiance. Nous causons une demi-heure à part ⁶ ».

Après des arrêts à Cologne, Hanovre, Leipzig et Dresde, le voyageur arriva à Vienne pour la troisième fois dans la même année. Il y resta environ un mois, pendant lequel il suivit de près tous les

1. *Le Crédit* (1^{er} novembre 1848 — 3 août 1850), « fondé par Charles Duveyrier, l'ancien Saint-Simonien, sous le patronage dit-on du général Cavaignac, voulait non la république des cœurs, ni la république des sans-culottes, mais une république humaine, intelligente, industrielle, libérale, magnanime ». Hatin, E. *Bibliographie de la presse française*, Paris 1866, p. 451.

2. Ferdinand IV abdiqua le 2 décembre en faveur de François-Joseph.

3. Barthélémy-Prosper Entantin (1796-1864) socialiste français, Saint-Simonien dont la vie fut très mouvementée. Il fut collègue de Duveyrier à diriger le *Crédit*.

4. Vicomte Yzarn de Freissinet, ami intime de Charles Didier.

5. Henri-Charles-Ferdinand-Marie-Dieudonné d'Artois, duc de Bordeaux, comte de Chambord fut le dernier représentant de la branche aînée des Bourbons. Il naquit à Paris le 20 septembre 1820 et mourut à Frohsdorf en 1883. Il épousa en 1846 la princesse Marie-Thérèse, archiduchesse d'Autriche-Este.

6. *Journal*, 2 novembre 1848. A ce propos Didier écrit dans *Une visite à M. le duc de Bordeaux* : « Ce rapprochement, tout fortuit, ne laissait pas d'être piquant. J'étais là, pour ainsi dire, entre deux prétendants, séparés, il est vrai, par cinq cents lieues ; mais en quittant l'un, j'allais voir l'autre ».

événements qui se préparaient sous ses yeux. Grâce aux relations qu'il s'était déjà faites, il était à même d'être bien renseigné¹. Sa vie se trouvait bien remplie, il la partageait entre Kremsier, où siégeait le diète, et Vienne, où régnait l'état de siège². Il renouvela connaissance avec le général Willisen, et il fut présenté aux grands chefs militaires autrichiens. Après la première huitaine du mois de décembre, Didier jugea que le moment était venu de rentrer à Paris. L'empereur avait abdiqué, une nouvelle ère commençait pour l'Autriche, sa mission était terminée et il avait hâte de quitter Vienne où il ne s'est jamais plu³. Il ne raconte pas dans le *Journal* comment il s'était arrangé pour passer par Frohsdorf, mais voici le récit que donne l'avant-propos d'*Une visite à M. le duc de Bordeaux*⁴.

« Quoique Frohsdorf ne soit guère éloigné de Vienne que d'une douzaine de lieues, et que, grâce au chemin de fer, le voyage se fasse en deux heures, le temps m'avait toujours manqué pour aller rendre à M. de Lévis la lettre de M. de Freissinet. Je l'avais en poche depuis six semaines, et, malgré mon intention formelle d'en faire usage, je l'aurais peut-être encore, si une occasion toute naturelle de la remettre enfin ne se fût présentée. M'étant décidé à revenir en France par Trieste, je devais nécessairement repasser devant Frohsdorf ; je résolus de m'y arrêter... Simple voyageur, absolument libre de mes actions, j'allais où je voulais aller, je voyais qui je voulais voir, et je dois dire que j'ai usé largement de cette précieuse liberté.

Je n'avais aucun motif pour dissimuler mon projet, et ne le cachai nullement à mon départ de Paris ; quant à Vienne, vous allez voir à quel point je poussai la dissimulation.

La veille, ou l'avant-veille⁵ de mon départ, je dînais à l'Ambassade de France avec M. de L., chargé des intérêts particuliers du duc de Modène à Vienne, après y avoir été précédemment comme chargé d'affaires diplomatiques. Madame la duchesse de Bordeaux étant une

1. « Plusieurs des hommes avec lesquels j'étais en rapports se trouvaient en scène, sur le premier plan... Parmi les hommes politiques avec lesquels j'avais été en relations, même en correspondance, l'un était ministre, plusieurs proscrits, un autre était fusillé. L'empereur abdiqua ». Introduction à *Une visite à M. le duc de Bordeaux*, p. 8 et suite.

2. Dans son journal il décrit un voyage à Kremsier le 1^{er} décembre, en compagnie de Stadion et de Bach, le ministre de la Justice.

3. Il note souvent combien il s'ennuie à Vienne ; Le 26 novembre par exemple, il écrit : « Je me suis toujours ennuyé à Vienne. Que faire de mon dimanche ? Tout le monde s'amuse. Je voudrais ne pas m'ennuyer trop ».

4. Page 14 et suite.

5. Ceci est inexact. Il écrit dans le journal le 6 décembre : « Dîné chez de Lacour avec de Latuada (*sic*) chargé d'affaires de Modène ». C'est le 12 qu'il visita Frohsdorf, et il ne parle pas d'autres rencontres avec l'agent du duc de Modène.

princesse de Modène, M. de L. a naturellement des relations suivies avec Frohsdorf ; c'est donc à lui que je m'adressai, à table et devant tout le monde, pour les renseignements dont j'avais besoin, et ce fut lui que me traça, avec le même mystère, mon itinéraire du lendemain, m'indiquant la station de chemin de fer où je devais m'arrêter, l'auberge où je devais descendre, l'endroit où je trouverais une voiture pour Frohsdorf, l'heure, enfin, la plus sûre pour me présenter au château. ¹ »

Le récit de sa visite à Frohsdorf concorde en tous points avec les notes du *Journal* à ce propos : arrivée à Wiener-Neustadt, point de départ pour la promenade en voiture au château de Frohsdorf ; réception par le duc de Lévis, auquel il remet la lettre de Freissinet ; présentation au comte de Chambord, qui le reçoit « en roi, debout d'abord — me fait asseoir et me congédie — cheveux blancs, fins, plats, yeux bleus, figure pleine... (Il) proteste de son absence d'ambition. Attend que les Français viennent le chercher ² ». Après cette audience, Didier fut reçu par la Comtesse du Maine, comme se nommait en exil la duchesse d'Angoulême ³. « Vieille tout à fait, voix rude, ton brusque. Cette femme me fait impression quand je songe combien elle a souffert. (Elle) voulait me retenir à coucher ⁴ ». Didier s'excusa, mais accepta une invitation à dîner ; pendant ce repas, elle ne parla qu'à lui. « Je n'étais séparé d'elle que par sa dame principale. (Elle) a de la race, ne souffre pas que l'on parle mal de la France devant elle ». D'après ses notes, cette femme ne laissa pas de l'impressionner. « C'est là certainement la figure historique la plus pathétique, la plus saisissante, qui soit en Europe. Elle a produit sur moi une grande impression, et je n'ai point caché l'émotion dont j'étais pénétré. Le respect et la pitié se partageaient mon cœur ⁵ ». En effet, ce que le voyageur aurait dû écrire, c'est plutôt *Une visite à Madame la duchesse d'Angoulême*, car il lui accorde beaucoup plus d'attention qu'au prétendant lui-même. Didier fut présenté aux autres personnages de la « cour », et avant le dîner, la présentation à la

1. Il aura sans doute reçu toutes ces indications utiles du chargé d'affaires de Modène. Mais ce qu'il n'ajoute pas, c'est que le lendemain de ce dîner, il écrivit à Frohsdorf au duc de Lévis pour demander quel jour on pourrait le recevoir. Il note le onze décembre dans le journal que, la réponse attendue étant arrivée, il fait ses préparatifs pour se présenter le lendemain.

2. *Journal* 12 décembre 1848.

3. Fille de Louis XVI et Marie-Antoinette. Tante par alliance du duc de Bordeaux.

4. *Journal* de Charles Didier.

5. *Une visite à M. le duc de Bordeaux*, p. 65.

duchesse de Bordeaux eut lieu au salon « devant tout le monde ». Après le dîner, servi par une vingtaine de valets, car l'étiquette de la maison était très sévère, tout le monde se retira à neuf heures, et Didier retourna, par une soirée magnifique, à son auberge, le *Cerf d'Or*, d'où il repartit le lendemain matin pour Paris.

A peine de retour ¹, son amie Madame Hamelin ne tarda pas à lui apprendre que sa visite au duc de Bordeaux faisait « un train d'enfer ». Ses ennemis prétendaient y voir de l'intrigue et cherchaient à le discréditer auprès du Président. L'implacable et méchante Aglaé en profitait pour accuser son mari de sympathies et de machinations légitimistes. La Comtesse d'Agoult qui ne lui avait jamais pardonné son manque de tact et de galanterie à son égard, se joignait à ceux qui l'attaquaient et envenimait tout. Victor Hugo lui-même écrivait à ce propos ² :

« M. Charles Didier, qui parcourait l'Europe à quatre mille francs ³ par mois avec une mission de la République, a été invité à Frohsdorf, y est allé, y a dîné, y a couché, et s'en est allé le lendemain au matin, enivré, ébloui et disant : « Monseigneur, nous reviendrons vous chercher ».

Comme les autres détracteurs de Didier, le grand poète en prenait à son aise avec la réalité des faits. Très loyalement le voyageur s'en fut voir Lamartine, pour tout lui dire et lui demander conseil. A la suite de cette conversation, il s'engagea à publier sa brochure sur sa visite à Frohsdorf ⁴. Il se mit à la préparer dans l'intention d'ajouter au récit même dont nous avons déjà parlé, un post-scriptum destiné à le défendre de toutes ces attaques : Il y dit notamment :

« Je me suis présenté à Frohsdorf comme républicain, et c'est comme républicain que j'y ai été reçu...

Mon intention n'est point d'engager ici une discussion politique sur le mérite relatif des deux principes qui se partagent le monde, l'élection et l'hérédité. *Hic non erat locus*. Tout ce que j'ai voulu, ç'a été de pein-

1. Il arrive à Paris le 30 décembre, après des arrêts en cours de route à Trieste, Padoue, Milan et Lyon.

2. *Suite aux choses vues, Les Annales, Romantiques*, Paris 1913, in 8°, vol. 10, p. 370.

3. Inexact, comme tout le paragraphe. Il reçut *trois mille francs par mois*, et pendant moins de deux mois.

4. Didier note le 22 janvier : « Tout m'y pousse, d'autant plus que l'on a écrit force calomnies contre moi à Frohsdorf, en réponse à des choses fort obligeantes venues de là, sur mon compte. Je suis préoccupé et même agité de tout cela ».

dre, d'après nature, cet intérieur d'exil, qui frappe surtout par la politesse et la dignité... Le prestige du rang n'a exercé sur moi aucun empire...

Et maintenant, pour en finir, je désavoue formellement toute parole, tout jugement qui ne se trouveraient pas explicitement formulés dans les pages qu'on vient de lire ; je n'ai jamais dit de vive voix, à personne, autre chose que ce que je viens de répéter ici, la plume à la main. Je défie qui que ce soit, amis comme ennemis, de me démentir ».

Une soirée fut organisée par M^{me} de Girardin¹ et l'auteur y lut son article devant une assistance qui rassemblait, entre autres, les duchesses de Gramont et de Maillé, le peintre Ziegler, Théophile Gautier et Victor Hugo. Le succès fut fort médiocre et la soirée assez mauvaise pour Didier. On causa, après la lecture, jusqu'à deux heures du matin, après quoi il ramena en voiture Hugo et Gautier. Avant de se coucher, il note tristement : « Je n'étais pas là dans mon milieu. Je rêve la solitude et j'aspire à la retraite ». Quelques jours plus tard, il lut de nouveau son article, cette fois devant une grande assistance, chez M. de Circourt, et ses auditeurs l'accueillirent avec enthousiasme. La brochure fut mise en vente le 23 mars. Le 26, la première édition était épuisée, et il n'en parut pas moins de quinze successivement. Elle fut fort chaudement reçue par les journaux légitimistes, ce qui devait pousser les socialistes à l'attaquer. Il fut même question de la saisir², mais le gouvernement ne bougea pas et l'épisode de la visite de Charles Didier à Frohsdorf fut vite oublié. Il lui valut quelque argent³, la brochure s'étant fort bien vendue, et d'autre part, résultat plus important encore, il le lança dans un nouveau milieu parisien.

1. Le 28 février 1849.

2. Le 29 novembre 1849, il note dans son journal : « On a arrêté avant hier quarante six légitimistes réunis en conciliabule, au moment où ils venaient de faire la lecture de mon voyage à Frohsdorf. Le fait est dans les journaux. Me voilà complice d'une conspiration légitimiste. Si l'on m'arrêtait ! Quelle drôlerie ! »

3. En récapitulant son année 1849, Didier écrit : « Mon voyage à Frohsdorf et ma brochure sur la Sicile m'ont rapporté 3.000 francs ». Presque toute la somme devait provenir de la vente du premier de ces écrits.

CHAPITRE VIII

« LE DÉMON DE MIDI »

Isolément et chagrin. — Ses brochures. — Le publiciste redevient poète. — La duchesse de Gramont. — La vie mondaine. — Efforts de conversion. — « Voyage dans la débauche ». — Fin des procès. — Les *Amours d'Italie*. — Rechute. — Pietra. — Les ténèbres descendent. — Genève. — Monnetier. — Le séjour à Marseille. — Les grands voyages. — De retour à Paris.

Après cette longue absence de Paris qui suivait de près la pénible crise domestique qu'il avait dû traverser, il n'est pas étonnant que Charles Didier se sentît complètement désorienté quand il revint au commencement de 1849. Sans intérieur, sans projets fixes, disposant de très peu de ressources, sa vie était à refaire. Les interminables procès avec Lamennais et Aglaé Didier faisaient de son existence un vrai supplice. Ils ne lui laissaient pas l'esprit assez tranquille pour mener une vie bien réglée. Mais le travail étant toujours son grand refuge, il fit pour s'y remettre de vaillants efforts. Il se créa beaucoup de relations dans le grand monde parisien. Pour échapper à la solitude et se distraire de ses soucis, il se lança dans une vie fort mondaine. Son isolement même devait contribuer à le pousser à des écarts de conduite qui le remplissaient par la suite de honte et de remords. C'était l'âge dangereux, et Didier, qui avait toujours été très sensuel, tomba parfois dans le dérèglement, malgré tous ses efforts pour fuir les tentations. La force morale lui manquait pour résister ; il songea au suicide, ou tout au moins à un grand voyage qui le changerait d'atmosphère. Mais une affreuse maladie des yeux allait bientôt le forcer à prendre soin de sa santé, et il dut remettre à plus tard une évasion qui lui permît de retrouver la tranquillité d'esprit, et presque le bonheur, tout en l'enrichissant de matériaux nouveaux pour ses derniers travaux littéraires.

Pendant les premiers temps qui suivirent son retour à Paris, Didier fut très occupé par la préparation de sa brochure, *Une visite*

à *M. le duc de Bordeaux* ¹. Encouragé par le succès de cet essai, et ravi, du reste, de reprendre le travail, il entreprit un grand article sur la *Question sicilienne*. Il continuait à se passionner pour tout ce qui se passait dans cette Sicile dont « rien ne saurait peindre l'oppression, la ruine, toutes les misères ». Il retraça les événements qui s'étaient déroulés depuis l'époque de sa visite, alors que le pays « n'était plus qu'une colonie exploitée par une métropole [Naples]. L'instruction publique était nulle. La police dominait tout ». L'hostilité du gouvernement de Louis-Philippe à l'indépendance des Siciliens était une honte aux yeux de l'auteur, qui demandait au gouvernement de la République de garder la neutralité dans ce conflit. Cet article, bien écrit et bien documenté, parut le 13 avril [1849], au moment où Didier notait dans son journal : « Malheureusement on parle de la prise de Palerme par les Napolitains, ce qui lui ôterait toute son utilité ».

Ces articles terminés, le publiciste redevint poète et se remit à d'anciens projets de poèmes qu'il n'avait jamais menés à bien. Pendant son absence, avait paru, sous le charmant titre romantique *La Porte d'Ivoire*, un recueil de ses vers de jeunesse. Il disait lui-même dans la préface :

« Publier en 1848 des vers dont quelques-uns furent écrits en 1827, même en 1824, voilà certes une entreprise hasardeuse et pour le moins téméraire. Pourquoi livrer au grand jour de la publicité ces enfants d'une jeunesse qui n'est plus, hélas ! depuis longtemps ? Mettez que ce soit un caprice, une faiblesse de père. Leur âge sera leur excuse ».

Ce volume de vers démodés et sans grande originalité n'avait suscité aucun enthousiasme. On y trouve pourtant quelques beaux vers, surtout dans la *Vision*, très long poème terminé par Didier pendant les premiers mois de son mariage, et un émouvant sonnet écrit à Rome à l'annonce de la mort de Galloix :

Dors en paix dans ta tombe, âme tendre et souffrante !
L'avenir tous les deux nous a trompés, mais moi
Je me survis, je suis plus à plaindre que toi.

Le poète se rendit cependant compte que ses vers ne pouvaient guère compter sur des lecteurs. Il n'insista pas dans cette voie, et

1. Voir chapitre VII.

songea plutôt à un roman sur Louis XVII¹, qu'il destinait à un journal. Mais ce projet n'eut pas de suite, l'enthousiasme lui manquait et il ne commença même pas ce récit. Bref, il fut plus de deux ans avant de reprendre la plume. Son temps se partageait entre le monde, la bohème et la lecture.

Sa principale relation durant cette période fut la duchesse de Gramont², qu'il avait vue pour la première fois en Italie en 1829, et qu'il avait toujours admirée de loin. Bien que le duc fût atteint d'une maladie grave, Madame de Gramont, belle et mondaine, paraissait dans la société parisienne, où Didier la rencontra d'abord chez Madame de Girardin. Il avait déjà un cercle d'amis dans son monde : les Circourt, qu'il avait connus à Berlin, les Bésplas, les d'Ortignes, les Boissy, Cécile de Fitz-James, « toujours belle et bonne », et Madame Childe³, une Américaine. Mais bientôt la vie mondaine de Charles gravita de plus en plus autour d'Ida, duchesse de Gramont. Ils se rencontraient aux dîners, aux bals et aux concerts ; elle lui écrivait presque tous les jours, et bientôt Didier commença à s'effrayer en la voyant visiblement éprise de lui. « Moi, je reste froid, d'abord parce que je le suis, ensuite parce que je ne veux donner aucun otage et garder une position d'ami, rien de plus. L'expérience me sert ici ». L'été venu, il passa presque tout son temps auprès des Gramont, à Saint-Germain : parties de cheval, de billard ; dîners et visites mondaines. « J'ai besoin de beaucoup de diplomatie pour naviguer sur cette mer difficile et périlleuse », écrit Didier dans son journal. « Je veux me maintenir sans avancer ni reculer ». Il y réussit, car, après quelques mois, l'époque sentimentale des confidences et des billets quotidiens se trouva close, et ils restèrent de grands amis intimes.

Chez la duchesse, il rencontra beaucoup de personnalités intéressantes et se fit d'importantes relations. Il s'y lia avec Jérôme Bona-

1. 1^{er} août 1849.

2. Née Anna-Quintina-Albertine-Ida d'Orsay, comtesse de l'Empire. Elle avait épousé le duc de Gramont (1789-1855), qui servit dans l'armée anglaise en Portugal et en Espagne. Ils habitaient à Paris, rue Ville-l'Évêque. Leurs enfants, dont Didier parle beaucoup dans son journal, étaient : le fils aîné, duc de Guiche, le cadet, comte de Gramont et duc de Lesparre, et les deux filles, Ida et Léontine.

3. Madame Childe, sœur du général célèbre Robert E. Lee, habita Paris pendant de longues années, où son salon fut fréquenté par le grand monde cosmopolite. Elle fut une amie de Prosper Mérimée et les lettres de Mérimée à la famille Childe ont paru dans la *Revue de Paris*, 15 mars 1908, p. 233-234-235 et 244. Voir aussi *Quelques correspondants de M. et M^{me} Childe et d'Édward Lee-Childe*, London, 1912. (L'auteur n'a pas réussi à consulter ce livre, qui est très rare).

parte¹ et avec son fils Napoléon. Dès la première rencontre, le *roi Jérôme* lui fut sympathique, car il avait « l'air bonhomme », avec « du sens ». Ils devinrent de plus en plus intimes, et on l'invita souvent aux Invalides. Il y fut reçu « à merveille », notamment quand il alla féliciter le nouveau Maréchal de France². Jérôme l'invita à dîner avec la duchesse et d'Orsay³. Il devint même, pour l'ancien roi de Westphalie, une sorte de confident, et il a noté, le 3 mai 1850 : « Jérôme me retient longtemps à me parler de son neveu. Il craint la pente qu'il suit et voit au bout sa perte et celle de toute la famille ». L'Empire une fois établi, Jérôme « reste bonhomme, mais Napoléon est plus accessible aux fumées du cérémonial ». A propos de ces relations avec les Bonaparte, on a calomnié Didier, en insinuant que, par complaisance pour Jérôme, il s'occupait ostensiblement de Madame de Plancey, pour l'aider à cacher une liaison qui eût pu faire scandale. Il est exact qu'il parle souvent, dans son journal, de ses rencontres avec les Plancey, aux Invalides et ailleurs, mais rien de plus. Au mois de décembre 1852, il notait, par exemple : « Madame de Plancey passe publiquement pour la maîtresse de Jérôme, ce qui fait une position fausse à son mari, nommé premier écuyer du Prince ». Elle n'en était pas moins à ses yeux, « toujours excellente et charmante femme », et il la trouvait sympathique, ainsi du reste que son mari.

Tout ce monde dans lequel il se trouvait lancé se montrait très aimable pour lui. Les attaques et les procès d'Aglaé Didier et de Lamennais ne changèrent rien à ses relations avec ses nouveaux amis. La grande-duchesse de Bade, venue à Paris, l'engagea à se rendre auprès d'elle. Toute l'aristocratie polonaise, fixée ou de passage à Paris, lui ouvrait ses portes, et dans ce milieu il avait des amis qui lui étaient très chers. Cependant il se sentait républicain trop convaincu pour se trouver vraiment heureux dans ces cercles mondains. Il s'y ennuyait même de plus en plus. « Je reviens peu à peu à mes anciennes idées de retraite et de solitude. C'est toujours là le port où j'aborde quand j'ai été rudement agité, comme je le suis depuis longtemps⁴ ». Il fit aussi la connaissance de l'archevê-

1. Voir chapitre VI.

2. Le 5 janvier 1850.

3. Le comte d'Orsay, frère de Madame de Gramont, ami intime de Didier. Sur d'Orsay, voir Boulenger, Jacques, *Les Dandies sous le Second Empire*. Paris, 1932.

4. 31 mai 1850. Quelques jours après, il se plaint de mener « une vie misérable ; ne travaillant pas, ne pensant pas, faisant des visites inutiles et préoccupé du procès ».

que de Paris ¹, qu'il admirait beaucoup, et qui le reçut de temps en temps pour causer de religion. Didier aurait voulu se convertir. Son amie, la duchesse de Gramont était très pieuse, ainsi que ses filles, et toutes trois s'efforçaient de ramener à Dieu cette âme en peine. Dans un sonnet de jeunesse, Didier avait lancé cet appel :

O Dieu fais-moi donc croire à l'immortalité !²

Il s'était depuis rapproché de la foi, mais restait encore hésitant au seuil de l'Église. Il note dans son journal, le 15 juillet 1851 : «... Il me semble que je joue avec moi-même une comédie, et pourtant je suis souvent sincère. Je sens toujours de plus en plus que la religion seule peut agir efficacement sur le cœur et le convertir. Rien sans la grâce ». Il ne voyait plus son ancien ami Liszt, mais il savait la ferveur de sa foi ; Berlioz, à son retour de Weimar, lui donna, du reste, de ses nouvelles. Didier rêva parfois de la vie monastique, mais le fait est qu'il ne se convertit pas ³.

Pendant cette époque troublée de sa vie, Didier abandonna la plupart de ses amis et de ses relations du monde littéraire. En dehors de Lamartine, de Rosier et de Madame Hamelin, il n'en conserva guère que deux, qu'il devait garder jusqu'à sa mort : Victor Hugo et Madame Reybaud. C'est le comte d'Orsay qui le ramena chez le grand poète, auquel il faisait visite de temps à autre. Mais nulle sympathie bien vive n'existait plus entre eux, et quant à Madame Hugo, que Didier avait trouvée si charmante vingt ans auparavant, il avait cessé de l'admirer : « Madame Hugo a l'air d'une folle avec ses cheveux ébouriffés. Du reste, elle est bête comme elle l'a toujours été, se jetant à travers la conversation, ne laissant rien finir, ne comprenant rien ou pas grand'chose, avec cela ayant quelquefois des mots assez heureux ». Mais Madame Reybaud, son amie et sa confidente depuis la crise domestique de 1846, lui était restée très sympathique, et il la fréquenta beaucoup après son retour à Paris. Quant à l'ami de celle-ci, le docteur Yvan ⁴ homme fort original, ses bizar-

1. Marie-Dominique-Auguste Sibour, archevêque de Paris, du 15 juillet 1848 au 3 janvier 1857. Didier lui fut présenté par son ami le docteur Yvan.

2. *La Porte d'Ivoire*. Sonnet XV.

3. Quoiqu'il eût rompu avec son ancien camarade David Richard, la conversion de celui-ci dut avoir quelque influence sur lui.

4. Melchior Yvan, docteur en médecine (1803-1873) ancien médecin de la légation de Chine. Il publia plusieurs ouvrages, entre autres : *De France en Chine, l'Insurrection en Chine, Légendes et récits*.

rieres le rebutèrent au début ¹, mais ils finirent par devenir de bons camarades. Au commencement de ces relations de Madame Reybaud avec les Didier, elle l'ennuyait et il la jugeait assez sévèrement. Nous trouvons dans le journal du 20 août 1844 : « Le soir, chez Madame Reybaud, toujours de plus en plus bourgeoise ; bourgeoise par l'esprit, la manière, les habitudes, les mœurs, tout... On est en relations avec un tas de gens pour lesquels on n'éprouve aucune espèce de sympathie. J'aspire à changer de milieu. »

Le budget de Didier étant toujours très réduit, il y avait un contraste singulier entre cette vie mondaine, qu'il menait depuis le début de 1849, et son existence privée. Pour s'assurer plus de tranquillité, il s'était offert le luxe de deux logements, dont l'un, rue Laval, lui servait de domicile officiel, tandis que l'autre, rue de Moscou, était son « Sabinum », où il pouvait se reposer sans risquer d'être dérangé par personne. Logé dans une petite chambre sous les toits, où il devait faire son lit les jours où la concierge l'oubliait, et où, par les grands froids, il lui fallait briser la glace avant de faire sa toilette, Charles vivait aux moindres frais possibles. Il n'en était pas moins souvent réduit aux emprunts, car ses interminables procès avaient absorbé ses modestes réserves. Lui, habitué jadis à des vêtements de coupe impeccable, il dût s'habiller à la « Belle jardinière ». Quand il n'était pas invité dans le monde, il dînait pour vingt-cinq sous dans « les plus petits des petits cabarets ». Ses dépenses pour 1849 ne dépassèrent même pas le chiffre du budget de sa première année à Paris, quand, tout jeune homme, il s'ingéniait à toute espèce d'économies. Si cela avait pu durer, Didier aurait été très content de lui-même. Mais il lui était de plus en plus difficile de rester tranquillement au coin de son feu. Le travail lui étant devenu impossible, les soirs qu'il ne consacrait pas au monde, il contracta l'habitude de les passer à courir les femmes, et il s'abandonna à des aventures de hasard et à des liaisons de courte durée. Il chercha d'abord à se contraindre, tâcha de rester à lire chez lui. Tout cela l'entraînait à des dépenses « folles et honteuses » et l'acheminait vers la ruine physique et morale. Au mois de mai 1851, le malheureux écrit dans son journal : « Ce voyage... dans la débauche me contriste et m'effraie... Encore une femme — une cinquième ! Je me perds dans cette

1. Il exprime souvent dans le journal son mépris pour cet Yvan « frotté de saint-simonisme comme un chapon frotté d'ail ». Un jour, par exemple, il « trouve Yvan au lit avec son perroquet et son chien. Ces mœurs efféminées me répugnent. Déjeuné avec lui et M^{me} Reybaud. Est-on chez lui ? Est-on chez elle ? »

atmosphère sensuelle. Si je pouvais prendre une passion vraie, j'y échapperais, mais le puis-je ? »

L'idée d'en finir avec cette vie, qui le dégoûtait, lui passa par l'esprit, mais il se rendit compte que c'était l'ennui et l'oisiveté qui le poussaient à se détruire. Il prit la résolution de se remettre au travail. Il quitta son logement en ville pour s'installer dans un petit appartement alors disponible dans la maison de sa demi-sœur, Madame Dulcis, qui habitait aux Ternes, 10, rue des Dames. Il n'avait pas encore de nouveaux projets littéraires, mais il sortait beaucoup moins et profitait de sa solitude pour se plonger dans la lecture, lisant un peu de tout, et souvent pendant des nuits entières. Parfois il dînait encore chez les Dulcis et passait sa soirée à jouer au nain jaune. L'idée d'un long voyage aux Indes le tentait, mais comment le réaliser ? L'argent nécessaire manquait, et il n'avait pas d'espoir de s'y faire envoyer en mission. Au fond, le malheureux cherchait un moyen de se réhabiliter. « Je n'ai dans le cœur aucune affection sérieuse », s'avoue-t-il tristement. D'année en année, il se sentait de plus en plus isolé. Depuis sa liaison avec George Sand, qui avait été pour lui un véritable drame, il ne se sentait plus capable d'aimer. Il cherchait l'oubli dans une vie sensuelle qui ne fit qu'aggraver son sentiment intime de misère, d'abandon et de honte. Il lui semblait alors que la seule chose qui pût encore le sauver serait un grand voyage. Sa santé physique semblait aussi compromise que sa santé morale ; rongé de rhumatismes, il souffrait beaucoup, et ses nuits étaient troublées par des rêves dont il s'éveillait quelquefois en sursaut et tout en pleurs.

Cependant, vers la fin de 1851, il y eut, à tous égards, une sensible amélioration. Ses procès touchaient à leur fin, son esprit s'en trouvait tranquilisé, et, après plus de deux années d'oisiveté, il se remit, plein de zèle, au travail. L'idée lui vint d'écrire une « dizaine de petites nouvelles dont le sujet est depuis longtemps arrêté dans ma tête et que je réunirai dans un cadre pour faire un ensemble. Ce cadre est une journée de voyageurs réunis au Mont Saint-Bernard, une sorte de *Décaméron*. Je mets la plume à la main et j'écris d'une traite tous les préliminaires, la valeur d'une feuille¹ ». Il continua son œuvre « avec le même goût et le même entrain », et, au bout d'une huitaine de semaines, les dix récits des *Amours d'Italie* se trouvaient achevés. Le 19 février, Didier, récapitulant, trouvait

1. 23 novembre 1851.

qu'il n'avait jamais de sa vie travaillé « si vite et avec autant de suite ». Il s'entendit avec le *Constitutionnel* pour publier en feuilleton ces nouvelles, qui devaient faire quatre volumes. Mais après le premier volume, le journal renonça ¹ à poursuivre la publication, et ce ne fut que plusieurs années plus tard que parurent les *Amours d'Italie* ². L'idée était assez heureuse. Un groupe de voyageurs sont réunis au couvent du Grand Saint-Bernard pour y passer la nuit. Le lendemain matin, une grande tempête de neige les empêche de partir. Une comtesse polonaise de Cracovie, la seule femme de la compagnie, s'adresse ainsi aux autres voyageurs : « Je suis ici la seule femme et vous êtes dix hommes... votre devoir est de m'amuser, et c'est mon droit... Pour ce faire, vous allez chacun, à tour de rôle, raconter une histoire, gaie ou triste, comme vous voudrez, à la seule condition que la scène soit en Italie ; nous en arrivons tous ; nous la regrettons tous ; nous serons donc très heureux de parler et d'entendre parler d'elle... Ce sera une journée du *Décaméron* transportée de Florence sur le Saint-Bernard ». Le ton de ces récits est fort différent de celui de *Chavornay*. Il est plus libre ; on sent que l'auteur s'efforce à la légèreté, vise à composer son *Décaméron*. Il n'y réussit pas très bien, étant au fond trop sérieux pour ce genre. La meilleure de ces nouvelles, c'est certainement *Une conversion*, récit attribué à l'abbé Pomar y Paez, un Espagnol qui vient de remplir à Rome une mission ecclésiastique, et qui raconte comment un ancien pasteur protestant devient prêtre catholique. Las de ses idées sceptiques, cherchant lui-même la foi, Didier glorifie ici le catholicisme, vers lequel il se sent attiré ³. *Une conversion* mise à part, les autres nouvelles sont fort banales, et il n'est pas étonnant que ce livre n'ait eu aucun succès. Du moins a-t-il servipendant quelques temps à retenir l'auteur à sa table, où il essaya encore d'autres travaux littéraires. Il réunit et corrigea tous ses vers de 1848 : le *Magister* ⁴, *Le Broken* ⁴, et il y ajouta quelques nouveaux sonnets.

1. La publication fut suspendue dans le *Constitutionnel* par suite des plaintes de certains lecteurs, qui trouvèrent indécente « *Une séduction* ». Didier fut fort affecté de cet incident.

2. 1857, Paris (Hachette & Cie).

3. A cette époque il fréquentait beaucoup Rosier, qui lui dit que Dieu le cherchait, que tout finirait par une conversion. « Ce qu'il y a de certain », écrit Didier dans son journal, « c'est que jamais homme ne fut plus complètement détaché de tout intérêt mondain. Rosier est le seul homme avec lequel j'aime à causer maintenant, parce que je puis le faire avec une entière franchise ».

4. Inédits.

Il relut les manuscrits de sa première pièce de théâtre, *Gabrielle*¹, et de son « ancien et féroce roman calabrais », *Vendetta*¹, mais il dut bien constater qu'il lui était impossible d'en rien tirer. Il mit aussi de l'ordre dans ses lettres et ses notes de voyage sur la Suisse, l'Italie, l'Espagne, la Hollande, l'Angleterre, la Belgique, l'Allemagne, la Pologne et l'Autriche, toutes brûlées après sa mort. Puis il revit son journal et en fit relier les cahiers, « pour les avoir mieux en ordre et mieux sous la main »². Quoiqu'il sût fort bien que le roman ne lui avait guère réussi, il n'en méditait pas moins de trois nouveaux, « après quoi, dit-il, je n'en ferai plus ». Ce devaient être : *Le Dernier Palatin*, *l'Heimatlose* et *les Ardennes*. Mais l'inspiration manquait, il ne savait par où commencer. Il avait, d'autre part, le vague projet de refaire *Une année en Espagne*. Mais, ajoute-t-il « à quoi bon travailler ? A quoi bon publier ? A quoi bon tout et tout le monde ? »

Son état était vraiment lamentable. Ennuyé, las de vivre, détaché de tout, Didier se sentait incapable de reprendre intérêt à rien. Il se couchait tard et se réveillait tous les matins à quatre heures pour passer de longues heures à lire dans son lit : « Je me demande chaque matin, écrit-il dans le journal, comment passerai-je cette journée ? » Cependant son projet de voyage aux Indes le préoccupait fort. L'argent lui manquait ; sans cela, il serait parti tout de suite, passant par Constantinople pour revenir par la Grèce. Obsédé par cette idée, il se livrait à des calculs ; il acheta même une grammaire anglaise et se mit à l'étudier. Mais à quoi bon, puisqu'il aurait fallu une vingtaine de mille francs pour se mettre en route ?

« Poussé par le diable », comme il disait lui-même, il retombait dans la débauche et passait beaucoup de son temps avec des filles. Un soir, il rencontra une jeune Italienne de vingt ans, Pietra, qui devint sa maîtresse. Après un mois de vie commune, Didier, honteux, rompit, pour retourner aux rencontres de hasard. C'était une vie ruineuse et abrutissante. Mais il ne réussissait pas à oublier sa jeune amie. Elle était fausse, avide d'argent, mais il en était amoureux.

1. Inédits.

2. Le 15 septembre 1852, Didier écrivait dans le journal : « Quarante-septième anniversaire. A cinquante, je ferai la croix et commencerai mes mémoires ». Il abandonna, en effet, le journal dans sa cinquantième année, mais s'il s'est mis alors à écrire ses mémoires, ils auront été détruits après sa mort. Quant à ses lettres, il avait l'habitude, qui semblait lui plaire, de les brûler au bout de quelque temps. Le 2 octobre 1842 il note : « Journée passée à brûler de vieilles lettres. C'est un véritable autodafé ».

Il se détourna de sa nouvelle maîtresse, certaine Valentine, un peu plus mûre, emprunta de l'argent et courut vers Pietra, pour se réconcilier avec elle en lui offrant des boucles d'oreilles en cadeau. Il lui adressait des vers par centaines, se ruinait à lui acheter de modestes bijoux et d'autres présents. Il dut bien s'arracher à elle pour faire une visite à la duchesse de Gramont, à Saint-Germain. L'amoureux y passa son temps à composer des vers sur Pietra. C'était là, il le reconnaissait, une vie « peu honorable et peu satisfaisante ». Mais, confesse-t-il dans son journal, « Tant que je la verrai, je ne me détacherai pas d'elle. Une fois guéri, je m'absenterai ». Il tâcha, en effet, plusieurs fois de rompre, sans en trouver le courage. Mais, au commencement du mois d'octobre 1852, il se mit à souffrir de l'œil gauche, et le mal fit de tels progrès qu'il dut songer à se soigner sérieusement. Il renvoya enfin la jeune Italienne, et s'efforça de se reposer. Après quelques semaines, le malheureux pouvait à peine lire, et, le 5 décembre 1852, il écrivait pour la dernière fois de sa vie dans son journal¹. Effrayé de constater qu'il ne voyait plus guère, Didier consulta l'oculiste Ducommun, qui lui trouva une paralysie compliquée d'un commencement de cataracte. Malgré le traitement suivi, les ténèbres gagnaient toujours, et tout au plus y voyait-il encore assez pour se diriger dans la rue. « Les passants m'apparaissent comme des ombres » écrit-il, « Temps magnifique, j'en avais plutôt l'instinct que la vision ». L'implacable Aglaé, qui allait passer l'hiver en Italie, occasionna de nouveaux ennuis au malade, qui prévoyait de nouveaux procès. « On commence par les billets doux, on finit par les exploits d'huissier, voilà le train de la vie². »

Didier jugeait son oculiste un homme excellent, qui lui inspirait toute confiance. Il suivit le traitement indiqué et s'efforça à la résignation. Elle ne lui était pas facile, mais bientôt il put sortir un peu, s'occuper de ses affaires, faire des visites dans le monde, dîner même chez la duchesse de Gramont, Madame Childe et d'autres intimes. On lui racontait tous les cancans des Tuileries, surtout sur le mariage projeté de l'Empereur, dont « les amis sont consternés, les ennemis radieux ». La Bourse avait baissé sur cette nouvelle, ce qui était assez fâcheux pour Didier, en train de liquider les dernières actions qui lui restaient.

Un gros rhume retarda un peu les progrès de la guérison et força le

1. A partir de cette date, Didier a dicté jusqu'à la fin de 1854.

2. *Journal*, 1^{er} mars 1853.

malade à garder la chambre. Pour remplir sa solitude, il faisait des sonnets ¹, qu'il dictait à son secrétaire, Bidault. Il put bientôt sortir et jouir tout à fait de la société de ses intimes. Il voyait beaucoup de monde, mais ses amis les plus dévoués et les plus sympathiques étaient encore les Gramont, non seulement la duchesse, mais ses enfants et sa belle-fille, la duchesse de Lesparre. Il se remit à étudier la religion et fit une visite au père de Ravignan, dans la maison de Jésuites, 35, rue de Sèvres : « Je passe une heure avec lui dans sa cellule, — homme charmant et convaincu, plein de douceur et d'onction. Conversation intime. Controverse sans amertume ». Néanmoins, Didier abandonna sans doute bientôt ses essais de conversion, car il n'en est plus question. Ses pensées s'étaient envolées vers la Suisse, et il voulait y retourner pour se soigner. Les soins de Ducommun n'ayant eu qu'un succès médiocre, il s'était décidé à aller consulter un spécialiste à Genève. Après un dîner d'adieu chez M^{me} de Gramont, où vinrent les Noailles, il prit congé de ses autres amis et de ses parents, les Dulcis ², et partit pour Genève le 20 mai 1853. Il avait réalisé quelques milliers de francs par la liquidation de ses titres, et il s'éloigna de Paris aussi longtemps qu'il le put. Il partait cependant sans autre projet que de se faire soigner à Genève et d'aller ensuite prendre les bains de mer à Marseille.

À Genève, il descendit à l'*Hôtel de la Balance*, où ses sœurs et son neveu Louis vinrent aussitôt lui rendre visite. Le vieux docteur Monoir (sic) ne lui dit rien de nouveau sur son mal, ni rien de bien satisfaisant. Les premiers temps de son séjour, il resta dans sa chambre pour se reposer, sans voir personne, en dehors de sa famille. Il avait grand plaisir à retrouver Louis Didier « le plus excellent des hommes, et sa femme fort bien aussi. Elle l'aide à porter gaiement le fardeau bien lourd de cinq gros enfants, trois garçons et deux filles ». Il fut bientôt en état de sortir un peu. Il y voyait maintenant assez pour se diriger, et même pour jouir du paysage « dans son ensemble, sinon dans tous ses détails ». Ce fut une Genève toute transformée qu'il découvrit de la sorte ; il reconnaissait à peine le bas de la ville, où la moitié des fortifications étaient déjà détruites. Il fut moins déçu en visitant la partie haute, où son quartier du Bourg de Four était resté à peu près le même qu'autrefois. Il y retrouvait les rues, les allées et jusqu'aux maisons familières à son enfance.

1. Ce sont les *Sonnets suisses*, qui paraîtront plus tard sous le titre d'*Helvétia*.

2. Madame Dulcis, sa sœur, mourut en 1852.

Se figurant que l'air de la montagne lui ferait du bien, Didier s'établit, le premier juin, à Monnetier, pour y passer trois semaines dans une oisiveté complète, car il ne pouvait ni lire, ni écrire. Il fit plusieurs excursions, sur le petit Salève et sur les flancs du grand, enchanté de retrouver « ses jambes de vingt ans ». Le dimanche, Louis Didier venait l'accompagner dans de longues courses en montagne, et il s'en montrait ravi. Entre autres promenades, Charles en fit une à Crevin, où il visita le château, toujours « de ce même aspect sombre », qui l'avait frappé dans son enfance. C'est là qu'il avait été mis en pension à l'âge de dix ans¹, et rien ne semblait changé depuis. Pendant son séjour à Monnetier, Didier eut fréquemment la visite de ses sœurs, de Louis et de ses anciens amis, Gide², Schaub² et d'autres encore. Il alla certain jour dîner chez Petit-Senn², dans cette maison de campagne « qu'il habite en hermite depuis dix-huit ans, sans avoir voulu remettre le pied à Genève. Il a épousé une vieille maîtresse, afin de légitimer une fille qu'il en avait eue... Petit est devenu fort maniaque, exclusivement occupé de sa santé et de ses ouvrages. C'est tout à fait l'homme de lettres de province, d'une vanité plaisante à force d'être naïve, fort vieilli, du reste, mais l'esprit toujours vif et tourné aux pointes et aux calembours ; le dîner a été, du reste, fort gai ; parmi les convives étaient Gide et Grast ».

La santé de Didier se rétablissait sérieusement : « Plût à Dieu que l'œil allât comme le pied ! » note-t-il. Mais la vue restait fort faible lorsqu'il rentra à Genève, le 21 au soir, pour faire ses préparatifs de départ vers le Midi. Il prit le thé chez Schaub² avec un groupe de camarades de collège : « J'ai eu soin d'éviter les conversations politiques, qui n'ont pour moi aucun intérêt, et j'ai observé la même réserve durant tout mon séjour ; d'autant plus que ma famille elle-même est divisée d'opinion. Louisa, par exemple, est fort aristocrate, tandis que Louis est démocrate et a même présidé plusieurs sessions du Grand Conseil ». Didier aurait bien voulu voir, avant son départ, son ami Fazy³, auquel il fit en vain visite. Mais celui-ci

1. Voir chapitre I.

2. Ibidem.

3. James Fazy (1794-1878) fonda le *Journal de Genève* en 1825 et commença une campagne pour la modification des institutions publiques. Il se mêla à la Révolution de 1830 à Paris et rentra à Genève en 1833. Sa carrière politique commença en 1841, et Fazy fut le chef du gouvernement radical de 1846 à 1853 et de 1855 à 1861. Il est considéré comme le créateur de la Genève moderne.

était alors absorbé par les élections municipales, qui tournèrent, du reste, contre lui. Peu après son arrivée à Marseille, le voyageur notait dans son journal : « Grast m'a écrit il y a quelques jours pour m'offrir, visiblement de la part de Fazy, une place d'inspecteur des études à Genève, avec une chaire de littérature. Je lui réponds aujourd'hui¹, sans dire ni oui ni non ».

A Marseille, Didier s'organisa une vie tranquille et casanière : des bains de mer quotidiens, des promenades et beaucoup de repos. L'état de sa vue était stationnaire. Cependant il travaillait un peu, en dictant à un secrétaire des sonnets et d'autres pièces de vers, dont une fut insérée dans la *Revue méridionale* paraissant à Marseille. Il préparait aussi un article sur les *Troubadours provençaux*, qu'il publia dans le *Mémorial d'Aix*, et il édita ses *Sonnets suisses* en un volume, sous le titre d'*Helvetia*². Le poète était resté fort médiocre, mais ces pages ont du moins cet intérêt de refléter sa tristesse et sa nostalgie du pays natal :

Ce fut là ma première et ma seule patrie
Et je sens maintenant à quel point je l'aimais,
.....
Car je sens dans l'exil tous les jours plus sa perte.
O mes Alpes ! pourquoi fallut-il vous quitter !

Il se rendait cependant bien compte qu'il ne pourrait plus jamais se contenter de Genève. L'état de sa vue, d'ailleurs, le faisait hésiter à accepter le poste qu'on lui offrait, et il envoya finalement à Grast une réponse négative. Les yeux n'allaient pas mieux après un mois de Marseille ; puis il se sentait déchiré par de nouveaux combats entre « la matière et l'esprit » ; son tempérament l'entraînait à des liaisons qui ensuite l'ennuyaient, et même le dégoûtaient. C'est pourquoi il se résolut à un long voyage dans cet Orient où se concentrait alors l'intérêt politique. Sans projets bien fixes, il s'embarquait le 9 septembre pour l'Égypte, sur un paquebot qui faisait escale à Tripoli. Pendant toute la traversée, le voyageur n'eut personne pour écrire en français sous sa dictée, de sorte qu'il dut, pour son journal, recourir à « la langue de sa jeunesse » en dictant à un jeune Italien, dont le style est loin d'être littéraire et l'orthographe plus médiocre encore.

1. Le 21 juillet 1853.

2. *Helvetia, Sonnets suisses*, Genève 1854.

Une fois au Caire, Didier s'installa dans une maison du vieux quartier et se mit avec enthousiasme à explorer à fond la ville et ses environs. Il se documentait sur tous les aspects de la vie égyptienne, se préparant ainsi à écrire plus tard ses impressions sur ce pays qui le ravissait ¹. Le temps était « de plus en plus splendide et chaud. Je regretterai longtemps un pareil hiver », note-t-il le 31 décembre. Sa santé était maintenant bonne, sa vue meilleure depuis son arrivée, ce qui le décida à quitter Le Caire, le 16 janvier 1854, pour de grands voyages à Djedda, port de la Mecque, à Suokin et à Kassada, voyages qui sont racontés dans *Un séjour chez le grand Schérif de la Mecque*, et dans *Cinquante jours au désert*. Mais il avait trop présumé de ses forces ; il les épuisa par ce long voyage en plein été, si bien qu'à Khartoum il tomba malade de dysenterie. Une fois rétabli, il rentra au Caire, avant de visiter la Terre Sainte, puis Jaffa, Smyrne et enfin Constantinople.

Ici, il prit passage sur un paquebot allant à Livourne en faisant escale à Athènes et à Malte. Les longues formalités de police remplies à Livourne, Didier prit le chemin de fer pour Florence, où il retrouva son cher ami Vieusseux, âgé alors de soixante-quinze ans, et Gino Capponi, qui était devenu aveugle. Fatigué de son long voyage, Didier ne séjourna guère en Italie, mais mit bientôt le cap sur Marseille, où il arriva le 3 novembre. Le mistral était très froid et très vif, et le voyageur s'enfuit vers Paris sitôt qu'il eut revu ses amis marseillais. Il était rentré dans la capitale huit jours plus tard. En établissant, le jour de son retour, le bilan de ces dix-huit mois de voyage, Didier constatait qu'il avait fait cinquante jours de navigation sur la Méditerranée, dix-huit sur la mer Rouge, quarante-huit sur le Nil, soixante-sept à dromadaire, et le reste à cheval, en voiture et en chemin de fer : total, quatre mille cinq cents lieues. Il se sentait bien portant. Sa vue, affaiblie, quelques mois auparavant par sa longue maladie s'était améliorée sensiblement, mais il se demandait ce qu'il allait faire dans « cet enfer de boue et de bruit » qu'il revoyait sans plaisir aucun.

1. *Nuits du Caire et Cinq cents lieues sur le Nil*. Sur le voyage de Didier, voir aussi Carré, J.-M. *Voyageurs et écrivains français en Égypte*, 2 volumes de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire. Cet ouvrage doit paraître prochainement. Un chapitre, *l'Égypte antique dans l'œuvre de Théophile Gautier* est publié dans la *Revue de littérature comparée*, oct. déc. 1932.

CHAPITRE IX

EN QUÊTE DE L'APAISEMENT — CONCLUSION

- I. Projet de quitter Paris. — Le travail le rassérène. — Le grand apaisement. — Livres sur les voyages en Orient. — Derniers jours. — La mort de Charles Didier.
- II. Incapacité de mettre à exécution ses projets littéraires. — Son caractère. — Son érudition. — Ses lectures. — Ses goûts. — Sentiment de la nature. — Il mérite une place dans l'histoire de son époque.

I

« Paris n'est plus mon Paris ; hommes et choses, tout m'y déplaît et je le quitterais sans regrets » note Didier peu après son retour dans la capitale, sur la fin de l'année 1854. « Ce n'est plus la ville de la libre pensée et de la libre parole. Je me suis même, et c'est la première fois¹, familiarisé avec l'idée de vivre ailleurs, et même il n'est pas impossible que j'aie m'établir à Gênes ou en Grèce, si mes affaires ne tournent pas comme je l'entends. Je reviens avec un plan de liquidation. Si j'échoue, il est probable que je prendrai le parti de m'expatrier ».

C'est dans cet état d'esprit que le voyageur reprit sa vie à Paris, où le climat froid et pluvieux lui était fort pénible après son long séjour aux pays du soleil. Par ce détestable temps d'hiver, il se sentait beaucoup moins bien portant, et, dans le brouillard de Paris, sa vue paraissait de nouveau s'affaiblir. Certains jours, le malheureux avait tant de peine à se diriger qu'il n'osait se risquer dans les rues, et le soir « c'était bien pis ». Il fut souvent empêché de sortir. Mais puisqu'en tout état de cause il lui fallait rester quelques mois dans la capitale, Didier se mit à la recherche d'un logement. C'est au numéro 23 de la rue d'Angoulême qu'il en trouva un à son goût, et il s'y installa, sans se douter qu'il devait y rester jusqu'à sa mort.

1. Il y pensa souvent, d'ailleurs, et en 1843, après l'échec de son journal l'*État*, il avait été sur le point de quitter Paris. L'état de ses affaires l'empêcha de partir.

Peu à peu, il retrouva ses amis et ses connaissances, mais il y en avait beaucoup qui étaient morts pendant sa longue absence : Arago ¹, Souvestre ², Ancelot ³, et bien d'autres, ce qui contribua encore à l'attrister ⁴. Mais, comme pour le dédommager, ses anciens amis lui faisaient le meilleur accueil. Il passa deux jours à Saint-Germain, chez les Gramont, où il est reçu, comme avant son départ, en ami intime de la famille. Le duc se trouvait toujours dans le même état, et la duchesse était aussi sympathique et aussi charmante que jamais. Il retrouva avec un vif plaisir Madame Wonsowicz, « toujours extrêmement aimable, malgré ses quatre-vingts ans », la duchesse de Fitz-James, la « belle et bonne Cécile », qu'il connaissait maintenant depuis tant d'années, d'Ortigue « réactionnaire peureux, dévot », Freissinet ⁵, son loyal ami, Rosier « toujours pratiquant », Émile Ollivier, « toujours rouge foncé », Madame Reybaud, toujours liée à ce curieux personnage, le docteur Yvan, Valette ⁶, et bien d'autres encore. Il se sentait enfin un peu moins perdu, moins solitaire, dans ce Paris qui lui déplaisait tant à son arrivée.

Didier se mit à régler ses affaires et à travailler à ses notes de voyage. Cependant il constata que l'état de ses yeux ne lui permettait pas de faire grand-chose. Il lui fallut s'adresser de nouveau

1. François Arago, grand astronome, directeur de l'Observatoire de Paris et un des grands hommes de science du dix-neuvième siècle. Père d'Emmanuel Arago, un des amis intimes de Charles Didier. François Arago est mort à Paris en 1853. Un soir, après avoir dîné avec lui (le 5 janvier 1840) Didier écrit dans son journal : « Le Père Arago cause tout le temps, racontant force anecdotes et s'imposant. Il y a un parfum de charlatanisme dans toute sa personne, mais en même temps quelque chose de magnétique. Il n'a aucune philosophie dans l'esprit, moyen infaillible de réussir avec les hommes. Tout le secret est de se couper les ailes (quand on en a) pour descendre à leur niveau ».

2. Émile Souvestre (1806-1854) littérateur français, auteur d'*Un philosophe sous le toit*, de *Récits et sonnets* et d'autres ouvrages bien connus. Didier parle quelquefois de visites à Souvestre « énormément gros ». « Il déplore autant que moi l'aplatissement universel et craint pour l'avenir de la France », écrivait-il dans son journal, le 22 décembre 1842.

3. Jacques Arsène Ancelot (1794-1854) auteur dramatique français. Sa femme, Virginie Ancelot, collabora à quelques-unes de ses pièces. Ses drames à elle jouirent d'une grande vogue.

4. Cf. le retour de Berlioz vers la fin de ses jours : « Paris est pour moi un cimetière, ses pavés sont pour moi des pierres tumulaires. Partout je trouve des souvenirs d'amis ou d'ennemis qui ne sont plus ». *Histoire d'un romantique*. Tome III, p. 492.

5. Le vicomte Izarn de Freissinet, ami de Didier.

6. Claude Denis Auguste Valette (1805-1878) homme politique français, professeur à l'École de droit de Paris.

à un oculiste. Celui-ci ne lui donna pas beaucoup d'espoir, expliquant au malade qu'« il y a encore dans l'organe un grand trouble qui produit le miroitage, le brouillard et les autres inconvénients » dont il souffrait. Force lui fut bien de s'y résigner. Au reste, il commençait à comprendre qu'il était condamné à ne plus sortir des ténèbres qui l'entouraient. Par bonheur, il n'avait plus de graves soucis matériels¹. Ses besoins étaient très modestes ; il avait dépassé cette époque troublée de son existence où il gaspillait ses derniers sous en folles dépenses et en parties de plaisir. Sa vie, enfin, était relativement calme quand il se mit à écrire ses livres de voyages, d'après les notes qu'il avait rapportées de l'Orient. Heureux de se remettre au travail, il s'y consacra tout entier, et, quoiqu'il dût tout dicter à un secrétaire, son premier volume fut terminé moins d'un an après son retour.

Didier commença par raconter la partie de son long voyage qui avait été pour lui-même la plus intéressante, le *Séjour chez le grand Chérif de la Mekke*. Dans l'avant-propos, il explique au lecteur comment il en est venu à entreprendre pareille expédition :

« Dégouté de Paris, de la France, de l'Europe entière, par des circonstances privées et publiques qu'il est inutile et ne serait pas possible d'exposer ici, l'auteur était allé chercher en Orient le repos et l'oubli. Après avoir passé au Caire un des hivers les plus charmants dont il ait gardé la mémoire, il se disposait à revenir en Europe, et son passeport était même déjà visé pour Athènes, lorsqu'un Anglais, avec lequel il avait eu quelques relations de société, vint lui proposer de faire, à frais communs, une excursion au mont Sinaï, sauf à pousser de là une pointe en Arabie, jusqu'à Djeddah, avec l'intention de rendre visite au Grand-Chérif de la Mecque, qui résidait à Taïf ».

Son compagnon était M. Burton, « officier dans l'armée de Bombay, bon marcheur et voyageur éprouvé », déjà connu en Angleterre comme l'auteur de quelques livres sur l'Orient. Ce Burton était, en effet, un de ces rares Anglais qui ne gardent pas, pendant leurs voyages à travers le monde, leur langue et leurs habitudes. Quelques mois avant de rencontrer Didier au Caire, Burton avait fait un pèlerinage à la Mecque. Habillé comme un indigène, il parlait si bien l'arabe et connaissait si bien les mœurs du pays qu'il

1. Didier apprit à son retour que Barthélémy Serment, de Genève, lui avait versé un acompte de vingt et un mille francs pour une ancienne affaire dans laquelle ils s'étaient associés en 1846. Ce n'était que la moitié de ce qu'il attendait, mais avec une telle somme, plus sa pension de six mille francs, les ressources ne lui manquaient pas.

avait passé dans la ville sainte pour un Hindou mahométan. Notre voyageur, qui détestait en principe tous les Anglais, et qui préférait d'ordinaire partir seul, trouva en Burton le compagnon idéal pour ce long et difficile trajet. Quittant le Caire avec le strict nécessaire en domestiques et chameliers, ils traversèrent le désert de Suez, voyage qui avait pour Didier « l'attrait toujours émouvant de la nouveauté », sans être très impressionnant, comme le furent plus tard ses traversées des grands déserts de la Nubie et du Soudan. Ils passèrent par Tor pour gagner le mont Sinaï, et ce fut une véritable déception de trouver qu'une grande route reliait ces deux points. La dernière étape vers Djeddah, port de la Mecque sur la mer Rouge, se fit par le *sambcuk*, bâtiment qui n'offrait pas un suprême confort. Didier resta quelques temps à Djeddah, et sa description de cette ville, « peuplée, animée, vivante », est une des parties les plus intéressantes de son récit. Avant qu'il pût s'y ennuyer, le vekhil du Grand Chérif vint un jour prévenir les voyageurs que son chef attendait leur visite et que les dromadaires et les hommes étaient arrivés pour les conduire à Taïf. Ce fut une caravane impressionnante qui quitta Djeddah, Didier en tête, suivi de Burton et du chamelier, drogman du consul de France, autorisé par son chef à les accompagner ; venaient ensuite six domestiques, dont deux européens, un Belge et un Italien, le chérif représentant le Grand-Chérif, le chamelier en chef de celui-ci et enfin une douzaine d'esclaves armés de lances. Mais la route de Djeddah à Taïf passe par la Mecque, dont la vue, même lointaine, est interdite aux infidèles, de sorte qu'il fallut prendre un autre chemin, par une montée difficile, et une fois le désert traversé, on dut prendre des mules au lieu de dromadaires.

Le Chérif hébergea ses hôtes dans la plus belle maison de la ville, prêtée pour la circonstance par un riche négociant. Le palais du Grand-Chérif était à une demi-heure de la ville. Les voyageurs furent charmés de l'hospitalité de ce « beau vieillard de soixante ans, grand, mince, noble de manières, distingué dans toute sa personne ». Il leur parla politique, les entretint des guerres d'Orient, ainsi que des affaires européennes, et « il parut aussi éclairé qu'indépendant ». Toujours passionné pour les questions sociales et politiques, Didier s'intéressa vivement à l'Arabie. Dès son premier ouvrage sur ses voyages, le lecteur constate que cette race avait su éveiller sa sympathie ; il n'hésite même pas à dire combien il la trouve supérieure aux Turcs.

Tout son récit est mené avec simplicité ; il fournit des renseignements géographiques, et fait comprendre au lecteur ce que l'auteur a vu pendant ce voyage extraordinaire¹. Didier y rapporte beaucoup de détails intéressants, et il tâche même parfois d'y glisser des anecdotes, en quoi il réussit d'ailleurs assez mal. Nulle poésie dans ses descriptions, qui sont toujours courtes, mais on a quelque peine à imaginer que c'est là l'ouvrage d'un auteur qui avait perdu presque entièrement la vue et qui décrivait ce qu'il apercevait à travers un brouillard qui, même au désert, ne se dissipait pas.

Quelques mois après, Didier publia *Cinquante jours au désert*, qui est la suite du *Séjour chez le Grand-Chérif de la Mekke*. Il y raconte son voyage au Soudan, de Djeddah à Khartoum, « c'est-à-dire de la mer Rouge au Nil, pays peu connu, et dont la plus grande partie n'a jamais été décrite. L'auteur a donc l'espoir d'avoir enrichi la géographie d'un certain nombre de noms qui ne se trouvent ni sur les cartes, ni dans les livres...

Écrite sur place et jour par jour, la relation qu'on va lire est, si l'on peut parler ainsi, une monographie du désert, un tableau fidèle et véridique des phénomènes qu'il présente, de la vie qu'on y mène, des rencontres qu'on y fait... L'auteur n'a rien inventé ; il n'a fait, comme toujours, que raconter ce qu'il a vu² ».

La plus grande partie de ce livre est prise par un « journal du désert », qui finit par devenir monotone, parce qu'il est reproduit dans sa forme première, et que l'auteur n'a pas eu l'idée de l'abréger et d'y semer quelques anecdotes. Au reste, le voyage lui-même avait eu moins d'intérêt, et le livre qui le raconte ennue parfois le lecteur. Malgré ses relations amicales avec Burton, Didier continue à trouver les Anglais une race insupportable : « Ils sont », dit-il, « partout les mêmes, le mépris insultant qu'ils affichent pour les inférieurs les faits détester dans tous les pays du monde³ ».

En cours de route, Didier s'arrêta à Cassola, ville entourée de vastes déserts, où il séjourna pendant une dizaine de jours, et sur

1. Il est intéressant de comparer ce livre avec l'œuvre d'Alexandre Dumas père : *Quinze jours au Sinaï*, (Paris 1854). Celui-ci ne se soucie guère de documentation, mais il raconte avec aisance la vie et les mœurs, telles qu'il les avait trouvées. Son voyage, beaucoup plus court que celui de Charles Didier, eut lieu en 1830.

2. Avant-propos. *Cinquante jours au désert*. Didier fit ce voyage du 12 mars à la fin d'avril 1854.

3. *Cinquante jours au désert*, p. 84.

laquelle il a écrit de fort belles pages. Mais les villes ne l'attiraient pas. C'est au désert qu'il oubliait l'Europe, Paris, ses ennemis et toute la tristesse de sa vie avant son départ :

« Ce qu'en effet on éprouve tout d'abord au désert, c'est un grand apaisement ; les passions s'y éteignent comme par enchantement, le souvenir même s'en efface, et, dégagé de cet alliage étranger, l'âme s'élève par degrés à une sérénité inconnue partout ailleurs...

La société a tellement empiété partout sur l'individu qu'elle l'a peu à peu dépouillé de tous ses droits en échange d'une protection qui dégénère en tyrannie... Rien de pareil au désert. L'individu y existe par lui-même et pour lui-même. Cette vie a tant de charme qu'on ne s'en détache qu'à grand peine une fois qu'on l'a connue. Beaucoup d'Européens n'ont jamais pu y renoncer ni s'accommoder plus tard de l'état social. Je les comprends si bien que j'ai été plus d'une fois tenté d'imiter leur exemple et de terminer mes jours dans ces fières solitudes. Si je les avais visitées plus jeune et avant que ma vue fût éteinte, je ne les aurais jamais quittées. Heureux qui de bonneheure s'est fait homme du désert ! »

Le troisième livre de cette série, *Cinq cents lieues sur le Nil*, suivit de près les précédents. L'auteur y continue le récit de son voyage, depuis son départ de Khartoum jusqu'à son arrivée à Boulak, porte du Caire, soit soixante-douze jours, dont quarante-six passés sur le Nil. Il y a, dans ce récit, une certaine monotonie, plus marquée encore que dans le journal du désert. A Khartoum, Didier avait été très souffrant de dysenterie, et c'était en fort mauvaise santé qu'il s'était remis en route ; il était affaibli et voyait sans doute assez mal les paysages qui se déroulaient devant lui. Quoiqu'il n'eût pas encore cinquante ans, on lui en aurait donné plutôt quatre-vingts. Il avait laissé pousser sa barbe depuis de longs mois, et « cette barbe était entièrement blanche, comme le sont mes cheveux depuis l'âge de vingt-cinq ans¹ », ce qui n'était pas sans lui prêter une distinction de véritable patriarche, augmentée par sa faiblesse physique. C'est un triste portrait de lui-même qu'il nous trace à la fin de son récit. En résumant ce voyage, il se rendit compte qu'il avait passé « dix-huit jours d'une complète solitude, et ils s'étaient écoulés plus rapidement que les autres. Pourtant cette solitude était d'autant plus profonde que, ne pouvant lire, ni écrire, j'en étais réduit entièrement à moi-même. C'était la vie contemplative dans son acception la plus rigoureuse, la plus absolue. Après

1. *Cinquante jours au désert*, p. 194.

le spectacle fuyant du rivage et les incidents peu variés qu'il présente, je n'avais, pour remplir mes longues journées, que la rêverie et la méditation... J'eus sans doute quelques heures de vide, de tristesse¹, où n'en a-t-on pas ?... Mais je ne connus, pendant ces dix-huit jours passés face à face avec moi-même, ni ennui, ni regret, et je déclare en toute sincérité que, si ce voyage était à recommencer, je l'entreprendrais seul, comme tous ceux que j'avais faits alors. Mais hélas ! que parlé-je de voyage ! Cette passion, qui est la dernière et qui survit à toutes les autres..., n'est plus pour moi qu'une passion éternellement malheureuse, puisqu'elle est désormais sans espoir ! »

Il écrivait désormais sans le moindre enthousiasme, et on peut même regretter qu'il se soit imposé de publier encore un ouvrage, le dernier de sa vie, et toujours sur ce même voyage. Ce sont les *Nuits de Caire*, livre qui parut en 1860. Il y rassemble les souvenirs de son séjour en Égypte pendant l'hiver de 1853 à 1854. C'est le moins intéressant de toute la série ; il est beaucoup trop long, peu original et dénué de charme. Les impressions de l'auteur n'étaient plus très vivaces en lui, et il dut compiler force détails historiques pour compléter les notes du *Journal*. En conséquence, ses tableaux de la vie au Caire manquent à la fois de couleur et de spontanéité. Il est dommage qu'il n'ait pas plutôt publié telles quelles ses notes, dictées chaque soir pendant son séjour. Le lecteur n'aurait pas retrouvé dans ces pages la monotonie du journal du désert. Ses descriptions impressionnistes, pimentées d'anecdotes et d'observations sur les mœurs populaires, ont un charme tout spécial, qui se perd dans la prose lourdement travaillée des *Nuits*.

L'auteur avait habité au Caire un quartier bruyant et populaire. Il entendait dans le lointain les chants traînants et mélancoliques qui montaient des harems. Endormi par ces voix de femmes, il était réveillé à cinq heures par les muezzins, qui chantaient du haut des minarets : « Levez-vous pour prier et rendre témoignage que Dieu est grand et que Mahomet est son prophète ». « La prière vaut mieux que le sommeil », ajoute le voyageur. Les Arabes faisaient tous leurs gros travaux en chantant, de sorte que, du matin au soir, le quartier retentissait de cris et de chants. Didier décrit des *fantasias*, des fêtes matrimoniales avec illuminations, et il raconte de véritables histoires des *Mille et Une Nuits*. Il voit arriver la caravane de la Mecque, annoncée par des coups de canon. Le coup d'œil est superbe :

1. Il avait la nostalgie de la Suisse en pensant aux « jours dorés de la jeunesse ».

voici les femmes voilées qui rapportent à la fois des tapis magnifiques et des singes nombreux, beau spectacle assurément, mais qui « dégage une bien mauvaise odeur ». Il y a des contrastes frappants dans ces notes du *Journal*, car les pages de description s'y entremêlent d'observations politiques, de confidences sur la vie privée de l'auteur, sur ses sorties dans le monde européen du Caire, comme sur ses visites chez ses connaissances égyptiennes. S'il avait pu se décider à faire son récit en suivant de près son journal intime, son livre aurait eu certainement plus de succès. Aucun ouvrage de cette série n'avait d'ailleurs suscité beaucoup d'enthousiasme, et nul n'eut les honneurs de la seconde édition¹.

Pendant cette dernière période d'activité littéraire, Didier publia encore les *Amours d'Italie*², qui trouvèrent aussi un accueil assez froid. Ce que furent ses projets de travail après 1860, nous ne le savons pas exactement. Avant son départ pour l'Orient, nous avons vu qu'il avait l'intention d'écrire encore trois romans³, mais l'indifférence du public, et aussi celle des éditeurs, l'auront sans doute détourné de ce projet. Depuis trente ans, il rêvait d'écrire un grand ouvrage sur l'Italie, et si nous en croyons un contemporain, il passa ses derniers jours à y travailler⁴. Toute sa correspondance avec sa famille pendant cette époque est détruite, et s'il avait repris l'habitude de dicter quelques notes pour son journal, celles-ci aussi ont péri. La dernière lettre de Charles Didier que j'aie pu retrouver est celle du 13 septembre 1860, adressée à son vieil ami Vieusseux, à Florence, pour lui recommander son parent Marc Fournier⁴. « qui fait une course plutôt qu'un voyage en Italie ». L'écriture en est étrangement changée : on voit qu'il a eu beaucoup de peine à griffonner ces deux ou trois lignes.

1. Il y eut cependant des traductions en allemand de tous ces ouvrages, sauf des *Nuits du Caire*.

2. Voir chapitre VIII.

3. *Le Figaro*, 17 mars 1864 : « Il travaillait encore. Il venait de signer un traité avec un libraire pour deux volumes sur l'Italie ».

4. Marc Fournier, dont la mère était la cousine de Didier, naquit à Genève en 1818, mais il s'est rendu très jeune à Paris, où il voyait beaucoup son parent. Il y a certains rapports, en effet, entre les deux carrières. Fournier a collaboré pendant plusieurs années à des journaux parisiens, où l'on reconnaissait son talent. Mais le théâtre l'attira et il dirigea le Théâtre de la Porte Saint-Martin et finit par se ruiner. Il a laissé quelques ouvrages, entre autres plusieurs drames, écrits pour la plupart en collaboration. Charles Didier assista à la première d'une de ces pièces, *Paillasse*, en 1850, et la trouva « mauvaise, grossière, invraisemblable, mais assez bien calculée pour passionner le public ».

La maladie avait dû faire beaucoup de progrès depuis son retour à Paris, et tous les efforts de l'oculiste qui le soignait ne purent le sauver des ténèbres. A part quelques visites et des séjours de courte durée à la campagne, aux environs de la capitale, il a dû rester à Paris sans se déplacer. Didier n'avait du reste plus, depuis son retour d'Égypte, aucun espoir de voyager jamais, ni aucun désir de le faire.

Plusieurs de ses amis étaient morts pendant son absence, d'autres disparaissaient les uns après les autres, et son cercle d'intimes se rétrécissait de plus en plus. L'état de sa vue le condamnait à une vie casanière, qui était très pénible pour un homme habitué à une existence pleine d'activité. Ne pouvant ni lire, ni écrire, la solitude lui sera devenue insupportable, et ses derniers mois n'auront été qu'un long supplice. L'idée du suicide ne lui vint pas tout d'un coup. A divers moments de grand désespoir, il avait songé, depuis plus de dix ans, à mettre fin à ses jours. Chez lui, ce n'était pas un rêve romantique, mais bien un moyen d'abréger ses souffrances.

Quant à ce qui précipita sa décision, nous l'ignorons. Il est fort possible que le manque d'argent y ait été pour quelque chose. Vingt ans auparavant, il avait eu comme le pressentiment de pareille fin, lorsqu'il écrivait dans son journal : « L'avenir m'épouvante. Je vois que rien ne me réussit, et je tremble pour A[glaé] et pour moi dans nos vieux jours. Vieux et pauvre, y a-t-il rien au monde de plus triste ? Cette disposition pénible influe sur mon travail ».

Cependant, à son retour à Paris, en 1854, il disposait d'assez de ressources pour vivre convenablement pendant bien plus de dix ans. En outre, quoiqu'il n'en parle pas dans son journal, M^{me} Didier avait dû, après la séparation de corps et de biens, verser à son mari une pension de six mille francs. Cette pension cessa le 27 mai, 1863, à la mort d'Aglaé ¹, qui avait institué Alexandre Rey son légataire universel. Sans pension, se voyant impuissant à gagner de l'argent par son travail littéraire, commençant à manquer de ressources, il est fort possible que Didier ait risqué son modeste capital en se remettant à jouer à la Bourse. On a prétendu que ce fut à cause de pertes de ce genre que le malheureux se suicida. En

1. Copie de l'acte de décès. Papiers H. Monin. Bibliothèque Thiers. Elle habitait à sa mort la rue d'Aguesseau, 18. Madame Didier avait beaucoup souffert de la pleurésie qui l'emporta. Elle fut enterrée au cimetière Montmartre, où l'on voit son tombeau, marqué par un bloc de granit surmonté de son buste en marbre blanc, couronné de lauriers.

tout cas, vivant dans une solitude complète, aveugle ou peu s'en faut, accablé de chagrins intimes, un soir, après s'être couché, il se tira un coup de pistolet au cœur. Par les circonstances même de sa mort ¹, on voit assez dans quel isolement il se trouvait. D'après le médecin, il était mort depuis au moins trente-six heures, quand, le matin du 9 mars 1864, son neveu Charles Dulcis découvrit le cadavre.

Le correspondant du *Journal de Genève* à Paris envoya à son journal les lignes suivantes, qui parurent le 11 mars 1864 :

« J'apprends à l'instant la mort de l'un de vos compatriotes qui était fixé depuis bien des années à Paris. M. Charles Didier était tombé gravement malade à la suite de ses derniers voyages en Orient. Il avait à peu près complètement perdu la vue, et bien qu'il eût à peine soixante ans, la science médicale ne pouvait plus rien pour lui ».

Le lendemain, le même journal ajoutait ces détails, transmis par le même correspondant :

« La mort de Charles Didier a vivement affecté ses amis. On l'attribue généralement à des pertes de Bourse ; on est, je crois, dans l'erreur. Je vous ai dit hier combien l'existence devait être dure à supporter pour M. Didier ».

1. Un admirateur de l'auteur de *Rome souterraine* a transmis une copie de l'acte de décès à *l'Intermédiaire des chercheurs et curieux* de 1888 (Tome XXI, p. 152) avec la note suivante : « J'avais pris copie de son acte de décès, aujourd'hui anéanti ; je le conservai et je vous l'envoie à titre de document historique :

N° 398. Du neuf mars mil huit cent soixante quatre, à onze heures du matin. Acte de décès de Jean-Charles-Henri Didier, homme de lettres, âgé de cinquante-neuf ans, veuf d'Aglaé Hannoney (*sic*) fils de père et mère décédés (noms ignorés des déclarants), ledit défunt, né à Genève (Suisse), est décédé à Paris, rue d'Angoulême-Saint-Honoré, n° 23, à une époque que les témoins n'ont pu faire connaître et qui paraît remonter à la nuit du sept au huit mars courant. Constaté par nous, adjoint au maire du huitième arrondissement de Paris (Élysée) officier de l'état-civil délégué ; de Jean-Louis-Charles Dulcis, chef de bureau au ministère des finances, chevalier de la Légion d'honneur, âgé de cinquante deux ans, demeurant rue des Dames, 10, (17^{me} arrondissement), neveu du défunt ; et de Napoléon Simon, concierge, âgé de cinquante-huit ans, demeurant rue d'Angoulême, 23 : lesquels ont signé avec nous, après lecture. Ledit décès préalablement constaté par M. le docteur Reymond, demeurant rue de l'Oratoire, 2, ainsi qu'il résulte de la pièce ci-annexée, laquelle a été paraphée conformément à la loi.

Signé : DULCIS, SIMON, A. GROSWILLER, adj.

P. c. c. VIM.

(Didier se donna les prénoms Jean-Henri-Charles au moment de son mariage à Londres en 1838).

Dans sa ville natale, c'est tout ce qu'on trouva à dire sur lui, et ce ne fut qu'en 1868 que ses concitoyens se décidèrent à lui rendre hommage ¹. Quant aux journaux parisiens, ils ne s'occupèrent guère de cet homme de lettres qui habitait la capitale depuis plus de trente ans. La seule notice nécrologique qui vaille la peine d'être lue est celle qui parut dans *Figaro* du 17 mars 1864 :

« M. Charles Didier, qui vient de mourir était un excellent homme très savant, assez spirituel. Il avait plus de soixante-dix ans (*sic*)... Aveugle, il était encore d'ordinaire souriant... Samedi, en se mettant au lit, il s'est tiré un coup de pistolet au cœur... M. Charles Didier travaillait encore. Il venait de signer un traité avec un libraire pour deux volumes sur l'Italie ».

Ainsi se termina la vie mouvementée et agitée, sinon tragique, d'un grand malheureux, homme de talent qui n'a pu, ni su, mettre à profit ses dons réels. Cet esprit assez riche a manqué de direction, et l'existence qui lui fut faite a peu à peu tari son enthousiasme et sa confiance en lui-même.

II

La vie de Charles Didier n'est qu'une longue suite de malheurs et de déceptions. Cependant, le jeune Genevois n'avait pas été long à prendre pied dans le monde littéraire de Paris, où il se lia avec les plus grands écrivains de son pays d'adoption, qui lui recon-

1. Un concours fut ouvert, en 1868, par la section de littérature de l'Institut genevois. Le rapport sur ce concours fut lu par le professeur Hornung à la séance générale du 15 avril, 1869 (Voir *Bulletin de l'Institut Genevois*, 1870, n° 16, Genève 1870, in-8°). Il dit : « Il y a cinq ans, le correspondant parisien du *Journal de Genève* annonçait en trois lignes la mort de notre compatriote Charles Didier. Il n'a pas eu d'autre oraison funèbre ; nos journaux, si prodigues pourtant d'éloges, n'ont rien trouvé à dire sur une vie et un talent qui, malgré quelques taches, ont fait honneur à notre pays. Mais il y a de plus. Didier n'est même pas cité dans la plupart des ouvrages consacrés à notre histoire contemporaine... M. la Rive... oublie Galloix et Didier. Même omission dans l'ouvrage si bienveillant de M. Joel Cherbuliez ; quant à mon excellent ami Rod. Rey, il cite bien Galloix, mais il paraît ignorer Charles Didier... Cet oubli a paru injuste à notre section de littérature. Et quand, en avril dernier, après bien des sujets de concours proposés et rejetés, le nom de Charles Didier fut prononcé, nos incertitudes cessèrent et le concours fut décidé à l'unanimité... » Un prix de trois cents francs fut décerné à Frédéric Frossard, dont l'article parut dans la *Bibliothèque universelle et revue suisse*. Tome XXXVII. C'est le seul ouvrage de ce genre qui ait paru sur Didier. L'auteur suit l'ordre biographique, mais il ne s'est documenté que pour les premières années, passées en Suisse. F. N. Leroy, de Genève, reçut un second prix de deux cents francs. Il avait pris pour devise ces mots de Didier : « L'expérience du monde et de la vie porte des fruits amers ». Ce manuscrit, très long, composé en majeure partie de passages tirés des œuvres mêmes de Charles Didier, ne fut jamais publié, et l'on n'a pas réussi à le retrouver à Genève.

nurent de l'esprit et du talent. Avant trente ans, il avait déjà écrit ses meilleurs ouvrages. Avant trente ans aussi il avait pourtant déjà compris qu'il ne serait jamais l'écrivain qu'il voulait être. L'heure était peu propice aux gens de lettres, surtout à ceux de la génération nouvelle, et beaucoup qui avaient rêvé de gloire durent y renoncer et finir par se contenter d'une vie bourgeoise ou d'une carrière dans l'enseignement. Mais lui n'entendait pas s'y résigner. Il sentait que sa vie était « de plus en plus mal engagée », mais il croyait aussi qu'il était trop tard pour changer de direction. « Une fois sur la pente, il faut aller fatalement jusqu'en bas. » La suite ne devait que trop confirmer ces lignes désenchantées. Quoique sa confiance en lui-même fût atteinte, il était résolu à poursuivre son dessein, et de là la grande tragédie de son existence. De toutes ses imperfections, il se rendait fort bien compte et il souffrait atrocement de son impuissance à réaliser ses plans.

Il n'a pas été l'écrivain qu'il voulait être parce que, malgré ses grandes qualités d'esprit, il se voyait incapable de mettre à exécution ses projets littéraires. Une certaine vigueur lui manquait. Fait pour suivre ses impulsions, il ne s'y livrait qu'à la suite de luttes intérieures. Ses forces nerveuses s'y épuisaient. Ses possibilités n'étaient pas à la hauteur de ses ambitions. Très honnête du point de vue intellectuel, l'idée ne lui vint même pas d'imiter autrui, du moins après ses premiers essais poétiques. Les romans qu'il admirait ne lui servaient pas de modèles, mais ils lui prouvaient plutôt combien il était incapable de créer de pareils chefs-d'œuvre. Il ne parle que d'un seul auteur, vers lequel il avait l'habitude de se reporter pour se « piquer d'émulation », et c'est Goethe, dont on ne voit guère ce qu'il a pu lui inspirer. Grand admirateur de Balzac, il ne cherchait certainement pas à suivre ses traces¹. En effet, c'est au fort de son admiration pour Balzac qu'il écrivit *les Amours d'Italie*, qui ne doivent certes rien à la *Comédie humaine*. Malgré sa passion pour le théâtre, malgré son vif désir d'y briller, une véritable inaptitude dramatique le paralysa toujours, sans pourtant le lasser, si bien qu'il finit par écrire des drames pour son propre plaisir. Ses facultés de critique ne furent jamais développées, mais, en lisant son journal, on constate qu'il avait des idées très nettes et assez intéressantes sur la littérature et sur le théâtre.

1. Lorsque les « *Scènes de la vie de bohème* » parurent, Didier les trouva assez amusantes, mais « une imitation bien faible » des ouvrages de l'auteur des *Scènes de la vie parisienne*.

C'est comme publiciste et comme auteur de récits de voyages que Didier a le mieux réussi. Ce n'était pas un fin psychologue, il ne savait comment créer des personnages vivants, ni reconstituer un milieu ; il ne pouvait décrire les caractères, ni les passions. Le sens de l'humour lui manquait tout à fait dans ses ouvrages, quoiqu'il en révèle assez souvent dans son journal, écrit pour lui seul. Mais, malgré cette impuissance à s'exprimer, il a très bien su présenter à ses lecteurs beaucoup d'aspects des questions politiques européennes : les problèmes de l'Italie, de la Sicile, du Maroc, pour n'en citer que trois parmi tous ceux qui le sollicitèrent. On pourrait peut-être dire que, en un certain sens, il était un précurseur du journalisme moderne. Observateur-né, il sut profiter de ses voyages pour se documenter de très intelligente façon. S'il avait vécu au XX^e siècle, il aurait certainement pu, par ses qualités, se créer une belle situation comme publiciste. Il jouirait peut-être encore aujourd'hui d'une certaine renommée, comme essayiste et voyageur, s'il avait eu, de son vivant, la tranquillité d'esprit et l'indépendance qu'il a toujours réclamées sans les trouver jamais.

En dépit de toutes les péripéties de cette existence agitée, ce fut un esprit assez complet et un caractère sympathique. Le désir de tout savoir, de tout apprendre, qu'il affirma dès son adolescence, le poussait à continuer, par ses propres efforts, une éducation qui était loin d'être achevée à son départ de Genève. Il apprit à fond l'italien : cette « langue de sa jeunesse », qu'il aimait et dont il se servait à tout propos. Sa connaissance de l'espagnol lui permettait au moins de lire cet idiome et d'en faire des traductions. Il ne connaissait pas l'allemand, et quoiqu'il ne parlât pas l'anglais, il le lisait avec facilité. Le grec et le latin, il les savait par l'école. Avec pareil bagage de connaissances linguistiques, il était assez préparé à étendre son horizon littéraire bien au-delà du cercle même de sa langue maternelle. Dès sa jeunesse, il était grand lecteur, et toute sa vie, jusqu'au moment où il perdit la vue, il continua à lire sans relâche. Il faut avouer pourtant que ses lectures n'étaient pas toujours entreprises pour développer ses connaissances. Aimant la solitude, indifférent au fond au luxe et à la vie mondaine, quand il n'était pas en état de travailler, il trouvait dans les livres un grand délassement. Même aux époques les plus troublées de sa vie, on le voit s'installer au coin du feu, avec un grog et des cigarettes, car c'était un fumeur enragé, et cherchant à rasséréner son esprit et à s'oublier lui-même par une lecture qui durait parfois toute la nuit.

Que lisait-il ? Un peu de tout. Son auteur préféré, et qui ne l'ennuyait jamais, c'était Walter Scott. Ses romans le « tranquillisaient », et quoique « ses chevaliers et ses grands coups de lames » eussent vieilli, « il me plaît et m'attache toujours », écrivait-il en 1851, après avoir relu *Richard en Palestine*. Un autre ouvrage qu'il aimait reprendre était *Paul et Virginie*, qui l'enchantait, « quoique écrit sans style, mais la simplicité en fait le charme. Il faudrait enlever les discussions du vieillard ». En suivant un ordre plus ou moins chronologique, ses auteurs préférés, en dehors de ceux-là, qui sont ses favoris, ne laissent pas d'être nombreux. On apprend qu'il aimait Tacite, et en lisant Sénèque il notait qu'il trouvait « dans le *Traité de Tranquillitate*, des choses qu'on croirait écrites aujourd'hui, et qui sont tout à fait dans la donnée d'*Obermann* et de *René* ». L'*Apologie* de Tertullien était, à son avis, « rude et fort éloquente, et se rapproche beaucoup de celle de notre temps ». Les *Confessions* de Saint Augustin avaient leur place dans son cabinet. Après avoir lu Bossuet, Pascal, les *Méditations* de Descartes, la vie de Fénelon, il se distrait parfois avec les *Mémoires* de Casanova et avec les *Mille et Une nuits*, qui l'amusaient « parfaitement ». Il était « pénétré d'admiration » pour Shakespeare, dont il mettait très haut *Hamlet*, *Macbeth* et *Roméo et Juliette*, tandis qu'il ne lisait Molière que « faute de mieux ». Les lettres et les mémoires le passionnaient toujours, et il passa bien des heures avec les *Lettres* de Madame de Sévigné, ainsi qu'avec celles de Diderot. Il admirait « l'esprit ferme et juste » de Mallet du Pan, et se réfugia souvent dans les mémoires de ce compatriote dont, la vie mouvementée au service de la France l'enthousiasmait.

Ce qui est peut-être plus intéressant encore, c'est sa critique des contemporains. Didier ne pardonna jamais à « ce gros pourceau » d'Honoré de Balzac, le mauvais goût qui lui avait fait écrire les *Illusions perdues*, mais il reconnaissait son génie, et il lisait ses romans avec grande admiration. *Port-Royal* lui était une « lecture pénible et peu entraînante », mais il ne faut pas oublier que Sainte-Beuve était son ennemi depuis bien des années quand parut cet ouvrage. Pour les livres de George Sand, cependant, il les critique, malgré tout, de façon tout impersonnelle, il trouve la *Mare au Diable* une « véritable idylle », mais le *Compagnon du Tour de France*, écrit sous l'influence de Leroux, lui paraît « ennuyeux, et c'est tout au plus si c'est bien écrit. Le deuxième volume me plaît plus que le premier », dit-il. Malgré son admiration et son affection

pour Chateaubriand, il accueillit mal les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Le grand poète oubliait d'y parler de Didier, qui trouva l'ouvrage « plein de prétention et d'affectation ». Il avait l'habitude, bien entendu, de lire tout ce que publiait Lamartine, et après avoir terminé *Raphaël*, il notait : « C'est très noble, très élevé, mais que de mots ! Et puis ce n'est pas humain, c'est un rêve dans un nuage ». *La Chartreuse de Parme* le dégoûta : « Ce roman de Beyle est un parti pris, un paradoxe et une froide immoralité ». Alexandre Dumas l'amusait, et il s'excuse à lui-même d'avoir passé toute une longue soirée à lire *Les Trois Mousquetaires*. Par contraste, il exprime de l'enthousiasme pour le *Génie des Religions* de Quinet. Quant aux historiens, Michelet était son préféré, et il passa toute une nuit à lire l'*Histoire de la Révolution française*. Après avoir terminé l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de Thiers, il écrit : « C'est clair et sec, mais il n'y a nulle élévation ».

Par cette liste de ses lectures, on a un témoignage de plus sur l'importance de la question religieuse dans l'esprit de Didier. Dès son adolescence, il voulait croire à l'immortalité, et dans ses premiers moments de grand désespoir il se lamentait : « Dieu se cache. Il laisse crier dans le vide sans répondre ». Élevé dans un milieu genevois des plus protestants, la foi de ses aïeux ne lui suffit pas. Il rêvait depuis longtemps de se convertir au catholicisme, comme avait fait ses amis André Verre, et plus tard David Richard. Dans la grande crise de sa vie, il chercha un refuge dans l'Église, sentant bien qu'il n'y a « rien sans la grâce ». Incapable de se résoudre à accepter les doctrines de l'Église, il vit s'échapper cet espoir de salut.

Une des passions de Didier fut le théâtre, et son journal est semé d'observations sur les pièces et les acteurs qu'il avait vus. Grand admirateur de Rachel, il s'efforçait d'assister, autant que possible, aux représentations dans lesquelles paraissait cette grande artiste, qu'il trouvait supérieure à toutes les autres. Il y a de lui des notes de critique théâtrale qui valent encore la peine d'être lues. Après la première de *l'Amour*, de Rosier, aux Variétés, en 1839, il notait : « C'est spirituel, dialogué comme personne ne dialogue, mais c'est toujours trop *Figaro*, et pas intéressant ». *La Calomnie*, de Scribe, était, à son avis, une pièce « fort habile », mais il n'avait pas toujours le même enthousiasme pour cet auteur, car, après une représentation du *Verre d'eau*, il déclarait : « C'est plus remarquable par la beauté des costumes et des artistes que par le reste. C'est peu de chose, et toujours la reproduction de la même hérésie politique, qui

attribue les grands faits aux petites causes... Comme art, ce n'est rien ». Didier ne manifeste aucun enthousiasme pour les pièces de Victor Hugo : « *Ruy Blas* m'abrutit tant je trouve cela bête, faux et absurde ; c'est l'œuvre d'un talent arrivé à l'état d'impuissance et d'épuisement ». Et après la première des *Burgraves*, au Théâtre Français : « Tout Paris était là. Brillante chambrée, pièce puérile et lourde, ennui profond, quelques beaux vers. C'est au fond une œuvre d'écolier, c'est-à-dire une longue et interminable antithèse. Toujours le même système, et puis ce moyen âge est bien vieilli, on dirait une reprise de 1827. L'ennui était général, mais la claque formidable ¹ ».

Didier n'était pas grand amateur d'opéra, mais il aimait beaucoup la musique, et à cause de son admiration et de son amitié pour Liszt ce goût s'était fort développé pendant ses premières années de Paris. Il assistait régulièrement aux concerts du Conservatoire, « exécutés comme nulle part ailleurs ». Beethoven était son compositeur préféré, et, après un de ces concerts, au mois de janvier 1846, il remarque que jamais « l'admirable Pastorale » ne lui avait fait autant de plaisir ². Ami de Berlioz, il s'empressait toujours d'aller aux concerts de la Société Philharmonique, conduits par le grand maestro romantique. Meyerbeer aussi était de son monde, mais il ne le voyait pas dans l'intimité, et il ne parle pas de sa musique.

En homme cultivé, il s'intéressait beaucoup à l'art ; il visitait souvent les Salons, et il avait l'habitude de faire, dans son journal, la critique des tableaux exposés. Il avait un goût marqué pour l'architecture, surtout pour le gothique, et, en voyage, il ne manquait pas de visiter les églises. De passage à Strasbourg, en 1843, quoique très pris par les affaires de son journal, l'*État*, il note : « Aujourd'hui, j'ai passé quatre heures à la cathédrale ». Pour prendre au hasard un autre exemple, pendant son séjour à Vienne, en 1848, ce qui lui procura peut-être le seul plaisir véritable, ce furent ses visites à Saint-Étienne, et il rôdait autour de cette magnifique église à toutes les heures, pour la voir sous toutes les lumières.

« C'était le printemps ; j'en ressentais les douces influences ».

1. *Journal*, 7 mars 1843.

2. Après un concert donné par Liszt au Conservatoire, en avril 1841, où l'on n'avait joué que de la musique de Beethoven, Didier écrit : « La *Symphonie pastorale* me plaît beaucoup, et aujourd'hui je commence à la comprendre ».

De telles phrases paraissent souvent dans le *Journal* et l'on y voit que Didier réagit à la température. Plus triste et découragé que jamais par les jours mornes et noirs de l'hiver, il renaît au printemps, comme la nature elle-même. Chaque année, il constate qu'« il est débauché par les premiers rayons du soleil », qui le poussent à chercher le grand air à la campagne. Il aimait beaucoup la nature. Vigoureux, une de ses grandes joies était la longue promenade à cheval, ou, mieux encore, à pied. Aller ainsi de Bruxelles à Paris n'était rien pour lui. Il détesta toujours la vie des grandes villes, ayant besoin de liberté, de mouvement et de grand air. Mais en dépit de ce vif sentiment de la nature, il ne réussissait guère à décrire ces paysages qui le ravissaient. Il s'y efforce dans ses poésies, mais en prose l'expression lui manque, comme d'ailleurs, pour tout ce qui est sentiment ou passion.

Tout ce qui touchait à l'inconnu, tant métaphysique que géographique, éveillait chez Charles Didier, une vive curiosité. Son ami David Richard, lorsqu'ils vivaient ensemble à Paris, s'intéressait à la phrénologie et au magnétisme, et notre auteur avait l'habitude d'assister à ses expériences. Il en vint à mettre à l'épreuve toute espèce de charlatans. En 1840, par exemple, il se fait tirer les cartes par une femme dont il a entendu parler : « Il y a une émotion involontaire dans cette recherche de l'inconnu, et l'imagination, sinon la raison, est préoccupée involontairement ». Peu après, il a rendez-vous avec Balzac, pour aller consulter une devineresse, une certaine Madame Gilles, qui demeurait à Auteuil. Au dernier moment, il apprend qu'Émile de Girardin, qui ne lui est pas du tout sympathique, doit être en tiers ; il y renonce, mais ce n'est que partie remise, car ses « recherches de l'inconnu » se poursuivent. En 1846, il note dans son journal, le 23 février : « J'avais été pour assister à l'expérience d'une jeune et laide paysanne qu'on prétend dégager du fluide électrique au point de renverser les chaises et les tables. L'expérience ne réussit pas du tout ». Après cette désillusion, il s'intéresse au somnambulisme, et assiste à plusieurs séances entre autres il va ; « chez Boissy, où vient la somnambule, qui se transporte par la pensée en des lieux éloignés. Il n'y a là aucun charlatanisme, et il n'y a pas à douter de la sincérité de l'expérience ». Avec cet esprit si peu scientifique, il n'est pas étonnant que Didier ait été très superstitieux. Lorsqu'il vivait seul en 1851, un matin qu'il s'est réveillé un peu souffrant, peut-être à la suite des excès de la veille, il renverse deux fois la cafetière, après avoir cassé une

bobèche de cristal. Le maladroït est atterré, et se demande : « Sont-ce des présages à la façon des Romains ? C'est ce qu'on verra bien ».

Il ne manquait jamais d'aller voir les bêtes fauves et les habitants des pays lointains. Sa description d'un groupe de Chinois qu'on montrait au public parisien est assez amusante. Il raconte aussi, dans le *Journal*, une soirée passée à la Salle Valentino « pour voir les sauvages qui y sont exposés. C'est un voyage aux prairies et aux montagnes rocheuses, un roman de Cooper en action. O Jean-Jacques, que ne les as-tu vus ! Tu n'aurais pas célébré les douceurs de la sauvagerie ! »

Une des distractions chère à Didier fut le jeu. Il n'est jamais arrivé à être très fort aux échecs, quoiqu'il s'y appliquât pendant quelques années. Le jeu qu'il semblait préférer était le « wisth », comme il l'appelle toujours dans son journal. Mais il passait aussi maintes soirées à jouer à l'écarté, au nain jaune, et, de temps en temps, au billard. Lui qui détestait tous les aspects de la vie bourgeoise¹ semblait oublier un peu le milieu où il se trouvait lorsqu'il s'agissait d'une bonne partie.

Cet homme, cependant, n'était nullement snob. Il acceptait comme toutes naturelles, les préventions de ses amis et connaissances du grand nombre parisien. Lui, qui avait tant souffert pendant sa jeunesse du mépris de certains de ses concitoyens, il ne s'étonnait point, en homme de race, de la place qu'on lui accordait plus tard dans le monde. Du reste, il aimait assez peu la société, et il s'y ennuyait comme il s'est ennuyé, tôt ou tard, dans tous les milieux qu'il avait connus. Le nombre de ses véritables amis fut toujours très limité, et peu de ses amitiés ont duré toute sa vie. Très vif, fort impatient, il se froissait vite et quelquefois pour rien². Il n'apportait nul tact dans ses relations avec autrui, et l'on comprend qu'avec un tel caractère les ennemis ne lui aient pas manqué.

Ses ouvrages sont démodés, oubliés, ou peu s'en faut, épuisés, en tout cas, depuis longtemps, et parmi ceux qui sont dans les bibliothèques, on en trouve dont les feuilles n'ont jamais été coupées. Il n'y a d'ailleurs nul lieu de croire qu'on s'intéressera dans l'avenir à

1. Tout ce qui se rapportait au ménage l'irritait toujours. Par exemple, il note un soir : « Journée perdue en soins domestiques. Voluptés du mariage ! »

2. Pendant l'époque où les Didier avaient l'habitude de recevoir tous les vendredis soirs, la première fois que le salon ne fut pas tout à fait rempli, ce grand orgueilleux voulut renoncer à ces réceptions en disant que ce n'était vraiment pas la peine de rester chez soi.

ses livres, à l'exception peut-être de *Rome souterraine*. Très peu de critiques contemporains s'en sont occupés, et, dans presque toutes les histoires de la littérature française du dix-neuvième siècle, le nom de Charles Didier n'est même pas cité. Ce méconnu fut cependant, sinon un auteur important, du moins un personnage intéressant et curieux, sinon un génie, du moins un homme d'esprit et de talent, lié intimement avec beaucoup de grands hommes de son temps.

Pendant de longues années il n'a pas réussi à trouver le milieu qui lui convenait. Partout, il se sentait triste et isolé, toujours il fut harcelé de dettes. Resté étranger en France aux yeux de la loi, et toujours étranger par son caractère et ses affections, il a eu grand tort de quitter définitivement sa patrie, la Suisse, où sa vie aurait été tout autre que la triste et malheureuse existence qu'il connut à Paris. Charles Didier le comprit un jour, mais alors il était déjà trop tard pour se résigner à prendre le chemin du retour.

APPENDICE

LETTRES INÉDITES DE CHARLES DIDIER A SON NEVEU LOUIS DIDIER 1837-1849.

Une des grandes consolations de Charles Didier dans sa vie malheureuse fut l'affection qu'il trouva chez son neveu Louis. Élevé par un père sévère et même austère, qui méprisait son demi-frère cadet, le jeune Louis éprouva, tout enfant encore, une haute admiration pour cet oncle, parti à la conquête de la gloire dans le monde littéraire. Élevé conformément aux idées de son père, il passait lui-même pour grave et froid¹, mais, sous cet extérieur réservé, il cachait un grand intérêt et une vive sympathie pour son oncle. Malgré la désapprobation paternelle, il restait en correspondance avec lui, et il l'aïda à maintes reprises au cours de ces années où il se trouva aux prises avec une longue série de crises financières. Heureusement pour notre auteur, le succès de ce neveu dans les affaires s'était vite affirmé, et il se trouva en mesure de lui avancer des sommes considérables, ce qu'il fit de fort bon cœur.

Louis Didier avait gardé une forte liasse de lettres de son oncle Charles, restées dans la famille, qui m'ont été communiquées par M. Lacroix. On y voit l'auteur de *Rome souterraine*, après sa dernière et bien triste visite à Nohant, s'occupant de la vente de ses livres, et empruntant sans cesse de l'argent à partir des premiers mois difficiles qui suivirent son mariage. Lui qui livrait à autrui si peu de sa pensée et de sa vie intime, qui n'a jamais eu de confident, c'est encore avec ce correspondant qu'il s'épanche davantage. Il lui avoue parfois qu'il est « dévoré d'inquiétude et de soucis », qu'il se sent « sous le poids d'une fatalité contraire ». Louis répond en lui procurant l'argent qui lui manque.

Si ce secours lui avait fait défaut, Didier n'eût jamais réussi à se tirer de difficulté. La plupart de ces lettres ont pour objet des ques-

1. On raconte qu'il était très sévère pour ses enfants, et correct au point que personne de sa famille ne l'a jamais vu sans faux-col.

tions d'intérêt matériel ; cependant l'on y trouve aussi maintes indications sur le caractère de l'auteur. Il y révèle toute son affection pour sa famille et toute sa sollicitude pour sa mère. On comprend cependant, en lisant cette correspondance, à quel point le malheureux Didier était incapable de subvenir aux besoins des siens. Il les aimait, pensait à eux, mais en dehors même de sa gêne persistante, l'instabilité de son caractère contrariait sans cesse en lui une sollicitude pourtant sincère.

Par là, ces lettres de nature toute privée prennent quelque intérêt, parce qu'elles aident à préciser la psychologie de leur signataire. C'est ce qui nous a décidé à les publier ici.

I

Paris, 5 août 1837

Ne crois jamais, mon cher neveu, que tes lettres soient pour moi sans intérêt ; elles en ont au contraire beaucoup, et je suis avec la plus vive sollicitude ta vie et celle de ton frère¹. Ainsi ne manquez jamais, ni l'un ni l'autre, de me tenir au courant de vos affaires, petites ou grandes.

Je suis un peu mécontent de John, qui ne m'a pas donné signe de vie depuis une éternité ; je ne sais ce qu'il devient ni ce qu'il fait, et je voudrais savoir cependant quels sont ses projets. Je suis, du reste, sans nouvelles de Genève depuis bien longtemps. J'ai écrit à ma mère, le 15 du mois dernier, une lettre à laquelle je n'ai reçu aucune réponse, quoiqu'elle en demandât une assez prompte. Je commence à m'inquiéter et je pense que cette lettre écrite du Berry², où j'étais alors, aurait bien pu se perdre. Fais-moi le plaisir de t'en informer, et de m'en donner, ou faire donner, avis.

Quant au *Monde*, que tu continuais à recevoir depuis ma sortie de ce journal, je suppose que tu ne le reçois plus. Ton nom était resté sur les registres, d'où il aura été sans doute rayé. Du reste l'envoi ne m'a jamais rien coûté.

Je n'ai rien à te dire pour les exemplaires restants de *Rome Souterraine* ; je connais la dureté des temps, la rareté de l'argent, et la crise dont tu parles. Tâche de les placer, peu à peu. Rien ne presse, et j'ai tout le temps d'attendre.

Adieu, mon cher neveu, dis mille tendresses de ma part à ta tante Dulcis, quand tu lui écriras, et crois-moi toujours

Ton oncle affectionné

Ch. D.

1. John Didier, dont il est question dans plusieurs lettres. Il mourut en 1845.

2. Il faisait alors sa dernière visite à Nohant.

II

Paris, 5 octobre 1839.

Je t'accuse réception, mon cher Louis, de ta lettre du 30 dernier, des deux effets qu'elle renfermait, et, en même temps, de l'encaissement du premier, opéré aujourd'hui sans encombre. Je suppose que l'autre aura le même sort, et je le tiens, dès à présent, pour argent comptant. Je ne te renouvelle pas mes remerciements, mais je te répète que jamais service ne fut mieux rendu, ni plus efficace. Sans toi, je me serais trouvé dans un extrême embarras, pour les raisons que je t'ai exposées dans ma précédente lettre. J'ai une fin d'année fort dure à passer ; mais j'espère trouver des dédommagements l'année prochaine, et refaire un peu mes affaires. Elles en ont bon besoin. Je t'ai dit deux mots dans ma précédente, du grand père d'A.[glacé]. Il est toujours à Paris, où on l'a opéré de la pierre déjà plusieurs fois ; il est probable qu'on l'opérera encore, il est absorbé par son mal. Toutefois nous aurons le temps de parler affaires, attendu qu'il est à Paris pour une quinzaine encore, au moins. Ses dispositions du reste sont toujours les mêmes.

Je suis bien charmé que tu ailles demeurer près de ma mère. Soignez-la bien, et que ses enfants et petits enfants présents compensent pour elle l'absence des autres !

Maintenant que John est rendu dans ses pénates, je lui recommande chaudement la double affaire dont je t'ai chargé pour lui, et dont la solution m'intéresse vivement. Ainsi, mon cher Louis, tiens lui un peu l'épée dans les reins. Je te prie aussi de ne pas laisser endormir le libraire Duclaux, de Lausanne, qui me doit 240 francs, non plus qu'un nommé Gex, qui m'en doit 20. Quant aux exemplaires de Genève, il demeure convenu que tu remettras à mesure à ta grand'mère¹ le prix que tu en retireras. Je te demande mille et mille pardons de t'occuper tant de mes affaires, et de mettre à contribution ton obligeance avec si peu de discrétion. J'espère que tu te vengeras en disposant de moi dans l'occasion.

Ma femme est très bien, et se rappelle à ton bon souvenir. Elle désire vivement faire la connaissance de sa nièce Fanny², dont elle me parle souvent. Notre projet est toujours d'aller passer l'été prochain au milieu de vous³.

Adieu, mon cher et bon neveu, j'espère que la santé de ta femme continue à s'améliorer, et je vous embrasse tendrement, tous les deux.

Ch, D.

Donne-moi ou fais-moi donner des nouvelles de ma mère.

1. Il n'y avait aucune parenté entre la mère de Charles et Louis Didier. Cette phrase donne donc lieu de croire qu'elle était bien la veuve de Jean-Emmanuel Didier.

2. La femme de Louis Didier.

3. Aglaé ne l'accompagna jamais à Genève.

III

Paris, 26 décembre 1839,

Es-tu mort, mon cher Louis, que tu ne me donnes plus de tes nouvelles ? Cependant, je désire infiniment en avoir ; je t'ai chargé de plusieurs commissions, dont le résultat me tient à cœur, et je te serais obligé de me répondre deux mots à cet égard. Et d'abord, je désire savoir quel parti tu as tiré, jusqu'à ce jour, des 16 exemplaires de *Thécla* ; combien t'en reste-t-il, et espères-tu placer ce qui te reste lorsque les journaux de Paris annonceront la mise en vente de l'ouvrage ? Elle a été différée, jusqu'à présent, d'abord par les affaires de mon libraire, qui ne sont point encore arrangées, et aussi parce qu'on attendait toujours que la librairie reprît, mais elle va de mal en pis, et *Thécla* ne peut plus paraître avant la fin de janvier. Tu auras su le désagrément que j'ai eu à souffrir pour les trente exemplaires que j'avais expédiés à Lausanne. J'ai bien regretté d'avoir fait cet envoi, et surtout qu'on m'ait prévenu si tard. J'ai manqué, par là, une occasion de les placer en Allemagne. Maintenant il est trop tard, le libraire a fait l'expédition pour son compte. Je ne puis rien savoir non plus de ces trente exemplaires. Grast m'avait promis, en partant, de faire payer à Duclaux le prix des exemplaires vendus, et de m'en envoyer le montant, plus 20 francs pour deux exemplaires vendus à un nommé Gex, mais j'attends encore de ses nouvelles. Je te prie de le voir pour cela, et sache de lui combien il reste d'exemplaires de ces trente, car je voudrais savoir à quoi m'en tenir. Si ces exemplaires sont perdus par là-bas, j'aime mieux les faire revenir. Rappelle-toi aussi, mon cher ami, que tu m'as promis de retirer et de me renvoyer les dix-huit exemplaires de *Rome Souterraine*, que je t'avais envoyés dans le temps. Ne perds pas cela de vue, car je désire en finir avec cette éternelle et ennuyeuse affaire ; je te prie de me donner un dernier coup de main, ne fût-ce que pour t'en débarrasser.

Une autre chose, à laquelle je te prie de penser, c'est la note que je t'avais remise pour John, surtout pour ce qui touche la révocation de l'Édit de Nantes¹. Il m'importe beaucoup de savoir à quoi m'en tenir sur cela.

Je n'ai rien de particulier à te dire sur moi. J'attends, comme tous les autres, que la librairie ressuscite, si, du moins, elle n'est pas morte pour toujours. En attendant, je suis très serré, et je ne suis pas sans inquiétude pour l'année prochaine.

Ma femme se porte bien, sauf qu'elle a des insomnies ; elle t'envoie ses amitiés, ainsi qu'à ta femme, qu'elle désire vivement connaître. Nos projets ne sont pas changés relativement au voyage de Genève. Dieu veuille que rien ne vienne à la traverse !

1. Didier est déjà préoccupé de sa naturalisation.

Adieu, mon cher Louis, pardonne-moi de t'ennuyer de mes affaires, et donne-moi des nouvelles de tout le monde. Je t'embrasse, et John aussi, de tout mon cœur, sans oublier surtout ta femme.

Ch. D.

IV

Paris, 25 avril 1840.

Mon cher Louis,

Tu auras su que les quatre exemplaires de *Rome Souterraine*, que tu as eu l'obligeance de m'envoyer par Alméras, me sont bien parvenus, mais qu'ils m'ont coûté neuf francs de port ; enfin, je les ai. Je te renouvelle ma demande de me renvoyer tous les exemplaires restants du même ouvrage, douze à quatorze je suppose, plus ceux de *Thécla*, que tu croyais n'avoir pas de chance de placement ; je trouverai le moyen de m'en défaire ici. Quant à l'argent que tu as touché, et que tu toucheras sur les exemplaires vendus, je te prie de le remettre à ma mère, dans sa totalité, moins les frais. Pour que le renvoi des exemplaires fût efficace, il faudrait que tu eusses l'obligeance de l'exécuter tout de suite, de manière à ce qu'ils me parvinssent avant la mise en vente, qui aura lieu, définitivement, vers le milieu de mai. Tu n'aurais qu'à faire un ballot de tout : *Rome Souterraine* et *Thécla*, et à me l'expédier par le roulage accéléré.

Tu n'es pas au bout de ta corvée ; prie Grast de vouloir bien m'envoyer la musique qu'il a faite sur ma romance, intitulée, *L'Étoile et le Nautonnier*¹, et je lui serais obligé de me dire où je pourrais trouver celle qu'il a composée sur deux ou trois autres de mes poésies, le *Mois de Mai* entre'autres, et la *Cloche du Soir*. Il m'avait donné tout cela dans le temps, mais on me l'a pris, et l'on ne me l'a pas rendu.

Il me reste à prier ton frère de me dire ce qu'il a fait relativement à l'acte de naissance du grand père Antoine Didier². L'important maintenant serait d'avoir celui de son père, et quand on aura son nom de baptême, on pourra le faire chercher à Lausanne et à Neuchâtel. Je voudrais bien qu'il fût possible de s'occuper de cela avec un peu d'activité. C'est important pour moi dans ce moment-ci.

J'ai appris avec une véritable satisfaction que tu faisais bien tes affaires, je te souhaite une continuation de chances favorables ; il y aura, du moins, quelqu'un de la famille qui fera fortune. Il y a mille à parier contre un que ce ne sera pas moi. La déconfiture de la librairie, et de la presse en général, ne fait qu'augmenter, à quoi il faut ajouter les théâtres qui font faillite les uns après les autres. Toute la question pour moi, dans ce moment, et nous en sommes tous là, est de me tenir sur mes pieds, et de laisser passer l'orage. Cette terrible position t'ex-

1. Le manuscrit de *L'Étoile* se trouve à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève. Inv. Ms. 617 (Fonds Grast).

2. Grand-père de Charles Didier.

3. *Atalba*. La pièce ne fut jamais représentée.

plique comment je n'ai pu encore m'acquitter envers toi. Je suis obligé de te demander du temps, car d'ici à bien des mois, je ne vois pas jour à sortir du défilé où je suis. Mon drame, terminé depuis longtemps ³, ne pourra pas être joué avant huit ou dix mois. Dieu sait encore à quel théâtre ; en attendant, je vivote par les journaux, et je m'estime heureux quand je noue les deux bouts. Voilà ma situation, mon cher ami, tu vois qu'elle n'est pas brillante ; mais l'excès du mal amène le bien, et c'est là mon espoir.

Ma femme se porte bien, et se rappelle au souvenir de son grand neveu. Donne-moi des nouvelles de la tienne, et de tout notre monde, petit et grand, surtout des tiennes, mon cher Louis, et crois-moi toujours.

ton oncle dévoué

Ch. D.

P.-S. Fais-moi le plaisir de dire à ma mère qu'il y a eu un retard relativement aux 100 francs qu'elle attend. La personne chez qui on devait les toucher a changé de domicile, et il a fallu la chercher ; cela a pris trois ou quatre jours, premier retard ; ensuite, celui que j'avais chargé du versement, l'est toujours ; il a pris une maison pour une autre, et, comme c'est demain dimanche, l'erreur ne pourra pas être rectifiée avant lundi ou mardi ; mais il n'y a aucun danger, tout l'ennui est dans le retard. Le malheur est que je n'aie pas fait la chose moi-même ; mon travail m'en a empêché.

V

Paris, 2 octobre 1840.

Je ne t'écris que deux mots, mon cher Louis, et encore deux mots d'affaires.

Monsieur Serment ¹ te remettra, avec cette lettre, la somme de 150 francs, sur lesquels je t'en dois 75 pour trois mois de pension à ma mère, août, septembre et octobre. Tu voudras lui en remettre 50, avec la lettre ci-incluse ; tu garderas les 25 francs restant en avance sur la pension de novembre prochain.

A partir d'hier, je te dois 45 francs pour l'intérêt de mille francs à 4 1/2 %. Je te les ferai tenir un peu plus tard. Ayant beaucoup à payer ce mois-ci, je suis peu en fonds.

Je te recommande toujours l'exactitude pour la petite pension que tu as bien voulu te charger de payer à ma mère. J'attache beaucoup de prix à cela.

Adieu, mon cher neveu, ma femme se recommande à ton souvenir, et je te prie d'embrasser la tienne pour moi.

Toujours à toi

Ch. D.

Pourquoi John ne m'écrit-il pas ?

1. André Serment, de Genève.

VI

Paris, 12 juillet 1842.

Je t'accuse réception, mon cher neveu, de ta lettre du 7 courant, et de l'effet de Frs. 201, 15 qu'elle renfermait. De nouveau, mille remerciements. — Quant au crédit que je te priais de m'ouvrir sur ta maison, je crois que tu as raison, et, d'après ce que tu me marques, nous continuerons comme nous avons commencé.

Je m'étonne de l'étrange obstination de Barthélemy¹ à soutenir un mensonge, et tu m'engages de si bonne grâce à te mettre au fait de mes rapports avec André que je vais le faire avec une entière franchise. Je croyais l'avoir déjà fait l'année dernière. Voici ce qui en est : Quand M. André vint à Paris la dernière fois, il poursuivait le recouvrement d'une créance de 17.000 francs, qui était fort compromise, car il s'agissait de faire reconnaître les droits par une commission instituée par le gouvernement. Tout dépendait du rapporteur, et, par mes relations particulières, je fus assez heureux pour mettre M. André en relation avec ce rapporteur, de manière à le lui rendre favorable. Bref, la créance fut reconnue valable, et je lui procurai un avoué pour le recouvrement, qui est au moment de s'effectuer. Il me fallut, et il me faut encore, suivre d'assez près l'affaire, et M. André n'y met pas beaucoup de discrétion. Cela dit entre nous.

Dans le même temps, M. André ayant entendu dire par ma sœur Louisa que j'étais serré dans mes affaires, il lui avait promis, à ce qu'il paraît, de m'en parler, et il m'en a parlé, en effet. Après avoir pris toute espèce d'informations sur ma position, et sur la position future de ma femme, il me dit que si quelqu'un de solvable voulait me prêter sa signature, il m'avancerait 6.000 frs, pour lesquels, de plus, ma femme s'engagerait personnellement. Me demander de trouver une signature, c'est me dire de trouver de l'argent, l'un m'est aussi difficile que l'autre ; pourtant je la trouvai, un de mes amis, présentant toutes garanties, voulut bien s'engager solidairement avec ma femme et moi ; or, quand on vint au fait et au prendre, les 6.000 francs promis se bornèrent à 2.500. Encore fallut-il faire des lettres de change, avec aval de Mad. Didier, à 6 %, bien entendu, plus la commission, le tout payable, et payé, une année d'avance. Voilà, mon cher ami, la manière exacte dont les choses se sont passées, et le service que m'a rendu M. André. Tu vois que B. n'a rien à faire là-dedans, et qu'il en impose lorsqu'il prétend m'avoir cautionné. Les lettres de change ont été renouvelées, et viennent à l'échéance le 15 décembre prochain.

Mes besoins étaient alors de 6.000 francs, et, pour trouver les 3.500 restant, plus les intérêts, j'ai dû prendre, comme bien tu penses, des

1. Barthélemy Serment, frère d'André.

engagements ruineux ; à l'heure qu'il est, j'en suis écrasé. Il semble que depuis trois ans je sois sous le poids d'une fatalité contraire. Jamais je n'ai été riche, mais enfin, à force de persévérance, j'avais fini par nouer les deux bouts et je vivais honorablement de mon travail. Depuis 1839, tout a changé. Cette année, je m'étais marié avec des circonstances qui avaient entraîné des dépenses considérables ; il fallut s'installer, et, si modestement que j'aie fait les choses, cela coûte, tu le sais. Je n'ai pas reçu un sou de ma femme pour faire face à ces premières dépenses. J'étais déjà découvert, mais avec des moyens de revenir sur l'eau promptement, lorsque j'ai perdu 3.000 francs dans la faillite de mon libraire. J'avais avec lui un traité du double, qui n'a pas été rempli, et les affaires ont empiré de jour en jour, au point que chaque année a vu s'augmenter pour moi le déficit. J'ai dû me retourner d'un autre côté, et je suis entré dans la création d'un journal, qui, s'il aboutit, comme tout le fait croire, me donnera un peu de répit. Mais, en attendant, la vie passe, et au lieu de ce calme nécessaire au travail, je suis dévoré d'inquiétudes et de soucis. La nécessité où je suis d'escompter immédiatement le peu de papier qui me vient te prouve assez que je n'ai jamais rien devant moi.

Telle est, mon cher neveu, ma position financière. Elle est affreuse, comme tu le vois ; avec cela ; il faut faire bonne contenance, au moins le plus longtemps possible ; que tout reste donc entre nous.

A toi de cœur.

Ch. D.

VII

Paris, 30 septembre 1842.

Je te renvoie ci-inclus, mon cher neveu, ta traite de 377, 90, parce que tu as oublié de l'endosser. Veuille, je te prie, remplir cette formalité et me la renvoyer courrier pour courrier.

J'aurai égard pour l'avenir à ce que tu me marques relativement à la remise des effets, et je m'y prendrai de manière à te laisser le temps de te retourner.

Je te félicite de ta nouvelle paternité, et fais mille et mille vœux pour le nouveau venu. Puisse la vie lui être aussi facile qu'elle nous l'a été peu ! Ma femme se joint à moi pour souhaiter la bienvenue au nouveau-né...

Avant de finir, j'ai un renseignement à te demander : Combien me coûterait à Genève un Mac Intosh (*sic*) ou paletot anglais, et te serait-il possible de me le faire parvenir ? A Paris, ils sont très chers et surtout mauvais. On m'a dit qu'il y en avait de bons et peu chers à Genève, chez M. Bonneton.

A toi de cœur.

Ch. D.

VIII

Paris, 2 décembre 1842.

Je t'accuse réception, un peu tard, mon cher ami, de ta lettre du 22 novembre dernier. J'ai encaissé l'effet qui y était contenu, et le petit retard dont tu t'excuses ne m'a causé qu'un embarras momentané. Quant au Mac Intosh (*sic*), qui a dû partir de Genève le mercredi 22 novembre, il ne m'est pas encore parvenu. Je l'attends d'autant plus patiemment que le temps s'est radouci depuis quelques jours, et j'ai un bon manteau pour les soirées humides ou rigoureuses. Pourtant je ne serais pas fâché d'endosser enfin le dit paletot; et je l'espère d'un moment à l'autre.

Tu me demandes des nouvelles de mon drame et de mon journal. Parlons du premier. Il attend paisiblement son tour, qui viendra bien tard¹, je le crains; il a devant lui deux ou trois comédies et deux autres drames, de manière qu'il m'est difficile pour le moment de fixer l'époque précise où il sera mis en répétition. Le journal est toujours en voie d'exécution; seulement c'est une besogne très longue, et je crois que nous ne serons pas prêts à paraître le 1^{er} janvier, comme je l'avais espéré. Au reste, ce retard ne nous portera aucun préjudice, à cause de la manière dont nous sommes constitués. Nous marchons aussi bien que cela est possible au temps qui court et récemment encore j'ai eu de très bonnes nouvelles du midi. Ainsi il n'y a plus d'incertain que le temps. Tu comprends bien que je fais personnellement tous mes efforts pour paraître vite, attendu que, aussitôt que j'aurai cette arme à la main, je pourrai faire la loi au Théâtre français et faire jouer mon drame beaucoup plus tôt; mais, jusque là, je suis désarmé, et la patience n'est pas seulement pour moi une vertu, c'est une nécessité. Patience donc!

Ce n'est pas, mon cher neveu, que la patience me soit bien facile dans ma position; et puisque dans le temps tu m'as demandé le détail de mes affaires je ne crains pas d'entrer avec toi dans quelques détails. Je t'ai parlé, dans une de mes lettres, d'une somme de 3.500 francs que j'avais été obligé d'emprunter et qui m'inquiétait beaucoup, sans parler des énormes intérêts qu'elle m'a coûtés. Le moment du remboursement est arrivé, et comme, depuis 1840; j'ai renouvelé déjà trois et même quatre fois, on me refuse un cinquième renouvellement, de façon que, bon gré mal gré, il me faut entre ce mois-ci et le mois prochain trouver 3.500 francs dont je n'ai pas le premier sou. Songe de plus que nous sommes à une fin d'année, l'époque la plus difficile pour trouver de l'argent, et où il en faut le plus. Si tu voulais bien appliquer un peu ton esprit à la

1. Didier n'est pas très franc ici. Il savait déjà que l'on n'avait nulle intention de représenter sa pièce à la Comédie française.

torture tu me rendrais service ; peut-être te tombera-t-il d'en haut quelque illumination. J'en ai grand besoin, car je suis à bout d'expédients j'en te l'avoue.

Pardonne-moi, mon cher Louis, de te parler si longuement de mes affaires quand tu as sans doute bien assez des tiennes. Tout ce que je te dis là est confidentiel ; je n'ai pas besoin de te recommander le secret.

Nous nous portons à merveille, ma femme et moi ; j'espère que ton nouveau-né ira toujours de mieux en mieux et que la femme de John verra ses espérances se réaliser.

Rappelle-nous au souvenir de tout le monde et embrasse tout le monde pour nous.

A toi de cœur.

Ch. D.

P.-S. N'oublie pas de me donner des nouvelles de M. Geisendorf¹ ; j'apprendrai sa guérison avec une grande joie, car je ne connais pas un plus honnête homme que lui, ni un plus dévoué.

IX

Paris, 21 décembre 1842.

Ta lettre du 16, mon cher neveu, m'a pénétré d'une vive joie et d'une reconnaissance encore plus vive. Au milieu de mes tribulations, c'est une grande consolation pour moi que d'avoir trouvé un cœur comme le tien. Tu me rends des services d'une importance capitale, et tu le fais avec une délicatesse qui en double le prix. Je pourrai tôt ou tard, je le sais, reconnaître matériellement ce que tu fais pour moi, mais je ne m'acquitterai jamais du procédé. Comme toi, j'espère approcher du terme de mes épreuves ; l'horizon déjà s'éclaircit de plusieurs côtés ; à force de persévérance, je finirai bien par vaincre ma mauvaise fortune. Mais hélas ! que de travaux avortés, ou du moins ajournés ! Que de beaux jours perdus !

Cette fois-ci, (et ce n'est pas la première), tu peux te vanter de m'avoir tiré une fameuse épine du pied. Tu me donnes de la sécurité et du repos au moment où j'ai le plus besoin d'en avoir. Sans liberté d'esprit, il m'est absolument impossible de vaquer aux soins de ma carrière. Le moyen de travailler quand on s'est débattu le matin entre les griffes des usuriers !

Comme je ne prévois pas d'être plus en fonds pour mes deux échéances de janvier, que je ne le suis pour celle du 31 courant, j'accepte

1. Un camarade de collège de Charles Didier.

avec une grande satisfaction l'assurance que tu me donnes de me venir encore en aide à ces deux époques (le 15 — 1120 francs, le 31 — 700 francs) mais je réclame pour moi tout seul le sacrifice que tu as été forcé de faire pour négocier ta créance de Lausanne. Si tu le veux bien, nous attendrons le mois prochain pour nous mettre en règle, tant pour les sommes actuelles que pour les autres. En attendant, tu voudras bien établir le compte des intérêts que je te devrai au 1^{er} janvier, en y ajoutant 25 francs, que je te prie de payer à ma mère pour l'aider à passer son nouvel an. J'aurai un petit règlement de Bidault dans le courant de janvier, je compte l'employer à cet usage. Veuillez donc patienter jusque là.

M. A. T. S.¹ a été cette fois-ci fort prévenant, et m'a offert un renouvellement, que j'ai accepté, bien entendu. Il a besoin ou croit avoir besoin de moi ici pour ses affaires. Cela explique bien des choses, et je ne me fais plus d'illusions que toi sur le personnage.

Nous aurions bien du plaisir, ma femme et moi, à nous réunir à votre déjeuner du premier de l'an, d'autant plus que nos réunions de famille ici sont horriblement fastidieuses, mais il faut se soumettre à la nécessité. Nous serons présents, quoique absents. En allant à Genève un peu plus tard, quand mes affaires seront arrangées, j'aurai l'esprit plus dispos, et je jouirai davantage du bonheur d'être au milieu des miens. A quelque chose malheur est bon.

Nous vous embrassons tous de tout notre cœur.

Ch. D.

P.-S. J'ai dû attendre mon Mac Intosh encore une quinzaine, parce qu'on avait perdu mon adresse ; enfin je l'ai depuis 8 jours ; et j'en suis très content. Merci de nouveau. — Je me conformerai à tes instructions relativement à Ducret ; que je n'ai pas encore vu. Dans quelques jours j'écirai à ma mère.

1. André Seriment.

X

Paris, 10 juin 1843.

Je t'adresse ci-inclus, mon cher Louis, un effet de 1000 francs, fin novembre. Tu me rendras service en m'en envoyant les fonds pour les 29 exemplaires, en retenant dessus, outre les frais, 33 francs que je dois à ma sœur Louisa pour un chapeau qu'elle a payé, plus 30 francs que tu remettras à ma mère pour la pension de juillet ; ensemble 63 francs.

L'État a paru ; vous devez l'avoir reçu. Par une mesure générale, à laquelle nous nous sommes tous soumis, nous ne pouvons envoyer de numéros gratuits. Je paie même celui que je reçois à Paris. Je te demande donc de t'arranger avec John pour prendre à vous deux un abonnement d'une année, que je paierai pour vous, et que tu me rembourseras en temps et lieu. Le prix pour vous est de 48 frs. Ce n'est pas ruineux. Et voilà !

Tâchez de nous faire des abonnés, et dis à John de me tenir au courant des affaires genevoises. S'il n'a pas le temps de rédiger, qu'il se contente de m'envoyer les notes brutes. Je ferai faire ici le travail de rédaction.

Adieu, cher Louis, j'embrasse toi, ta femme, tes mioches et toute la maisonnée.

Ch. D.

P.-S. Dis à ma mère que j'attends ce que je lui ai demandé.

XI

Paris, 8 juillet 1843.

Vous avez dû, mon cher Louis, recevoir une circulaire qui vous a appris que *l'État* allait paraître. C'est à quoi je travaille de toute la force de mon âme. Le coup qui m'a frappé est terrible ; il a été si brusque qu'il m'a été impossible de le parer ; jamais rien de semblable ne s'est vu dans la presse. Le gérant a refusé, purement et simplement, sa signature, et les motifs de son refus sont encore pour moi fort obscurs. Mais, dans ce moment, je m'occupe bien plus de réparer le mal que d'en rechercher les causes. D'ici à peu de jours, j'ai l'espoir de paraître sur l'horizon ; et je te tiendrai au courant. Jusque là, ne vous tourmentez pas trop. Ayez un peu de confiance. J'en ai, moi, quoique j'aie été et sois encore bien tourmenté. Pardonne-moi ma brièveté. Je n'ai pas

le temps de t'en écrire plus long. Rassure ma mère, mes sœurs, tous les miens. Je m'en rapporte à ton bon cœur et à ton jugement pour cette bonne œuvre.

Je profite de l'occasion pour t'adresser mon bordereau du mois... Tu m'obligeras de m'en adresser la contrevaleur sur Paris au trente prochain, en retenant trente francs pour ma mère; pour la pension d'août.

Ma femme est bien tourmentée, mais elle vous envoie toutes ses tendresses avec moi.

Ch. D.

XII

Paris, 25 octobre 1843.

Je ne t'ai pas répondu plus tôt, mon cher neveu, parce que le temps m'a manqué, et aussi un peu le cœur. Je commence par t'accuser réception de ta lettre, et du mandat de francs 961. 50 qui y était contenu; plus le paletot, qui m'a été fidèlement remis par M. Chauvet, et qui va fort bien.

Je viens maintenant à la grande affaire du journal. Je comprends que ma résolution vous ait alarmés; elle est grave, en effet, et je ne l'ai prise qu'à la dernière extrémité. Ma santé n'est qu'un prétexte à donner aux étrangers; à Genève, comme ici. La vérité est que la suspension du journal lui a porté un coup dont il ne se relèvera jamais. J'ai fait des efforts inouïs, et d'énormes sacrifices, pour le remettre sur les pieds; je me le devais à moi-même, comme effet moral, mais je ne me dissimule pas que c'est une affaire manquée. Je m'en suis retiré au moment où j'ai vu en arriver les dettes, attendu que ma responsabilité y aurait été engagée, et je serais tombé dans des difficultés inextricables. La prudence m'a commandé la démarche que j'ai faite, et je te dirai, entre nous, que j'y gagne plus que j'y perds, car mes appointements ne m'ont jamais été payés, et je donnais tout mon temps au journal, sans toucher un sou; or, mon temps est mon gagne-pain; je ne pouvais continuer ainsi, d'autant plus que l'entreprise n'a pas d'avenir, et que, d'ici à un mois, elle sera obligée de se fondre avec une autre afin d'exister.

Voilà, en peu de mots, mon cher ami, l'histoire de cette affaire, qui m'a donné plus de soucis en trois mois que jamais je n'en aurai dans toute la vie. Je vais m'efforcer de réparer, à force de travail, un échec dont je ne me dissimule pas la gravité. Heureusement qu'en France tout s'oublie. Dans trois ans on n'y pensera plus.

Mille amitiés à tous.

Ch. D.

XIII

Paris, 7 juillet 1845.

Je t'adresse ci-inclus, cher Louis, mon petit bordereau du mois, en deux effets, ensemble 800 francs dont je te prie de m'adresser la contrevaletur sur Paris pour le 31 courant, de manière, pourtant, que la traite me parvienne cinq ou six jours à l'avance.

La succession de M. Gendarme s'annonce bien, et on peut, dès à présent, prévoir, sans trop s'avancer, un beau résultat. La fortune est évaluée à une douzaine de millions, au moins, dont le neuvième doit revenir en définitive à Madame Didier. Mais les formalités seront longues, et nous prévoyons bien des difficultés, et peut-être des procès. Mais, de quelque façon que tournent les choses, il y aura au bout, et en fin de compte, une grande indépendance. Je te tiendrai au courant. On n'en est encore qu'au commencement de l'inventaire, après quoi viendra la liquidation. Raconte tout cela à ma mère pour la rassérer un peu, et dis-lui que ma femme part pour les Ardennes, d'où elle lui écrira.

Je t'embrasse de cœur.

Ch. D.

P.-S. Je suis bien peiné des nouvelles que tu me donnes de la santé de John. J'espère que tu m'en donneras de meilleures au prochain courrier et que les eaux de ce Mont d'Or auront sur lui l'effet qu'en attend le médecin. Dis-lui donc de m'écrire.

XIV

Paris, 5 septembre 1845.

Je t'adresse ci-inclus, mon cher Louis, mon bordereau du mois, en te priant de m'en faire tenir le montant comme à l'ordinaire : 500 et 300, — ensemble 800.

Je passe mon temps sur les grands chemins, tantôt à Paris, tantôt aux Ardennes. Quant à mes grandes affaires de la succession, je te renvoie, pour ne pas me répéter, à la lettre que j'écris par ce courrier à ma sœur Louisa. Cette lettre répond à tes questions.

Autre chose maintenant : il se forme en ce moment une Compagnie pour soumissionner le Chemin de Fer de Paris à Lyon ; cette Compagnie

est des plus honorables et parfaitement posée ; j'y ai quelque influence, et je puis faire donner au pays un certain nombre d'actions ; je t'ai compris dans ce nombre pour 500, au nom de ta maison : dans la pensée que vous vous arrangeriez dans la famille pour vous les distribuer, 50 pour Dulcis, 50 pour Louisa, 50 pour Élise, 50 pour John, ou telle autre distribution qui vous conviendrait. Tu sais que ces actions, quelles qu'elles soient, se vendent à prime dès avant l'émission, et cette prime est proportionnée à la chance que la Compagnie peut avoir d'obtenir la concession. Quant à la levée des titres, elle s'opère pour vous au dernier moment, c'est-à-dire dans 4 mois ; il s'agira alors de payer le 1^{er} dixième, soit 25.000 pour les 500 actions. Si la Compagnie a le chemin, le prix des actions sera doublé en 8 jours, et le bénéfice immédiat ; si elle ne l'obtient pas, elle rend l'argent, et l'on en est quitte pour une perte d'intérêts de 15 à 20 jours. Quant au paiement des 25.000 francs, vous n'avez pas à vous en inquiéter : je vous fournirai les moyens de l'opérer sans bourse délire, alors que viendra le dernier moment. Ainsi, tu vois qu'on n'expose pas un sou, et qu'on court la chance de réaliser un beau bénéfice. Dieu veuille que ce bénéfice se réalise et que vous en profitiez ! Dès aujourd'hui, je trouverais déjà une prime de dix francs par chaque action de 500 francs, c'est-à-dire 5.000 francs pour les 500. Tu peux donc être sans inquiétude et t'en rapporter à moi pour cela. Toutefois, réponds-moi tout de suite pour me dire que vous acceptez le service que je veux vous rendre. Ne crains pas de te compromettre, ni toi, ni ta maison. Les plus grandes maisons de Paris et de la province souscrivent des actions de chemins de fer, et le chemin de Lyon est particulièrement recherché.

Le temps me manque pour t'en dire davantage, mais toi, qui es dans les affaires, tu m'as compris, du reste, et tu me feras comprendre aux parents.

Adieu, cher neveu, je t'embrasse de tout mon cœur.

Ch. D.

XV

Paris, 26 avril 1847.

Mon cher neveu.

Je réponds un peu tard à ta dernière lettre, mais c'est que j'ai bien peu de temps, et qu'aussi je n'avais ni n'ai rien de neuf à te dire. Réglons d'abord nos affaires.

Je suis ton débiteur de 260 francs. Je t'adresse inclus un petit effet de 100 francs, au 20 juillet, dont j'espère que tu pourras faire argent. Une fois remboursé et la pension de mai payée, c'est toi qui me resteras devoir Frs. 12,40 (moins l'escompte), à valoir sur ton prochain déboursé.

Autre chose maintenant. Ton billet de 2.500 francs échoit le 10 mai prochain. Veuille ne pas oublier de m'adresser un renouvellement. Si, par hasard, tu pouvais toi-même négocier mon billet, plutôt que moi négocier le tien, cela me rendrait grand service pour cette fois. Dans ce cas, tu n'aurais pas de renouvellement à m'envoyer, c'est moi qui devrais t'adresser mon billet. Réponds-moi à lettre vue, car nous n'aurions pas trop de temps pour me faire parvenir les fonds avant le 10 mai.

Je te prie de m'adresser, dans ta prochaine, un bon pour quatre mille francs, nécessaire pour terminer entièrement cette affaire d'Avignon, dans laquelle je t'avais intéressé, et qui menace de se terminer comme celle de Lyon.

Le chapitre des affaires épuisé, je te dirai que je n'ai pas de nouvelles de ma sœur Louisa depuis assez longtemps, et que j'en attends d'un jour à l'autre. Sa position est mon idée fixe, comme bien tu le penses, ainsi que celle de ma sœur de Fouchy. Notre pauvre famille est bien malheureuse, et mon regret le plus cuisant, je dirai plus, mon remords, est d'être, en ce moment, dans l'impossibilité radicale de rien faire pour elle. Ma mère est aussi l'objet constant de mes préoccupations. J'espère que sa santé est tout à fait remise, et que le printemps achèvera de la raffermir.

Je suis toujours embarbouillé dans un monde d'affaires dont j'essaie à sortir, et dont je sors peu de peu. Et toi, cher Louis, où en es-tu ? Que fais-tu ? Et ta femme, tes enfants ? Parle moi de tout le monde. Que je sache, au moins, qu'on se porte bien, si l'on n'est pas heureux du côté de la fortune.

Ainsi, cher neveu, je t'embrasse de tout mon cœur.

Ch. D.

XVI

Paris, 30 mars 1848.

Mon cher Louis,

Je ne t'écris que deux mots pour te confirmer ma dernière lettre, lettre si lamentable, et pour te dire que je suis obligé de quitter Paris pour quelque temps ; mais c'est *un secret* ; n'en parle à personne. J'ai une mission du gouvernement, que je n'ai pu refuser — ne m'écris pas avant d'avoir reçu de mes nouvelles. Je t'écirai bientôt d'où je serai — Ci-inclus un petit effet de Frs. 120 pour appliquer à la pension de ma pauvre mère — Adieu, cher neveu, ne te tourmente pas trop ; j'ai l'œil à tes affaires, et nous nous en tirerons. Seulement il faudra un peu de temps.

A toi de cœur.

Ch. D.

XVII

Paris, 11 mars 1849.

Je ferais de bien bon cœur ce que tu me demandes, mon cher neveu, et même, si je le pouvais, je n'aurais pas attendu que tu me la demandasses, mais je n'ai pas plus de valeurs en portefeuille que d'écus en caisse ; et quant à t'envoyer mon propre billet, qu'en ferais-tu ? Mon crédit est si malade que tu serais bien embarrassé de tirer parti de ma signature. D'autant plus que je ne pourrais, sans te mettre dans l'embarras, te répondre d'être en mesure à l'échéance.

Si ce n'était que pour sortir d'un mauvais pas du moment, voici ce qui serait peut-être possible : il y a un individu avec qui j'ai été, et suis encore, en relations d'affaires, et dont la signature, assez peu solvable, t'a passé plusieurs fois dans les mains. Je pourrais obtenir de lui une valeur de quatre à 500 francs à 3 ou 4 mois, mais, à la condition que tu en ferais les fonds à l'échéance, ou qu'on la renouvellerait indéfiniment. Vois si cet arrangement, (un pauvre expédient, j'en conviens, mais impossible de mieux faire), peut remplir l'objet que tu te proposes, et réponds moi immédiatement.

Quant à moi, personnellement, je te répète qu'il m'est absolument impossible de rien faire. Je suis dans le plus fort de mes embarras, et la crise où je me débats n'a fait que grandir, par suite de mes voyages et de mes absences de l'année dernière. Mais sois bien convaincu que ta créance est de celles qui me préoccupent le plus, et que ce n'est pour toi qu'une affaire de temps...

Je me recommande au souvenir de tout le monde, petit et grand. Je me porte fort bien de corps. Plût à Dieu qu'il en fût autant de l'esprit !

Je te serre cordialement la main.

Ch. D.

BIBLIOGRAPHIE

La principale source de la biographie de Charles Didier est son *Journal*, commencé vers 1821 et poursuivi régulièrement jusqu'à la fin de 1854. Après sa mort, ce manuscrit passa aux mains de sa sœur, Louisa Serment-Didier. Celle-ci, navrée de ce qu'elle lisait dans certains cahiers des mémoires intimes de son frère décida de les supprimer, ce qui, heureusement ne fut réalisé qu'en partie. Elle avait, cependant, confié les premiers cahiers, ceux qui se rapportent à la vie genevoise de l'écrivain, à Marc Monnier qui en tira beaucoup de notes pour préparer le chapitre IX de *Genève et ses poètes*. Ces notes m'ont été aimablement confiées par Madame Serment-Monnier, fille du grand littérateur genevois. Un autre de ses compatriotes, Frédéric Frossard, qui préparait un article sur Didier, reçut l'autorisation de se servir de certains cahiers, et il en a copié des fragments. Le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul acquit ces extraits, qu'il a légués, avec sa riche collection, à l'Institut de France. La lettre suivante de M. Eugène Ritter¹, quoique inexacte sur certains détails, explique comment le grand admirateur de Balzac et de Gautier parvint à faire entrer dans sa collection un dossier Didier² :

Genève, Chemin des Cottages, 3
Le 25 décembre 1905.

Cher Monsieur,

La section littéraire de notre modeste Institut genevois avait ouvert un concours, il y a près de quarante ans pour une étude sur Charles Didier. Sur le rapport de mon défunt ami et collègue, Joseph Hornung, un prix de 300 francs fut accordé au printemps de 1869, à M. Frédéric Frossard. On lit dans ce rapport que Didier a laissé 37 cahiers de mémoires.

1. M. Ritter (1836-1928) était professeur d'Histoire de la langue française à l'Université de Genève. Il est connu par de nombreuses publications de philologie et d'histoire littéraire.

2. Collection Spoelberch de Lovenjoul, Chantilly.

Après la mort de Charles Didier, 13 mars 1864 (*sic*), ces cahiers de mémoires, ou plutôt de journal, ont appartenu à sa sœur, Madame Jeanne-Louise Serment (*sic*), née Didier, qui était plus âgée que lui, et qui lui a survécu vingt ans. Elle les a communiqués à Marc Monnier, qui n'en a rien fait, et à M. Frossard, qui en a copié des fragments. Elle avait exigé de sa fille, Mademoiselle Antigone Serment ¹, la promesse de les détruire : ce que celle-ci a fait après la mort de sa mère.

« Tout en le regrettant profondément m'a-t-elle écrit, j'ai dû accéder au désir de ma mère, désir qui était un ordre pour moi ».

Mademoiselle Serment m'a confirmé cela de vive voix, quand je lui ai rendu visite après avoir reçu sa lettre. Elle m'a dit aussi qu'elle ne savait pas du tout ce qu'étaient devenues les lettres que son oncle avait reçues de ses correspondants, elles ont été détruites aussi, sans doute, mais non pas par sa main ².

M. Frossard, qui avait fait des extraits du journal de Charles Didier, a remis ces extraits — en tout ou en partie — à M^{lle} Benoît, connue en littérature, sous le nom de Berthe Vadier. C'est elle qui a écrit une biographie d'Amiel, pour laquelle M. Brunetière dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} janvier 1886, a été, je crois, trop sévère.

M^{lle} Vadier m'avait prêté ces cahiers d'extraits ³ ; vous avez vu que je leur ai emprunté deux pages, ces derniers jours, en les examinant de plus près, j'ai vu que j'aurais dû y copier deux ou trois alinéas de plus. Le commencement est en désordre.

D'accord avec M^{lle} Vadier, je vous enverrai ces cahiers demain ; aujourd'hui c'est jour de fête. Vous en prendrez connaissance. Si vous désirez les acquérir, M^{lle} Vadier vous les céderait volontiers et elle se rapporterait, sur la fixation du prix, à votre expérience et à votre équité. Si vous voulez lui écrire directement, son adresse est : M^{lle} Berthe Vadier, rue Verdaine 13, à Genève.

M^{lle} Antigone Serment, qui est née en février 1832 et qui a été professeur au Conservatoire de musique, et M^{lle} Berthe Vadier, qui cultive la littérature depuis 35 ans, et davantage, sont toutes deux dans une position très modeste ; elles vivent dans la retraite et sont étrangères l'une à l'autre. Je n'ai pas parlé à la première de ces cahiers d'extraits que m'avait confiés la seconde.

M^{lle} Serment m'a raconté que Charles Didier, enfant, avait reçu d'un camarade un coup de pierre qui l'éborgna. Quand un œil est atteint,

1. Cette nièce de Didier lui fut très dévouée. Elle lui fit visite à Paris, et lors de son séjour à Monnetier en 1853, Antigone venait souvent faire des excursions à pied avec son oncle.

2. C'est Didier lui-même qui a détruit la majeure partie de sa correspondance.

3. Ritter préparait alors un article pour les *Études sur Sainte-Beuve* qui parurent dans le *Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur*, 1905, volume 28. Il n'a guère profité du prêt des cahiers, ne citant que quelques phrases insignifiantes, datées du 7 janvier 1831 et du 29 février 1832. Dans une note il déclare : « Une main amie m'a confié quelques extraits du journal de Charles Didier, un jeune Genevois qui était venu s'établir à Paris ».

l'autre en souffre et dépérit, et sur la fin de sa vie, Didier était devenu aveugle. Sa femme (née Gendarme, je crois) lui a survécu et est morte à Montreux, au bord du lac Lemman (*sic*). Dans sa jeunesse, il avait été précepteur en Italie, il en revint en 1830 avec les cheveux tout blancs. M^{lle} Serment m'a montré le portrait de son oncle, fait au crayon par Calamatta. Elle le légua à la Bibliothèque de Genève ¹.

Je vous prie, cher Monsieur, d'agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Eugène RITTER.

Quant à la partie du *Journal* postérieure à l'année 1837, Frossard n'en a tiré que quelques phrases du cahier de l'année 1848. Made-moiselle Antigone Serment n'avait peut-être pas les autres à sa disposition. Quelqu'un de la famille cependant a détruit l'année 1838, qui est celle du voyage de Charles Didier et d'Aglaé Hanonnet en Angleterre et de leur mariage secret à Londres. C'est la même main sans doute qui a supprimé toute la chronique de l'année 1847, et les premières semaines de 1848, époque de la rupture définitive entre les malheureux époux. Tout le reste subsiste, relié en treize volumes, dont un seul pour les années 1839-1840, et un autre pour 1853-1854. Le tout est en très bon état, sauf quelques menues mutilations. Ce précieux document est resté aux mains de M. Louis Didier, le neveu favori de l'écrivain, qui joua un rôle important dans la vie de son oncle. Ces manuscrits se trouvent actuellement en la possession de M. Louis Lacroix, petit-fils de Louis Didier, qui a eu l'extrême amabilité de me les communiquer, en même temps que la collection des lettres écrites à son grand-père par Charles Didier.

1. Ce portrait passa après sa mort dans des mains étrangères, mais récemment le parent de Charles Didier, M. Lacroix, l'a acquis.

BIBLIOGRAPHIE

I

OUVRAGES DE CHARLES DIDIER

I. Manuscrits.

Journal. Treize cahiers, 1839-1840, 1841, 1842, 1843, 1844, 1845, 1846, 1848, 1849, 1850, 1851, 1852, 1853-1854.

Lettres. Lettres inédites à son neveu Louis Didier, 1836-1849. Archives familiales, Genève.

Lettres inédites à Jean-Pierre Vieuzeux 1830-1860. Bibliothèque nationale centrale de Florence. Carteggio Vieuzeux, Cassetta 33.

Lettres inédites à C. A. de Sainte-Beuve. Collection Spoelberch de Lovenjoul, Chantilly, D 2040 (Ms. 600).

Lettres inédites à Charles Eynard, à Charles Schaub, à M^{lle} Sylvestre et au docteur Coindet. Bibliothèque publique et universitaire de la Ville de Genève. Mss. suppl., 151, 363, 1267, 1268.

Lettre à Michel Lévy du 15 novembre 1850. Bibliothèque de l'Université d'Amsterdam, n° 44 c.

Lettres à Adolphe de Circourt, 1848. Bibliothèque Nationale. Mss. français. Nouvelles acquisitions, n° 21684.

Drames (*). Atalba. (Acceptée au Théâtre français, mais qui ne fut jamais représentée).

La Gabrielle

Paul de Novi ¹

Poésies (*). Le Brigand de l'Abruzze ²

Broken, long poème 1848.

L'Élixir de Zabara, ballade.

Le Magister, long poème, 1848.

* Ces listes sont établies d'après le *Journal* de l'auteur.

1. « Conçu à Florence en 1828, fait en 1845 » *Journal*, 14 septembre 1850.

2. D'après Marc Monnier *Genève et ses poètes*.

Ode à Chateaubriand, vers 1826.

Sonnets à la duchesse de Gramont, à Ida de Gramont
à Pietra, etc. Didier en fit beaucoup, 1849-1852.

Roman (*). Vendetta, roman calabrais.

Notice nécrologique sur Madame Hamelin (copie d'un manuscrit
dans la collection Spoelberch de Lovenjoul, Chantilly,
D. 672 bis) ¹.

II. Imprimés.

Éditions en français.

Abruzzes. Dans l'*Italie Pittoresque*, 4 livraisons, Paris, 1835,
1844, 1846, 1850.

Les Amours d'Italie. Paris, Hachette, 1859.

Une Année en Espagne. Paris, 1837, Dumont, 2 vol.

Basilicata. Dans l'*Italie Pittoresque*, 4 livraisons, Paris, 1835,
1844, 1846, 1850.

Campagne de Rome. Paris, Labitte, 1842, 2^{me} édition, Paris,
1844.

Cap de Leuca. Dans l'*Italie Pittoresque*, 4 livraisons, Paris, 1835,
1844, 1846, 1850.

Caroline en Sicile. Paris, Labitte, 1845, 4 vol.

Chants populaires de la Campagne de Rome. ² Paris, Labitte, 1842.

Chavornay. Paris, Dupont, 1838, 2 vol.

Paris, Charlieu, 1857.

Le Chevalier Robert. Paris, Dupont, 1838, 2 vol.

Leipzig, 1839, 2 vol.

Cinq cents lieues sur le Nil. Paris, Hachette, 1859.

Cinquante jours au désert. Paris, Hachette, 1857.

Coup d'œil sur la statistique morale et politique de l'Italie. Paris,
au bureau de la *Revue encyclopédique* 1831.

Galerie historique des hommes célèbres de l'Italie. ³ Paris, 1838.

La Harpe helvétique. Genève, Barbezat et Delarue, 1825.

Helvetia, Sonnets suisses. Genève, 1854.

*Introduction à l'Italie politique et ses rapports avec la France et
l'Angleterre*, de Guglielmo Pepe. Paris, 1839.

L'Institut. Paris, 1834. *Nouveau tableau de Paris au XIX^e siècle*,
Tome IV, p. 334.

* D'après le *Journal* de l'auteur.

1. Il y a tout lieu de croire que cet article, copié par Frossard, est de Charles Didier, quoique non signé.

2. Traduction de l'italien par Charles Didier.

3. Collaborateur, voir *Savonarola* et *Machiavel*.

- L'Italie pittoresque*.¹ Paris, 1835, 1^{ère} édition. Trois autres éditions ont paru, (1844, 1846, 1850).
- Machiavel*. Dans la *Galerie historique des hommes célèbres d'Italie*, Paris, 1838.
- Mémoires helvétiques*. Paris, Dupont 1828, Genève, Barbezat et Delarue, 1828.
- Le mois de mai*. Dans l'*Album lyrique de la France Moderne*, par Eugène Borel, 5^e édition, p. 360 Stuttgart, 1874. Ces vers avaient déjà paru dans les *Mémoires*.
- Nationalité française*. Paris, Pagnerre, 1841.
- Les Nuits du Caire*. Paris, Hachette, 1860.
- La Porte d'Ivoire*. Paris, Paulin, 1848.
- Pouilles*. Dans l'*Italie Pittoresque*, 4 éditions, Paris, 1835, 1844, 1846, 1850.
- Promenade au Maroc*. Paris, Labitte, 1844.
- Question sicilienne*. Paris, Lévy, 1849.
- Question suisse*. Paris, Pagnerre, 1845. (Extrait de la *Démocratie pacifique*).
- Raccolta. Mœurs siciliennes et calabraises*. Paris, Souverain, 1844, 2 vol.
- Réverie*, pièce en 108 vers. Paris, 1847. Dans *Les Bluets*, p. 309.
- Rome souterraine*.² Paris, au bureau de la *Revue encyclopédique*, 1833, 2 vol.
Paris, Gosselin, 1841.
Paris, Gosselin, 1843.
Paris, Paulin, 1848, 2 vol.
Paris, *Librairie théâtrale*.
Paris, Charlieu, sans date, mais vers 1857.
- Ruines de Missolonghi*. (Feuille volante), Genève, Cherbuliez 1826. (Bibliothèque publique et universitaire de Genève).
- Savonarola*. Dans la *Galerie historique des hommes célèbres de l'Italie*, Paris 1838.
- Séjour chez le Grand-Chérif de la Mekke*. Paris, Hachette, 1857.
- Sonnets suisses*. Genève, 1854. Dans le *Musée Suisse, Album de la littérature et des arts*. (Les mêmes sonnets se trouvent recueillis dans *Helvetia*, Genève, 1854).
- La Source de l'Orbe*. pièce en 36 vers. Paris, 1830. Dans *Keepsake français ou Souvenir de littérature contemporaine*. Recueilli par M. J. B. A. Soulié, p. 113. Publié en 1825 dans les *Mémoires*.

1. Collaborateur.

2. D'après le *Journal* de Charles Didier, huit éditions de *Rome souterraine* ont paru, mais il n'y a eu moyen d'en établir que six.

Sicile. Dans *L'Italie pittoresque*. Quatre livraisons. Paris, 1835. 1844, 1846, 1850.

Terre d'Otrante. Dans *l'Italie pittoresque*, 4 livraisons, Paris, 1835, 1844, 1846, 1850.

Thécla. Paris, Dupont 1839, 2 vol.

¹ Bruxelles et Leipzig, 1840, 2 vol.

Paris, Marchant. 1856, édition illustrée.

Une visite à M. le duc de Bordeaux. Paris, Michel Levy frères, 1849 (quinze éditions).

Éditions en italien.

Carolina in Sicilia. Palermo, 1848, 5 vol. Trad. di G. di Marzo-Ferro

Milano, Pagnoni, 1876. Versione du Giulio Castro.

Milano, 1885. Trad. di Giulio Cavati et di G. Pagano.

Milano, 1909.

Cenno sulla statistica morale e politica del signor Ch. Didier pubblicato nei fogli francesi il Gennaio del 1831. 1831 (lieu manque).

Colpo d'occhio sull'Italia di Carlo Didier. Estratto dalla *Revue encyclopédique*, septembre 1831.

Roma sotterranea ossia i misteri dei sanfedisti e dei carbonari.

Lugano, 1845, 2 vol.

Livorno, 1848, 2 vol.

Milano, Pagnoni 1861, 4 vol.

Milano, Sanvito, 1862, 2 vol.

Milano, Ferrario, 1879, 4 vol.

Éditions en allemand.

Als Geliebte als mutter. Nordhausen, 1846.

Anselmo, übersetzung von Karl Andree. Leipzig, 1835.

Ein Aufenthalt bei dem Gross-Scherif von Mekka. Aus dem französisch übersetzt von Helene Lobedan. Leipzig, 1862.

Caroline in Sicilien, Historische Roman. (Sämmtliche schriften aus dem französ). Nordhausen, 1845.

Fünfzig Tage in der Wüste, nach dem fränz. beart. von Ed. Burckhardt. Leipzig, 1862 (Bergsons Eisenbahnbücher).

1. Contrefaçons à Bruxelles d'autres ouvrages de Ch. Didier :

Une année en Espagne, 1857, 2 vol.

Chavornay, Bruxelles, 1838, 1 vol.

Rome souterraine, Bruxelles, 1834.

Une visite à M. le duc de Bordeaux, 1849.

Die Geheimnisse von Rom. Roman aus d. neuesten Zeit. Halberstadt, 1846.

Hundert zwanzig Meilen auf dem Nil. Fortsetzung der *Fünzig Tage* Leipzig, 1862 (Bergsons Eisenbahnbücher).

Ritter Robert, oder Leben und Ende eines modernen Weltverbessers. Nordhausen, 1847.

Thekla, oder ein Consul in Marocco. Leipzig, 1842 (Museum Bibliothek der neuesten und besten Romane des Auslandes).

Thekla, oder der Consul in Marokko. Nordhausen, 1845.

Édition en anglais.

Anselmo. A tale of Modern Italy. Translated from the French by H. M. Westropp. London, 1860, 2 vol.

Édition en grec moderne.

Thécla. Collection Pandora. (Date et lieu de publication manquant).

ARTICLES DANS LES REVUES ET JOURNAUX ¹

- 1831 Coup d'œil sur la statistique morale et politique de l'Italie.
Revue encyclopédique, Paris 1831. Tome 49, pp. 24-39 et 288-301.
 Notice sur le royaume des deux Siciles.
Revue encyclopédique, Paris 1831, pp. 438-470.
 Les Capozzoli et la police napolitaine. Épisode de la Révolution napolitaine de 1820.
Revue des Deux Mondes, Paris 1831. Vol. I et II.
 Souvenirs de Calabre ; les Albanais en Italie.
Revue des Deux Mondes, Paris 1831. Vol. III et IV.
- 1832 Les Trois principes, Rome, Vienne, Paris.
Revue encyclopédique, Paris 1832. Tome 53, pp. 37-66.
 L'Histoire de la renaissance de la liberté en Italie, de ses progrès, de sa décadence, et de sa chute, de J. C. L. Sismonde de Sismondi, (Article sur)
Revue encyclopédique, Paris 1832. Tome 53, pp. 415-419.
 Du catholicisme et du peuple à l'occasion du choléra.
Revue encyclopédique, Paris 1832. Tome 53, pp. 513-527.

1. Cette liste est loin d'être complète. Il y a beaucoup d'articles écrits par Charles Didier pour les journaux parisiens qu'il est impossible d'identifier, faute des indications nécessaires. En dehors des journaux mentionnés il a collaboré aussi au *Courrier Français*, au *Mouvement* et au *Droit*. L'ordre est chronologique. L'auteur a trouvé et lu tous les articles sauf ceux marqués par (J) qui sont indiqués par Didier dans son journal mais que l'on n'a pas pu vérifier.

- Du Cosmopolitisme et de l'association.
Revue encyclopédique, Paris, 1832. Tome 54, pp. 270-289.
- Les crimes des faux catholiques par M. A. Madrolle, (Article sur)
Revue encyclopédique Paris 1832. Tome 54, pp. 497-498.
- Les Samnites anciens et les Samnites modernes. Fragments d'un
 voyage inédit dans les deux-Sicules.
Revue encyclopédique, Paris 1832. Tome 55, pp. 74-86.
- Les doctrinaires et les idées.
Revue encyclopédique, Paris 1832. Tome 55.
- De quelques paysages italiens, 1^{re} lettre à M. Sainte-Beuve. La
 Campagne de Paris et la Campagne de Rome ¹.
Revue encyclopédique Paris 1832. Tome 56, pp. 85-126.
- 1833 Le Colisée, *Magasin pittoresque*, Paris, 1833. Tome I, p. 374.
 Les Maremmes.
Revue encyclopédique, Paris 1832. Tome 57, pp. 95-119.
- Variétés. Le Mont Mario. (Le chapitre XIV du 1^{er} vol. de *Rome
 souterraine*).
Revue encyclopédique, Paris 1833. Tome 59, pp. 154-182.
- 1834 Poètes et romanciers modernes de l'Italie : I. Manzoni.
Revue des Deux Mondes, Paris 1834, (1^{er} septembre).
- 1835 L'Espagne depuis 1830 : 1^{re} partie.
Revue des Deux Mondes, Paris 1835. Tome IV, p. 699 et suite.
 Série d'articles sur l'Espagne.
Le Bon Sens, Paris 1835, (J).
- 1836 L'Espagne depuis 1830 ; 2^{me} partie.
Revue des Deux Mondes, Paris 1836, (1^{er} février).
 L'Alboroto de Valence.
Revue des Deux Mondes, Paris 1836 (15 mars).
 Tolède.
Revue des Deux Mondes, Paris 1836 (1^{er} juin).
 Le Maroc : I. Tanger.
Revue des Deux Mondes, Paris 1836 (1^{er} août).
 Le Maroc : II. Tétouan.
Revue des Deux Mondes, Paris 1836 (1^{er} novembre et 15 décembre).
- 1837 Savonarola, feuilleton ³.
Le Monde, Paris, 13 mai 1837.
 Machiavel ³.
Le Monde, Paris, 23 mai 1837.
 (Beaucoup d'articles non signés dans le *Monde* (J)).

1. La première lettre de la « Campagne de Rome ».

2. La deuxième lettre de la « Campagne de Rome ».

3. Tous deux ont paru dans la *Galerie historique des grands hommes d'Italie*.

- 1838 Le Maroc : III. Ceuta.
Revue des Deux Mondes, Paris 1838 (1^{er} février).
- 1839 L'itinéraire de la France.
Tour de Babel littéraire 1839 (J).
 Lettres sur la Hollande, I.
Revue du Progrès, Paris 1839, 15 février (J),
 (plusieurs autres lettres de cette série ont suivi).
- 1840 Une visite au chasseur de Napoléon ¹.
Magasin pittoresque, Paris 1840.
 Le Maroc.
Le Siècle, Paris (J).
 De la Prusse.
Le National, Paris 1840, (21 juin).
 Du Danemark.
Le National, Paris 1840, (29 juin).
 Les Vêpres siciliennes.
L'Artiste, Paris 1840 ².
 De l'Allemagne.
Le National, Paris 1840, (19 juillet).
 La Russie.
Le National, Paris 1840, (1^{er} août).
 Van Dyck.
L'Artiste, Paris 1840.
 De la Hollande I.
Le National, Paris 1840, (10 octobre).
 De la Hollande II.
Le National, Paris 1840, (15 octobre).
 La Calabrie.
L'Artiste, Paris 1840, (octobre)
 Mariage de Christine avec Don Fernand Munez ³.
Le National, Paris 1840, (20 octobre).
- 1840 La garde nationale.
Le National, Paris 1840 (23 octobre).
 De la Régence en Espagne.
Le National, Paris 1840 (31 octobre).
 Espagne — Documents politiques.
Le National, Paris 1840 (24 novembre).
 Affaires d'Espagne.
Le National, Paris 1840 (25 novembre).

1. Réimprimé dans *Raccolta*, 1844.

2. Réimprimé dans la *Porte d'Ivoire*, 1848.

3. Traduction de l'espagnol.

- La Reine Christine et l'Espagne.
Le National, Paris 1840 (27 novembre).
- Élection du Président aux États-Unis¹.
Le National, Paris 1840 (7 décembre).
- Le quinze décembre.
Le National, Paris 1840 (13 décembre).
- Condamnation de M. Lamennais.
Le National, Paris 1840 (27 décembre).
- 1841 Espagne.
Le National, Paris 1841 (24 février).
- De l'Allemagne.
Le National, Paris 1841 (21 juin).
- Contre Révolution espagnole.
Le National, Paris 1841 (28 juin).
- Article sans en-tête sur les Carlistes espagnols.
Le National, Paris 1841 (29 juin).
- Espagne.
Le National, Paris 1841 (9 juillet).
- Le cours de Fortoul.
Le National, Paris 1841 (juillet).
- Contre-révolution espagnole. II.
Le National, Paris 1841 (20 juillet).
- Espagne.
Le National, Paris 1841 (26 juillet).
- Sur l'Espagne (sans-en-tête).
Le National, Paris 1841 (4 août).
- La Turquie européenne (1).
Le National, Paris 1841 (12 août).
- Affaires d'Espagne.
Le National, Paris 1841 (13 août).
- La Turquie européenne (2).
Le National, Paris 1841 (17 août).
- La Turquie européenne (3).
Le National, Paris 1841 (22 août).
- Rapprochement.
Le National, Paris 1841 (23 août).
- La Grèce.
Le National, Paris 1841 (26 août).
- La Grèce (2).
Le National, Paris 1841 (28 août).
- La Suisse.
Dictionnaire politique de Pannière (sic) 21 novembre 1841 (J).

1. C'est celui que Didier appela son « méchant article sur l'Amérique ».

- L'Espagne — une série de feuillets.
Le Commerce, Paris 1841, fin novembre (J).
 Découragement, apologue.
Magasin pittoresque, Paris 1841. Tome IX, p. 93.
- 1842 Silvio Pellico.
Revue des Deux Mondes 1842. Tome III, pp. 459-476.
- 1843 Divers articles politiques pour l'*Etat*¹.
L'Etat, Paris 1843 (juin).
 L'Espagne.
Le Parisien, Paris 1843 (27 juillet).
- 1844 Le Maroc.
La Démocratie pacifique, Paris 1844 (12 juillet) (J).
 Le Maroc.
La Démocratie pacifique, Paris 1844 (16 juillet) (J).
 Caroline en Sicile (1^{er} vol.) en feuilleton.
La Démocratie pacifique, Paris 1844 (commencé 29 juillet (J.))
- 1845 La Suisse².
La Démocratie pacifique, Paris 1845 (13 mars) (J).
 Le Romancero d'Hinard.
La Démocratie pacifique, Paris 1845 (11 mars) (J).
 L'Alpuxarra.
Revue des Deux Mondes, Paris 1845 (1^{er} août et 1^{er} sept.).
- 1848 La première banque de Silésie.
Le Crédit, Paris 1848 (novembre) (J).
 Articles politiques pour le *Crédit*.
Le Crédit, Paris 1848 (J).
- 1849 Articles politiques pour le *Crédit*.
Le Crédit, Paris 1849 (J).
- 1851 Note sur d'Orsay.
Le Siècle, Paris 1851 (29 août) (J).
 Note sur d'Orsay.
Le Pays, Paris 1851 (30 août) (J).
- 1852 Les Amours d'Italie (1^{er} vol.) publié en feuillets.
Le Constitutionnel, Paris 1852.
- 1853 Vers.
Revue Méridionale, Marseille 1853 (J).
 Les Troubadours provençaux.
Mémorial d'Aix, Aix 1853.

1. Quoique non signés, il est assez facile à cette époque de reconnaître par leur style les articles de Didier.

2. Premier article d'une série de cinq sur la Suisse qui a continué jusqu'au 15 avril. Parut en brochure sous le titre de *La question suisse*, Paris Pagnerre, 1845, in-8°.

- 1857 Une Ville inconnue (extrait d'un *Séjour chez le grand chérif de la Mekke*.
Magasin pittoresque, Paris, 1857, Tome XXV, p. 199.
- 1859 Un Oasis au Soudan (extrait de *Cinquante jours au désert*).
Magasin pittoresque, Paris, 1859, Tome XXVII, p. 219.

II

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS SUR CHARLES DIDIER

I. Manuscrits.

- Ancelot, Virginie, *Lettre à Charles Didier 27 octobre 1836*.
 Collection Spoelberch de Lovenjoul, Chantilly (D. 672).
- Circourt, A. de, *Souvenirs d'une Mission à Berlin en 1848*.
 Bibliothèque Nationale Mss. français, nouvelles acquisitions 21682-21684.
- Frossard, Fréd., *Fragments du Journal de Charles Didier* (1826-1848) (Il y a quelques fragments des années 1826-1830, ainsi que quelques extraits qui ont été copiés des mois d'avril et de novembre, 1848, mais ils ont peu de valeur documentaire. Les parties importantes de ces fragments sont celles de 1830-1834 et de 1836-1837 (Il n'y a rien pour 1835).
 Collection Spoelberch de Lovenjoul, Chantilly (D. 672, 672 bis).
- Galloix, Jacques Imbert, *Lettre à John Petit-Senn du 16 décembre 1827*.
 Bibliothèque publique et universitaire de Genève. Ms. suppl. 151.
- Lamennais, F. R. de *Lettres inédites à Charles Didier 1837*.
 Archives de M^{me} Serment Monnier, Genève.
- Monin, Henri, *Papiers*.
 Bibliothèque Thiers n° 770.
- Monnier, Marc. *Les notes du Journal de Charles Didier 1821-1826*.
 Archives de M^{me} Serment Monnier, Genève
- Quinet, Edgar & M^{me}. *Papiers et correspondance*.
 Bibliothèque Nationale Mss. français, Nouvelles acquisitions, 20746, 20783, 20794, 20800.
- Sainte-Beuve C. A. de. *Lettres à Charles Didier*.
 Collection Spoelberch de Lovenjoul, Chantilly (D. 2031, Ms. 591 et D. 2034, Ms. 594.)

De nombreux documents cités ont été consultés aux archives de l'État à Genève ainsi que les archives du General Register Office, Somerset House, Londres.

Sand, George. *Correspondance.*

Bibliothèque Nationale Mss. français, nouvelles acquisitions, 22741.

II. Imprimés.

Anonymés *Cinquante jours au désert.*

Revue Suisse, Neuchâtel 1857. Vol. 20, p. 828.

Un conclave, fragment de *Rome souterraine*
avec appréciation du livre et de l'auteur.

Revue de Paris, 1833. Vol. 55, pp. 5-13.

M. Lamennais contre M. Didier.

Le Droit, Paris, 14 février 1850.

Rome souterraine.

Le Courrier belge, Bruxelles 1^{er} octobre 1834.

Un séjour chez le Grand Chérif de la Mekke.

Revue Suisse, Neuchâtel, 1857. vol. 20, p. 422.

Articles sur Charles Didier :

Annuaire du département du Léman pour l'année
1814.

Genève et Paris 1814, p. 105.

Annuaire de la République et canton de Genève.

Genève 1828, p. 67.

Le Figaro (notice nécrologique)

Paris 17 mars 1864.

Genève Suisse — Le livre du Centenaire.

Genève 1914, p. 189.

Journal de Genève :

11 mars 1864

12 mars 1864

4 mai 1931

16 février 1932

Revue Suisse.

Lausanne 1843, vol. 6, p. 190.

Notes :

Revue Suisse.

Neuchâtel 1858, vol. 21, p. 345.

Ampère, J. J. *Naufrage d'un bateau à vapeur* *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1835. Note de l'auteur p. 160.

Barbey d'Aurevilly. *Les œuvres et les hommes; XIX^e siècle.*

Paris 1860-65, 4 vol. Vol. 4 pp. 215 à 226.

Béranger P. J. de *Ma biographie*. Ouvrage posthume. Paris 1857.
Quarante cinq lettres de Béranger publiées par
 M^{me} Louise Colet.
 Paris 1850.

Correspondance.

Paris 1850, 4 vol.

Blaize, Ange *Essai biographique sur M. F. de la Mennais*,
 Paris 1850.

Bochet, Henri *Le Romantisme à Genève*.

Genève 1930.

Bourgin, G. *Souvenirs d'une Mission à Berlin en 1848*, (voir Circourt).

Boutard, Abbé Charles *Lamennais, sa vie et ses doctrines*.

Paris, 1913, 3 vol.

Brimont, M^{me} Renée de *Autour de Graziella*.

Paris, 1931. Bibliothèque de la Revue de Littérature comparée.

Campaux, A. *David Richard d'après des lettres inédites. Annales de l'Est*, Nancy 1887 T. I.

Caro, Elme *George Sand*.

Paris 1887.

Charavay, Étienne *Lettres autographes composant la collection de M. Alfred Bonet*.

Paris, 1887. (Deux lettres de Didier à Lamennais 31 mai 1834 et 15 juin 1834).

Cherbuliez, Joël *Bulletin littéraire et scientifique*.

Paris et Genève 1833. (Rome souterraine).

— *Bulletin littéraire et scientifique*.

1837 p. 356 (Une année en Espagne)

1838 p. 51 (Chavornay).

1838 p. 241 (Le chevalier Robert).

1839 p. 344 (Thécla).

— *Revue critique des livres nouveaux* Paris.

1842 p. 189 (Campagne de Rome).

1844 p. 271 (Promenade au Maroc).

1845 p. 145 et 204 (Caroline en Sicile).

1845 p. 204 (Question suisse).

Circourt, Adolphe de *Genève, (1815 à 1840)*. Genève 1932.

Souvenirs d'une Mission à Berlin en 1848.

Paris, 1908 2 vol. Société d'histoire contemporaine.

Cognets, Jean des *Autour du vieux roi Lamartine*, dans le
Correspondant Tome 38, pp. 481-517.

25 août 1927.

- *La vie intérieure de Lamartine.*
Paris 1913.
- Colet, M^{me} Louise, *L'Italie des Italiens.*
Paris 1862-1864, 4 vol.
- Deluc, Adrienne *Jean-Pierre Vieusseux.*
Rome 1888.
- Dictionnaire historique et biographique de la Suisse.*
Neuchâtel 1921-1924. 5 vol.
- Dictionnaire historique et géographique du canton de Vaud.*
Lausanne 1867.
Lausanne 1914-1921. 2 vol.
- Didier, Jean, Emmanuel, *Observations sommaires sur le projet de loi sur la procédure civile pour le canton de Genève.* (Avant-Propos).
Genève, 1819.
- Duine, F. *Lamennais, sa vie, ses idées, ses ouvrages d'après les sources imprimées et les documents inédits.*
Paris 1922.
- Durand, Charles, *La Harpe helvétique par Charles-Manuel (sic) Didier.*
Journal de Genève, 19 janvier 1826.
- Forgues, Émile Dauran, voir Old Nick.
- Forgues, Eugène *Lettres inédites de Lamennais à Montalembert.*
Paris, 1898. Voir Lamennais.
- Fournet, Charles *Lamartine et ses amis suisses.*
Paris, 1928.
- Frossard, Frédéric *Études contemporaines — Charles Didier*
Lausanne 1870 *Bibliothèque universelle et revue suisse.* Tome XXXVII,
- Gaulieur, E. W. *Jacques-Imbert Galloix, esquisse biographique*
Neuchâtel 1849.
Revue Suisse, vol. 12, p. 701.
- Godet, Philippe *Histoire littéraire de la Suisse française.*
Neuchâtel 2^e édition. 1895.
- Goyau, Georges, *Le Portefeuille de Lamennais.*
Paris, 1930.
- Gribble, Francis H. *George Sand and her lovers,*
London, 1928.
- Herking, Marie, L. *Charles Victor de Bonstetten.*
Lausanne, 1921.
- Hornung, J. *Les contemporains — Charles Didier.*
Lausanne 1880. *Galerie Suisse.* Tome III.

- *Discours prononcé dans la séance générale de la section de littérature de l'Institut genevois, le 5 mai 1870*
Genève, 1870. *Bulletin de l'Institut genevois*
- Hubert-Saladin (Le Colonel) *Le Comte de Circourt, son temps, ses écrits. Madame de Circourt, ses salons, ses correspondances.*
Paris 1881.
- Hugo, Victor *Littérature et philosophie mêlées*, pp. 348-379.
Paris, 1882.
- *Histoire d'un crime*, Paris 1883.
- *Suite aux choses vues. Les Annales Romantiques*,
Paris, 1913. Vol. 10, p. 370.
- Lachèvre, Frédéric. *Bibliographie sommaire des Keepsakes et autres recueils collectifs de la période romantique 1823-1848.*
Paris, 1929, 2 vol.
- Jourda, Pierre. *Vieusseux et ses correspondants français. Revue de littérature comparée* 1926 n° 1 p. 151, n° 2, p. 338.
- Karénine, Wladimir. *George Sand, sa vie et ses œuvres.*
Paris 1899-1926, 4 vol.
- Lamennais, F. R. de... *Confidences, lettres inédites de 1821 à 1848.*
Nantes et Paris, 1886. 1 vol.
- *Correspondance.* Paris, 1856-1862. 2 vol.
- *Correspondance inédite entre Lamennais et le baron de Vitrolles. Publiée avec une introduction et des notes par Eugène Forgues. 1819-1853.* Paris 1886.
- *Esquisse d'une philosophie.* Paris 1840, 3 vol.
- *Du passé et de l'avenir du peuple.* Paris 1841.
- *Lettres inédites de Lamennais à Montalembert. (Voir Forgues, Eugène).*
- *Mélanges philosophiques et politiques.* Paris, 1856.
- *Œuvres inédites*, Paris, 1866. 2 vol.
- *Paroles d'un croyant.* Paris, 1837.
- Littre, E. *Lettre nécrologique sur Madame Aglaé Didier.*
Paris, *Journal des Débats*, 15 juillet 1863.
- Lucas-Dubreton (J.). *Le drapeau blanc : Frohsdorf.*
La Revue hebdomadaire n° 44, 31 octobre 1831.
- Maurel, P. *Une année en Espagne par M. Charles Didier.*
Article dans *Le Bon Sens*.
Paris, 15 décembre 1837.

- Monnier, Marc. *Genève et ses poètes*¹.
Paris et Genève, 1874. Seconde édition, 1885.
- Montet, Albert. *de Dictionnaire biographique des Genevois et des Vaudois*.
Lausanne 1877.
- Muggia, V. *L'Italia e gl'Italiani nell' opera di Charles Didier. Rassegna critica della letteratura italiana XXIII* pp. 41-76
Milano, 1918.
- Noli, M^{lle}. *Les romantiques français et l'Italie. — Essai, sur la vogue et l'influence de l'Italie en France de 1825 à 1850*.
Dijon, 1925.
- Old Nick (Émile Dauran-Forgues). *La campagne de Rome par Charles Didier*. Article dans le *National*.
Paris, 9 juin 1842.
- Pailleron, M^{me} Marie-Louise. *François Buloz et ses amis*, 3 vol.
— *La vie littéraire sous Louis-Philippe*.
Paris, 1919.
— *La Revue des deux Mondes et la Comédie française*. Paris 1920.
— *Les derniers romantiques*. Paris 1923.
- (Le deuxième volume est à consulter pour les témoignages directs sur Charles Didier).
- Peigné, J. Marie. *Lamennais, sa vie intime à la Chênaie*, Paris, 1864.
- Pépé, le général Guillaume. *Mémoires (1783-1846), publiés d'après l'édition originale par L. Mouton. La Révolution, l'Empire, la Restauration et le Royaume de Naples*, Paris 1906.
- Quinet, Edgar. *Lettres d'exil à Michelet et à divers amis*. Paris, 1884-1885, Lévy, 3 vol.
- *Merlin l'enchanteur*, Paris, 1860. 2 vol., vol. I, pp. 82-89.
- Raphaël, Paul. *Lamennais et Fortoul d'après des documents inédits. Grande Revue*, Paris 1924 T. II5, p. 266.
- *George Sand et Hippolyte Fortoul, d'après des documents inédits. Bulletin de la Société d'histoire moderne*, Paris, 1929, 6^e série, n^o 14.

1. La première édition est la plus complète.

- Ritter, Eugène. *Etudes sur Sainte-Beuve*. Dans le *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*.
Berlin, Leipzig, 1905. Vol. 28, pp. 222-251.
- Rossel, Virgile. *Le romantisme et ses poètes dans la Suisse française*. *Nouvelle Revue*, 1881, 15 juin et 1^{er} juillet. *Histoire littéraire de la Suisse romande*. Genève. 1889. 2 vol. Vol. II.
Ibidem. Neuchâtel, 1903.
- Rossel, V, et Jenny, H. E. *Histoire de la littérature suisse*, Lausanne et Berne, 1910, 2 vol. Vol. II, p. 143.
- Roussel, Alfred & Ingold, A. M. P. *Lamennais et David Richard, Documents inédits*, Paris 1909.
- Sainte-Beuve, C. A. *Causeries du lundi*, Paris 1868, 15 vol. (Vol. V, p. 101. Vol. XI, p. 453. Vol. XIV, pp. 417-479.
— *Correspondance inédite avec M. et M^{me} Juste Olivier*, Paris 1904, p. 326.
— *Madame la duchesse d'Angoulême. Le Constitutionnel*, 3 novembre 1851.
— *Mes poisons*, Paris, 1926, p. 106.
— *Nouveaux lundis*, Paris 1863, Vol. XI, p. 364.
— *Nouvelle correspondance de Sainte-Beuve*, Paris 1877.
— *Portraits contemporains*, Paris, 1852, 3 vol.
— *Voyage en Italie*, Paris 1922.
- Saman, M. P. de (Hortense Allart). *Les Enchantements de Prudence*, Paris 1873 (2^{me} édition).
- Sand, George. *Correspondance*. Paris, 1882-1884, 6 vol.
— *Histoire de ma vie*, Paris 1854, 20 vol. Vol 18, p. 250 et suite.
— *Impressions et Souvenirs*, Paris 1875.
— *Journal de Piffoel. Revue de Paris*, Paris, 1926 (N^o du 1^{er} mai).
— *Journal intime posthume*, publié par Aurore Sand, Paris 1926.
— *Lettres à Alfred de Musset et à Sainte-Beuve*. Introduction de M. S. Rocheblave; Paris 1897.

Plusieurs volumes de l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* sont à consulter sur Didier, dont les plus importants :

Tome XXI	p. 71	p. 152	Paris 1888
LXXIII	334	493	1916
LXXIV	171		1916
LXXXVI	5		1923

- *Lettres d'un voyageur*, Paris 1857 et dans la *Revue des deux Mondes*, Paris 1836-37.
- Séché, Léon. *Hortense Allart de Meritens*, Paris, 1908.
- Staaf, F. N. *La littérature française depuis la formation de la langue jusqu'à nos jours*. Paris 1869, (2^{me} édition). Tome II, pp. 640-642 et pp. 840-841.
- Stern, Daniel (Comtesse Marie d'Agoult). *Hervé*. Feuilleton. *La Presse*, Paris, 15 décembre 1842.
- Vallette, Gaspard. *Reflets de Rome*, Paris 1909, (3^{me} édition).
- Vallery-Radot, Robert. *Lamennais ou le prêtre malgré lui*, Paris, 1931, pp. 353-354 et 364.
- Vapereau, G. *Dictionnaire des contemporains*, Paris 1865, (3^{me} édition).

III

RÉFÉRENCES GÉNÉRALES

I. Ouvrages des contemporains de Didier utilisés pour cette étude et témoignages sur son époque.

- Ampère, J. J. *La Grèce, Rome et Dante. Étude littéraire d'après nature*, Paris 1859.
- Ancelot, M^{me}. *Les Salons de Paris ; Foyers éteints*. Paris 1858, (2^{me} édition).
- *Un Salon de Paris, 1824-1864*, Paris 1866.
- Asse, Eugène. *Les petits romantiques*. Extrait du *Bulletin du Bibliophile*, Paris 1900.
- Balzac, Honoré de. *Béatrix, Paris 1912 et 1913. Les Illusions perdues*. (Édition des œuvres complètes.
- Baldensperger, Fernand. *Orientations étrangères chez Honoré de Balzac*, Paris 1927.
- Barbiera, Raffaello. *La Princesse Belgiojoso*, Milano 1902.
- Bertaut, Jules. *L'Italie vue par les Français*, Paris 1913.
- Bonstetten, Charles Victor de. *Le latium ancien et moderne : Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Eneide*, Genève, 1862.
- Bory, Robert. *Une retraite romantique en Suisse*, Paris, 1930.
- Boschot, Adolphe. *Histoire d'un romantique. Hector Berlioz*, Paris 1906, 3 vol.
- Boulenger, Jacques. *Les Dandies sous le Second Empire*, Paris, 1932.
- Bouteron, Marcel. *Muses romantiques*, Paris, 1926.

- Bouvier, Bernard. *Marc Monnier et Genève*. (Extrait du *Bulletin de l'Institut national genevois*. Tome XLIX), Genève 1930.
- Burtin, (P. M. Nicolas). *Un semeur d'idées au temps de la Restauration — le Baron d'Eckstein*, Paris, 1931.
- Charlier, Gustave. *Juliette Drouet à Bruxelles. Le Flambeau*. Tome 1^{er}, pp. 550-566, Bruxelles, 1919.
- Chénier, André. *Œuvres complètes*, Paris, 1891.
- Childe¹. *Quelques correspondants de M. et M^{me} Childe et de Edward Lee Childe*, 1844-1875, London, 1912.
- David d'Angers. *Souvenirs sur ses contemporains, extraits de ses carnets de notes par le docteur Léon Cerf*, Paris, 1928.
- Delavigne, Casimir. *Messéniennes et poésies diverses*, Paris, 1826, 2 vol.
- Desbordes-Valmore, M^{me} Marceline. *Correspondance intime*, (1817-1857), Paris, 1896, 2 vol.
- Doumic, René. *Lamartine*. Paris, 1919, (2^{me} édit).
- Du Bled, Victor. *Les Salons politiques en France. Revue hebdomadaire*, 23 août 1908.
- Dumas, Alexandre. *Mes Mémoires*, Paris 1866, 2 vol.
- *Quinze jours au Sinaï*. Paris, 1854.
- Feuillère, A. *Un grand amour romantique — George Sand et Alfred de Musset*, Paris, 1927.
- Fidao, J. E. *Pierre Leroux*, Paris, 1912.
- Fleury et Sonolet. *La Société du Second Empire*, Paris, 1863, 2 vol.
- Fontenay, Antoine. *Journal intime*, publié avec une introduction et des notes par René Jasinski, Paris, 1925.
- Fournet, Charles. *Un Genevois cosmopolite, ami de Lamartine, Huber-Saladin*, 1798-1881. Bibliothèque de la *Revue de littérature comparée*, Paris, 1932.
- Gayot, Armand. *Lettres inédites de Madame Hamelin. Les Annales Romantiques*, Paris, 1890. Vol. 6, pp. 7-198-266.
- Girardin, M^{me} Émile de, (née Delphine Gay). *Lettres parisiennes*, 1836-1840 et 1840-1848, Paris. Feuilletons dans la *Presse*.
- Guimbaud, Louis. *Victor Hugo et Juliette Drouet*, Paris, 1914.
- Heine, Heinrich. *Mémoires und neugesammelte gedichte, Prosa und Briefe* Hambourg, 1884.
- *Memoiren-Herausgeg von Herb. Eulenberg*, Berlin, 1928.
- Janin, Jules. *Manifeste de la jeune littérature. Revue de Paris. Nouvelle série*. Tome 1^{er}, Paris, 1834.

1. Cet ouvrage qui est très rare, est cité quoiqu'il n'y eût pas moyen de le consulter.

- Jouin, Henri. *David d'Angers et ses relations littéraires d'après sa correspondance inédite*.
(Extrait de la *Nouvelle Revue* du 15 octobre 1890).
- Lamartine, A. de. *Harmonies poétiques et religieuses*, Paris 1872.
— *Histoire de la Révolution de 1848*, Paris, 1849, 2 vol.
— *Méditations poétiques*, Paris, 1872.
— *Premières médiations*, Paris, 1853.
— *Souvenirs, Impressions. pensées et paysages pendant un voyage en Orient*, Paris, 1836, 4 vol.
- Leathers, Victor N. *L'Espagne et les Espagnols dans l'œuvre d'Honoré de Balzac*. Bibliothèque de la *Revue de Littérature comparée*, n° 78, Paris, 1931.
- Lullin de Châteaueux, Frédéric. *Lettres écrites d'Italie en 1812 et 1813*. Paris et Genève, 1816, 2 vol.
- Maigron, Louis. *Le roman historique à l'époque romantique*, Paris, 1898.
— *Le Romantisme et les mœurs*, Paris, 1910.
— *Le Romantisme et la mode*, Paris, 1911.
- Maréchal, Christian. *Lamennais et Victor Hugo*, Paris, 1907.
- Marie, Aristide. *Le peintre Louis Boulanger*, Paris, 1925.
- Marsan, Jules. *La Bohême romantique*, Paris, 1929.
- Martineau, Henri. *Stendhal et le salon de Madame Ancelot, Études Stendhaliennes*, Paris, 1932.
- Monnier, Marc. *L'Italie est-elle la terre des morts*, Paris 1859
— *Histoire du Brigandage dans l'Italie méridionale*, Paris, 1862.
— *La Camorra*, Paris, 1863.
— *Garibaldi*, Paris, 1861.
- Musset, Paul de. *Nouvelles italiennes et siciliennes*, Paris, 1853.
— *Scènes de la vie italienne*, Paris, 1852.
— *Voyage en Italie et en Sicile en 1843*, Paris, 1853.
— *L'Italie méridionale*, Paris 1856, 2 vol.
- Nodier, Charles. *Correspondance inédite*, Paris, 1876, 1 vol.
- Pellissier, Georges. *Le mouvement littéraire au XIX^e siècle*, Paris, 1895, (4^e édition).
- Pouthras, Charles. *Guizot pendant la Restauration*, Paris, 1923.
— *Essai critique sur les sources et la bibliographie de Guizot pendant la Restauration*. Thèse complémentaire, Paris, 1923.

- Quinet, Edgar. *Voyages d'un solitaire : Italie. Revue des Deux Mondes*. Tome VII, pp. 137-172, Paris, 1836.
- Salis, Jean R. de Sismondi, *la vie et l'œuvre d'un cosmopolite philosophe*. Bibliothèque de la *Revue de littérature comparée*, n° 77, Paris, 1932.
- Séché, Léon. *Madame Hamelin. Les Annales romantiques*. Vol. 6, p. 1. Paris, 1909.
- *Lamartine de 1816 à 1830*, Paris, 1906.
- Ségu, F. *Un romantique républicain : H. de Latouche*, Paris, 1931.
- Senior, Nassau William. *Conversations with M. Thiers, M. Guizot and other distinguished persons during the Second Empire*, London, 1878, 2 v.
- *Conversations with distinguished persons during the Second Empire*, London, 1880, 2 v.
- Spoelberch de Lovenjoul, vicomte de. *Sainte-Beuve inconnu*, Paris, 1901.
- *La véritable histoire de Elle et Lui*, Paris, 1897.
- Trahard, Pierre. *Prosper Mérimée de 1834 à 1853*, Paris, 1928.
- Urbain, Mengin. *L'Italie des romantiques*, Paris, 1902.
- Vapereau, Gustave. *Dictionnaire universel de littérature*, Paris 1876.
- Vigny, Alfred de. *Cinq-Mars*, avec notes et éclaircissements de M. Fernand Baldensperger, Paris, 1922.
- Vinet, A. *Études sur la littérature française au XIX^e siècle*, Paris, 1849, et 1851.
- *Les mêmes, revues et corrigées*, Paris, 1911.

II. Références historiques et politiques.

- Bainville, Jacques. *Histoire de France*, Paris, 1924, (31^{me} édition).
- Bernus, E. *Polonais et Prussiens*, Paris, 1907.
- Boyer, M. *Défense de l'ordre social contre le carbonarisme moderne, avec un jugement sur M. de la Mennais*, Paris, 1836.
- Charléty, Sébastien. *Histoire du Saint-Simonisme, 1825-1864*, Paris, 1931, (2^e édition).
- *La Monarchie de juillet (1830-1848)*. Tome V de l'*Histoire de France contemporaine*, de Lavisse, Paris.
- Czartoryski, Adam. *Mémoires et correspondances*, Paris, 1887, 2 vol.

- Grappin, Henri. *Histoire de la Pologne des origines à 1922*, Paris, 1922.
- Handelsman, Marcel. *La question d'Orient et la politique yougoslave du prince Czartoryski après 1840. Comptes-rendus des séances et des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, p. 394, novembre-décembre, 1929.
- *Les éléments d'une politique étrangère de la Pologne*, Ibidem, p. 107, juillet-août, 1930.
- Hanotaux, Gabriel. *Histoire de la Nation française*. Vol 4, Paris, 1920.
- Hatin, Eugène. *Bibliographie historique et critique de la Presse périodique française*, Paris, 1866.
- *Histoire politique et littéraire de la Presse en France*, 8 volumes, Paris, 1859-1867.
- Lavisse, Ernest et Rambaud, Alfred. *Histoire générale du XV^e siècle à nos jours*. Vol. X et XI, Paris, 1899.
- Luchaire, Julien. *L'évolution intellectuelle de l'Italie de 1815 à 1830*, Paris, 1906.
- Martin, Paul E. *Le mouvement politique à Genève de 1815 à 1847*, Berne, 1903.
- Stern, Daniel (comtesse Marie d'Agoult). *Histoire de la Révolution de 1848*, Paris, 1850.
- Weill, G. *Le parti républicain en France de 1814 à 1870*, Paris, 1900.

III. Divers.

Beaucoup d'ouvrages de références ont été consultés, les *Almanach de Gotha*, 1838, 1849, l'*Annuaire historique et biographique des Souverains, des chefs et membres des maisons princières, des familles nobles ou distinguées, etc.* Paris, 1844, ainsi que divers revues et journaux, entre autres : le *Bon Sens*, le *Constitutionnel*, le *Crédit*, le *Droit*, le *Figaro*, la *Gazette de France*, le *Journal des Débats*, le *Monde*, le *National*.

Vu le 20 octobre 1932

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer,
Le Recteur
de l'Académie de Paris,
MOLIN.

INDEX DES NOMS PROPRES

CITÉS DANS CE VOLUME

A

AGLAÉ (Voir Didier, M^{me} Charles).
 AGOULT (la comtesse Marie d'), 30, 46,
 49, 54, 61, 62, 63, 64, 65, 68, 69, 70,
 71, 73, 74, 84, 91, 92, 93, 94, 97, 103,
 110-115, 117, 124, 127, 158.
 ALLART DE MÉRITENS (M^{me} Hortense),
 13, 20, 28, 34, 49, 52, 93.
 ALMÉRAS, 199.
 AMIEL, 214.
 AMPÈRE (J. J.), 24, 31.
 ANCELOT (Jacques), 27, 176.
 ANCELOT (M^{me}), 35, 63, 64, 106, 111,
 176.
 ANGOULÈME (duchesse d', comtesse du
 Maine), 157.
 APPONYI (comte d'), 33.
 ARABELLA (Voir comtesse d'Agoult).
 ARAGO (Emmanuel), 56, 57, 64, 65, 77,
 123, 176.
 ARAGO (Étienne), 92, 94, 126.
 ARAGO (François), 44, 176.
 ARAGON (Charles d'), 56, 57, 62.
 ARNIM (baron d'), 141, 144, 145, 153.
 ARNIM (Bettina d'), 141, 145, 146.
 ARNOULD (Auguste), 122, 123.
 ARNOULD-PLESSY (M^{me}) (voir PLESSY,
 M^{lle}), 122, 123.
 AUBERT, x.
 AYCART, 94.

B

BACH, 156.
 BADE (Stéphanie, grande duchesse de),
 129, 164.
 BALDENSBERGER (Fernand), ix, x.

BALLANCHE, 35.
 BALZAC (Honoré de), 31, 35, 68, 186,
 188, 191, 213.
 BARBET, 102.
 BARROT (Odilon), 116, 126.
 BASTIDE (Jules), 150, 151, 154.
 BATHYANY (comte Louis), 152, 153.
 BEETHOVEN, 190.
 BELGIOJOSO (princesse), 26, 27, 35, 51,
 111.
 BENJAMIN (Voir Martineau-Deschenez,
 Auguste), 3, 62, 65.
 BENOIT, 94, 96, 99, 100, 108.
 BENOIT, M^{lle} (Voir Berthe Vadier), 214.
 BERANGER, 22, 24, 26, 35, 43, 62, 63,
 85, 86, 89, 90, 95, 96, 98, 99, 102,
 116, 119, 125, 126, 130.
 BERG (M.), xi.
 BERLIOZ (Hector), 65, 113, 165, 176,
 190.
 BERRYER, 127.
 BERTIN, 27.
 BESPLAS, 163.
 BEYLE (Henri) (voir STENDHAL), 189.
 BIDAULT, 171, 205.
 BLAIZE (Ange), 93, 95, 96, 102.
 BOCAGE (Voir Pierre Martineau TOUSEZ),
 71, 74, 123.
 BOISSY (Marquis de), 76, 163, 191.
 BOISSY (Marquise de), 155, 163.
 BONALD, 83.
 BONAPARTE (Jérôme), 12, 101, 139, 163,
 164.
 BONAPARTE (Louis), 12.
 BONNEROT (Jean), xi, 37.
 BONNETON, 202.
 BONSTETTEN (Charles de), 5.
 BONSTETTEN (Charles-Victor de), 5, 9,
 10, 12, 17, 22, 28, 126.

BORDEAUX (duc de) (voir comte de Chambord), 134, 135, 153, 155, 156, 157, 158, 162.
 BORDEAUX (duchesse de, Marie-Thérèse, archiduchesse d'Autriche-Este), 155, 156, 158.
 BORÉ, 88.
 BOSSUET, 188.
 BOULANGER (Louis), 22.
 BOULENGER (Jacques), 164.
 BOUTARD (abbé), 81, 82, 85, 88.
 BOUTERON (Marcel), xi.
 BRIMONT (Renée de), 46.
 BRUNE (Maréchal), 7.
 BRUNETIÈRE, 214.
 BUCHEZ (J.), 36.
 BULOZ (François), 23, 24, 38, 51, 55, 59, 68, 74, 123, 134.
 BULOZ (M^{me} F.), 58.
 BULWER-LYTTON (Sir Henry), 110.
 BURTON, 177-179.
 BYRON (lord), 20, 128.

C

CALAMATTA, 57, 62, 64, 77, 86, 104, 107, 111, 215.
 CAMION (M^{me}), 46, 105, 106.
 CAMOËNS, 61.
 CAMPAUX (A.), 13, 60, 74, 80, 83, 129.
 CAPPONI (marquis Gino), 12, 174.
 CARNÉ (le comte Louis de), 68.
 CARNOT (Hippolyte), 7, 21, 28, 39, 56.
 CARRÉ (Jean-Marie), 174.
 CARREL (Armand), 24, 34, 36, 85, 126.
 CASANOVA, 14, 188.
 CAUCHOIS-LEMAIRE, 35.
 CAUCHOIS-LEMAIRE (M^{me}), 85, 86.
 CAVAINAC (général), 155.
 CERVANTÈS, 61.
 CESAR, 31, 32.
 CHAMBOLE, 126.
 CHAMBORD (le comte de) (voir BORDEAUX, duc de).
 CHAPONNIÈRE (Octave), 4.
 CHAPONNIÈRE (Paul), x.
 CHARLEMAGNE, 128.
 CHARLES X, 155.
 CHARLIER (Gustave), x, 7.
 CHARTON, 21.
 CHATEAUBRIAND, 3, 19, 22, 24, **25, 26**, 27, **43, 44**, 90, 93, 95, 97, 98, 127, 189.

CHAUVET, 207.
 CHERBULIEZ (Joel), 185.
 CHILDE, 163.
 CHILDE (Edward Lee), 163.
 CHILDE (M^{me}), 163, 170.
 CHENIER (André), 7.
 CHOPIN (Frédéric), 51, 64, 73, 113.
 CIR COURT (comte Adolphe de), 8, 135, **137, 138, 139**, 140, 141, 142, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 153, 159, 163.
 CIR COURT (M^{me} de) (voir KLUSTINE, M^{lle}), 8, 139, **145**, 146, 147, 148, 163.
 CLÉMENT, 88, 89.
 CLEMENT (M^{me}), 88, 89.
 COGNETS (Jean des), 119.
 COLET (Louise), 98, 105, 106.
 COLLART, xi.
 COLOMB (général Ferdinand, August, Peter von), 140.
 CONSTANT (Benjamin), 7.
 CORIOLIS (de), 97.
 COSTE (Jean-Jacques), 36.
 CROMBACH (Louise), 106.
 CUENDET (Henri), x.
 CZARTORYSKI (prince Adam), 135, 136, 141, 148.

D

DANTE, 10, 102, 124.
 DARGAUD, 118, 119, 120, 151.
 DAUBRÉ, 88.
 DAVID (D'ANGERS), 44, 81, 94, 111, 130.
 DELARUE, x.
 DELAVIGNE (Casimir), 7.
 DELOCHE DE NOYELLES, xi.
 DE POTTER (Louis), 30, 32, 81, 87.
 DESCARTES, 188.
 DIDEROT, 188.
 DIDIER (Aglaré, M^{me} Charles) (voir Hannonnet, Aglaré), 19, **45, 46**, 47, 73, 74, 75, 76, 79, 90, 93, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, **103-120**, 121, 127, 140, 154, 158, 161, 164, 166, 170, 183, 184, 197, 208, 215.
 DIDIER (Antoine), 2, 130, 199.
 DIDIER (Betsy) (voir Dulcis, M^{me} Firmin), 2, 167, **171**, 196.
 DIDIER (Élise) (voir Fouchy, M^{me} de), 2, 16, 209, 210.
 DIDIER (Fanny), 197.
 DIDIER (Jean-Emmanuel), 1, 2, 3, 197.
 DIDIER (M^{me} Jean-Emmanuel), 2, 3.

DIDIER (Jenny), 2.
 DIDIER (John), 196, 199, 206.
 DIDIER (Louis), 2, 16, 106, 130, 132, 171, 172, 195-211, 215.
 DIDIER (Louisa) (voir SERMENT-Didier, M^{me}), 2, 16, 117, 172, 206, 208, 209, 210, 213, 214.
 DIDIER (M^{me}) (voir NICOLAS, Henriette-Louise), 1, 2, 3, 89, 95.
 DIDIER (Louis-Emmanuel-Antoine), 2.
 DORVAL (Marie), 66, 91.
 DROUET (Juliette), 7.
 DUCHATEL (le comte), 74.
 DUCLAUX, 197, 198.
 DUCOMMUN (le docteur), 170, 171.
 DUCRET, 205.
 DUDEVANT (le baron), 58.
 DUDEVANT (M^{me}) (voir Sand, George).
 DULCIS (Firmin), 2.
 DULCIS (M^{me} Firmin) (voir DIDIER, Betsj).
 DULCIS (Charles), 171, 184.
 DUMAS (Alexandre père), 26, 179, 189.
 DUPERRON (Louise-Élisabeth, M^{me} Jean Emmanuel Didier).
 DUPONT DE L'EURE, 126.
 DURAND (Charles), 7, 8.
 DUTEIL (Alexis), 60.
 DUVERGNIER (M^e), 100, 101.
 DUVEYRIER (Charles), 155.

E

ECKSTEIN (baron d'), 64, 84, 110.
 ENFANTIN (Barthélémy-Prosper), 155.
 EVAIN (M^{me}), 46, 104, 105, 106.
 EYNARD (Charles), 130.

F

FAVRE (Jules), 150.
 FAZY (James), 172, 173.
 FÉNELON, 188.
 FERDINAND IV, 155.
 FÉREY, 93, 94.
 FICQUELMONT (Karl-Ludwig, comte de), 146, 147, 148.
 FITZ-JAMES (Cécile, duchesse de), 163, 176.
 FITZ-JAMES (Édouard, duc de), 35.
 FONTENAY, 81.
 FORGUES (Émile Dauran-) (voir OLD-NICK), 126.
 FORGUES (Eugène), 82, 102.

FORTOUL (Hippolyte), 35, 43, 51, 54, 56, 57, 85, 91, 107.
 FOUCHY (Léopold de Grandjean de), 2, 108.
 FOUCHY (M^{me} Léopold de Grandjean de) (voir DIDIER, Élise).
 FOURNET (Charles), 7, 106.
 FOURNIER (Marc), 182.
 FRANÇOIS-JOSEPH (empereur), 155.
 FRÉDÉRIC-GUILLAUME IV, 140, 145.
 FREISSINET, 105, 127, 155, 156, 176.
 FROSSARD (Frédéric), ix, 185, 213, 214.
 FROSSARD (M^{lle}), 106.

G

GABRIAC (le vicomte de), 146.
 GALLOIX (J. Imbert), 8, 9, 10, 11, 20, 162, 185.
 GAULIEUR (E. H.), 10.
 GAUTIER (Théophile), 159, 174, 213.
 GAY (Delphine) (voir Girardin, M^{me} Émile de), 33, 35, 159, 163.
 GAY (Nelson), xi, 23.
 GAY (Sophie), 28.
 GEISENDORF, 204.
 GENDARME (M.), 45, 75, 97, 98, 104, 109, 115, 208.
 GENDARME (M^{me}), 98, 115.
 GENDARME (Marie-Jeanne) (voir HANONNET, M^{me} Charles-Jean), 45.
 GEORGE (voir Sand, George).
 GENOUDE (de), 132.
 GEX, 197, 198.
 GIDE (Étienne), 8, 172.
 GILLES (M^{me}), 191.
 GIRARDIN (Émile de), 112, 191.
 GIRARDIN (M^{me} Émile de) (voir GAY, Delphine).
 GLANDAZ (M^e), 101.
 GOETHE, 128, 141, 186.
 GRAMONT (comte de) (voir LESPARRE, duc de), 165.
 GRAMONT (duc de), 163, 176.
 GRAMONT (duchesse de), 159, 161, 163, 164, 165, 170, 171, 176.
 GRAMONT (Ida de), 163.
 GRAMONT (Léontine de), 163.
 GRAST, 10, 172, 173, 198.
 GROSWILLER (A.), 184.
 GUICHE (duc de), 163.
 GUIZOT, 22, 136.
 GUIZOT (M^{me}), 22.

H

HAMELIN (M^{me}), 25, 35, 99, 115, 158.
 HANDELSMAN (Marcel), 136.
 HANONNET (Aglæé) (voir DIDIER, Aglaé, M^{me} Charles).
 HANONNET (Céleste), 46, 105.
 HANONNET (Charles-Jean), 45, 46.
 HANONNET (M^{me}) (voir GENDARME, Marie-Jeanne).
 HANONNET (frère d'Aglæé DIDIER), 106.
 HATIN (Eugène), 39, 126, 155.
 HEINE (Heinrich), 35, 110.
 HENRI IV, 133.
 HENRI V, 155.
 HERBERT, 62.
 HERITIER (Suzanne), 2.
 HOCMELE (M^e), 100.
 HORNUNG (J.), 6, 185, 213.
 HUGO (Victor), 9, 10, 19, **20, 24, 26, 27**, 30, 31, 44, 81, 118, 136, 158, 159, 165, 190.
 HUGO (M^{me}), 20, 165.

I

INGOLD, 13, 82.
 INGRES, 86.

J

JANVIER, 94.
 JOUY, 7.

K

KARÉNINE (Wladimir), 41, 46, 50, 51, 52, 53, 58, 61.
 KAROLYI (comtesse), 152.
 KERTANGUI (Élie de), 102.
 KLUSTINE (M^{lle}) (voir CIR COURT, M^{me} de).

L

LABITTE, 124, 132, 133.
 LACORDAIRE (abbé), 81.
 LACOUR (de), 145, 146, 148, 149, 152, 156.
 LACROIX (M^{me}), x.
 LACROIX (Louis), x, 111, 195, 215.
 LAFITTE (Jacques), 126.
 LAFOSSE, 93.

LAMARTINE (A. de), 7, 11, 20, 21, 27, 35, 94, 96, 106, 116, 118, 119, 130, 135, 137, 138, 139, 142, 144, 148, 150, 151, 153, 154, 158, 165, 189.
 LAMENNAIS (F.-R. de), 19, 24, 30, 35, 36, 39, 43, 44, 54, 55, 62, 64, 66, 68, 71, 72, 75, **79-102**, 104, 106, 107, 108, 110, 111, 113, 120, 131, 132, 161, 164.
 LAMENNAIS (abbé Jean de), 84.
 LA PROVOSTAYE, 88.
 LA RIVE, 185.
 LATUADA (de), 156.
 LAURENT, 21.
 LEDRU-ROLLIN, 138, 139.
 LEE (général Robert E.), 163.
 LEHMANN, 110, 111.
 LÉON X, 25.
 LERMINIER, 35.
 LEROUX (Pierre), 21, 22, 24, 28, 36, 39, 43, 91, 188.
 LEROY (F. N.), 185.
 LESPARRE (duchesse de), 171.
 LESPARRE (duc de) (voir GRAMONT, comte de).
 LEVIS (duc de), 156, 157.
 LIEBEL, 143.
 LISZT (Franz), 12, 30, 54, 55, 61, 62, 63, 64, 65, 69, 70, 71, 73, 82, 84, 85, 86, 87, 110, 111, 115, 124, 126, 165, 190.
 LITTRÉ (E.), 24, 28, 119.
 LOUIS XI, 89.
 LOUIS XIV, 97.
 LOUIS XVI, 157.
 LOUIS XVII, 163.
 LOUIS-PHILIPPE, XI, 19, 43, 90, 127, 136, 162.
 LUBOMIRSKI (prince), 149, 152.
 LULLIN DE CHATEAUVIEUX (Frédéric), 124.

M

MACHIAVEL, 86.
 MADROLLE (A.), 29.
 MAGIN, 93.
 MAILLÉ (duchesse de), 159.
 MAINE (comtesse du) (voir ANGOULÊME, duchesse d').
 MALGACHE (voir NÉRAUD, Jules), 60.
 MALLEFILLE (Félicien), 71, 72, 73, 119.
 MALLET du PAN, 188.
 MANUEL (Louis), 6.
 MANZONI, 12, 38.

MARIE-ANTOINETTE, 157.
 MARIE-THÉRÈSE (archiduchesse d'Autriche-Este) (voir BORDEAUX, duchesse de).
 MARIE (voir AGOULT, d', comtesse Marie)
 MARION, 85.
 MARLIANI (comte), 64.
 MARLIANI (M^{me}). 46, 64, 73, 74, 75, 76, 84, 89, 91, 98, 104, 105, 106, 114.
 MARRAST, 94, 126.
 MARS (M^{lle}), 64.
 MARTIN (Henri), 85.
 MARTIN (Paul E.), XI.
 MARTIN (pasteur), 105, 107.
 MARTINEAU-DESCHENEZ (Auguste) (voir Benjamin).
 MARTINEAU (H.), 26.
 MAUBRUEIL, 101.
 MAUGUIN, 89.
 MAUREL (P.), 40.
 MERCIER, 62.
 MERIMÉE (Prosper), 50, 52, 163.
 METTERNICH, 136.
 MEYERBEER, 64, 190.
 MICHEL de BOURGES, 41, 51, 55, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 67, 70, 72.
 MICHELET (Jules), 36, 189.
 MICKIEWICZ (Adam), 64, 92.
 MIELZINSKI, 142.
 MIEROSLAWSKI (général Louis), 136, 143.
 MIGNET, 24.
 MILTON, 61.
 MIRABEAU, 127.
 MODENE (duc de), 156.
 MOLIÈRE, 188.
 MONDRAGONE (duchesse de), 14.
 MONIN (Henri), 183.
 MONNARD (Charles), 6, 33.
 MONNIER (Marc), XI, 3, 4, 10, 11, 38, 80, 213, 214.
 MONOIR (docteur), 171.
 MONTALEMBERT, 82, 83, 92.
 MONTESQUIEU, 77.
 MORAVSKI, 148.
 MOTTET, 129, 130.
 MUGGIA (V.), 15.
 MUSSET (Alfred de), 27, 35, 38, 49, 51, 53, 54, 55, 57, 66.

N

NAPOLÉON III (Louis-Napoléon), 155, 170.

NAPOLÉON (Joseph), 101, 139, 164.
 NERAUD (Jules) (voir MALGACHE).
 NICOLAS I^{er} (tsar de Russie), 145.
 NICOLAS (Henriette) (voir DIDIER, M^{me})
 NOAILLES, 171.
 NODIER (Charles), 10, 22.
 NOGENT, (M^{me}), 117.
 NOLI, 27.

O

OLD NICK (voir FORGUES, E. D.).
 OLIVIER (Juste), 105, 106, 131.
 OLIVIER (M^{me} Juste), 105, 106, 131.
 OLLIVIER (Émile), 176.
 ORSAY (comte d'), 164.
 ORTIGUES (d'), 115, 163, 176.
 ORTIGUES (M^{me} d'), 115, 163.

P

PAGELLO (docteur), 54.
 PAGNERRE, 95, 127.
 PAILLERON (Marie-Louise), 51, 62.
 PALMERSTON (Lord), 136.
 PARISOT, 95.
 PARTARIEU, 93.
 PASCAL, 188.
 PELLETAN, 116, 119.
 PEPE (général Guillaume), 12, 27, 94.
 PERROTIN, 62.
 PESCATORI, 33.
 PETIT-SENN (J. A.), 5, 8, 172.
 PICTET (Charles), 124.
 PICTET (major), 62.
 PIETRA, 161, 169, 170.
 PIFFOEL (docteur. Pseudonyme de George Sand) (voir SAND, George).
 PLANCEY (de), 164.
 PLANCEY (M^{me} de), 164.
 PLANCHE (Gustave), 38, 43, 52, 77.
 PLANET, 76.
 PLESSY (M^{lle}) (voir ARNOULD, M^{me}).
 POTOCKA (comtesse Arthur), 149.
 POTOCKA (comtesse Michel), 149.
 POTOCKI (comte Adam), 152.
 PRAT, 95.

Q

QUELEN (Monseigneur de), 92.
 QUINET (Edgar), 24, 34, 36, 44, 54, 94, 98, 107, 113, 116, 119, 120, 124, 126, 130, 189.
 QUINET (M^{me} Edgar), 94, 119, 120.

R

RACHEL, III, 189.
 RACZYNSKI (comte Roger), 141.
 RASPAIL, 151.
 RAVIGNAN (père de), 171.
 RÉCAMIER (M^{me}), 35.
 RENOUARD (A. A.), 16.
 RESTIF DE LA BRETONNE, 91.
 REY (Alexandre), 98, 103, 113, 114, 117, 118, 120, 154, 183.
 REY (Rod.), 185.
 REYBAUD (M^{me} Charles), 117, 120, 165, 166, 176.
 REYMOND (docteur), 184.
 RICHARD (David), 13, 19, 20, 24, 28, 30, 35, 36, 39, 41, 53, 57, 58, 60, 61, 62, 72, 73, 74, 76, 80, 81, 82, 83, 91, 92, 101, 105, 106, 107, 108, 117, 129, 189, 191.
 RICHELIEU, 133.
 RITTER (Eugène), 213, 215.
 ROBERT (Léon), 116.
 ROBERT (Léopold), 11.
 ROBESPIERRE, 43.
 ROLLINAT (François), 71.
 ROSIER (Joseph, Bernard), 122, 165, 168, 176, 189.
 ROSSEL (V.), 8.
 ROTHSCHILD, 115.
 ROURE (baron Scipion du), 46, 104, 105, 131.
 ROUSSEAU (Jean-Jacques), 3, 10, 20, 61, 192.
 ROUSSEL, 13, 82.

S

SAINT AUGUSTIN, 188.
 SAINTE-BEUVE (C. A. de), 19, 20, 24, 27, 28, 29, 30, 31, 34, 36, 37, 38, 50, 51, 52, 53, 55, 77, 86, 87, 93, 98, 105, 106, 110, 112, 124, 126, 131, 188, 214.
 SAINT-HILAIRE (Geoffroy), 76, 106.
 SAINT-JUST, 43.
 SALADIN (colonel Huber), 8.
 SALIS (Jean R. de), 9.
 SAND (George) (voir DUDEVANT, M^{me}), 13, 30, 34, 38, 41, 43, 45, 46, 49-78, 84, 85, 86, 87, 91, 92, 98, 106, 108, 110, 113, 114, 120, 167, 188.
 SAND (Maurice), 54, 57, 67, 72, 74.
 SAND (Solange), 62.

SANDEAU (Jules), 12, 34, 43, 50, 54, 68.
 SANDOVAL (de), 47.
 SAVANAROLA, 86.
 SCHAUB (Charles), 4, 24, 130, 172.
 SCHAUB (J. J.), 4.
 SCHAUB (M^{lle}), 15.
 SCHAUWERS, XI.
 SCHILLER, 128.
 SCHUBERT, 71.
 SCOTT (Sir Walter), 104, 128, 188.
 SCRIBE, 189.
 SEGOVIA (M^{me}), 91.
 SENEQUE, 188.
 SERMENT (André), 200, 201, 205.
 SERMENT (Antigone), 214, 215.
 SERMENT (Barthélémy), 2, 177, 201.
 SERMENT-DIDIER (M^{me}) (voir DIDIER, Louisa).
 SERMENT-MONNIER (M^{me}), XII, 85, 213.
 SÉVIGNÉ (M^{me} de), 188.
 SHAKESPEARE, 128, 188.
 SIBOUR (Monseigneur de — Archevêque de Paris), 165.
 SILVIO PELLICO, 134.
 SIMON (Jules), 119.
 SIMON (Napoléon), 184.
 SIMONIS (M^{me}), 75.
 SISMONDI (J. C. L. de), 9, 11, 12.
 SOULT (maréchal), 93.
 SOREL (A. E.), XI.
 SOUVERAIN, 133.
 SOUVESTRE (Émile), 176.
 SPOELBERCH DE LOVENJOUL (vicomte de), X, 29, 36, 124, 213.
 STADION (comte), 150, 156.
 STAEL (M^{me} de), 9, 11.
 STAPFER (P. A.), 17, 22.
 STENDHAL (voir BEYLE, Henri).
 SUE (Eugène), 110, 112.
 SYLVESTRE (M^{lle}), 22.
 SZECHENYI (Étienne), 152.

T

TACITE, 104, 188.
 TASSE, 61.
 TERMINSKI (comte), 143.
 TERTULLIEN, 188.
 THELIDON, 130, 131.
 THIBAUDEAU, 94.
 THIERS, 24, 93, 127, 189.
 THOMAS (M^e), 100, 101.
 THOMAS, 126.
 TIMMER (M^{lle}), XI.

TOURGUENIEV, 127.
TOUSEZ (Pierre Martineau, dit Bocage
— voir BOCAGE).
TREMBLEY (Jules), 4.

V

VADIER (Berthe) (voir Benoît).
VALETTE (Claude, Denis, Auguste), 176.
VALLERY-RADOT (Robert), 82.
VALLETTE (Gaspard), 126.
VALMORE (M^{me} Desbordes), 110.
VERLANT, XI.
VERRE (André), 8, 10, 107, 114, 118,
189.
VIARDOT (Louis), 67.
VIEUSSEUX (J. P.), 12, 13, 14, 15, 16,
21, 31, 33, 34, 39, 41, 54, 174, 182.
VIGNY (Alfred de), 31, 110, 114.
VIOLETTE, X.

VITROLLES (baron de), 91, 94, 97, 101,
102, 120.

W

WERDET, 43.
WILLISEN (général Karl-Wilhelm), 149,
143, 144, 156.
WOŁOWSKI, 150, 151.
WONSOWICZ (comtesse), 149, 176.

Y

YVAN (doctor Melchior), 165, 166, 176.

Z

ZIEGLER, 159.
ZALUSKI (général), 150.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	IX
-------------------	----

CHAPITRE PREMIER

L'Adolescence inquiète d'un Genevois.

Les origines de Charles Didier. — Son enfance et son éducation. — Débuts littéraires. — <i>La Harpe Helvétique</i> . — <i>Les Mélodies</i> . — Tristesse et inquiétude. — Départ pour l'Italie. — Séjour à Florence. — Ses voyages. — Le retour à Genève. — Il s'installe à Paris. — <i>Audaces fortuna juvat</i>	I
---	---

CHAPITRE II

A la conquête de Paris ; le Genevois expatrié.

Paris en 1830. — Relations avec Victor Hugo. — Ambitions de poète. — Premières inquiétudes. — Nouvelle orientation. — A la <i>Revue encyclopédique</i> . — Premiers succès. — Chateaubriand. — Le Genevois reste étranger dans son nouveau milieu. — Sainte-Beuve et Didier. — Les <i>Lettres</i> à Sainte-Beuve. — <i>Rome souterraine</i> . — Confiance et espoir. — Sympathie de Lamartine. — Richard et Didier. — Rupture avec Sainte-Beuve. — Collaboration à la <i>Revue des Deux Mondes</i> . — Le voyage en Espagne. — <i>Chavornay</i> . — « Incapacité et mécontentement intérieur ». — Le <i>Monde</i> . — Le <i>Chevalier Robert</i> . — La verve éteinte. — Aglaé Hanonnet. — Le voyage en Angleterre. — Le mariage secret. — Retour à Paris	19
---	----

CHAPITRE III

Un grand amour malheureux :

Charles Didier et George Sand.

Un cœur vierge. — Les amours de George Sand avant la rencontre. — Hortense Allart le présente à <i>Lélia</i> . — « Serait-elle capable de passion ? » — « Madame Dudevant, belle et douce ». — Après la rupture avec Musset. L'amitié se resserre. — Les soupers du quai Malaquais. — L'amour. — Elle s'installe chez lui. — Premiers doutes. — « O syrène que veux-tu de moi ? » — Premiers orages. — Les cinq jours heureux à Nohant. — Voyage de George Sand. — La <i>Lettre</i> à Didier. — Triste réunion. — Grands orages. — « Invinciblement rappelé ». — Dernière visite à Nohant. — Rupture définitive. — « Mon cœur ne peut plus aimer ». — Haine et mépris. — Le temps efface tout	49
---	----

CHAPITRE IV

La grande déception de Charles Didier.

Son « mauvais génie » : Lamennais.

- I. Lamennais avant 1832. — Premières relations. — Didier à la Chênaie. — La grande amitié. — *Le Monde*. — Premiers malentendus. — Les amis inséparables. — L'intervention d'Aglæ. — Le caractère de Lamennais se transforme. — Procès et condamnation. — Sainte-Pélagie. — La rupture se prépare. 79
- II. « Le Père des contradictions ». — Mépris. — Dernier rapprochement. — La rupture. — « Mauvais prêtre, mauvais frère, mauvais ami ». — « La haine à mort ». 97

CHAPITRE V

Aglæ. L'installation dans la vie bourgeoise.

- Charles Didier en 1839. — Premier mariage à Paris. — Manque d'argent. — Encore une cérémonie de mariage. — Le caractère d'Aglæ. — La vie bourgeoise. — Madame d'Agoult. — L'amant malgré lui. — Tristes conséquences. — Alexandre Rey. — L'héritage d'Aglæ. — Didier homme d'affaires. — La grande vie. — Ambitions politiques. — Encore une déception. — Infidélité d'Aglæ. — La rupture. — Caractère d'Aglæ. — Son influence sur la vie de son mari. 103

CHAPITRE VI

L'échec littéraire.

- Le moral atteint. — *Thécla*. — Didier dramaturge. — *Atalba*. — Réception au Théâtre français. — *Campagne de Rome*. — A la Rédaction du *National*. — Ses articles. — *Nationalité française*. — Inquiétude croissante. — Voyage en Allemagne. — Rupture avec le *National*. — Projet de journal. — Encore un voyage. — *L'Etat*. — Encore un échec. — *Caroline en Sicile*. — Indécisions. — *Promenades au Maroc*. — Désespoir 121

CHAPITRE VII

La mission en Pologne et la Visite à Frohsdorf (1848).

- I. La situation de la Pologne 1830-1848. — La politique de la France après la Révolution de février. — Adolphe de Circourt. — Lamartine envoie Didier en Pologne. — Nature de sa mission. — Son séjour à Berlin. — Posen. — « Le messenger du ciel ». — Schroda. — Le voyage à Vienne. — Attente vaine à Breslau. — A Cracovie. — A travers la Galicie. — « Vive Charles Didier ». — Buda-Pest. — Vienne. — Le retour. — Replongé « au milieu de toutes les horreurs » 135

II. « Ministre des Affaires étrangères » du <i>Crédit</i> . — Sa mission. — Lettre d'introduction au duc de Bordeaux. — Troisième séjour à Vienne. — La visite à Frohsdorf. — Paris. — Les attaques provoquent la brochure. — Un Républicain dans le monde légitimiste	154
--	-----

CHAPITRE VIII

« Le démon de Midi ».

Isolement et chagrin. — Ses brochures. — Le publiciste redevient poète. — La duchesse de Gramont. — La vie mondaine. — Efforts de conversion. — « Voyage dans la débauche ». — Fin des procès. — Les <i>Amours d'Italie</i> . — Rechute. — Pietra. — Les ténèbres descendent. — Genève. — Monnetier. — Le séjour à Marseille. — Les grands voyages. — Le retour à Paris.	161
--	-----

CHAPITRE IX

En quête de l'apaisement — Conclusion.

I. Projet de quitter Paris. — Le travail le rassérène. — Le grand apaisement. — Livres sur les voyages en Orient. — Derniers jours. — La mort de Charles-Didier.	175
II. Incapacité à mettre à exécution ses projets littéraires. — Son caractère. — Son érudition. — Ses lectures. — Ses goûts. — Sentiment de la nature. — Il mérite une place dans l'histoire de son époque	185
APPENDICE. — Lettres inédites de Charles Didier à son neveu Louis Didier, 1837-1849.	195
BIBLIOGRAPHIE	213
INDEX des noms propres cités dans ce volume.	239

S. I. L. I. C.

SOCIÉTÉ D'IMPRESSIONS LITTÉRAIRES
INDUSTRIELLES ET COMMERCIALES

- - - 41, Rue du Metz - LILLE - - -
